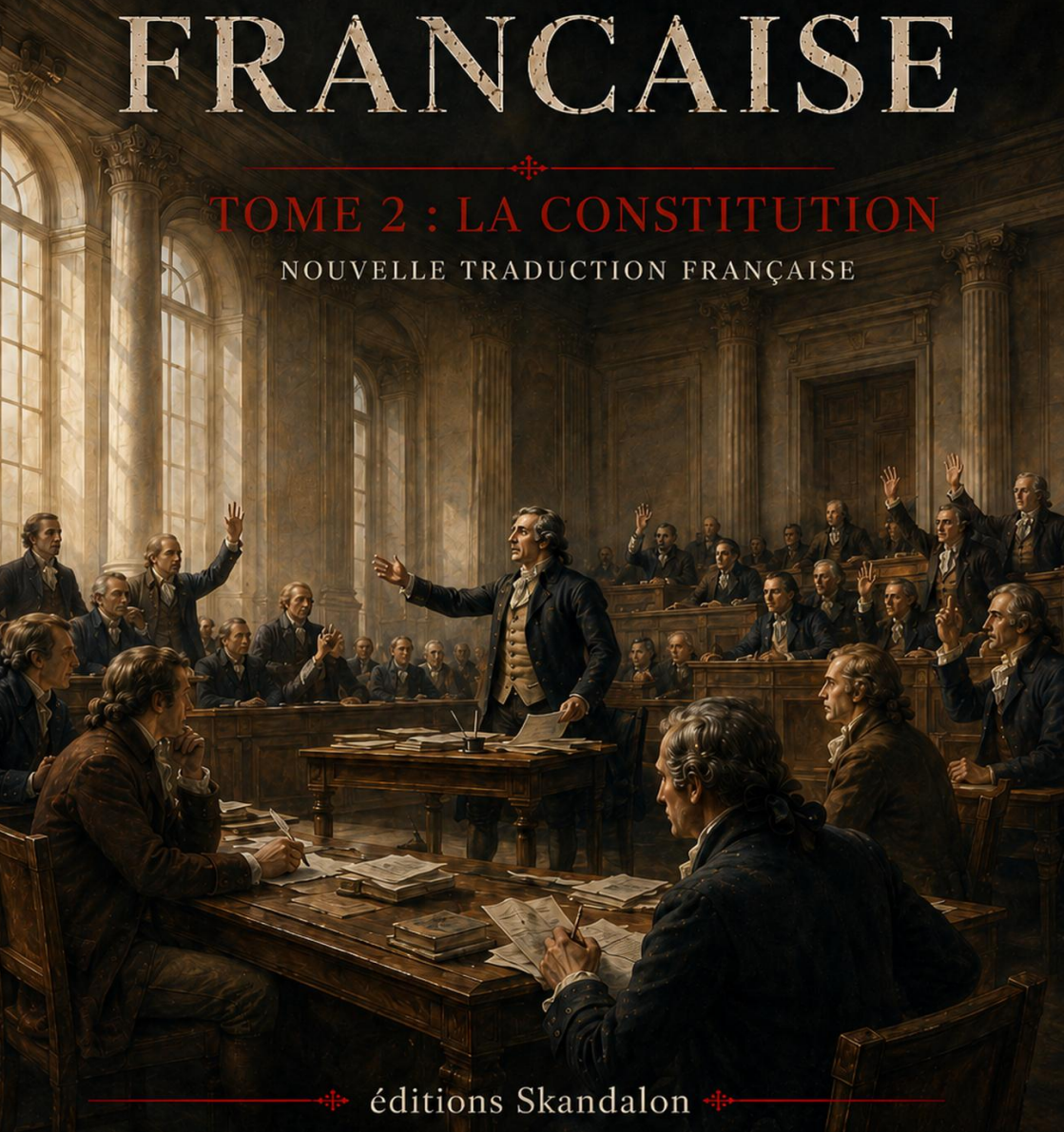


— ❖ — THOMAS CARLYLE — ❖ —

# HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

— ❖ —  
TOME 2 : LA CONSTITUTION

NOUVELLE TRADUCTION FRANÇAISE



— ❖ — éditions Skandalon — ❖ —



# LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

*Une histoire*

TOME II

## LA CONSTITUTION



COLLECTION  
AGORA

THOMAS CARLYLE

# LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

*Une histoire*

TOME II - LA CONSTITUTION

*Nouvelle traduction française*



ÉDITIONS SKANDALON • AUBENAS • 2026



ÉDITIONS SKANDALON · AUBENAS · 2026

Texte original dans le domaine public.

Traduction française nouvelle et appareil éditorial : © Éditions Skandalon, 2026.

Conception éditoriale et illustrations : Éditions Skandalon.

**Éditions Skandalon – Maison d'édition associative**

19 boulevard de la Corniche – 07200 Aubenas

[www.skandalon.fr](http://www.skandalon.fr) – [admin@skandalon.fr](mailto:admin@skandalon.fr) – tél. 06 84 78 83 79

Numéro RNA : W071007357 – SIRET : 105 580 849 00013

Dépôt légal : à parution

*Mauern seh' ich gestürzt, und Mauern seh' ich errichtet  
Hier Gefangene, dort auch der Gefangenen viel.  
Ist vielleicht nur die Welt ein grosser Kerker? Und frei ist  
Wohl der Tolle, der sich Ketten zu Kränzen erkiest?*

**GOETHE**

« Je vois des murs renversés, et je vois des murs bâtis ;  
ici des prisonniers, là encore des prisonniers en foule.  
Le monde n'est-il donc qu'un vaste cachot ? Et libre serait  
le Fou qui choisit des chaînes pour s'en faire des couronnes ? »

## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

### Un livre de feu

Les livres d'histoire ont aussi leur histoire. Celle des trois volumes que Thomas Carlyle consacra à la Révolution française est plus intéressante que beaucoup d'autres.

Lorsque Carlyle entreprend sérieusement La Révolution française, il n'est pas encore le « Sage de Chelsea », l'institution victorienne qu'il deviendra sur le tard. Il a trente-huit ans lorsqu'il s'installe à Londres en 1834. Il possède déjà une œuvre substantielle, notamment consacrée à la littérature allemande, mais sa réputation demeure limitée et sa situation professionnelle incertaine. Le couple vit modestement, sans revenu régulier, dans l'inquiétude de voir ses ressources s'épuiser.

#### THOMAS ET JANE À CHEYNE ROW

Car Carlyle est marié. Son épouse, Jane Welsh Carlyle, est l'une des personnalités les plus remarquables de son temps. Il connaît son intelligence et son esprit, mais ne mesure sans doute ni toute l'étendue de son talent littéraire ni la profondeur de ses frustrations. Il les découvrira après la mort de sa femme, en lisant son journal et ses lettres. Publiées après la disparition des deux époux, ces lettres feront de Jane l'une des grandes épistolières de langue anglaise. Elles révéleront également les difficultés d'un mariage complexe, fait d'affection et de dépendance mutuelle, mais aussi de querelles, de négligences et, pour Jane, de longues périodes de solitude et d'insatisfaction. Carlyle découvrira avec douleur ce qu'elle avait souffert et en éprouvera un profond remords. Il ne se remettra jamais complètement de sa disparition. Il s'efface un peu avec elle.



En juin 1834, après six années passées dans l'isolement de Craigenputtock, en Écosse, le couple s'installe dans une petite maison de Cheyne Row, à Chelsea. Carlyle y commence la rédaction de *La Révolution française*, avec l'angoisse de ne pas réussir à vivre durablement de sa plume. Sa famille l'avait destiné au ministère religieux ; bien qu'il ait abandonné cette vocation, il conserve de son éducation calviniste une conception ardente du devoir, du travail et de la responsabilité. Il lui faut produire une œuvre décisive.

Jane, de son côté, administre la maison, surveille les domestiques, entretient leur vie sociale et s'efforce de protéger le silence dont son mari affirme avoir besoin pour écrire. Elle se réveille la nuit de peur qu'il ne s'éveille lui-même. À cette charge domestique et sociale s'ajoute le rôle ingrat de veiller sur l'humeur, la santé et les conditions de travail d'un homme anxieux, irritable et souvent absorbé par ses propres tourments. Cette organisation permet à Carlyle de se consacrer à un livre dont il espère qu'il établira enfin sa réputation et assurera son avenir d'écrivain.

## **POURQUOI LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ?**

Mais pourquoi un tel livre, sur un autre pays et un autre temps ? Carlyle ne voit pas seulement la monarchie française comme un mauvais système administratif. Il la voit comme une forme devenue vide, un vêtement sans corps vivant, une institution qui conserve ses cérémonies après avoir perdu sa vérité. N'est-ce pas ce qui menace ses contemporains dans son propre pays ? Il écrit dans une Grande-Bretagne secouée par les débats sur la réforme électorale, la pauvreté, l'industrialisation, la représentation politique et la nouvelle loi sur les pauvres.

Le 16 octobre 1834, alors qu'il travaille déjà à son livre, il assiste à l'incendie du palais de Westminster. Le feu est accidentel. L'écrivain observe les réactions de la foule, qui transforme aussitôt le spectacle en jugement symbolique, peut-être même divin, porté sur le Parlement et les puissants. Certes, ce jour-là, les flammes sont accidentelles ; mais ne trouve-t-on pas, dans les yeux des spectateurs

excités et revanchards, quelques braises qui en évoquent d'autres ? Lui, du moins, veut écrire un livre de feu.

## LE MANUSCRIT BRÛLÉ

En 1831, alors qu'il cherche encore un éditeur, Carlyle avait fait la connaissance du philosophe utilitariste John Stuart Mill. Celui-ci avait songé, avant lui, à écrire une histoire de la Révolution et accumulé pour cela bon nombre d'ouvrages sur le sujet. Mais il ne se sentait pas toutes les capacités nécessaires pour mener le projet à bien : il lui semblait que l'analyste qu'il était n'avait pas l'âme requise pour rendre les vibrations et les passions d'un tel séisme politique. Il y eut donc entre les deux hommes un étrange relais d'auteur à auteur. Les livres furent transmis à Carlyle pour alimenter son projet ; ils le firent, semble-t-il, avec efficacité puisque, après cinq mois de travail acharné — la rédaction proprement dite avait commencé en septembre 1834 —, l'écrivain écossais possédait déjà un manuscrit considérable, de quoi remplir un volume de plusieurs centaines de pages allant jusqu'à la prise de la Bastille.

Par reconnaissance et amitié, peut-être aussi par désir de validation ou pour amender son travail, il fit porter l'unique exemplaire au philosophe qui avait si complaisamment contribué à son entreprise. Le retour devait être bien différent de celui qu'il espérait.

Dans la soirée du 6 mars 1835, Mill se présenta à la maison du couple, à Cheyne Row. Il était dans un état d'extrême agitation. Carlyle dira qu'il paraissait « pâle comme le fantôme d'Hector ». Ne trouvant pas ses mots et bégayant sous le poids de la honte et de l'émotion, le visiteur lui annonça que le manuscrit avait été détruit : laissé sans précaution, il avait été pris pour du vieux papier et jeté au feu. Il n'en restait, selon le récit de Carlyle, que « quelque quatre feuillets déchirés ».

Harriet Taylor, qui deviendrait plus tard l'épouse de Mill, l'avait accompagné. Elle n'avait pas eu le courage, ou n'avait pas cru opportun, d'accompagner le malheureux jusqu'à la porte ; elle était donc restée dans une

voiture devant la maison à se ronger les sangs. Voyant le philosophe arriver bouleversé, avec une femme qui l'attendait dans la rue, Jane Carlyle crut d'abord qu'on venait leur annoncer quelque scandale sentimental, peut-être même une fuite avec Harriet. Elle descendit lui parler et apprit ainsi la nature véritable de la catastrophe. Harriet aurait elle-même répété que Carlyle ne pardonnerait jamais à Mill.

Mill demeura longtemps auprès des Carlyle cette nuit-là. Ce furent Thomas et Jane, qui venaient de perdre cinq mois de travail, qui durent en grande partie le consoler, tant il était accablé de remords et de culpabilité. Carlyle dissimula autant que possible l'étendue de son désespoir et lui assura qu'il pourrait écrire un autre livre, même s'il ne pourrait jamais reconstituer exactement celui qui avait disparu. Il refusa d'abord le dédommagement proposé, puis finit par en accepter la moitié. Les Carlyle n'étaient pas assez aisés pour que cinq mois de travail pussent disparaître en fumée sans peser lourdement sur leur foyer.

Qui donc avait détruit ce manuscrit ? On ne le sut jamais très bien. Les récits ultérieurs chargèrent volontiers une servante, peut-être à raison, peut-être parce qu'il était bien commode aux maîtres de faire peser sur leurs domestiques la responsabilité d'une faute commise dans leur maison. Peut-être Mill ou sa compagne avaient-ils, par distraction, rendu la catastrophe possible. Peu importait au juste... Le manuscrit, lui, n'existait plus.

## **LA PRÉSENCE DU ROMAN, LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE**

Il fallut à Carlyle bien des efforts pour se surmonter lui-même, se remettre au travail et reconstituer ce qui avait été perdu. Il traversa une période de transition durant laquelle il se nourrit de romans qui ne furent peut-être pas tout à fait étrangers au souffle qui lui revint pour écrire son histoire — ou plutôt son épopée de la Révolution.

Car, pour ce qui est de la méthode, s'il n'écrivait évidemment pas un roman, il ne voulait pas non plus être de ces froids compilateurs de faits, prétendument neutres, qui regardent les événements de haut et en extraient des lois générales.

Le philosophe Hume était de ceux-là ; Carlyle en avait déjà assez discuté avec Mill, et c'est peut-être justement parce qu'il ne possédait pas cette froideur qu'il pouvait, mieux qu'un autre, saisir le volcan déconcertant de la Révolution. Mais il ne voulait pas davantage inventer librement des personnages et des scènes au nom d'une vérité poétique.

Son projet est presque contradictoire : obtenir la présence du roman sans renoncer à la prétention de vérité de l'histoire.

Dans ses essais, il reconnaît que le passé réel est un chaos infini dont aucun récit ne peut restituer la totalité. Toute histoire est une sélection, une perspective et une construction ; pourtant, cela ne signifie ni que toutes les constructions se valent ni que la fiction soit identique à la vérité historique.

C'est une idée extrêmement moderne : l'histoire n'est pas la reproduction transparente du passé ; mais l'impossibilité de le reproduire intégralement ne nous dispense pas de rechercher la vérité.

Pour Carlyle — et sans mauvais jeu de mots, car c'est bien ainsi qu'il la sentait —, la vérité était de feu. Après avoir achevé *La Révolution française* — le 12 janvier 1837, date habituellement retenue —, il aurait déclaré à Jane :

« You have not had for a hundred years any book that came more direct and flamingly sincere from the heart of a living man. »

Autrement dit, dans une langue plus révolutionnaire :

« Depuis cent ans, vous n'avez pas eu de livre qui soit sorti plus directement, avec une sincérité plus flamboyante, du cœur d'un homme vivant. »

## LES LAMBEAUX DU PASSÉ

Pour ce qui est des sources, qu'elles lui soient venues de Mill ou qu'il les ait réunies lui-même, elles étaient aussi considérables qu'hétéroclites. Une étude classique de Charles Frederick Harrold estimait que Carlyle avait utilisé au moins

quatre-vingt-trois sources distinctes et relevait plus de huit cent cinquante références dans les notes de l'ensemble original.

Carlyle consulte notamment la presse et les rapports parlementaires : Le Moniteur ; l'Histoire parlementaire de la Révolution française de Buchez et Roux ; les Révolutions de Paris de Prudhomme ; des recueils de discours, de débats et de rapports ; le Courier de Provence de Mirabeau. Ces textes lui fournissent les paroles publiques, les motions, les votes, les dates et les rythmes de la vie politique.

Admirateur des grands hommes, il aime aussi se nourrir de leurs mémoires et en exploite une immense collection : Bailly, Besenval, Bouillé, Brissot, Buzot, Campan, Dumont, Ferrières, Madame Roland, Weber, Morellet, Barbaroux et beaucoup d'autres. Ces ouvrages sont souvent partiels, rédigés pour se justifier, accuser un adversaire ou reconstruire après coup une cohérence personnelle. Mais c'est précisément cette partialité qui intéresse Carlyle : il y trouve des voix, des détails matériels, des gestes, des haines et des illusions.

Bien sûr, les premières histoires de la Révolution sont à sa disposition : celles de Mignet, Thiers, Toulangeon, Lacretelle, Montgaillard et Dulaure ; l'Histoire de la Révolution par deux amis de la liberté ; les œuvres de Madame de Staël et de Walter Scott ; et quantité d'ouvrages aujourd'hui oubliés.

Mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est faire entrer en résonance l'immensité de l'histoire avec les petites choses du quotidien. Il apprend ainsi de Mercier, dans son Tableau de Paris et son Nouveau Paris. L'histoire en marche est aussi celle des faubourgs, des populations sans nom et de ce monde des « sans-culottes » que l'histoire politique traditionnelle réduisait à la canaille ou aux masses.

Pour l'historien moderne, une source sert notamment à établir, contrôler ou contester un fait. Pour Carlyle, elle n'est jamais seulement une preuve : elle est aussi, et peut-être surtout, une porte d'entrée sensorielle.

Il cherche le mot réellement prononcé ; la couleur d'un habit ; la forme d'une cocarde ; l'heure où une cloche sonne ; la position d'une fenêtre ; le contenu

d'une poche ; le visage d'un acteur secondaire ; la rumeur absurde qui révèle ce qu'une foule était prête à croire.

La source devient matière scénique. Elle donne davantage que les grands traits de l'histoire : la subtilité de ses mille couleurs et, pour ainsi dire, l'irremplaçable odeur d'une époque révolue.

Harrold compare le livre à un immense assemblage de fragments. Carlyle ne fond pas toujours les témoignages dans une narration régulière ; il laisse voir les lambeaux, propres ou sales, héroïques ou sanglants, dont il fabrique son tableau. Il cherche des scènes.

Criantes de vérité.

## **UNE HISTOIRE PLUS VRAIE PARCE QU'ELLE EST ÉPIQUE**

Quand le livre parut, Mill le soutint avec vigueur :

« Ce n'est pas tant une histoire qu'un poème épique ; et pourtant, ou plutôt à cause de cela, c'est l'histoire la plus vraie qui soit. C'est l'histoire et la poésie de la Révolution française, réunies en un seul ouvrage. Et, dans l'ensemble, aucune œuvre de génie plus grande, qu'elle soit historique ou poétique, n'a été produite dans ce pays depuis de nombreuses années.

[...] Nous n'hésitons pas à prédire que les suffrages d'une grande partie des juges les plus compétents iront, avec enthousiasme, à ces volumes. Mais nous ne nierons pas non plus que l'avis d'une autre classe de lecteurs — parmi lesquels se trouvent des personnes dignes du plus grand respect sur d'autres sujets — sera bien différent. Cette classe comprend tous ceux que repousse le caractère singulier du style. Car il n'existe pas de style plus particulier que celui de M. Carlyle, plus éloigné de l'uniformité terne et sans relief qui caractérise le style anglais de cette ère des périodiques. Et ce style, d'ailleurs, ne saurait être entièrement défendu, même par ses admirateurs. [...]

Les autres historiens nous parlent bien d'êtres humains ; mais que nous montrent-ils ? Pas même des mannequins, mais plutôt leurs symboles

algébriques : quelques phrases qui n'éveillent aucune image dans l'imagination, mais dont l'addition des significations de dictionnaire peut nous permettre de découvrir quelques qualités — insuffisantes pour esquisser ne serait-ce que les contours les plus sommaires de ce que ces hommes étaient ou auraient pu être. Elles nous offrent à peine une toile, que nous pouvons, si nous savons peindre, remplir de presque n'importe quelle image et qui, si nous n'en sommes pas capables, restera à jamais blanche. »

Mill va jusqu'à le comparer à Shakespeare.

Les deux hommes s'éloigneront, bien sûr, mais sans doute davantage en raison de leurs divergences politiques croissantes — Carlyle devenant avec l'âge l'ami de l'ordre et d'un pouvoir fort, tandis que Mill demeure libéral — qu'à cause de cet incident fâcheux.

La réception du livre déchira la critique, comme Mill l'avait anticipé. Pourtant, son influence à long terme fut considérable, bien supérieure à ce que laissait présager un succès commercial assez médiocre. Elle s'exerça en particulier sur les écrivains. George Eliot écrira en 1855 que peu de livres anglais auraient été tout à fait les mêmes si Carlyle n'avait pas existé ; elle estime qu'aucun romancier n'a rendu ses créations plus vivantes que Carlyle n'a rendu Mirabeau et les acteurs de la Révolution. L'ouvrage influence notamment Thackeray et les Brontë ; mais surtout, il provoque une secousse formidable, une commotion d'admiration chez un géant de la langue anglaise : Charles Dickens, qui, dans son enthousiasme, prétendra l'avoir lu cinq cents fois.

Une profonde sympathie et une admiration réciproque unirent les deux hommes après leur rencontre, en 1840. Ils fréquentaient une partie du même monde littéraire et participèrent à l'histoire de la London Library, fondée sous l'impulsion de Carlyle en 1841. Dickens dédia *Hard Times* à son aîné en 1854.

Cette dédicace est significative. *Hard Times* partage avec Carlyle une critique de l'utilitarisme — dont Mill était devenu un représentant éminent —, l'horreur de la réduction économique des êtres humains, la méfiance envers les institutions vides et l'importance accordée à l'imagination morale.

Lorsque Dickens décide de situer un roman dans la Révolution française, il se tourne vers Carlyle et lui demande quelles sources consulter. Carlyle sélectionne des ouvrages de la London Library et les fait porter chez Dickens. Les souvenirs parlent d'un ou de « deux chariots » de livres. Étrange symétrie de l'histoire, telle qu'elle s'était produite deux décennies plus tôt avec John Stuart Mill. Cette fois pourtant, rien ne brûla.

Les deux écrivains ont leurs zones d'accord ; ils ne se confondent pas. Dickens demeure plus attaché à la compassion ordinaire, aux liens familiaux et à la possibilité de la bonté quotidienne. Carlyle cherche plus volontiers l'autorité, la force morale et l'homme capable de commander. Leur relation à la Révolution se croise sans se confondre.

Quand l'auteur de *David Copperfield* mourut, en 1870, ce fut pour Carlyle un grand deuil. Il voyait s'éteindre en lui non seulement un talent, mais une source collective de lumière, de mouvement et de joie. Dans une lettre adressée à John Forster, l'ami intime et futur biographe de Dickens, il présenta cette disparition non comme une simple perte littéraire, mais comme un événement mondial : « un talent unique soudainement éteint ».

## **LE RELIEF, NON LA PLATITUDE**

Une édition propose toujours un regard. Celle-ci assume le sien. Elle ne prétend pas rendre Carlyle plus neutre qu'il ne fut, ni calmer une prose dont la colère, l'ironie, le grotesque, la compassion et la violence font partie de la vérité. La présente traduction a cherché la clarté sans l'asepsie, la précision sans l'aplatissement. Elle conserve, autant que le français le permet, les heurts, les étrangetés, les accélérations et les brusques changements de registre de l'original.

Les notes et le glossaire des personnages, des lieux et des institutions ont pour fonction d'éclairer cette œuvre sans en refroidir la flamme. Pour mieux comprendre le relief, il ne fallait pas le mettre à plat.



# COMMENT SE REPÉRER DANS CETTE ÉDITION

Un chiffre en exposant renvoie aux notes originales de Carlyle, conservées à la fin du volume et numérotées dans la continuité du tome I.

La lettre G suivie d'un numéro renvoie au Glossaire-index des personnes, lieux, institutions et inventions verbales. Dans le fichier numérique, le renvoi est cliquable et l'entrée permet de revenir à la première occurrence importante.

Les majuscules expressives, les personnifications et les mots composés — Sansculottisme, Patrouillotisme, Clubisme, Roi-Bûche ou Sceptres-piques — appartiennent au mouvement de la prose de Carlyle. Leur étrangeté est volontaire ; ils ne constituent pas des irrégularités typographiques.

La traduction cherche une fidélité de mouvement plutôt qu'un calque mot à mot. Elle conserve les longues périodes, les accélérations, les ruptures et les brusques changements de registre ; une phrase n'est divisée que lorsque sa construction française cesse réellement de porter le lecteur.

Les notes de l'édition, signalées par des lettres, seront réservées aux erreurs, légendes ou difficultés historiques qui exigent une mise au point immédiate.

## REPÈRES CHRONOLOGIQUES

**6 octobre 1789** — La famille royale est ramenée de Versailles aux Tuileries.

**2 novembre 1789** — Les biens du clergé sont mis à la disposition de la Nation.

**19 décembre 1789** — Premier décret créant les assignats.

**4 février 1790** — Louis XVI paraît à l'Assemblée et renouvelle publiquement le langage de l'union constitutionnelle.

**14 juillet 1790** — Fête de la Fédération au Champ-de-Mars.

**31 août 1790** — Bouillé réprime la mutinerie de Nancy.

**27 novembre 1790** — Décret imposant le serment à la Constitution civile du clergé.

**20-21 juin 1791** — Fuite de la famille royale et arrestation à Varennes.

**17 juillet 1791** — Fusillade du Champ-de-Mars.

**septembre 1791** — Achèvement et acceptation de la Constitution ; fin de l'Assemblée constituante.

**1er octobre 1791** — Ouverture de l'Assemblée législative.

**20 avril 1792** — Déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie.

**20 juin 1792** — Journée révolutionnaire aux Tuileries.

**11 juillet 1792** — La Patrie est déclarée en danger.

**10 août 1792** — Prise des Tuileries et suspension de Louis XVI.

**13 août 1792** — La famille royale est conduite au Temple.

# Table des matières

|                                                    |           |
|----------------------------------------------------|-----------|
| <b>PRÉFACE DE L'ÉDITEUR .....</b>                  | <b>8</b>  |
| Un livre de feu .....                              | 8         |
| <b>COMMENT SE REPÉRER DANS CETTE ÉDITION .....</b> | <b>17</b> |
| <b>REPÈRES CHRONOLOGIQUES .....</b>                | <b>18</b> |
| <b>LIVRE PREMIER — LA FÊTE DES PIQUES.....</b>     | <b>24</b> |
| Chapitre I — Aux Tuileries .....                   | 25        |
| Chapitre II — Dans la salle du Manège .....        | 29        |
| Chapitre III — La Revue .....                      | 40        |
| Chapitre IV — Journalisme .....                    | 47        |
| Chapitre V — <sup>G024</sup> Clubisme .....        | 51        |
| Chapitre VI — Je le jure .....                     | 55        |
| Chapitre VII — Prodiges .....                      | 59        |
| Chapitre VIII — Ligue et Covenant solennels .....  | 62        |
| Chapitre IX — Symbolique .....                     | 68        |
| Chapitre X — Le Genre humain .....                 | 70        |
| Chapitre XI — Comme à l'Âge d'or .....             | 75        |
| Chapitre XII — Bruit et fumée .....                | 81        |
| <b>LIVRE DEUXIÈME — NANCY .....</b>                | <b>88</b> |
| Chapitre I — Bouillé .....                         | 89        |
| Chapitre II — Arrérages et Aristocrates .....      | 91        |

|                                                      |            |
|------------------------------------------------------|------------|
| Chapitre III — Bouillé à Metz.....                   | 97         |
| Chapitre IV — Arrérages à Nancy .....                | 101        |
| Chapitre V — L'Inspecteur Malseigne .....            | 106        |
| Chapitre VI — Bouillé à Nancy .....                  | 110        |
| <b>LIVRE TROISIÈME — LES TUILERIES.....</b>          | <b>118</b> |
| Chapitre I — Épiménide.....                          | 119        |
| Chapitre II — Les Éveillés .....                     | 124        |
| Chapitre III — L'Épée à la main .....                | 129        |
| Chapitre IV — Fuir ou ne pas fuir .....              | 135        |
| Chapitre V — La Journée des poignards .....          | 143        |
| Chapitre VI — Mirabeau.....                          | 149        |
| Chapitre VII — Mort de Mirabeau.....                 | 153        |
| <b>LIVRE QUATRIÈME — VARENNES.....</b>               | <b>160</b> |
| Chapitre I — Pâques à Saint-Cloud .....              | 161        |
| Chapitre II — Pâques à Paris .....                   | 164        |
| Chapitre III — Le comte Fersen.....                  | 167        |
| Chapitre IV — Attitude .....                         | 173        |
| Chapitre V — La Nouvelle Berline .....               | 177        |
| Chapitre VI — Le Vieux-Dragon Drouet.....            | 180        |
| Chapitre VII — La Nuit des Éperons .....             | 183        |
| Chapitre VIII — Le Retour.....                       | 191        |
| Chapitre IX — Coup de feu .....                      | 194        |
| <b>LIVRE CINQUIÈME — LE PREMIER PARLEMENT .....</b>  | <b>199</b> |
| Chapitre I — Grande Acception.....                   | 200        |
| Chapitre II — Le Livre de la Loi .....               | 207        |
| Chapitre III — Avignon .....                         | 215        |
| Chapitre IV — Pas de sucre .....                     | 222        |
| Chapitre V — Rois et Émigrants.....                  | 225        |
| Chapitre VI — Brigands et Jalès.....                 | 234        |
| Chapitre VII — La Constitution ne marchera pas ..... | 237        |
| Chapitre VIII — Les Jacobins .....                   | 242        |
| Chapitre IX — Le ministre Roland .....               | 246        |
| Chapitre X — Pétion-National-Pique .....             | 250        |
| Chapitre XI — Le Représentant héréditaire .....      | 252        |
| Chapitre XII — Procession des Culottes noires.....   | 256        |

**LIVRE SIXIÈME — LES MARSEILLAIS.....261**

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre I — Un Exécutif qui n’agit pas .....                | 262 |
| Chapitre II — Marchons .....                                 | 269 |
| Chapitre III — Quelque consolation pour le Genre humain..... | 272 |
| Chapitre IV — Souterrain .....                               | 277 |
| Chapitre V — À dîner.....                                    | 280 |
| Chapitre VI — Les Clochers à minuit .....                    | 284 |
| Chapitre VII — Les Suisses.....                              | 292 |
| Chapitre VIII — La Constitution vole en éclats .....         | 299 |

**Glossaire-index des personnes, des lieux et des mots de Carlyle  
.....304**

**Notes de Carlyle.....331**



## CLUBS ET FORCES POLITIQUES : REPÈRES

**Jacobins** — société-mère issue du Club breton ; son réseau provincial en fait une puissance nationale, de plus en plus radicale.

**Feuillants** — monarchistes constitutionnels séparés des Jacobins après Varennes et le Champ-de-Mars ; ils veulent arrêter la Révolution sur la Constitution de 1791.

**Cordeliers** — club et milieu de districts plus proche de la politique populaire ; Danton, Desmoulins et Marat gravitent autour de cet espace sans former un groupe uniforme.

**Brissotins ou Girondins** — ensemble parlementaire plutôt qu'un parti organisé ; ils poussent à la guerre et dominent un temps le ministère et la Législative.

**Sections et Commune de Paris** — assemblées locales et pouvoir municipal dont la mobilisation devient décisive dans la préparation du 10 Août.

THOMAS CARLYLE

# **LIVRE PREMIER — LA FÊTE DES PIQUES**



## Chapitre I — Aux Tuileries

Une fois que la victime a reçu son coup de grâce, on peut tenir la catastrophe pour presque arrivée. Désormais, peu d'intérêt à suivre ses longs et bas gémissements : seules comptent ses agonies plus aiguës, les convulsions par lesquelles elle tentera peut-être de rejeter la torture ; puis enfin le dernier départ de la vie elle-même, et la façon dont elle gît éteinte et finie, soit enveloppée, comme César, dans les plis décents de son manteau, soit affaissée sans bienséance, comme qui n'aurait pas eu même la force de mourir.

La Royauté française, arrachée de la sorte à ses tapisseries, en ce Six Octobre 1789, était-elle une telle victime ? La France universelle et la Proclamation royale à toutes les Provinces répondent anxieusement : Non. Pourtant on peut craindre le pire. La Royauté était déjà si décrépète, si moribonde ; elle a trop peu de vie pour cicatriser une blessure. Que de sa force — laquelle n'était que d'imagination — s'est enfuie ; la Canaille ayant regardé le Roi bien en face — et n'en étant pas morte ! Lorsque les corbeaux assemblés peuvent arracher de terre leur Épouvantail et lui dire : Ici tu te tiendras, et non là ; lorsqu'ils peuvent traiter avec lui et faire, d'un Épouvantail infini, un Épouvantail constitutionnel tout à fait fini — que peut-on encore en attendre ? Ce n'est pas dans le fini Épouvantail constitutionnel, mais dans la force encore sans mesure, d'apparence infinie, qui pourra se rallier autour de lui, que réside désormais quelque espérance. Car il est très vrai que toute Autorité effective est mystique dans ses conditions et vient « par la grâce de Dieu ».

Plus réjouissant que de contempler les convulsions mortelles du Royalisme sera le spectacle de la croissance et des gambades du <sup>G075</sup> Sansculottisme ; car, dans les choses humaines, surtout dans la société humaine, toute mort n'est qu'une mort-naissance : ainsi, si le sceptre quitte <sup>G045</sup> Louis, c'est seulement afin que, sous d'autres formes, d'autres sceptres — fussent-ils même des <sup>G077</sup> sceptres-piques — puissent exercer l'empire. Dans un élément prurigineux, riche d'influences nourricières, nous verrons le Sansculottisme croître avec vigueur et même folâtrer en jeux qui ne manquent pas de grâce : comme, à vrai dire, la plupart des jeunes créatures sont joueuses ; et ne peut-on remarquer encore que, si le chat

adulte, et l'espèce féline en général, est la chose la plus cruelle que l'on connaisse, la plus joyeuse est précisément le chaton, ou chat en croissance ?

Mais représente-toi la Famille royale se levant de ses couchettes au lendemain de cette journée folle ; représente-toi l'enquête municipale : « Où plairait-il à Votre Majesté de loger ? » — puis la rude réponse du Roi : « Chacun peut loger comme il pourra ; je suis assez bien », congédiée à force de révérences et de grimaces éloquentes par les Fonctionnaires de l'<sup>G040</sup> Hôtel de Ville, avec derrière eux les tapissiers obséquieux ; et comment le Château des <sup>G081</sup> Tuileries est repeint, regarni jusqu'à devenir une Résidence royale dorée ; tandis que <sup>G042</sup> Lafayette et ses <sup>G037</sup> Gardes nationaux bleus gît autour de lui comme le bleu Neptune — dans la langue des poètes — entoure une île, en la courtoisant. Là pourront se rassembler les débris de la Loyauté réhabilitée, si elle consent à devenir Constitutionnelle ; car le Constitutionnalisme ne pense aucun mal ; le Sansculottisme lui-même se réjouit du visage du Roi. Les débris d'une Insurrection ménadique sont balayés — comme, dans ce monde toujours bienveillant, tous les débris peuvent et doivent l'être ; et nous voici donc de nouveau, sur une arène nette, sous des conditions nouvelles, avec quelque chose même d'une nouvelle majesté, commençant un nouveau cours d'action.

<sup>G001</sup> Arthur Young a été témoin de la scène la plus étrange : la Majesté se promenant sans escorte dans les jardins des Tuileries ; et des foules tricolores de toute espèce qui l'acclament et s'écartent respectueusement devant elle ; la <sup>G051</sup> Reine elle-même commande au moins le silence respectueux, l'évitement attristé.<sup>260</sup> De simples canards, sur ces eaux royales, cancanent pour obtenir des miettes des jeunes doigts royaux : le petit <sup>G029</sup> Dauphin possède un petit jardin entouré d'une grille, où on le voit bêcher, avec ses joues roses et ses cheveux blonds bouclés ; et aussi une petite cabane où mettre ses outils et s'abriter des averses. Quelle paisible simplicité ! Est-ce la paix d'un Père rendu à ses enfants ? Ou celle d'un Maître de corvée désarmé de son fouet ? Lafayette, la Municipalité et le Constitutionnalisme universel affirment la première hypothèse et font tout ce qui est en eux pour la réaliser. Le Patriotisme qui gronde dangereusement et montre les dents, le <sup>G062</sup> Patrouillotisme le réprimera ; ou, bien mieux, la Royauté lissera son poil irrité par de douces caresses ; et, plus efficacement que tout, par une nourriture plus abondante. Oui, non seulement Paris sera nourri, mais on verra la main du Roi à l'œuvre. Les biens domestiques des Pauvres, jusqu'à concurrence d'une certaine somme, seront retirés du gage par la largesse royale, et cet insatiable Mont-de-Piété devra les dégorger : les promenades dans la ville,

avec leurs Vive le Roi, ne manqueront pas ; et ainsi, par la substance et par l'apparence, la Royauté, si l'art humain peut la populariser, sera popularisée.<sup>261</sup>

Ou bien, hélas, n'est-ce ni un Père restauré ni un Maître de corvée privé de son fouet qui marche là, mais un complexe anormal des deux et d'innombrables autres hétérogénéités ; irréductible à toute rubrique, sinon à celle-ci, nouvellement inventée : <sup>G070</sup> Roi Louis Restaurateur de la Liberté française ? L'homme, à vrai dire, et le roi Louis comme les autres hommes, vit dans ce monde pour tirer une règle de ce qui n'en a pas ; par son énergie vivante, il doit contraindre l'absurde lui-même à devenir moins absurde. Mais s'il n'y a aucune énergie vivante ; seulement une passivité vivante ? Le <sup>G071</sup> Roi-Serpent, précipité dans son inattendu royaume aquatique, mordit au moins et fit croire qu'il était là : mais quant au pauvre <sup>G069</sup> Roi-Bûche, roulé de-ci de-là comme le voudraient les mille hasards et toute volonté autre que la sienne, quel bonheur pour lui qu'il fût véritablement de bois et que, ne faisant rien, il ne pût non plus rien voir ni souffrir ! C'est une affaire démente.

Pour Sa Majesté française, cependant, l'une des pires choses est qu'elle ne peut plus chasser. Hélas, plus de chasse désormais ; seulement un fatal être-chassé ! À peine, dans les semaines de juin prochain, goûtera-t-elle encore les joies du destructeur de gibier ; en juin prochain, et jamais plus. Elle fait venir ses outils de serrurier ; et, au cours de la journée, les affaires officielles ou cérémonielles terminées, donne « quelques coups de lime ».<sup>262</sup> Innocent frère mortel, pourquoi ne fus-tu pas un obscur et substantiel fabricant de serrures ; pourquoi fus-tu condamné, dans cet autre métier exposé à tous les regards, à n'être qu'un fabricant de folies-du-monde, d'irréalités ; choses autodestructrices qu'aucun martèlement mortel ne pouvait river en un tout cohérent !

Le pauvre Louis ne manque pas de pénétration, ni même des éléments de la volonté ; quelque pointe d'humeur jaillit par accès d'un caractère stagnant. Si l'inoffensive inertie pouvait le sauver, tout irait bien ; mais il sommeillera, rêvera péniblement, et faire quoi que ce soit ne lui est pas donné. Les Antiquaires royalistes montrent encore les chambres où la Majesté et sa suite, dans ces circonstances extraordinaires, avaient leurs logements. Ici siégeait la Reine ; lisant — car elle avait fait transporter ici sa bibliothèque, bien que le Roi eût refusé la sienne ; prenant des conseils véhéments auprès des véhéments sans-conseil ; s'affligeant sur les temps changés ; mais avec l'espérance assurée de temps meilleurs : dans son jeune Garçon aux joues roses, n'a-t-elle pas le vivant emblème de l'espérance ! C'est un ciel sombre, en travail ; pourtant traversé de lueurs

d'or — celles de l'aube, ou d'une plus profonde nuit météorique ? Ici encore, cette chambre, de l'autre côté de l'entrée principale, était celle du Roi : ici Sa Majesté déjeunait et accomplissait son travail officiel ; ici, chaque jour après le déjeuner, elle recevait la Reine ; parfois dans une amitié pathétique ; parfois dans une bouderie humaine, car la chair est faible ; et, interrogée sur les affaires, répondait : « Madame, vos affaires sont avec les enfants. » Non, Sire, ne vaudrait-il pas mieux que vous, Votre Majesté elle-même, prissiez les enfants ? Ainsi le demande l'Histoire impartiale ; dédaigneuse de voir que le vase le plus épais ne fût pas aussi le plus fort ; frappée de pitié pour l'argile de porcelaine de l'humanité plutôt que pour son argile de tuile — quoique, à vrai dire, toutes deux aient été brisées !

Ainsi donc, dans ces Tuileries médicéennes, le Roi et la Reine de France siégeront maintenant pendant quarante et un mois et regarderont une France en sauvage fermentation travailler sa propre destinée — et la leur. Mois glacés, inhospitaliers, de rapides vicissitudes ; pourtant avec, ça et là, une pâle et douce splendeur : comme celle d'un avril qui mènerait à l'Été le plus feuillu ; comme celle d'un octobre qui ne mènerait qu'au Gel éternel. Tuileries médicéennes, combien changées depuis qu'elles n'étaient qu'un paisible champ de tuiles ! Ou bien le sol lui-même est-il frappé par le Destin, maudit : Palais d'Atrée ; puisque cette fenêtre du Louvre est encore proche, d'où un Capétien, fouetté par les Furies, tira le signal de la Saint-Barthélemy ! Sombre est la voie de l'Éternel telle qu'elle se reflète dans ce monde du Temps : la voie de Dieu est dans la mer, et son sentier dans les grandes eaux.

.

## Chapitre II — Dans la salle du Manège

Pour les Patriotes croyants, toutefois, il est désormais clair que la <sup>G026</sup> Constitution marchera, marcher — dès qu'elle aura seulement des jambes pour se tenir debout. Vite donc, Patriotes, remuez-vous et faites-la ; façonnez-lui des jambes ! À l'Archevêché, Monseigneur lui-même ayant pris la fuite ; puis dans le Manège, salle d'équitation toute proche des Tuileries : c'est là qu'une Assemblée nationale s'applique à l'œuvre miraculeuse. Avec succès, s'il s'était trouvé parmi elle quelque Prométhée escaladeur du Ciel ; sans succès, puisqu'il ne s'en trouva point ! Là, dans le débat bruyant — car les séances sont parfois « scandaleuses », et l'on a vu jusqu'à trois orateurs à la fois dans la Tribune —, figurons-nous-la continuant d'user les lents mois.

Coriace, dogmatique, intarissable est l'abbé <sup>G053</sup> Maury ; d'un pathétique cicéronien, <sup>G017</sup> Cazalès. De l'autre côté étincelle, aigu et tranchant, un jeune <sup>G007</sup> Barnave ; ennemi de tout sophisme, fendant, comme un vif sabre de Damas, tous les sophismes — sans se soucier de ce qu'il peut fendre encore avec eux. Simple tu parais, ô <sup>G063</sup> Pétion solidement charpenté à la hollandaise ; si tu es solide, assurément tu es terne. Nulle vertu vivifiante non plus dans ton ton, Rabaut plus vif et polémique. Avec une ineffable sérénité, le grand Sieyès renifle, là-haut, solitaire ; vous pouvez bavarder sur sa Constitution, vous pouvez la gâter, mais il vous est absolument impossible de l'améliorer : la Politique n'est-elle pas une science qu'il a épuisée ? Froids, lents, deux Lameth militaires sont visibles, avec leur ricanement d'hommes de qualité, ou demi-ricanement ; ils rendront galamment la Pension de leur Mère lorsque paraîtra le Livre rouge ; galamment seront blessés en duel. Un marquis de Toulangeon, dont nous remercions encore la Plume, siège là ; d'humeur stoïque et méditative, le plus souvent silencieux, il accepte ce que le destin voudra lui envoyer. Thouret et Duport le Parlementaire produisent des montagnes de Loi réformée ; libérales, anglomanes, utilisables et inutilisables. Les Mortels se lèvent et tombent. Gobel l'Oie, par exemple — ou Göbel, car il est de race allemande strasbourgeoise — sera-t-il Archevêque constitutionnel ?

Seul entre tous les hommes présents, <sup>G055</sup> Mirabeau commence peut-être à discerner clairement vers quoi tend tout cela. Le Patriotisme regrette donc que son zèle paraisse se refroidir. Durant cette fameuse Nuit de Pentecôte du Quatre Août, lorsque la Foi nouvelle s'éleva soudain en feu miraculeux et que l'ancienne

Féodalité fut consumée, on remarqua que Mirabeau n'y prit aucune part ; qu'en fait, par bonheur, il se trouvait absent. Mais n'a-t-il pas défendu le Veto, voire le Veto absolu ; et dit au véhément Barnave que six cents sénateurs irresponsables formeraient la plus insupportable de toutes les tyrannies ? Et comme il tenait à ce que les Ministres du Roi eussent siège et voix dans l'Assemblée nationale — sans doute avec l'idée de devenir Ministre lui-même ! Sur quoi l'Assemblée nationale décide, chose très considérable, qu'aucun Député ne pourra être Ministre ; lui, dans sa hautaine manière orageuse, nous conseillant d'ajouter : « aucun Député nommé Mirabeau ».<sup>263</sup> Homme de Féodalismes peut-être invétérés ; de stratagèmes ; aux inclinations trop souvent visibles vers le parti Royaliste : homme suspect, que le Patriotisme démasquera ! Ainsi, dans ces journées de juin, lorsque vient la question : Qui aura le droit de déclarer la guerre ? on entend les Crieurs enroués faire retentir lugubrement les rues : « Grande Trahison du comte de Mirabeau, prix : un sou seulement » — parce qu'il soutient que ce droit appartiendra non à l'Assemblée, mais au Roi ! Il le soutient ; bien plus, il l'emporte : car, malgré les Crieurs enroués et la Populace sans fin qu'ils ont élevée jusqu'au diapason même de la Lanterne, il monte le lendemain à la Tribune, sombre et résolu ; murmurant à part, aux amis qui lui parlent du danger : « Je le sais : il faut que je sorte d'ici ou triomphant, ou mis en pièces » ; et c'est triomphant qu'il en sortit.

Homme au cœur ferme, dont la popularité n'est pas populacière ; que nulle clameur des foules non lavées au-dehors, ni des foules lavées au-dedans, ne saurait guère détourner de sa route ! Dumont se souvient de l'avoir entendu présenter un Rapport sur Marseille : « chaque mot était interrompu, du Côté droit, par des épithètes injurieuses : calomniateur, menteur, assassin, scélérat. Mirabeau s'arrête un instant puis, d'un ton mielleux, s'adressant aux plus furieux, dit : "J'attends, Messieurs, que ces aménités soient épuisées." »<sup>264</sup> Homme énigmatique, difficile à démasquer ! D'où vient, par exemple, son argent ? Peut-on supposer que le bénéfice d'un Journal, fortement entamé par Dame Le Jay, joint aux dix-huit francs par jour de votre Député national, suffise à pareille dépense ? Maison à la Chaussée-d'Antin ; maison de campagne à Argenteuil ; splendeurs, somptuosités, orgies ; — vivant comme s'il possédait une Monnaie ! Tous les salons fermés à Mirabeau l'Aventurier s'ouvrent à deux battants devant Mirabeau le Roi, point de mire de l'Europe, que la France féminine frémit de contempler — bien que l'Homme Mirabeau soit toujours le même. Quant à

l'argent, on peut conjecturer que le Royalisme le fournit ; et si le Royalisme le fournit, ne sera-t-il pas le bienvenu, comme l'argent l'est toujours pour lui ?

« Vendu », quoi qu'en pense le Patriotisme, il ne saurait aisément l'être : le feu spirituel qui habite cet homme ; qui, brillant à travers de telles confusions, n'en est pas moins Conviction, le rend fort, et sans lequel il n'aurait aucune force — cela ne s'achète ni ne se vend ; dans un pareil transfert de troc, il disparaîtrait et cesserait d'être. Peut-être « payé et non vendu, payé pas vendu » ; comme le pauvre Rivarol, dans la situation inverse et plus malheureuse, se dit « vendu et non payé » ! Homme qui voyage, tel une comète, dans la splendeur et la nébulosité, suivant sa route sauvage ; que le Patriotisme télescopique pourra longtemps observer, mais qu'il ne saura calculer sans Mathématiques supérieures. Homme fort contestable et fort blâmable ; pourtant, pour nous, de très loin le plus remarquable de tous. Avec une riche munificence, comme nous le disons souvent, au milieu d'une génération clignotante, à lunettes, coupeuse-de-logique, la Nature a doué cet homme d'un œil. Bienvenue est sa parole, là où il parle et travaille ; et de plus en plus bienvenue : car seule elle va au cœur de l'affaire ; les toiles d'araignée logiques se recroquevillent, et tu vois une chose, telle qu'elle est, telle qu'on peut agir sur elle.

Malheureusement, notre Assemblée nationale a beaucoup à faire : une France à régénérer ; et la France manque de tant de choses nécessaires ; elle manque même d'argent ! Ces mêmes Finances donnent assez de peine ; impossible d'étouffer le Déficit, qui demeure béant : Donnez, donnez ! Pour apaiser le Déficit, nous nous hasardons à une démarche périlleuse : la vente des Terres du Clergé et des Édifices superflus ; très périlleuse. Bien plus, la vente admise, qui les achètera, puisque l'argent comptant s'est enfui ? C'est pourquoi, le 19 décembre, un papier-monnaie d'« Assignats », Bons gagés, ou assignés, sur cette Propriété clérico-nationale, et du moins incontestables pour son paiement — est décrété : le premier d'une longue série de semblables opérations financières qui étonneront le genre humain. Ainsi désormais, tant qu'il restera de vieux chiffons, le moyen de circulation ne manquera pas ; quant aux marchandises à faire circuler dessus, c'est une autre question. Mais, après tout, cette affaire des Assignats ne dit-elle pas des volumes sur la science moderne ? La Banqueroute était venue, comme doit venir la fin de toutes les Illusions : pourtant avec quelle douceur, par diffusion adoucissante, par succession bénigne, la fit-on ainsi tomber ! Non comme une avalanche qui détruit tout ; mais comme les douces averses d'une neige poudreuse et impalpable, averse après

averse, jusqu'à ce que tout fût en effet enseveli, et que pourtant peu de choses eussent été détruites qui ne pussent être remplacées ou dont on ne pût se passer ! Jusque-là est parvenue la machinerie moderne. La Banqueroute, disions-nous, était grande ; mais, en vérité, l'Argent lui-même est un miracle permanent.

Dans l'ensemble, c'est une matière d'une difficulté sans fin que celle du Clergé. La propriété cléricale peut devenir celle de la Nation, et le Clergé être engagé comme serviteur salarié de l'État ; mais, s'il en est ainsi, n'est-ce pas une Église changée ? Assez d'ajustements, de l'espèce la plus confuse, sont devenus inévitables. Les anciennes bornes, dans quelque sens que ce soit, ne servent plus dans une France nouvelle. Littéralement même, le Sol est nouvellement divisé ; vos anciennes Provinces bariolées deviennent de nouveaux Départements uniformes, au nombre de quatre-vingt-trois — si bien que, comme lors d'un déplacement soudain de l'axe de la Terre, aucun mortel ne connaît aussitôt sa nouvelle latitude. Et les douze anciens Parlements, qu'en faire ? Tous les anciens Parlements sont déclarés « en vacances permanentes » — jusqu'à ce que la nouvelle Justice égale, avec ses Tribunaux départementaux, sa Cour nationale d'appel, ses Juges électifs, ses Juges de paix et tout autre appareil Thouret-et-Duport, soit prête. Ils doivent rester là, ces vieux Parlements, attendant avec malaise ; comme si la corde leur entourait le cou ; criant autant qu'ils le peuvent : N'y a-t-il personne pour nous délivrer ? Mais, heureusement, la réponse étant : Personne, personne, ils forment une classe maniable, ces Parlements. On peut les rudoyer, jusqu'au silence même ; le Parlement de Paris, plus sage que la plupart, n'a jamais gémi. Ils resteront, ils doivent rester là, dans les vacances qui conviennent ; leur Chambre des vacations distribuant entre-temps le peu de justice qui se rend encore. La corde au cou, leur destin peut être bref ! Le 13 novembre 1790, le maire <sup>G004</sup> Bailly se rendra au Palais de Justice, presque sans que personne y prenne garde ; et, avec le sceau municipal et un peu de cire chaude, scellera les salles des Papiers parlementaires — et le redoutable Parlement de Paris s'évanouira dans le Chaos, aussi doucement qu'un Songe ! Ainsi périront les Parlements, brièvement ; et d'innombrables yeux resteront secs.

Il n'en va pas ainsi du Clergé. Car, même en accordant que la Religion fût morte ; qu'elle eût péri, un demi-siècle auparavant, avec l'inénarrable Dubois ; ou émigré récemment en Alsace avec Rohan, le Cardinal-au-Collier ; ou qu'elle marchât à présent en spectre revenant avec l'évêque Talleyrand d'Autun ; le Fantôme de la Religion, le cant de la Religion, ne s'attarde-t-il pas encore ? Le Clergé possède des moyens et une matière : moyens du nombre, de



l'organisation, du poids social ; matière, au plus bas, de l'ignorance publique, connue pour être mère de la dévotion. Bien plus, est-il incroyable que, dans des cœurs simples, cachée çà et là comme des grains d'or dans la vase du rivage, demeurât encore quelque Foi véritable en Dieu, d'une espèce si singulière et si tenace que même un Maury ou un Talleyrand pût encore lui servir de symbole ? — Il suffit : le Clergé a de la force ; le Clergé a de la ruse et de l'indignation. C'est une affaire des plus fatales que celle du Clergé. Tortillement bouillonnant d'une Hydre, que l'Assemblée nationale a soulevée autour de ses oreilles ; sifflant, piquant ; que l'on ne peut apaiser vivante ; que l'on ne peut écraser morte ! Fatale, du commencement à la fin ! À peine, après quinze mois de débats, peut-on seulement mettre sur le papier une Constitution civile du Clergé ; et ensuite, pour la faire entrer dans la réalité ? Hélas, pareille Constitution civile n'est qu'un accord pour n'être pas d'accord. Elle divise la France d'un bout à l'autre par une fente nouvelle, qui complique infiniment toutes les autres : le Catholicisme, ce qu'il en reste, avec le cant du Catholicisme, faisant rage d'un côté, et de l'autre le Paganisme sceptique ; tous deux devenant fanatiques par contradiction. Quel heurt sans fin entre Prêtres réfractaires haïs et Constitutionnels méprisés ; entre consciences tendres, comme celle du Roi, et consciences brûlées au fer, comme celles de certains de son Peuple : le tout devant finir dans les Fêtes de la Raison et une Guerre de Vendée ! Si profondément la Religion est-elle enracinée dans le cœur de l'homme, et tient-elle à toutes les passions infinies. Si son écho mort fit encore tant, que ne pouvait jadis sa voix vivante ?

Finance et Constitution, Loi et Évangile : il semble que ce fût assez de travail ; pourtant ce n'est pas tout. En fait, le Ministère, et Necker lui-même, qu'une inscription de cuivre « fixée par le peuple au-dessus du linteau de sa porte » atteste être le « Ministre adoré », décroissent vers une nullité toujours plus claire. Exécution ou législation, arrangement ou détail, tout échappe inaccompli de leurs doigts sans nerfs ; tout finit par retomber sur les épaules laborieuses d'un auguste Corps représentatif. Assemblée nationale lourdement chargée ! Elle doit entendre parler d'innombrables révoltes nouvelles, d'expéditions de Brigands ; de Châteaux, dans l'Ouest surtout, et particulièrement de Chartriers incendiés ; car là aussi l'Âne surchargé rue avec effroi. De Villes du Midi pleines d'ardeurs et de jalousies, qui finiront par des sabres croisés : Marseille contre Toulon, Carpentras assiégée par Avignon — collision Royaliste dans une carrière de Liberté ; bien plus, collision Patriote, qu'une simple différence de vitesse suffira

à produire ! D'un Jourdan Coupe-Tête qui s'est glissé par là, hors des griffes du Châtelet, et lèvera des régiments entiers de scélérats.

Elle doit aussi entendre parler du Camp royaliste de Jalès : la Plaine de Jalès, ceinte de montagnes, au milieu des rochers des Cévennes ; d'où le Royalisme, comme on le craint et l'espère, pourra se précipiter tel un déluge de montagne et submerger la France ! Singulière chose que ce Camp de Jalès, existant surtout sur le papier. Car les Soldats de Jalès, paysans ou Gardes nationaux, étaient de cœur des Sansculottes assermentés ; et tout ce que pouvaient faire les Capitaines royalistes était, par de fausses paroles, de les maintenir — ou plutôt de maintenir leur réputation — rangés là, visibles à toutes les imaginations, comme terreur et comme signe ; pour voir si, d'aventure, la France pourrait être reconquise par machinerie théâtrale, par le tableau d'une Armée royaliste peinte d'après nature !<sup>265</sup> Ce ne fut qu'au troisième été que ce prodige, se rallumant par accès puis pâissant, fut enfin éteint ; que le vieux Château de Jalès, aucun Camp n'étant visible à l'œil du corps, fut mis en pièces par quelques Gardes nationaux.

Elle doit encore entendre parler non seulement de <sup>G010</sup> Brissot et de ses Amis des Noirs, mais bientôt de tout un Saint-Domingue flambant vers le ciel ; flambant d'un feu littéral, et d'un feu métaphorique bien pire ; balisant la mer nocturne. Et des intérêts maritimes, des intérêts fonciers, et de toutes sortes d'intérêts réduits à la détresse. De l'Industrie partout enchaînée, égarée ; et de la Rébellion seule prospère. De sous-officiers, soldats et marins en mutinerie sur terre et sur mer. De soldats, à <sup>G058</sup> Nancy, comme nous le verrons, qu'un brave <sup>G009</sup> Bouillé devra canonner. De marins, voire des galériens eux-mêmes, à Brest, qu'il faudra également canonner ; mais sans Bouillé pour le faire. Car, en vérité, pour le dire d'un mot, en ces jours-là il n'y avait pas de Roi en Israël, et chacun faisait ce qui était juste à ses propres yeux.<sup>266</sup>

Telles sont les choses qu'une auguste Assemblée nationale doit entendre tandis qu'elle poursuit la régénération de la France. Tristes et sévères : mais quel remède ? Achevez la Constitution, et tous les hommes lui prêteront serment ; car les « Adresses d'adhésion » n'arrivent-elles pas par charretées ? De cette manière, avec la bénédiction du Ciel et une Constitution achevée, on voutera l'abîme de feu sans fond avec du papier de chiffon ; et l'Ordre épousera la Liberté et vivra avec elle là-dessus — jusqu'à ce qu'il fasse trop chaud pour eux. Ô Côté gauche, vous êtes dignes, comme le disent généralement les Adresses adhésives, de « fixer les regards de l'Univers » ; les regards de cette pauvre Planète, du moins ! —

Il faut même l'avouer, le Côté droit fait une figure plus folle encore. Génération irrationnelle ; irrationnelle, imbécile, et possédant la véhémence obstination propre à cet état ; génération qui n'apprendra pas. Bastilles qui tombent, Insurrections de Femmes, milliers de Manoirs fumants, pays hérissé d'une seule récolte, celle de l'acier Sansculottique : c'étaient des leçons assez didactiques ; pourtant elles ne leur ont rien appris. Il est encore des hommes dont il fut écrit jadis : Pile-les dans un mortier ! Ou, dans une langue plus douce : ils ont épousé leurs illusions ; ni le feu, ni l'acier, ni aucune pointe de l'Expérience ne séparera le lien — jusqu'à ce que la mort nous sépare ! De ceux-là, que les Cieux aient pitié ; car la Terre, avec sa rigoureuse Nécessité, n'en aura aucune.

Admettons en même temps que rien n'était plus naturel. L'homme vit d'Espérance : lorsque tous les dons des dieux s'envolèrent de la boîte de Pandore et devinrent malédictions des dieux, elle retint encore l'Espérance. Comment un mortel irrationnel, lorsque sa haute place est si visiblement abattue et que, parce qu'il est irrationnel, il demeure sans ressource, se déferait-il de la croyance qu'elle sera rebâtie ? Tout redeviendrait si droit ; la chose paraît si indiciblement désirable, si raisonnable — pourvu seulement qu'on la regarde comme il faut ! Car ce qui fut ne doit-il pas continuer d'être ; sans quoi le Monde solide se dissoudrait ? Oui, persistez, ô Sansculottes égarés de France ! Révoltez-vous contre les Autorités constituées ; traquez vos légitimes Seigneurs, qui au fond vous aimaient tant et versaient volontiers leur sang pour vous — dans les batailles du pays, à Rossbach et ailleurs ; et qui, même en préservant le gibier, vous préservaient, vous, si seulement vous aviez pu le comprendre : traquez-les comme des loups sauvages ; mettez le feu à leurs Châteaux et à leurs Chartiers comme à des tanières de loups ; et ensuite ? Ensuite, que chacun tourne sa main contre son prochain ! Dans la confusion, la famine, la désolation, regrettez les jours disparus ; rappelez-les tristement, rappelez-nous avec eux. Nous ne resterons pas sourds aux prières repentantes.

Ainsi, avec une conscience plus obscure ou plus claire, le Côté droit doit-il raisonner et agir. Position inévitable peut-être ; mais la plus fausse qui soit pour lui. Mal, sois notre Bien : telle doit désormais être virtuellement sa prière. Plus violente croîtra l'effervescence, plus tôt elle passera ; car, après tout, ce n'est qu'une effervescence folle ; le Monde est solide et ne peut se dissoudre.

Pour le reste, s'il possède quelque industrie positive, c'est celle des complots et des conciliabules d'escaliers dérobés. Complot qu'on ne peut exécuter, le plus souvent théorique de son côté ; — pour lequel néanmoins tel ou tel pratique

sieur Augeard, sieur de Maillebois, sieur Bonne-Savardin s'attire des ennuis, se fait emprisonner et s'échappe difficilement. Il y a même un pauvre chevalier de Favras, homme pratique, qui, non sans jeter quelque reflet passager sur Monsieur lui-même, se fait pendre pour eux, au milieu du grand vacarme du monde. Pauvre Favras, il continue de dicter son testament à l'Hôtel de Ville « pendant tout le reste de la journée », pénible journée de février ; offre de révéler des secrets si l'on veut le sauver ; refuse noblement, puisqu'on ne le veut pas ; puis meurt, dans la lueur des torches, avec la plus polie sérénité, remarquant plutôt qu'il ne s'écrie, les mains ouvertes : « Peuple, je meurs innocent ; priez pour moi. »<sup>267</sup> Pauvre Favras — type de tant de choses qui ont rôdé infatigablement sur la France, dans les jours qui s'achèvent, et qui, dans un champ plus libre, auraient pu gagner leur vie au lieu de rôder — pour toi, ce n'est pas une théorie !

Dans la Salle du Sénat, de nouveau, l'attitude du Côté droit est celle d'une calme incrédulité. Qu'une auguste Assemblée nationale accomplisse une Abolition féodale du Quatre Août ; déclare le Clergé serviteur de l'État et salarié ; vote des Vetos suspensifs, de nouveaux Tribunaux ; vote ou décrète toute chose contestée qu'elle voudra ; qu'on lui réponde des quatre coins de la France, qu'elle obtienne même la Sanction du Roi et toute autre Acceptation concevable — le Côté droit, comme nous le constatons, persiste, avec la ténacité la plus imperturbable, à considérer, et montre de temps à autre qu'il considère encore, tous ces prétendus Décrets comme de simples caprices temporaires, qui existent certes sur le papier mais, dans la pratique et le fait, ne sont pas et ne peuvent être. Représente-toi la tête de cuivre d'un abbé Maury déversant une éloquence jésuitique dans ce sens ; le sombre d'Espréménil, <sup>G056</sup> Mirabeau-Tonneau — probablement dans le vin — et assez d'autres l'acclamant depuis la Droite ; et, par exemple, de quel visage un <sup>G067</sup> Robespierre <sup>G068</sup> vert-de-mer le regarde depuis la Gauche. Et comme Sieyès renifle ineffablement dans sa direction, ou ne daigne pas même renifler ; et comme les Galeries grondent en esprit ou aboient contre lui avec rage : si bien que, pour échapper à la Lanterne lorsqu'il sort, il lui faut de la présence d'esprit et une paire de pistolets à la ceinture ! Car il est l'un des hommes les plus coriaces.

Ici devient en effet remarquable une grande différence entre nos deux espèces de guerre civile : entre l'espèce moderne, linguale ou parlementaire-logique, et l'ancienne, ou manuelle, sur le champ de bataille d'acier — tout au désavantage de la première. Dans l'espèce manuelle, lorsque tu affrontes l'ennemi l'arme nue, un bon coup est définitif ; car, physiquement parlant, quand la cervelle est sortie,

l'homme meurt honnêtement et ne t'importune plus. Mais combien il en va autrement lorsque l'on combat avec des arguments ! Ici, aucune victoire encore définissable ne peut être tenue pour finale. Abats-le sous l'invective parlementaire jusqu'à ce que le sens l'ait quitté ; coupe-le en deux, suspendant une moitié à cette corne du dilemme, l'autre à celle-là ; fais pour un temps entièrement sauter hors de lui la cervelle ou faculté de penser : cela ne sert de rien ; il se rallie et ressuscite le lendemain ; demain il répare ses feux dorés ! La chose qui l'éteindra logiquement demeure peut-être encore un desideratum de la civilisation Constitutionnelle. Car tant qu'un homme ne saura pas, dans quelque mesure, à quel point il devient logiquement défunt, comment les Affaires parlementaires pourront-elles avancer, et la Parole cesser ou s'apaiser ?

Ce fut sans doute quelque sentiment de cette difficulté, joint à la claire perception du peu qu'une telle science existait encore dans la Nation française, nouvelle dans la carrière Constitutionnelle, et de la manière dont des Aristocrates défunts continueraient de marcher pendant des périodes illimitées, comme Partridge le faiseur d'Almanachs — qui avait pénétré dans l'esprit profond de Marat, <sup>G049</sup> Ami du Peuple, esprit éminemment pratique ; et y avait grandi, dans ce sol putrescent entre tous, jusqu'au plan d'action le plus original jamais soumis à un Peuple. Il n'a pas encore grandi ; mais il a germé, il croît ; enfonçant ses racines dans le Tartare, étendant ses branches vers le Ciel : à la seconde saison d'ici, nous le verrons surgir de la Ténèbre sans fond, tout développé, dans un Crépuscule désastreux — Arbre de Ciguë aussi grand que le monde, sur ou sous les branches duquel pourront loger tous les Amis du Peuple du monde. « Deux cent soixante mille têtes d'Aristocrates » : tel est le calcul le plus précis, bien qu'on ne s'arrête pas à quelques centaines ; pourtant nous ne montons jamais jusqu'au chiffre rond de trois cent mille. Frémis, ô Peuple ; mais cela est aussi vrai que vous-mêmes et votre Ami du Peuple êtes vivants. Vos Sénateurs bavards voltigent, inefficaces, autour de la lettre stérile, et ne sauveront jamais la Révolution. Une <sup>G016</sup> Cassandre-Marat ne peut le faire de son seul bras desséché ; mais, avec quelques hommes déterminés, cela serait possible. « Donnez-moi, dit l'Ami du Peuple de sa manière froide, lorsque le jeune <sup>G006</sup> Barbaroux, autrefois son élève dans un cours de ce qu'on appelait l'Optique, vint le voir, donnez-moi deux cents bravi napolitains, armés chacun d'un bon poignard et d'un manchon au bras gauche en guise de bouclier : avec eux je traverserai la France et j'accomplirai la Révolution. »<sup>268</sup> Allons, sois brave, jeune Barbaroux ; car tu le vois, il n'y a aucune plaisanterie dans ces yeux chassieux, dans cette figure

brouillée de suie, la plus sérieuse des choses créées ; et il n'y a pas davantage de folie, de l'espèce à camisole.

Tel est le fruit que le Temps fera mûrir dans le caverneux Marat, l'homme proscrit ; vivant dans les caves de Paris, solitaire comme un Anachorète fanatique dans sa Thébàide ; disons, comme Simon qui voit au loin sur sa Colonne — et de là se forme des vues particulières. Les Patriotes peuvent sourire et, l'employant comme un molosse tantôt muselé, tantôt lâché pour aboyer, le nommer, comme <sup>G013</sup> Desmoulins, « Maximum du Patriotisme » et « Cassandre-Marat » ; mais ne serait-il pas singulier que ce plan du poignard et du manchon — avec des modifications de surface — se révélât précisément le plan adopté ?

C'est de cette manière et dans ces circonstances que d'augustes Sénateurs régénèrent la France. Bien plus, on croit véritablement qu'ils la régénèrent ; et c'est à cause de ce grand fait, fait principal de leur histoire, que l'œil fatigué ne peut jamais être autorisé à les ignorer tout à fait.

Mais détournons maintenant le regard de cette enceinte des Tuileries, où la Royauté constitutionnelle, Lafayette l'arrosât-il autant qu'il voudra, languit elle aussi comme une branche coupée ; et où d'augustes Sénateurs ne font peut-être au fond que perfectionner leur « théorie des verbes défectifs » — comment prospère la jeune Réalité, le jeune Sansculottisme ? L'observateur attentif peut répondre : il prospère bravement ; poussant de nouveaux bourgeons ; déployant les anciens bourgeons en feuilles, en branches. L'Existence française n'est-elle pas, comme auparavant, plus prurigineuse que jamais, toute relâchée, nourricière entre toutes pour lui ? Le Sansculottisme possède la propriété de croître de ce qui fait mourir les autres choses : de l'agitation, de la lutte, du désordre ; bien plus, en un mot, de ce qui est le symbole et le fruit de tout cela : la Faim.

Dans une France pareille, la Faim, comme nous l'avons remarqué, peut difficilement manquer. Les Provinces, les Villes du Midi la sentent à leur tour, ainsi que ce qu'elle apporte : Exaspération, Soupçon préternaturel. À Paris, quelques jours alcyoniens d'abondance suivirent l'Insurrection ménadique, avec ses charrettes de grain de Versailles et son Restaurateur de la Liberté recouvré ; mais ils ne pouvaient durer. Nous sommes encore en octobre lorsque le Saint-Antoine affamé, dans un accès de passion, saisit un pauvre Boulanger innocent, « François le Boulanger »<sup>269</sup>, et le pend à la manière de Constantinople — mais même cela, si singulier que le fait puisse paraître, ne rend pas le pain moins cher ! Il n'est que trop clair qu'aucune largesse royale, aucune adresse Municipale ne peut nourrir suffisamment un Paris destructeur de Bastille. C'est pourquoi, à la

vue du Boulanger pendu, le Constitutionnalisme, dans la douleur et la colère, réclame la « Loi martiale », sorte de Riot Act — et l'obtient en effet très aisément, presque avant que le soleil ne se couche.

C'est cette fameuse Loi martiale, avec son Drapeau rouge : en vertu de laquelle le maire Bailly, ou tout autre Maire, n'aura désormais qu'à suspendre cette nouvelle Oriflamme ; puis à lire ou marmonner quelque chose sur la paix du Roi ; et, après certaines pauses, à servir toute Assemblée qui ne se disperse pas avec des coups de mousquet, ou toute autre sorte de coup propre à la disperser. Loi décisive ; et parfaitement juste à une condition : que tout Patrouillotisme soit de Dieu et toute réunion de foule du Diable — autrement, moins juste. Puisse le maire Bailly répugner à l'employer ! Ne suspends pas cette nouvelle Oriflamme, flamme non d'or mais du manque d'or ! La Révolution trois-fois-bénie est achevée, penses-tu ? S'il en est ainsi, tout ira bien pour toi.

Mais qu'aucun mortel ne dise désormais qu'une auguste Assemblée nationale manque d'émeute : tout ce qui lui manqua jamais fut assez d'émeute pour faire contrepoids aux intrigues de Cour ; tout ce qu'elle demande à présent, au Ciel ou à la Terre, est de perfectionner sa théorie des verbes défectifs.

## Chapitre III — La Revue

Avec la famine et une théorie constitutionnelle des verbes défectifs en cours, toute autre effervescence est concevable. C'est un universel secouement et tamisage de l'Existence française : au cours duquel, entre autres choses, quelle multitude de figures demeurées au plus bas se trouve tamisée jusqu'à la surface et mise là activement à l'œuvre !

<sup>G050</sup> Marat-Médecin-de-Chiens, désormais entrevu sous les traits de Simon Stylite, nous le connaissons déjà ; lui et d'autres, hissés en haut. Simples échantillons de ce qui vient, de ce qui ne cesse de venir, remontant du royaume de la Nuit ! — Chaumette, bientôt Anaxagoras Chaumette, se laisse déjà apercevoir : mielleux dans les groupes de rue ; non plus mousse sur le haut mât vertigineux, mais tribun mielleux du commun peuple, ses longues boucles flottantes, monté sur les bornes de pierre des carrefours ; habile sous-rédacteur aussi, qui s'élèvera — jusqu'à la potence même.

Le commis Tallien, lui aussi, est devenu sous-rédacteur ; il deviendra rédacteur capable, et davantage. Momoro le Bibliopole, Prudhomme le Typographe voient s'ouvrir des métiers nouveaux. Collot d'Herbois, mettant une passion en lambeaux, s'arrête sur les planches de Thespis ; sa tête noire et broussailleuse écoute le bruit du drame du monde : le Mimétique deviendra-t-il Réel ? Vous l'avez sifflé, ô hommes de Lyon ? Mieux eût valu l'applaudir !<sup>270</sup>

Heureux temps, en vérité, pour toute espèce d'hommes mimétiques et demi-originaux ! La boursoufflure tonitruante, avec plus ou moins de sincérité — point besoin qu'elle soit entière, quoique plus elle le sera, mieux cela vaudra —, est appelée à aller loin.

Disons-nous que l'élément-Révolution se raréfie toujours davantage ; de sorte que seuls des corps toujours plus légers y flotteront ; jusqu'à ce qu'enfin la simple vessie gonflée soit votre unique nageur ? Étroitesse d'esprit, puis véhémence, promptitude, audace, tout cela sera utilisable ; à quoi il ne faut ajouter que ces deux choses : ruse et bons poumons. La Bonne Fortune doit être présumposée.

En conséquence, de toutes les classes, celle qui monte, observons-nous, est maintenant la classe des Procureurs : voyez les Bazire, les Carrier, les Fouquier-Tinville, les Bourdon <sup>G015</sup> Capitaines-de-Bazoché ; plus qu'il n'en faut. De telles figures, la Nuit, de son sein porteur de merveilles, en émettra ; essaim après



essaim. Quant à un autre essaim, plus profond, le plus profond, qui ne s'est pas encore levé sur l'œil stupéfait — moucheurs de chandelles charpardeurs, valets voleurs, Capucins défroqués, et tant de Hébert, de Henriot, de Ronsin, de Rossignol —, abstenons-nous aussi longtemps que possible d'en parler.

Ainsi, par toute la France, s'agite tout ce qui porte en soi ce que les Physiologistes nomment irritabilité : combien davantage tout ce en quoi l'irritabilité s'est perfectionnée en vitalité ; en véritable vision, et en force capable de vouloir ! Tout s'agite ; et, si ce n'est pas à Paris, y afflue.

Grand, toujours plus grand, devient le président <sup>G028</sup> Danton dans sa <sup>G078</sup> Section des <sup>G021</sup> Cordeliers ; ses tropes oratoires sont tous « gigantesques » : l'énergie jaillit de ses sourcils noirs, menace dans sa stature athlétique, roule dans le son de sa voix « répercutée par les dômes » ; cet homme aussi, comme Mirabeau, possède un œil naturel et commence à voir où tend le Constitutionnalisme, quoique avec un désir différent de celui de Mirabeau.

Remarque, d'autre part, comment le général <sup>G031</sup> Dumouriez a quitté la Normandie et la Digue de Cherbourg, pour venir — où nous pouvons le deviner. C'est sa seconde, ou même sa troisième tentative à Paris depuis que cette Ère nouvelle a commencé ; mais cette fois c'est pour de bon, car il a tout quitté. Homme nerveux, élastique, infatigable, dont la vie ne fut qu'une bataille et une marche ! Non, pas une créature de <sup>G020</sup> Choiseul : « la créature de Dieu et de mon épée », répondit-il farouchement jadis.

Escaladant les batteries corses sous la meurtrière grêle de feu ; se dégageant invaincu de dessous son cheval, à Closterkamp dans les Pays-Bas, quoique retenu par un « fer d'étrier broyé et dix-neuf blessures » ; coriace, menaçant, tenant tête en enfant perdu aux confins de la Pologne ; intrigant, combattant dans le cabinet et sur le champ de bataille ; errant loin, obscur, comme espion du Roi, ou assis sous scellés, ensorcelé dans la Bastille ; ferraillant, pamphlétant, combinant et luttant depuis sa naissance même<sup>271</sup> — l'homme est arrivé jusque-là.

Combien contenu, combien irrépressible ! Tel quelque esprit incarné dans une prison — ce qu'en vérité il était —, taillant les murailles de granit pour se délivrer, en faisant jaillir des éclairs de feu. Et maintenant le séisme général a-t-il fendu sa caverne aussi ? Vingt ans plus jeune, que n'aurait-il pu faire ! Mais ses cheveux prennent une nuance grise ; toute sa manière de penser est fixée, militaire. Il ne peut plus croître, et le monde nouveau est dans une telle croissance.

Nous le nommerons, dans l'ensemble, l'un des Suisses du Ciel ; sans foi ; désirant par-dessus toute chose du travail, du travail dans n'importe quel camp. Du travail lui est assigné aussi ; et il le fera.

Ce n'est pas seulement de toute la France que les inquiets affluent vers Paris, mais de tous les côtés de l'Europe. Où est la carcasse, là s'assembleront les aigles.

Songez combien de Guzman espagnols, de Fournier martiniquais nommé « Fournier l'Américain », de Miranda ingénieur venu des Andes mêmes, affluaient ou avaient déjà afflué ! Le Wallon Pereyra pouvait se vanter de la plus étrange ascendance : lui, dit-on, le prince Kaunitz le Diplomate le laissa tomber sans y prendre garde, tel un œuf d'autruche, pour que le Hasard le couvât — en mangeur d'autruches ! Les Frey, Juifs ou Allemands, font des affaires dans le grand Cloaque de l'Agio ; Cloaque que ce fiat des Assignats a vivifié en Mère de chiens crevés.

Clavière le Suisse ne put fonder en Irlande aucune Colonie genevoise socinienne ; mais, il y a des années, il s'arrêta prophétique devant l'Hôtel du Ministre à Paris, déclara qu'il lui était venu à l'esprit qu'il serait un jour Ministre, et se mit à rire.<sup>272</sup> Pache le Suisse, d'autre part, demeure là, la tête lisse, frugal ; merveille de sa propre ruelle et même des ruelles voisines, par son humilité d'esprit et par une pensée plus profonde que celle de la plupart des hommes : reste là, Tartuffe, jusqu'à ce qu'on ait besoin de toi ! Vous, Dufourny italiens, Proly flamands, volez ici, vous tous, bipèdes de proie ! Viens, quel que soit celui dont la tête est chaude ; toi dont l'esprit n'a pas de gouvernement, que ton chaos soit celui de l'inaccompli ou celui de la ruine ; l'homme qui ne peut se faire connaître, l'homme trop bien connu ; si tu possèdes quelque faculté vendable, bien plus, si tu ne possèdes que voracité et loquacité, viens ! Ils viennent, avec au cœur des indicibilités brûlantes ; comme des Pèlerins vers un sanctuaire miraculeux.

Bien plus, combien viennent en Flâneurs vides, sans but — dont l'Europe est pleine —, simplement vers quelque chose ! Car les oiseaux surpris par la nuit, lorsque vous battez leurs buissons, se précipitent vers n'importe quelle lumière. Ainsi le baron Frederick Trenck lui-même est ici ; égaré, presque aveugle, sorti des cellules de Magdebourg ; cellules de Minotaure, et son Ariane perdue ! Chose singulière à dire, Trenck, durant ces années, vend du vin ; non pas en bouteilles, mais en fûts.

Notre Angleterre elle-même n'est pas sans missionnaires. Elle possède Needham le Sauveur-de-Vies,<sup>273</sup> auquel fut solennellement offerte une « épée

civique » — depuis longtemps rouillée jusqu'au néant. Elle possède son Paine : Corsetier rebelle ; dépeigné ; qui sent que lui, simple Homme-à-l'Aiguille, a, par son pamphlet du « Sens commun », libéré l'Amérique ; qu'il peut et veut libérer tout ce Monde, peut-être même l'autre.

L'Association constitutionnelle Price-Stanhope envoie une députation de félicitations ;<sup>274</sup> l'Assemblée nationale lui fait accueil, quoiqu'elle ne soit qu'un Club de Londres, que Burke et le Torysme regardent de travers.

Sur toi aussi, pour l'amour du pays, ô chevalier John Paul, qu'un mot soit dépensé — ou gaspillé ! Dans un uniforme naval déteint, Paul Jones demeure encore visible ici ; pareil à une outre dont tout le vin a été tiré. Tel le fantôme de lui-même ! Bas est son bruit jadis si haut ; à peine audible, sinon, avec un ennui extrême, dans les antichambres ministérielles ; dans telle ou telle salle à manger charitable, qui se souvient du passé.

Quels changements ; quelles culminations et quels déclins ! Tu ne regardes plus avec désir, pauvre Paul, depuis le pied de ton Criffel natal, par-dessus les eaux salées du Solway, vers le Cumberland bleu et montagneux, vers l'Infinitude bleue ; entouré d'économie, d'humble amitié ; toi-même, jeune fou, désirant t'élever au-dessus de tout cela, ou seulement t'en éloigner. Oui, au-delà de ce Promontoire de saphir que les hommes nomment Saint-Bees — et qui n'est pas davantage de saphir, mais de terne grès, lorsqu'on s'en approche —, il existe un monde.

De ce monde, toi aussi tu goûteras ! — De là-bas, Whitehaven fait monter tes nuages de fumée ; menaçants, quoique sans effet. Le fier Forth tremble devant tes voiles gonflées — n'eût été le brusque changement du vent.

Les moissonneurs de Flamborough, rentrant chez eux, s'arrêtent sur le flanc de la colline : quel est ce nuage de soufre qui défigure la mer lisse ; ce nuage de soufre qui crache des traînées de feu ? C'est un combat de coqs marin, et des plus ardents ; où le Serapis britannique et le Bon Homme Richard franco-américain se fouettent et s'étranglent à leur manière ; et voici que la vaillance désespérée a étouffé la vaillance délibérée, et Paul Jones lui aussi est parmi les Rois de la Mer !

Les eaux de l'Euxin, les eaux Méotides te sentirent ensuite, et les Turcs aux longues robes, ô Paul ; et ton âme de feu s'est dépensée en mille contradictions — sans aucun fruit.

Car, dans les pays lointains, parmi les Nassau-Siegen écarlates, parmi les Catherine impériales pécheresses, le cœur ne se brise-t-il pas comme au pays parmi les mesquins ? Pauvre Paul ! la faim et le découragement suivent tes pas

qui s'enfoncent : une fois, ou deux tout au plus, dans ce tumulte révolutionnaire, ta figure émerge ; muette, spectrale, comme « avec des étoiles qui scintillent faiblement au travers ». Puis, lorsque la lumière s'est tout à fait éteinte, une Législature nationale accorde des « funérailles cérémonielles » ! Autant aurait valu la cloche naturelle du kirk presbytérien et six pieds de terre d'Écosse, parmi la poussière de ceux que tu aimais. — Tel était le monde au-delà du Promontoire de Saint-Bees.

Telle est la vie de l'humanité pécheresse ici-bas.

Mais, de tous les étrangers, de beaucoup le plus remarquable pour nous est le baron Jean-Baptiste de Cloomz ; — ou, abandonnant baptêmes et féodalités, le Citoyen-du-Monde Anacharsis Cloomz, de Clèves. Remarque-le, Lecteur judicieux.

Tu as connu son oncle, le clairvoyant et conséquent Cornelius de Pauw, qui abat sans merci les illusions chéries et, des plus admirables Spartiates antiques, fait de simples Maïnotes modernes coupeurs de gorges.<sup>275</sup> La même matière est dans Anacharsis : métal brûlant, plein de scories qu'on aurait dû et pu fondre au-dehors, mais qu'on ne fondra pas. Il a erré sur cette Planète terraquée, cherchant, pourrait-on dire, le Paradis que nous avons perdu il y a si longtemps.

Il a vu l'Anglais Burke ; il a été vu par l'Inquisition portugaise ; il a erré, combattu, écrit ; il écrit, entre autres choses, des « Preuves de la Religion mahométane ». Mais maintenant, comme son parrain adoptif scythe, il se trouve dans l'Athènes de Paris ; assurément, enfin, le havre de son âme.

Homme fougueux, aimé aux tables des dîners patriotiques ; avec de la gaieté, bien plus, de l'humour ; emporté, tranchant, la bourse ouverte ; dans un Costume convenable — quoique quel mortel ait jamais méprisé davantage les Costumes ? Sous tous les Costumes, Anacharsis cherche l'homme ; Marat le Stylite lui-même ne foulera pas plus librement aux pieds les Costumes, s'ils ne renferment aucun homme. Telle est la foi d'Anacharsis : qu'il existe un Paradis à découvrir ; que tous les Costumes doivent renfermer des hommes. Ô Anacharsis, c'est une foi emportée, qui va vite.

Monté sur elle, il me semble que tu te diriges en hâte vers la Cité de Nulle-Part ; et tu y arriveras ! Au mieux, pouvons-nous dire, tu y arriveras dans une bonne attitude de cavalier ; ce qui, en vérité, est déjà quelque chose.

Tant de personnes nouvelles et tant de choses nouvelles sont venues occuper cette France. Son ancienne Parole et sa Pensée, et l'Activité qui jaillit de celles-ci, changent toutes ; fermentent vers des issues inconnues. Jusqu'au paysan le plus

obtus, assis, lourd, surmené, auprès de son foyer du soir, une idée est venue : celle de Châteaux brûlés ; de Châteaux combustibles.

Combien tous les Cafés sont changés, dans les Provinces comme dans la Capitale ! L'Antre de Procope a maintenant d'autres questions à résoudre que les Trois Unités du Stagirite ; non des controverses de théâtre, mais une controverse du monde : là, selon l'antique mode du catogan, ou avec les modernes têtes à la Brutus, des logiciens bien frisés font vacarme, et le Chaos siège en arbitre.

La Mélodie toujours durable des Salons de Paris a pris une nouvelle note fondamentale : toujours durable, entendue, et par le Ciel attentif lui aussi, depuis le temps de Julien l'Apostat et plus tôt encore ; folle maintenant comme autrefois.

L'ex-Censeur Suard — ex-Censeur, car nous avons la liberté de la Presse — peut s'y voir ; impartial, voire neutre. Le tyran Grimm roule de grands yeux sur un Temps à venir douteux.

L'athée Naigeon, disciple bien-aimé de Diderot, coquerique, de sa petite manière laborieuse, annonçant l'aube joyeuse.<sup>276</sup> Mais, d'autre part, combien de Morellet, de Marmontel, qui avaient passé toute leur vie à couvrir des œufs de Philosophes, caquettent maintenant, dans un état voisin de la distraction, devant la couvée qu'ils ont fait éclore !<sup>277</sup> Il était si délicieux de voir son Théorème de Philosophe démontré, couronné dans les salons : et maintenant un peuple infatué ne veut pas demeurer spéculatif, mais exige la Pratique ?

Observe aussi la Préceptrice Genlis, ou Sillery, ou Sillery-Genlis — car notre mari est à la fois Comte et Marquis, et nous possédons plus d'un titre. Prétentieuse, écumeuse ; puritaine, mais sans credo ; obscurcissant le conseil par des paroles sans sagesse ! Car c'est dans ce mince élément du Sentimentaliste et de la Femme-Distinguée que travaille Sillery-Genlis ; elle voudrait volontiers être sincère, mais ne peut devenir plus sincère que le cant sincère : cant sincère sous bien des formes, finissant dans la forme dévote.

Pour le moment, à un cou encore d'une blancheur modérée, elle porte comme joyau une Bastille miniature, taillée dans un simple grès, mais dans du véritable grès de la Bastille. M. le Marquis est l'un des commissionnaires de d'Orléans ; à l'Assemblée nationale et ailleurs. Madame, pour sa part, élève une jeune génération d'Orléans dans la moralité la plus superfine qu'elle puisse atteindre ; elle donne entre-temps un récit assez énigmatique de la belle Mademoiselle Pamela, la Fille qu'elle a adoptée.

Ainsi va-t-elle, dans le salon du Palais-Royal ; — où, remarquons-le, d'Orléans lui-même, malgré Lafayette, est revenu de cette « mission » anglaise : mission assurément peu agréable, car les Anglais ne voulaient pas lui parler ; et sainte Hannah More d'Angleterre, si différente de sainte Sillery-Genlis de France, le vit évité, dans les jardins de Vauxhall, comme un pestiféré,<sup>278</sup> tandis que son impassible visage rouge-bleu devenait à peine d'une nuance plus bleue.

.

## Chapitre IV — Journalisme

Quant au Constitutionnalisme, avec ses Gardes nationaux, il fait ce qu'il peut ; et il a assez à faire : il lui faut, comme toujours, agiter persuasivement une main, pour contenir le Patriotisme, et tenir l'autre fermée en poing afin de menacer les comploteurs royalistes. Tâche des plus délicates ; qui exige du tact.

Ainsi, si Marat, l'Ami du Peuple, reçoit aujourd'hui signification de sa *prise de corps* et plonge hors de vue, demain on le laisse au large ; ou même on l'encourage, comme une sorte de molosse dont l'abolement peut être utile. Le président Danton, en pleine Salle, déclare d'une voix répercutante que, dans un cas tel que celui de Marat, « à la force on peut résister par la force ». Sur quoi le Châtelet signifie aussi une prise de corps à Danton ; — mais, puisque le District entier des Cordeliers y répond, quel Sergent se hâtera de l'exécuter ? Deux fois encore, en de nouvelles occasions, le Châtelet lance sa prise de corps ; et deux fois encore en vain : le corps de Danton ne peut être saisi par le Châtelet ; lui-même, non saisi, dût-il même s'enfuir pour une saison, verra le Châtelet jeté dans les Limbes.

La Municipalité et Brissot, cependant, ont fort avancé leur Constitution municipale. Les Soixante *Districts* deviendront Quarante-huit *Sections* ; beaucoup de choses seront ajustées, et Paris possédera sa Constitution. Constitution tout entière Élective ; comme, en vérité, tout Gouvernement français le sera et doit l'être. Pourtant un élément fatal s'y est introduit : celui du *citoyen actif*. Tout homme qui ne paie pas le *marc d'argent*, ou impôt annuel égal à trois journées de travail, ne sera jamais qu'un citoyen *passif* : pas le moindre vote pour lui ; quand bien même il serait *agissant* toute l'année, avec la masse du forgeron, avec la hache qui abat les forêts ! Inouï ! crient les Journaux patriotes.

Oui, en vérité, mes Amis patriotes, si la Liberté, passion et prière de toutes les âmes humaines, signifie la Liberté d'envoyer votre cinquante-millième part d'un nouveau Bretteur-de-Langue au Club national de débats, alors, les dieux m'en soient témoins, on vous traite bien durement. Oh ! si dans la Palabre nationale — comme la nomment les Africains — se trouve véritablement pareille béatitude, quel tyran la refuserait au Fils d'Adam ? Bien plus, ne pourrait-il exister aussi un Parlement féminin, avec « des cris aigus sur les bancs de l'Opposition » et « l'honorable Membre emportée en proie à une crise de nerfs » ? À un Parlement d'Enfants je consentirais volontiers ; ou même à quelque chose de plus bas, si

vous le désiriez. Frères bien-aimés ! La Liberté, pourrait-on craindre, est effectivement, comme le disaient les anciens sages, du Ciel. Sur cette Terre, où donc, pense le public éclairé, une vaillante petite dame de Staal — non la fille de Necker, mais une femme bien plus pénétrante — trouva-t-elle ce qui approchait le plus de la Liberté ? Après un calcul mûr, froid comme celui de Dilworth, sa réponse est : *Dans la Bastille*.<sup>279</sup> « Du Ciel ? » répondent beaucoup de gens, en questionnant. Malheur à eux de devoir *questionner* ; car c'est là précisément toute la misère ! « Du Ciel » signifie beaucoup de choses ; une part à la Palabre nationale peut en faire partie, ou tout aussi probablement n'en pas faire partie.

Une branche sansculottique qui ne peut manquer de prospérer est le Journalisme. La voix du Peuple *étant* la voix de Dieu, cette voix divine ne se ferait-elle pas entendre ? Jusqu'aux extrémités de la France ; et dans autant de dialectes que lorsqu'on allait bâtir la *première* grande Babel ! Les uns rugissants comme le lion ; les autres menus comme la colombe encore au nid. Mirabeau lui-même possède son Journal instructif, ou ses Journaux, où travaillent des manœuvres genevois ; et, par surcroît, assez de querelles avec dame Le Jay, sa Femme-Libraire, si ultra-complaisante d'ailleurs.<sup>280</sup>

Royou, l'*Ami du Roi*, continue de s'imprimer. Barrère verse des larmes de sensibilité loyale dans son *Point du Jour*, quoique la vente décline. Mais pourquoi Fréron brûle-t-il ainsi, démocratique ; Fréron, neveu de l'Ami du Roi ? Il tient cette chaleur de sa race : Fréron-la-Guêpe l'engendra ; le *Fréron* de Voltaire, qui combattit en piquant tant qu'il lui resta aiguillon et poche à venin, ne fût-ce qu'en qualité de Critique et sur du Rebut de Papier imprimé. Régulier, éclairant comme l'allumeur de réverbères nocturne, paraît l'utile <sup>G057</sup> *Moniteur*, devenu désormais quotidien : des faits et peu de commentaires ; officiel, en sûreté au milieu ; — ses habiles Rédacteurs ayant sombré depuis longtemps, retrouvables ou irrécouvrables, dans une profonde obscurité. Loustalot l'Acide, avec sa « vigueur » de prunelle verte, ne mûrira jamais, mais mourra avant l'heure : son Prudhomme, cependant, ne laissera pas mourir ces *Révolutions de Paris* ; il les rédigea lui-même, avec beaucoup d'autres choses — Imprimeur lourdement tonitruant qu'il est.

De Cassandre-Marat nous avons souvent parlé ; pourtant il reste à dire la vérité la plus surprenante : en réalité, il ne manque pas de sens ; mais, de sa gorge glacée et croassante, il croasse des masses de vérité sur plusieurs choses. Bien plus, parfois on pourrait presque s'imaginer qu'il possède une perception de l'humour et qu'il rit un peu, très loin au fond de son homme intérieur. Camille est plus



spirituel que jamais, plus franc, cynique ; pourtant toujours ensoleillé. Créature légère et mélodieuse ; « née », comme il le dira encore avec des larmes amères, « pour écrire des vers » ; léger Apollon, si clair, si doucement lumineux, dans cette guerre des Titans où il ne vaincra point !

Des Journaux pliés et colportés existent dans tous les pays ; mais, dans un élément journalistique tel que celui de la France, il faut s'attendre à d'autres espèces, plus étranges. Que dit le Lecteur anglais d'un *Journal-Affiche*, Journal placardé, lisible pour celui qui n'a pas même un demi-penny ; appelant de loin le regard par de brillantes couleurs prismatiques ? Dans les mois qui viennent, à mesure que les Associations patriotiques, publiques et privées, avanceront et pourront souscrire des fonds, de tels Journaux se suspendront en abondance : *feuilles*, feuilles engluées, pour prendre ce qu'elles pourront ! Le Gouvernement lui-même aura son Journal collé aux murs ; Louvet, encore occupé à un nouveau « roman charmant », écrira des *Sentinelles* et les placardera avec effet ; bien plus, Bertrand de <sup>G008</sup> Moleville, dans son extrémité, tentera la chose avec plus de ruse encore.<sup>281</sup> Grand est le Journalisme. Tout Éditeur capable n'est-il pas un Gouverneur du Monde, puisqu'il le persuade ; quoique choisi par lui-même, sanctionné pourtant par la vente de ses Numéros ? Et le monde possède, en vérité, la méthode la plus prompte pour le déposer, si besoin est : simplement ne *rien* faire pour lui ; ce qui finit par la famine !

Ne tiens pas non plus pour petite la tâche de ces Afficheurs de Paris : ils étaient plus de Soixante ; tous avec leurs perches croisées, leurs besaces, leurs pots de colle ; bien plus, avec des insignes de plomb, car la Municipalité leur donne licence. Sacré Collège, à proprement parler, des Hérauts des Gouverneurs du Monde, quoique non respecté comme tel dans une Ère encore naissante et fruste. Ils rendaient les murs de Paris didactiques, persuasifs, par une Littérature périodique toujours fraîche, où celui qui courait pouvait lire : Journaux-Affiches, Libelles-Affiches, Ordonnances municipales, Proclamations royales ; plus tout l'autre département, vulgaire, de l'Affiche — ajouté par-dessus, ou omis par mépris ! Quelles choses indicibles les murailles de pierre dirent pendant ces cinq années ! Mais tout cela s'en est allé ; Aujourd'hui avalant Hier, puis avalé à son tour par Demain, ainsi qu'il en va toujours de la Parole. Bien plus, ô immortel Homme de Lettres, qu'est l'Écriture elle-même sinon de la Parole conservée pour un temps ? Le Journal-Affiche la conservait un jour ; certains Livres la conservent l'espace de dix ans ; quelques-uns même durant trois mille : mais qu'arrive-t-il ensuite ? Eh bien, *ensuite*, lorsque toutes les années ont couru,

elle aussi meurt, et le monde en est débarrassé. Oh ! s'il n'existait pas dans la parole de l'homme, comme dans l'homme lui-même, un esprit qui survive à la parole audible incarnée et tende pour toujours soit vers Dieu, soit vers le Diable, pourquoi l'homme se soucierait-il beaucoup de sa vérité ou de sa fausseté, hors les fins commerciales ? Son immortalité, en vérité, et la question de savoir si elle durera la moitié d'une vie ou une vie et demie : n'est-ce pas chose fort considérable ? Comme l'était la mortalité pour le fuyard que le Grand Fritz rudoyait afin de le ramener au combat par ce cri : « *R—, wollt ihr ewig leben* ; Innommable Rebut de Scélérats, voulez-vous vivre éternellement ! »

Telle est la Communication de la Pensée : quel bonheur lorsqu'il existe quelque Pensée à communiquer ! Que les anciennes méthodes, plus simples, ne soient pas non plus négligées dans leur sphère. Un tyrannique Patrouillotisme a supprimé la Tente du Palais-Royal ; mais peut-il supprimer les poumons de l'homme ? Nous avons vu Anaxagoras Chaumette monté sur des bornes, tandis que Tallien travaillait assis à la table du sous-rédacteur. Dans n'importe quel coin du monde civilisé, on peut retourner un tonneau et faire monter dessus un bipède parlant distinctement. Bien plus, avec de l'ingéniosité, on peut se procurer, pour amour ou pour argent, un tréteau portatif ou un tabouret pliant ; l'Orateur ambulant le prendra dans sa main et, chassé d'ici, le dressera de nouveau là-bas ; disant doucement, avec le sage Bias : *Omnia mea mecum porto*.

Tel est le Journalisme : colporté, placardé, parlé. Combien les choses ont changé depuis qu'un certain vieux Métra parcourait ce même jardin des Tuileries, dans un tricorne galonné d'or, le Journal devant le nez ou tenu, plié sans serrer, derrière son dos ; et qu'il était une Notabilité de Paris, « Métra le Nouvelliste » ;<sup>282</sup> Louis lui-même ayant coutume de demander : *Qu'en dit Métra* ? Depuis que la première Feuille de nouvelles vénitienne fut vendue pour une *gazza*, ou liard, et nommée *Gazette* ! Nous vivons dans un monde fertile.

## Chapitre V — <sup>G024</sup> Clubisme

Quand le cœur est plein, il cherche, pour mille raisons et de mille façons, à se répandre. Combien, en pareil cas, la compagnie est douce, indispensable ; l'âme fortifiant mystiquement l'âme ! Les Allemands méditatifs, pense-t-on, ont été d'avis que l'Enthousiasme, en général, signifie simplement un excès d'Attroupement — *Schwärmerei*, ou Essaimage. Ne voyons-nous pas, du moins, des braises à demi rouges, lorsqu'on les met *ensemble*, passer à la plus éclatante incandescence blanche ?

Dans une telle France, les Réunions grégaires doivent nécessairement se multiplier, s'intensifier ; la Vie française sortira de chez elle et, domestique qu'elle était, deviendra une Vie publique de Clubs. Les anciens Clubs, qui déjà germaient, croissent et fleurissent ; de nouveaux bourgeonnent partout. C'est le symptôme assuré de l'Agitation sociale : ainsi, plus infailliblement que par toute autre voie, l'Agitation sociale se manifeste-t-elle ; trouve-t-elle consolation, et aussi nourriture. Dans chaque tête française se suspend maintenant, soit pour la terreur, soit pour l'espérance, quelque image prophétique d'une France Nouvelle : prophétie qui apporte, bien plus, qui est presque son propre accomplissement ; et qui, de toutes les manières, consciemment et inconsciemment, travaille à le produire.

Observe encore comment le Principe Agrégatif, pourvu qu'il soit assez profond, poursuit son agrégation, et cela même en progression géométrique : comment, lorsque le monde entier, dans une époque si plastique, se façonne en Clubs, quelque Club Unique, le plus fort ou le plus heureux, croîtra toujours davantage, par attraction amicale, par contrainte victorieuse, jusqu'à devenir immensément fort ; tandis que tous les autres, avec leur force, seront ou tendrement absorbés en lui, ou hostilement abolis par lui ! Cela, si l'esprit de Club est universel ; si l'époque *est* plastique. Assez plastique est l'époque, universel l'esprit de Club : un tel Club Unique, absorbant tout et souverain, ne saurait manquer.

Quel progrès depuis la première saillie du Comité breton ! Il travailla longtemps en secret, sans langueur ; il est venu à Paris avec l'Assemblée nationale ; se nomme *Club* ; se nomme, à l'imitation, pense-t-on, de ces généreux Anglais de Price et de Stanhope, *Club de la Révolution française* ; mais bientôt, avec plus d'originalité, *Club des Amis de la Constitution*. Il a, de plus, loué pour

lui-même, à un prix raisonnable, la Salle du Couvent des <sup>G023</sup> Jacobins, l'un de nos « édifices superflus » ; et, de là, commence maintenant, en ces mois de printemps, à rayonner aux yeux d'un Paris admiratif. Ainsi, peu à peu, sous le titre populaire plus court de *Club des Jacobins*, deviendra-t-il mémorable à tous les temps et à tous les pays. Jette un regard à l'intérieur : solidement, quoique modestement, garni de bancs et de sièges ; jusqu'à Treize Cents Patriotes choisis ; bon nombre de Membres de l'Assemblée. Barnave, les deux Lameth s'y voient ; parfois Mirabeau, perpétuellement Robespierre ; et aussi le visage de fouine de Fouquier-Tinville, avec d'autres hommes de loi ; Anacharsis de la Scythie prussienne, et des Patriotes de toute espèce — quoique tout soit encore dans l'état le plus parfaitement lavé de frais ; décent, voire digne. Un Président sur son estrade et la sonnette du Président ne manquent point ; ni la Tribune oratoire, haut dressée ; ni les galeries des étrangers, où siègent aussi des femmes. Quelque Société d'Antiquaires français a-t-elle conservé ce Bail écrit de la Salle du Couvent des Jacobins ? Ou bien fut-il, plus malheureux encore que la Grande Charte, *découpé* par des Tailleurs sacrilèges ? L'Histoire universelle n'y est pas indifférente.

Ces Amis de la Constitution se sont principalement réunis, comme leur nom peut le faire pressentir, afin de veiller aux Élections lorsqu'une Élection se présente, et de procurer des hommes convenables ; mais aussi pour se concerter en général, afin que la Chose publique ne subisse aucun dommage ; on ne voit pas encore comment. Car, en vérité, que deux ou trois personnes se rassemblent n'importe où, si ce n'est à l'Église, où tous sont contraints à l'état *passif* : nul mortel ne saurait dire exactement, et eux pas davantage que les autres, *pourquoi* elles se sont rassemblées. Combien de fois le tonneau mis en perce ne s'est-il pas révélé destiné, non à la joie et à l'épanchement du cœur, mais au duel et aux têtes cassées ; le festin promis devenant une Fête des Lapithes ! Ce Club des Jacobins, qui d'abord rayonna de splendeur et passa pour un nouveau Soleil céleste destiné à éclairer les Nations, dut, comme toutes choses, traverser les phases qui lui étaient assignées : il brûla malheureusement d'une lueur toujours plus livide, plus sulfureuse, plus égarée ; — et nagea enfin à travers le Ciel stupéfait, tel un <sup>G065</sup> Prodiges tartaréen, telle une Prison embrasée d'Esprits dans la Douleur.

Son style d'éloquence ? Réjouis-toi, Lecteur, de ne pas le connaître, de ne pouvoir jamais le connaître parfaitement. Les Jacobins publièrent un Journal de leurs Débats, où ceux qui en ont le cœur peuvent examiner : Éloquence patriotique passionnée, toute en bourdonnement sonore ; implacable, stérile —

sauf pour la Destruction, qui fut en vérité son œuvre : des plus fatigantes, quoique des plus meurtrières. Rends grâce à l'Oubli de couvrir tant de choses ; toute charogne étant tôt ou tard ensevelie dans le sein de la Terre verte, et la faisant même verdier davantage. Les Jacobins sont enterrés ; mais leur œuvre ne l'est pas : elle continue de « faire le tour du monde », comme elle peut. On a pu la voir naguère, par exemple, la poitrine découverte et le regard défiant la mort, jusque dans la grecque Missolonghi ; et, chose assez étrange, la vieille Hellas endormie fut ressuscitée en un *somnambulisme* qui deviendra claire veille, par une voix venue de la rue Saint-Honoré ! Tout meurt, comme nous le disons souvent ; sauf l'esprit de l'homme et de ce que l'homme *fait*. La Maison même des Jacobins n'a-t-elle pas ainsi disparu, ne s'attardant guère que dans la mémoire de quelques vieillards ? Le Marché Saint-Honoré l'a balayée ; et maintenant, là où l'éloquence sourdement bourdonnante, pareille à une Trompette du Jugement, ébranla jadis le monde, on marchande paisiblement volailles et légumes. La Salle sacrée de l'Assemblée nationale elle-même est devenue terrain commun ; l'estrade du Président laisse passer charrette et tombereau, car la rue de Rivoli court à cet endroit. En vérité, au Chant du Coq — de celui-ci ou de quelque autre —, *toutes* les Apparitions fondent et se dissolvent dans l'espace.

Les *Jacobins* de Paris devinrent « la <sup>G080</sup> Société-Mère » ; et eurent jusqu'à « trois cents » filles à la langue aiguë, en « correspondance directe » avec elle. Quant à celles qui correspondaient indirectement, que nous pouvons appeler petites-filles et menue progéniture, elle en compta « quarante-quatre mille » ! — Mais, pour le présent, nous ne relèverons que deux choses ; la première n'est qu'une anecdote. Une nuit, deux frères Jacobins sont Portiers ; car les membres prennent à tour de rôle ce poste de devoir et d'honneur, et n'admettent personne sans billet : l'un des Portiers était le digne sieur Laïs, Chanteur d'Opéra patriote, frappé par les années, dont le gosier est depuis longtemps fermé sans résultat ; l'autre, jeune, nommé Louis-Philippe, premier-né de d'Orléans, est devenu en ces derniers temps, après des destinées inouïes, Roi-Citoyen, et s'efforce de régner pour une saison. Toute chair est herbe ; haut roseau ou plante rampante.

La seconde chose à relever est historique : la Société-Mère, même dans cette période de splendeur, ne peut contenter tous les Patriotes. Déjà lui faut-il rejeter, pour ainsi dire, deux essaims mécontents : un essaim vers la droite, un essaim vers la gauche. Un parti, qui juge les Jacobins tièdes, se constitue en *Club des Cordeliers* ; Club plus brûlant : c'est l'élément de Danton, avec qui va Desmoulins. L'autre parti, au contraire, qui juge les Jacobins brûlants à

échauder, s'envole vers la droite et devient « Club de 1789, Amis de la Constitution *monarchique* ». Ils sont ensuite nommés « *Club des* <sup>G022</sup> *Feuillants* », leur lieu de réunion étant le Couvent des Feuillants. Lafayette est, ou devient, leur principal homme ; soutenu partout par le Patriote respectable, par la masse de la Propriété et de l'Intelligence — avec les perspectives les plus florissantes. En ces jours de juin 1790, ils dînent solennellement au Palais-Royal, les fenêtres ouvertes, sous les acclamations du peuple ; avec des toasts, avec des chants inspirants — avec, du moins, un chant comptant parmi les plus faibles qui aient jamais été chantés.<sup>283</sup> En temps voulu, ils seront hués hors du pays, par-dessus les frontières, jusque dans la Nuit cimmérienne.

Un autre Club expressément Monarchique ou Royaliste, le « *Club des Monarchiens* », quoique Club aux fonds abondants, dont tous les membres siègent sur des sofas de damas, ne parvient pas à susciter la moindre acclamation, même momentanée ; il ne suscite que railleries et grognements ; — jusqu'à ce que, bientôt, certains Patriotes, en nombre suffisamment considérable et dans un désordre suffisant, s'y rendent, pour une nuit ou pour plusieurs, et le fassent expirer sous leurs grognements. Seules la Société-Mère et sa famille seront vivaces. Les Cordeliers eux-mêmes pourront, pour ainsi dire, rentrer dans son sein, qui sera devenu assez chaud.

Aspect fatal ! De telles Sociétés ne sont-elles pas l'ébauche d'un Nouvel Ordre de Société lui-même ? Le Principe Agrégatif de nouveau à l'œuvre dans une Société devenue obsolète, fendue de toutes parts, se dissolvant en décombres et en atomes premiers ?

## Chapitre VI — Je le jure

À voir ces signes des temps, n'est-il pas surprenant que le sentiment dominant dans toute la France fût encore et toujours l'Espérance ? Ô bienheureuse Espérance, unique don de l'homme ; toi par qui, sur les murs étroits de sa prison, se peignent de beaux paysages aux lointains immenses ; et jusque dans la nuit de la Mort même se répand la plus sainte aurore ! Tu es, pour tous, une possession imprescriptible dans ce Monde de Dieu : pour le sage, une sacrée <sup>G005</sup> Bannière de Constantin, inscrite au ciel éternel, sous laquelle il vaincra, car la bataille elle-même est victoire ; pour l'insensé, quelque mirage terrestre, ou reflet d'eaux tranquilles, peint sur la Terre desséchée ; grâce à quoi du moins son pèlerinage poudreux, s'il s'égare, devient plus joyeux, devient possible.

Dans les tumultes mortels d'une Société qui sombre, l'Espérance française ne voit que les douleurs d'enfantement d'une Société nouvelle, indiciblement meilleure ; et chante, avec la pleine assurance de la foi, sa vive Mélodie, qu'un violoneux inspiré vient précisément, en ces jours mêmes, de lui composer — le désormais fameux *Ça-ira*. Oui, « cela ira » : et puis viendra — quoi ? Tous les hommes espèrent ; Marat lui-même espère — que le Patriotisme prendra le manchon et le poignard.

Le roi Louis n'est pas sans espérance : dans le chapitre des hasards ; dans une fuite vers quelque Bouillé ; dans la possibilité de se populariser à Paris. Mais quel Peuple plein d'espérance il avait, jugez-en par le fait, et par la série de faits, qu'il nous faut maintenant relever.

Le pauvre Louis, qui veut le mieux, avec peu de discernement et moins encore de résolution propre, doit suivre, dans son obscur cheminement, le signal qui peut lui être donné ; par le Royalisme des escaliers dérobés, par le Constitutionnalisme officiel ou celui des escaliers dérobés, selon celui qui, pour le mois, aura convaincu l'esprit royal. Si la fuite vers Bouillé et — chose horrible à penser ! — le dégainement de l'épée civile demeurent, à l'état de théorie, menaçants dans le fond, beaucoup plus proche est ce fait de ces Douze Cents Rois qui siègent dans la Salle du Manège.

Des Rois qu'il ne peut maîtriser, mais qui ne lui manquent pas encore de respect. Si une douce conduite de ceux-ci pouvait réussir, combien vaudrait-elle mieux que les Émigrés armés, les intrigues de Turin et l'aide de l'Autriche ! Et même, les deux espérances sont-elles incompatibles ? Les promenades dans les

faubourgs, nous l'avons constaté, coûtent peu ; pourtant elles rapportaient toujours des vivats.<sup>284</sup> Moins chère encore est une parole douce ; telle qu'il en a tant de fois suffi pour détourner la colère.

En ces jours rapides, tandis que toute la France se divise en Départements, que le Clergé va être remodelé, que les Sociétés populaires s'élèvent, et que le Féodalisme avec tant d'autres choses encore est prêt à être précipité dans le creuset — ne pourrait-on tenter l'épreuve ?

Le 4 février, en conséquence, M. le Président lit à son Assemblée nationale un court billet autographe annonçant que Sa Majesté passera la voir, tout à fait sans cérémonie, probablement vers midi. Songez donc, Messieurs, à ce que cela peut signifier ; et surtout à la manière dont vous ornerez un peu la Salle. Le Bureau des Secrétaires peut être descendu de l'estrade ; on glissera sur le fauteuil du Président cette housse de velours, « de couleur violette semée de fleurs de lys d'or » — car M. le Président a reçu secrètement un avis préalable et pris conseil du docteur Guillotin. Puis quelque morceau de « tapis de velours », de même étoffe et de même couleur, ne pourrait-il être étendu devant le fauteuil, là où siègent d'ordinaire les Secrétaires ? Ainsi l'a conseillé le judicieux Guillotin ; et l'effet paraît satisfaisant. D'ailleurs, comme il est probable que Sa Majesté, malgré le velours fleurdelisé, restera debout et ne s'assiéra point, le Président lui-même préside entre-temps debout.

Et voici que, tandis qu'un honorable Membre discute, mettons, la division d'un Département, les Huissiers annoncent : « Sa Majesté ! » En personne, avec une petite suite, entre la Majesté : l'honorable Membre s'interrompt net ; l'Assemblée bondit sur ses pieds ; les Douze Cents Rois, « presque tous », et les Galeries non moins qu'eux, accueillent de cris loyaux le Restaurateur de la Liberté française.

Le Discours de Sa Majesté, dans une phraséologie conventionnelle et délayée, exprime principalement ceci : que lui, plus que tous les Français, se réjouit de voir la France se régénérer ; certain en même temps qu'on la traitera avec douceur durant l'opération et qu'on ne la régénérera pas brutalement. Tel fut le Discours de Sa Majesté : l'exploit qu'elle accomplit fut de venir le prononcer, puis de repartir.

Assurément, sauf pour un Peuple très plein d'espérance, il n'y avait pas là de quoi bâtir beaucoup. Et pourtant, que ne bâtirent-ils pas ! Le fait que le Roi a parlé, qu'il est venu volontairement parler : combien cela est indiciblement encourageant ! Le regard de son visage royal, pareil à des rayons de soleil



concentrés, n'a-t-il pas embrasé tous les cœurs dans une auguste Assemblée ; et, par elle, dans une France inflammable, enthousiaste ? Proposer une « Députation de remerciements » ne peut être le lot heureux que d'un seul homme ; partir dans cette Députation, celui d'un petit nombre.

Les Députés sont partis et revenus avec le compliment le plus haut qu'ils aient pu trouver ; la Reine les a même reçus, le Dauphin à la main. Et nos cœurs ne brûlent-ils pas encore d'une gratitude insatiable ? À un autre homme se suggère alors une béatitude plus haute encore : proposer que nous renouvelions tous le Serment national.

Heureux entre tous, honorable Membre, dont la parole vient à son heure comme rarement parole y vint ; magique Guide-de-Manœuvre de toute une Assemblée nationale, qui siégeait là prête à éclater pour faire quelque chose ; Guide-de-Manœuvre de toute une France attentive ! Le Président jure ; déclare que chacun jurera, par un *je le jure* distinct. Bien plus, la Galerie elle-même lui fait descendre un billet écrit et signé, portant son Serment ; et, lorsque l'Assemblée tourne maintenant les yeux de ce côté, toute la Galerie se lève et jure encore.

Puis, au-dehors, considère à l'Hôtel de Ville comment Bailly, le grand Jureur du Jeu de Paume, jure de nouveau, vers la tombée de la nuit, avec tous les Municipaux et Chefs de District assemblés là. Et « M. Danton suggère que le public aimerait à y prendre part » : sur quoi Bailly, escorté de Douze, s'avance jusqu'au grand escalier extérieur ; de sa main étendue, il domine la multitude en ébullition ; reçoit son serment, au tonnerre des « tambours roulants », parmi des cris qui déchirent la voûte du ciel.

Et dans toutes les rues le peuple joyeux, l'humidité et le feu dans les yeux, « formait spontanément des groupes, dont les membres se faisaient prêter serment les uns aux autres »<sup>285</sup> — et la Ville entière fut illuminée. C'était le Quatre Février 1790 : jour à marquer d'une pierre blanche dans les annales Constitutionnelles.

Et l'illumination ne dure pas une seule nuit ; partielle ou totale, elle se poursuit pendant une série de nuits. Car chaque District, les Électeurs de chaque District, jurera spécialement ; et toujours, lorsque le District jure, il s'illumine.

Vois-les, District après District, sur quelque place découverte, où tout le <sup>G064</sup> Peuple Non-Électeur peut les regarder et s'y joindre : la main droite levée, et leur *je le jure* ; avec les tambours roulants, les embrassements et cet infini hurrah

des affranchis — que tout tyran, s'il en existe un, peut méditer ! Fidèles au Roi, à la Loi, à la Constitution que fera l'Assemblée nationale.

Imagine, par exemple, les Professeurs des Universités parcourant les rues avec leur jeune France et jurant d'une manière enthousiaste, non sans tumulte. Par un plus vaste exercice de l'imagination, développe comme il convient ce petit mot : La même chose se répéta dans chaque Ville et chaque District de France ! Bien plus, une Mère patriote, à Lagnon en Bretagne, rassemble ses dix enfants et, de sa propre main vieillie, les fait tous jurer elle-même, femme vénérable à l'âme haute.

De tout cela, en outre, une Assemblée nationale doit être éloquemment informée. Trois semaines pareilles de serments ! Le soleil vit-il jamais un Peuple jurant de la sorte ? Ont-ils été mordus par une <sup>G079</sup> tarentule du Serment ? Non : mais ce sont des hommes et des Français ; ils ont l'Espérance ; et, chose singulière à dire, ils ont la Foi, ne fût-ce que dans l'Évangile selon Jean-Jacques.

Ô mes Frères ! Plût au Ciel qu'il en fût seulement comme vous le pensez et l'avez juré ! Mais il est des Serments d'Amants qui, fussent-ils aussi vrais que l'amour même, ne peuvent être tenus ; pour ne rien dire des Serments de Joueurs, espèce également connue.

## Chapitre VII — Prodiges

Jusqu'à ce point le *Contrat social* avait-il conduit les cœurs croyants. L'homme, comme on l'a justement dit, vit de foi ; chaque génération possède sa foi propre, plus ou moins ; et rit de celle qui la précéda — fort peu sagement. Accordons toutefois que cette foi dans le Contrat social appartient aux espèces les plus étranges ; qu'une génération encore à naître pourra très sagement, sinon en rire, du moins la contempler avec stupeur et pieuse réflexion. Car, hélas, qu'est-ce qu'un *Contrat* ? Si tous les hommes étaient tels qu'un simple Contrat parlé ou juré pût les lier, tous les hommes seraient alors des hommes vrais, et le Gouvernement une superfluité. Ce n'est pas ce que toi et moi nous nous sommes promis, mais ce que l'équilibre de nos forces peut nous contraindre à accomplir l'un envers l'autre : voilà, dans un monde aussi pécheur que le nôtre, ce sur quoi l'on doit compter. Mais surtout, un Peuple et un Souverain se promettant quelque chose l'un à l'autre ; comme si un Peuple entier, changeant de génération en génération, bien plus d'heure en heure, pouvait jamais, par quelque méthode que ce fût, être amené à *parler* ou à promettre ; et à ne parler qu'en solécismes : « Nous, les Cieux en soient témoins — ces Cieux toutefois qui ne font plus de miracles —, nous, Millions toujours changeants, nous *permettrons* à toi, Unité changeante, de nous *contraindre* ou de nous gouverner ! » Le monde a peut-être vu peu de croyances comparables à celle-là.

Ainsi pourtant le monde avait-il alors construit la chose. Ne l'eût-il *pas* construite ainsi, combien différentes auraient été ses espérances, ses entreprises, leurs résultats ! Mais les Puissances Supérieures voulurent qu'il en fût ainsi et non autrement. La Liberté par le Contrat social : tel était véritablement l'Évangile de cette Ère. Et tous les hommes y avaient cru, comme il convient de croire à une Bonne Nouvelle venue du Ciel ; et, le cœur débordant, la voix levée, ils s'y attachaient, et sur elle se tenaient face au Temps et à l'Éternité. Non, ne souris pas ; ou seulement d'un sourire plus triste que les larmes ! Cette foi aussi valait mieux que celle qu'elle avait remplacée : la foi dans le seul Néant Éternel et dans la Puissance Digestive de l'homme ; plus bas que *celle-là*, nulle foi ne saurait descendre.

Non qu'un sentiment d'Espérance si universellement répandu, si universellement jurant, pût être unanime. Loin de là ! Le temps était chargé de présages : dissolution sociale proche et certaine ; rénovation sociale encore

problématique, difficile et lointaine, quoique assurée. Mais si le spectacle était de mauvais augure pour quelque clairvoyant spectateur dont la foi n'allait ni à l'un ni à l'autre parti, ni à tout cet éternel heurt irrité de Grec contre Grec — combien indiciblement sinistre pour les obscurs participants Royalistes ; pour qui le Royalisme était le palladium du Genre humain ; pour qui, avec l'abolition de la Royauté Très-Chrétienne et de l'Épiscopat Très-Talleyrand, toute obéissance loyale, toute foi religieuse devaient expirer, et la Nuit finale envelopper les Destinées de l'Homme ! Dans les cœurs sérieux de cette persuasion, la chose s'enfonce profondément ; elle pousse, comme nous l'avons vu, aux Complots d'escaliers dérobés, à l'Émigration avec promesse de guerre, aux Clubs monarchiques ; bien plus, à des choses encore plus folles.

L'Esprit de Prophétie, par exemple, passait depuis quelques siècles pour éteint : pourtant ces derniers temps, comme c'est en vérité la tendance des derniers temps, le font revivre ; afin que, parmi les folies françaises, nous ayons aussi un échantillon de la plus folle. Dans les districts ruraux reculés où le Philosophisme n'a pas encore rayonné, où une Constitution hétérodoxe du Clergé apporte la discorde autour de l'autel même, et où les Cloches d'Église sont fondues en petite monnaie, il paraît probable que la Fin du Monde ne saurait être éloignée. De vieux hommes atrabilaires, plongés dans de profondes méditations, et surtout de vieilles femmes, laissent entendre obscurément qu'ils savent ce qu'ils savent. La Sainte Vierge, si longtemps silencieuse, n'est pas devenue muette ; et véritablement, si jamais dans ce monde le moment lui vint de parler, c'est maintenant. Une Prophétesse, dont les Historiens négligents ont omis le nom, la condition et le lieu de résidence, se fait entendre à l'oreille générale ; quelques-uns la croient : frère Gerle lui-même, pauvre Chartreux patriote, la croit dans l'Assemblée nationale ! En récitatif de Pythonisse, l'œil hagard, elle chante qu'il y aura un Signe ; que le Soleil céleste lui-même suspendra un Signe, ou Faux-Soleil — où, disent plusieurs, sera empreinte la Tête de Favras pendu. Écoute, Dom Gerle, avec ta pauvre caboche brouillée ; écoute, ô écoute — et n'entends rien.<sup>286</sup>

Remarquable pourtant fut ce « vélin magnétique » des sieurs d'Hozier et Petit-Jean, Parlementaires de Rouen. Doux jeune d'Hozier, « élevé dans la foi de son Missel et des généalogies sur parchemin », et du parchemin en général ; Petit-Jean desséché, mélancolique, d'âge moyen : pourquoi ces deux-là vinrent-ils à <sup>G074</sup> Saint-Cloud, où Sa Majesté chassait, en la fête de saint Pierre et saint Paul ; pourquoi attendirent-ils là, dans les antichambres, merveille offerte aux Suisses

qui chuchotaient, tout le long du jour ; pourquoi attendirent-ils encore hors des Grilles, lorsqu'on les eut chassés ; et renvoyèrent-ils leurs valets à Paris, comme résolu à une attente sans fin ? Ils ont un *vélin magnétique*, ces deux hommes ; sur lequel la Vierge, se revêtant merveilleusement de Philosophie occulte mesmérénne et cagliostroïque, leur a inspiré de noter des instructions et des prédictions pour un Roi fort à l'étroit. Par Ordre Supérieur, ils le lui présenteront aujourd'hui ; et sauveront la Monarchie et le Monde. Couple inexplicable d'objets visibles ! Vous devriez être des hommes, et du Dix-Huitième Siècle ; mais votre vélin magnétique nous interdit de vous interpréter ainsi. Dites : êtes-vous quelque chose ? Ainsi interrogent les Capitaines du Corps de garde, le Maire de Saint-Cloud ; bien plus, et fort longuement, ainsi interroge le Comité des Recherches, non pas municipal, mais celui de l'Assemblée nationale. Nulle réponse distincte pendant des semaines. Enfin il devient clair que la réponse juste est *négative*. Allez, Chimères, avec votre vélin magnétique ; douce jeune Chimère, Chimère desséchée d'âge moyen ! Les portes de la Prison sont ouvertes. À peine présiderez-vous de nouveau la Chambre des comptes de Rouen ; mais vous disparaîtrez obscurément dans les Limbes.<sup>287</sup>

## Chapitre VIII — Ligue et Covenant solennels

De telles masses obscures, et des taches du noir le plus profond, travaillent dans cette blanche incandescence de l'esprit français, désormais tout entier en fusion et en *con-fusion*. Ici de vieilles femmes font jurer leurs dix enfants sur le nouvel Évangile de Jean-Jacques ; là d'autres vieilles femmes lèvent les yeux vers l'Astre céleste, y cherchant des Têtes de Favras : ce *sont* des signes surnaturels, qui préfigurent quelque chose.

En fait, pour les enfants Patriotes de l'Espérance eux-mêmes, il est indéniable que des difficultés existent : Seigneurs qui émigrent ; Parlements en mutinerie sournoise, mais des plus malignes — quoique la corde leur soit autour du cou ; par-dessus tout, un très décidé « manque de grains ». Affligeant : mais, pour une Nation qui espère, non sans remède. Pour une Nation en fusion et en ardente communion de pensée ; qui, par exemple, au signal d'un seul Guide-de-Manœuvre, lèvera la main droite comme un régiment exercé, jurera et illuminera, jusqu'à ce que chaque village, des Ardennes aux Pyrénées, ait fait rouler son tambour villageois, lancé son petit serment, et poussé sa lueur d'illumination au suif de quelques brasses dans le règne de la Nuit !

Si les grains manquent, la faute n'en est ni à la Nature ni à l'Assemblée nationale, mais à l'Art et aux Intrigants antinationaux. De tels individus malins, de l'espèce scélérate, ont pouvoir de nous tourmenter tandis que la Constitution se fait. Endurez, héroïques Patriotes : bien plutôt, pourquoi ne pas guérir le mal ? Les grains poussent ; ils existent là, en gerbes ou en sacs ; seulement les accapareurs et les comploteurs Royalistes, afin de provoquer le peuple à l'illégalité, entravent le transport des grains. Vite, Autorités patriotes organisées, Gardes nationales armées, assemblez-vous ; unissez votre bonne volonté ; dans l'union réside une force décuplée : que l'éclair concentré de votre Patriotisme frappe la Scélératesse furtive d'aveuglement et de paralysie, comme d'un *coup de soleil*.

Sous quel chapeau ou bonnet de nuit des Vingt-Cinq Millions cette Idée féconde se leva-t-elle d'abord — car elle se leva bien dans quelque tête —, nul ne saurait maintenant le dire. Une idée des plus petites, à portée du monde entier : mais vivante, appropriée ; et qui grandit, sinon jusqu'à la grandeur, du moins jusqu'à une dimension immesurable. Lorsqu'une Nation est dans cet état où le Guide-de-Manœuvre peut agir sur elle, que ne feront pas la parole de saison,

l'acte de saison ! Elle poussera véritablement, comme le Haricot du Garçon dans le Conte de fées, jusqu'au ciel, portant en une nuit demeures et aventures. Elle demeure pourtant malheureusement un Haricot — car votre Chêne de longue vie ne pousse *pas* ainsi ; et la nuit suivante elle pourra gésir abattue, horizontale, foulée dans la boue commune. Mais remarque du moins combien cette affaire de <sup>G027</sup> Covenant est naturelle à toute Nation agitée qui possède une Foi. Les Écossais, croyant à un Ciel juste au-dessus d'eux, et aussi à un Évangile fort différent de celui de Jean-Jacques, jurèrent, dans leur extrême nécessité, une Ligue et un Covenant solennels — tels des Frères dans une entreprise désespérée, au seuil de la bataille, qui s'embrassent en regardant vers Dieu ; ils firent jurer l'Île entière ; et, à leur rude manière vieux-saxonne, hébraïco-presbytérienne, ils le tinrent même plus ou moins : car la chose, comme il advient de telles choses, fut entendue au Ciel, et partiellement ratifiée là-haut ; elle n'est pas encore morte, si tu veux regarder, ni près de mourir. Les Français aussi, avec leur excitabilité et leur effervescence gallo-ethniques, ont, comme nous l'avons vu, une Foi réelle, d'une certaine sorte ; ils sont durement pressés, quoique au milieu de l'Espérance : il peut y avoir aussi en France une Ligue et un Covenant nationaux et solennels ; sous des conditions combien différentes ; avec quel développement et quelle issue différents !

Note donc le petit commencement, première étincelle d'un immense feu d'artifice : car si le *chapeau* particulier ne peut être déterminé, le District particulier le peut. Le 29 du dernier mois de novembre, on vit des Gardes nationaux par milliers, venus de près et de loin, avec musique militaire, avec Officiers municipaux en écharpe tricolore, défilier vers le cours du Rhône et le long de ses rives, jusqu'à la petite ville d'Étoile. Là, par évolutions et manœuvres cérémonielles, fanfares, salves de mousqueterie et tout ce que le génie Patriote put inventer, ils jurèrent et adjurèrent de se soutenir fidèlement les uns les autres, sous la Loi et le Roi ; en particulier, de faire circuler librement toutes sortes de grains, tant qu'il en existerait, en dépit du brigand comme de l'accapareur. Telle fut la réunion d'Étoile, dans la douce fin de novembre 1789.

Mais si une simple Revue vide, suivie d'un dîner de Revue, d'un bal et de toutes les gesticulations et coquetteries possibles, intéresse l'heureux chef-lieu et en fait l'envie des chefs-lieux voisins, combien davantage celle-ci ! Dans quinze jours, la plus grande Montélimar, presque honteuse d'elle-même, fera aussi bien, et mieux. Sur la Plaine de Montélimar, ou, ce qui sonne tout aussi bien, « sous les Murs de Montélimar », le 13 décembre voit nouvelle assemblée et nouvelle

adjuration ; forte de six mille hommes ; et désormais, en vérité, avec ces trois améliorations remarquables, résolues là d'un commun accord. Premièrement, que les hommes de Montélimar se fédèrent avec les hommes déjà <sup>G034</sup> fédérés d'Étoile. Deuxièmement, que, sous-entendant sans l'exprimer la circulation des grains, ils « jurent à la face de Dieu et de leur Patrie », avec bien plus d'emphase et d'étendue, « d'obéir à tous les décrets de l'Assemblée nationale et de les faire obéir, jusqu'à la mort ». Troisièmement, et surtout, qu'un procès-verbal officiel de tout cela soit solennellement remis à l'Assemblée nationale, à M. de Lafayette et « au Restaurateur de la Liberté française » ; lesquels y prendront tout le réconfort qu'ils pourront. Ainsi la plus grande Montélimar affirme-t-elle son importance Patriote et maintient-elle son rang dans l'échelle municipale.<sup>288</sup>

Ainsi, avec la Nouvelle Année, le signal est hissé ; car une Assemblée nationale et une remise solennelle devant elle ne sont-elles pas, au minimum, un Télégraphe national ? Non seulement les grains circuleront, tant qu'il y en aura, sur les grandes routes ou les eaux du Rhône, dans toute cette région du Sud-Est — où, si Monseigneur d'Artois jugeait bon d'entrer depuis Turin, un accueil brûlant pourrait aussi l'attendre ; mais toute Province de France gênée par le manque de grains, ou tourmentée par un Parlement mutin, des comploteurs anticonstitutionnels, des Clubs monarchiques ou quelque autre mal Patriote, pourra aller faire de même, ou mieux encore. Et maintenant surtout que les serments de Février les ont tous mis en branle ! De la Bretagne à la Bourgogne, sur la plupart des plaines de France, sous la plupart des Murs de ville, ce ne sont que trompettes éclatantes, bannières flottantes, manœuvres constitutionnelles : sous les ciels printaniers, tandis que la Nature elle aussi pousse ses vertes Espérances, sous un soleil brillant défiguré par l'Est orageux ; tel le Patriotisme victorieux, non sans peine, de l'Aristocratie et du manque de grains ! Là marchent et tournent constitutionnellement, au rythme *ça-ira* des fifres et tambours, sous leurs Municipaux tricolores, nos Phalanges au clair éclat ; ou bien s'arrêtent, la main droite levée, tandis que les salves d'artillerie imitent le tonnerre de Jupiter ; et toute la Contrée, métaphoriquement tout « l'Univers », regarde. Tous sont en habits de fête : hommes courageux, femmes magnifiquement parées, dont la plupart ont là quelque amoureux ; jurant, par les Cieux éternels et cette Terre toute nourricière qui reverdit, que la France est libre !

Jours très doux où — chose étonnante à dire — des mortels se sont réellement rencontrés dans la communion et la fraternité ; où l'homme, ne fût-ce qu'une fois à travers de longs siècles méprisables, est pour quelques instants



véritablement le frère de l'homme ! Puis viennent les Députations à l'Assemblée nationale, avec leur harangue descriptive qui vole très haut ; à M. de Lafayette et au Restaurateur ; fort souvent aussi à la Mère du Patriotisme, assise sur ses robustes bancs dans cette Salle des Jacobins ! L'oreille générale est remplie de <sup>G036</sup> Fédération. De nouveaux noms de Patriotes émergent, qui deviendront un jour familiers : Boyer-Fonfrède, éloquent dénonciateur d'un Parlement de Bordeaux rebelle ; Max <sup>G041</sup> Isnard, éloquent rapporteur de la Fédération de Draguignan ; couple éloquent, séparé par toute la largeur de la France, qui doit pourtant se rencontrer. Toujours plus large brûle la flamme de la Fédération ; toujours plus large et plus brillante. Ainsi les frères de Bretagne et d'Anjou parlent-ils d'une Fraternité de *tous* les vrais Français, et vont jusqu'à invoquer « perdition et mort » sur tout renégat ; de plus, si dans leur harangue à l'Assemblée nationale ils jettent un regard plaintif vers le *marc d'argent*, qui rend tant de citoyens *passifs*, ils demandent, là-bas dans la Société-Mère, étant désormais eux-mêmes « ni Bretons ni Angevins, mais Français », pourquoi toute la France n'aurait pas une seule Fédération et un Serment universel de Fraternité, une fois pour toutes.<sup>289</sup> Suggestion des plus pertinentes, datant de la fin de mars. Suggestion pertinente que le monde Patriote tout entier ne peut manquer de saisir, de répercuter et d'agiter jusqu'à ce qu'elle devienne *retentissante* ; — auquel cas les Municipaux de l'Hôtel de Ville feraient mieux de la reprendre et de la méditer.

Une Fédération universelle semble inévitable : le Où est donné, clairement Paris ; il ne reste que le Quand, le Comment. Le Temps productif les donnera aussi ; il les donne déjà. Car, à mesure que le travail fédératif avance, il se perfectionne, et le génie Patriote ajoute contribution sur contribution. Ainsi, à Lyon, vers la fin du mois de mai, voyons-nous jusqu'à cinquante, ou certains disent soixante mille hommes, réunis pour se fédérer ; avec une multitude de spectateurs qu'il serait difficile de compter. De l'aube au crépuscule ! Car nos Gardes lyonnais prirent rang à cinq heures du clair matin couvert de rosée ; ils affluèrent, brillants, vers le quai du Rhône, pour marcher de là au Champ de la Fédération ; parmi les chapeaux et les mouchoirs de dames agités, les cris joyeux de quelque deux cent mille voix et cœurs Patriotes — le beau et le brave ! Parmi eux, ne recherchant aucun regard et pourtant la plus remarquable de tous, quelle Figure de reine est celle-ci, avec son escorte d'amis de la maison et Champagneux, l'Éditeur patriote, sortie dès les premières heures ? Ces yeux noirs rayonnent d'enthousiasme ; ce fort visage de Minerve exprime dignité et joie sérieuse ; elle

est la plus joyeuse là où tous sont joyeux. C'est l'Épouse de <sup>G072</sup> Roland de la Platière !<sup>290</sup> Le strict Roland vieillissant, Inspecteur des Manufactures du Roi en cette ville ; et maintenant aussi, par le choix populaire, le plus strict de nos nouveaux Municipaux lyonnais : homme qui a beaucoup gagné, si valeur et faculté sont gain ; mais qui, par-dessus tout, a gagné pour épouse la fille de Phlipon, Graveur parisien. Lecteur, remarque cette bourgeoise à l'allure de reine : belle, d'une grâce amazonienne pour l'œil ; plus encore pour l'esprit. Inconsciente de sa valeur — comme toute valeur l'est —, de sa grandeur, de sa limpidité cristalline ; authentique, créature de la Sincérité et de la Nature, dans un âge d'Artifice, de Souillure et de Cant ; là, dans sa plénitude encore intacte, dans son invincibilité encore entière, *elle*, si tu le savais, est la plus noble de toutes les Françaises vivantes — et sera vue, un jour. Ô bienheureuse plutôt tant qu'elle demeure invisible, même à ses propres yeux ! Pour le présent, elle contemple cette grande théâtralité sans aucun doute, et pense que ses rêves de jeunesse vont s'accomplir.

De l'aube au crépuscule, disions-nous, cela dure ; et véritablement spectacle comme il y en eut peu. Les roulements de tambours et les éclats de trompettes sont quelque chose : mais songe à un « Rocher artificiel haut de cinquante pieds », tout taillé en degrés escarpés, non sans ressemblance avec des « arbustes » ! Sa cavité intérieure — car, en vérité, il est fait de planches — se dresse solennellement comme un « Temple de la Concorde » ; sur le sommet extérieur s'élève une « Statue de la Liberté », colossale, visible à des lieues, avec sa Pique, son Bonnet phrygien et sa colonne civique ; à ses pieds, l'Autel de la Patrie : pour tout cela, on n'a épargné ni bois de sapin, ni lattes et plâtre, ni peintures de diverses couleurs. Mais imagine ensuite les bannières toutes rangées sur les degrés du Rocher ; la grand-messe chantée ; le serment civique de cinquante mille hommes : quelle éruption volcanique de son, sortie de gorges de fer et d'autres gorges, suffisante pour effrayer et faire reculer la Saône et le Rhône eux-mêmes ; et comment les plus brillants feux d'artifice, les bals, jusqu'aux repas, fermèrent cette nuit des dieux !<sup>291</sup> Ainsi la Fédération lyonnaise disparaît-elle aussi, engloutie par l'obscurité ; — mais non tout entière, car notre brave et belle Roland était là ; et elle encore, quoique dans la plus profonde discrétion, en écrit le Récit dans le *Courrier de Lyon* de Champagnieux ; morceau qui « circule à soixante mille exemplaires » et que l'on aimerait aujourd'hui lire.

Dans l'ensemble, on le voit, Paris aura peu à inventer ; il n'aura qu'à emprunter et appliquer. Quant au jour, quel jour de tout le calendrier

conviendrait, si ce n'est l'Anniversaire de la Bastille ? Le lieu particulier aussi, il est facile de le voir, doit être le <sup>G018</sup> Champ-de-Mars ; où plus d'un Julien l'Apostat fut élevé sur les boucliers à la souveraineté de la France ou du monde ; où les Francs de fer, retentissants, répondirent à la voix d'un Charlemagne ; où, depuis les temps anciens, de simples sublimités sont familières.

## Chapitre IX — Symbolique

Combien naturelle, dans toutes les circonstances décisives, est la Représentation symbolique à toutes les espèces d'hommes ! Bien plus, qu'est-ce que toute la Vie terrestre de l'homme, sinon une Représentation symbolique, une mise en visibilité de la Force céleste invisible qui réside en lui ? Par l'acte et la parole, il s'efforce de l'accomplir ; avec sincérité, si possible ; à défaut, avec théâtralité, laquelle peut encore avoir sa signification. Une Mascarade d'Almack n'est pas rien ; dans des âges plus cordiaux, vos Déguisements de Noël, Fêtes de l'Âne, Abbés de Dérason étaient quelque chose de considérable : car ils étaient jeu ; comme Almack peut encore être désir sincère de jeu. Mais, d'autre part, qu'est-ce qu'un sérieux sincère n'a pas dû être : disons, une Fête hébraïque des Tabernacles ! Toute une Nation réunie au nom du Très-Haut, sous l'œil du Très-Haut ; l'Imagination elle-même défailant sous la réalité ; et toute la plus noble Cérémonie n'ayant pas encore dégénéré en cérémonial, mais demeurant solennelle, significative jusqu'à son dernier bord ! Dans la vie privée moderne non plus, les scènes théâtrales de femmes en larmes mouillant de concert des aunes entières de batiste, de jeunes gens passionnés aux favoris touffus menaçant de se suicider, et autres semblables, ne doivent pas être entièrement détestées : verse plutôt toi-même une larme sur elles.

En tout cas, on peut remarquer qu'aucune Nation ne délaissera son travail pour sortir délibérément faire une scène, sans vouloir signifier quelque chose par là. Car aucun individu scénique, mû par des vues fourbes et hypocrites, ne prendra la peine de se jouer une scène en *soliloque* : or considère, une Nation scénique n'est-elle pas placée précisément dans cette nécessité de soliloquer ; pour son seul profit ; afin de consoler sa propre sensibilité, larmoyante ou autre ? Pourtant, à cet égard — la disposition aux scènes —, la différence des Nations, comme celle des hommes, est très grande. Si nos amis Saxons-Puritains, par exemple, jurèrent et signèrent leur Covenant national sans décharge de poudre ni roulement d'aucun tambour, dans un sombre Enclos-du-Covenant de la Grand-Rue d'Édimbourg, dans une pauvre chambre où l'on boit maintenant de pauvre liqueur, il était conforme à leurs manières de le jurer ainsi. Nos amis Gallo-Encyclopédiques, au contraire, doivent avoir un Champ-de-Mars, vu du monde entier ou de l'univers ; et une Exposition scénique telle que l'Amphithéâtre du Colisée ne fût auprès d'elle qu'une grange de bateleurs, telle

que notre vieux Globe n'en avait jamais ou presque jamais contemplé. Méthode que nous tenons également pour naturelle, là et alors. Peut-être aussi la manière respective dont furent *tenus* ces deux Serments ne fut-elle pas très éloignée de la proportion due à leur déploiement respectif au moment de les prêter : proportion inverse, s'entend. Car la théâtralité d'un Peuple va selon une raison composée : raison, il est vrai, de sa confiance, de sa sociabilité, de sa ferveur ; mais aussi de son excitabilité, de sa porosité incapable de se *contenir* ; ou, disons, de son explosivité, qui flambe avec chaleur mais ne dure pas.

Combien vrai encore est-il qu'aucun homme ni aucune Nation d'hommes, *consciente* d'accomplir une grande chose, n'accomplit jamais dans cette chose autre chose qu'une petite ! Ô Fédération du Champ-de-Mars, avec trois cents tambours, douze cents musiciens à vent, et de l'artillerie plantée de hauteur en hauteur pour tonner la nouvelle dans toute la France en quelques minutes ! Aucun Athée-Naigeon ne pouvait-il discerner, à dix-huit siècles de distance, ces Treize hommes très pauvres, pauvrement vêtus, prenant un frugal Souper dans une pauvre demeure juive, sans autre symbole que des cœurs initiés par Dieu à la « Divine profondeur de la Douleur », et un *Faites ceci en mémoire de moi* ; — et cesser ainsi ce petit chant de coq laborieux, s'il n'était pas condamné à le pousser ?

## Chapitre X — Le Genre humain

Pardonnables sont les théâtralités humaines ; peut-être même touchantes, comme l'expression passionnée d'une langue qui, avec sincérité, *bégaye* ; d'une tête qui, avec insincérité, *babille* — devenue folle. Pourtant, comparées aux explosions non préméditées de la Nature, telle une Insurrection de Femmes, combien stériles, peu édifiantes, sans délice ; comme petite bière éventée, comme effervescence déjà évaporée ! De telles scènes, issues de la préméditation, fussent-elles grandes comme le monde et conçues avec une habileté sans égale, ne sont au fond que carton et peinture. Mais les autres sont originales ; émises du grand cœur toujours vivant de la Nature elle-même : la figure qu'*elles* prendront est indiciblement significative. Que la Ligue et Fédération solennelle nationale française soit donc pour nous le plus haut triomphe enregistré de l'Art thespien ; triomphant assurément, puisque le Parterre entier, composé de Vingt-Cinq Millions d'êtres, ne se contente pas de battre des mains, mais bondit lui-même sur les planches et se met passionnément à y jouer. Et puisqu'elle est telle, qu'on la traite comme telle : avec une admiration sincère mais rapide ; avec émerveillement de loin. Une Nation entière partie en mascarade mérite cela ; mais non la minutie aimante qu'a méritée une Insurrection ménadique. À plus forte raison, que les scènes antérieures, simples répétitions de Fédération, viennent et s'en aillent désormais à leur gré ; et que, sur les Plaines et sous les Murs des villes, d'innombrables musiques régimentaires claironnent dans le Vide sans recevoir de nous aucune note.

Une scène pourtant fera s'arrêter un instant le lecteur le plus pressé : celle d'Anacharsis Clootz et de la Postérité pécheresse collective d'Adam. Une Municipalité patriote, en ce 4 juin, a maintenant élaboré son plan et l'a fait sanctionner par l'Assemblée nationale ; un Roi patriote y consentant, pour qui, même s'il était libre de refuser, les harangues fédératives débordantes de loyauté ont sans doute une douceur passagère. Il viendra des Gardes nationaux Députés, tant par centaine, de chacun des Quatre-Vingt-Trois Départements de France. De même, de toutes les Forces navales et militaires du Roi viendront des contingents Députés ; une telle Fédération du Soldat national avec le Soldat royal, déjà vue s'accomplir spontanément, a reçu sanction. Pour le reste, on espère qu'il en arrivera jusqu'à quarante mille : les dépenses seront supportées par le District qui députe ; que chaque District et Département y réfléchisse donc et

élise des hommes convenables — que les frères parisiens voleront rencontrer et accueillir.

Juge maintenant si nos Artistes patriotes sont occupés, prenant profond conseil sur la manière de rendre la Scène digne d'un regard de l'Univers ! Jusqu'à quinze mille hommes — hommes à la bêche, à la brouette, maçons, dameurs, avec leurs ingénieurs — travaillent au Champ-de-Mars ; le creusent en Amphithéâtre naturel, propre à cette solennité. Car on peut espérer qu'elle sera annuelle et perpétuelle ; une « Fête des Piques », remarquable entre toutes les grandes marées de l'année : dans tous les cas, une Nation libre et Scénique ne doit-elle pas posséder quelque Amphithéâtre national permanent ? Le Champ-de-Mars se creuse ; et, dans la plupart des têtes parisiennes, le discours du jour comme le rêve de la nuit n'est que Fédération. Les Députés fédérés sont déjà en route. L'Assemblée nationale, entre son travail naturel et l'audition puis la réponse aux harangues des Fédérés sur cette Fédération, aura assez à faire ! Harangue du « Comité américain », parmi lequel se trouve cette figure évanescence de Paul Jones, « comme si les étoiles scintillaient faiblement à travers elle », venu nous féliciter de la perspective d'un jour si propice. Harangue des Vainqueurs de la Bastille, venus « renoncer » à toute récompense spéciale, à toute place particulière dans la solennité — puisque les Grenadiers du Centre murmurent un peu. Harangue du « Club du Jeu de Paume », qui entre avec une Plaque de cuivre au vaste éclat, portée en l'air au bout d'une perche, et le Serment du Jeu de Paume gravé dessus ; Plaque au vaste éclat qu'ils se proposent de fixer solennellement dans le lieu original de Versailles, le 20 de ce mois, jour anniversaire, comme mémorial immortel pour quelques années ; ensuite, sur le chemin du retour, ils dîneront au Bois de Boulogne ;<sup>292</sup> — mais ne peuvent le faire sans en informer le monde. À de telles choses l'auguste Assemblée nationale écoute-t-elle de temps à autre avec joie, suspendant ses travaux régénérateurs ; et, par quelque touche d'éloquence improvisée, répond-elle amicalement — comme l'habitude en est depuis longtemps ; car c'est un Peuple gesticulant, sympathique, qui a un cœur et le porte sur sa manche.

Dans ces circonstances, il vint à l'esprit d'Anacharsis Clootz que, tandis que tant de choses prenaient corps en Club ou Comité et péroraient sous les applaudissements, il en restait encore une plus grande, la plus grande ; et que, si elle aussi prenait corps et pérorait, quel ne pourrait pas être l'effet : le Genre humain, *le Genre Humain* lui-même ! En quel instant de création ravie la Pensée se leva dans l'âme d'Anacharsis ; toutes les douleurs qu'il subit tandis qu'il allait

lui donner forme et naissance ; comment les mondains froids le raillèrent, mais comment il railla à son tour, homme de sarcasme poli ; comment il se déplaça, persuasif, de café en soirée, et plongea assidûment, obscurément, dans le grand abîme de Paris, faisant de sa Pensée un Fait : les biographies spirituelles de cette époque ne disent rien de tout cela. Il suffit que, le soir du 19 juin 1790, les rayons obliques du Soleil éclairèrent un spectacle tel que notre petite Planète insensée n'en eut pas souvent à montrer : Anacharsis Clootz entrant dans l'auguste Salle du Manège, avec l'Espèce humaine sur ses talons. Suédois, Espagnols, Polonais ; Turcs, Chaldéens, Grecs, habitants de la Mésopotamie : les voici tous ; ils sont venus réclamer une place dans la grande Fédération, y possédant un intérêt incontestable.

« Nos titres d'ambassadeurs, dit le fervent Clootz, ne sont pas écrits sur parchemin, mais dans les cœurs vivants de tous les hommes. » Ces Polonais moustachus, ces Ismaélites aux longs turbans flottants, ces Chaldéens astrologiques, qui se tiennent ici si muets, qu'ils plaident devant vous, augustes Sénateurs, avec plus d'éloquence que l'éloquence elle-même. Ils sont les représentants muets de leurs Nations à la langue liée, aux fers, accablées de fardeaux ; qui, de cette sombre confusion, regardent avec désir, émerveillement et espérance à demi incrédule vers vous et vers cette vive lumière de votre Fédération française : étoile du matin singulièrement brillante, annonciatrice du jour universel. Nous réclamons d'y prendre place comme monuments muets, esquisses pathétiques de beaucoup de choses. — Des bancs et des galeries vient un « applaudissement répété » ; car quel auguste Sénateur ne serait flatté par l'ombre même de l'Espèce humaine suspendue à lui ? Du Président Sieyès, qui préside cette quinzaine remarquable malgré sa petite voix, vient une réponse éloquent, quoique aiguë. Anacharsis et le « Comité des Étrangers » auront place à la Fédération, à condition de raconter à leurs Peuples respectifs ce qu'ils y verront. En attendant, nous les invitons aux « honneurs de la séance ». Un Turc à la robe flottante, en réplique, s'incline avec solennité orientale et émet des sons articulés : mais, par suite de sa connaissance imparfaite du dialecte français,<sup>293</sup> ses paroles sont comme de l'eau répandue ; la pensée qu'il portait demeure conjecturale jusqu'à ce jour.

Anacharsis et le Genre humain acceptent les honneurs de la séance ; et ont aussitôt, comme les vieux Journaux en témoignent encore, la satisfaction de voir plusieurs choses. D'abord et surtout, sur la motion de Lameth, Lafayette, Saint-Fargeau et autres Nobles patriotes, que les autres répugnent tant qu'ils



voudront : tous les Titres de Noblesse, depuis Duc jusqu'à Écuyer ou plus bas, sont désormais *abolis*. De même ensuite les Domestiques à Livrée, ou plutôt la Livrée des Domestiques. À l'avenir non plus, aucun homme ni aucune femme qui se dit noble ne sera « encensé » — sottement enfumé d'encens — à l'Église, comme c'était l'usage. En un mot, le Féodalisme étant mort depuis dix mois, pourquoi ses vains ornements et ses écussons lui survivraient-ils ? Les Armoiries mêmes devront être effacées ; — et pourtant Cassandre-Marat remarque, sur tel panneau de carrosse et tel autre, qu'elles « ne sont que recouvertes de peinture » et menacent de reparaître.

Désormais donc de Lafayette n'est plus que le sieur Motier, et Saint-Fargeau le simple Michel Lepelletier ; et Mirabeau doit bientôt dire avec humeur : « Avec votre *Riquetti*, vous avez mis l'Europe en contresens pendant trois jours. » Car son titre de Comte n'est pas indifférent à cet homme ; et le Peuple admiratif continue en vérité de l'en traiter jusqu'au bout. Mais que le Patriotisme extrême se réjouisse, et surtout Anacharsis et le Genre humain ; car il semble maintenant tenu pour acquis qu'un seul Adam est notre Père à tous !

Tel fut, dans son exactitude historique, l'exploit fameux d'Anacharsis. Ainsi le plus vaste des Corps publics trouva-t-il une sorte de porte-parole. D'où nous pouvons au moins juger une chose : dans quelle humeur étaient tombés la Ville de Paris, naguère renifleuse et moqueuse, et le baron Clootz, pour qu'une telle exhibition pût paraître une convenance, voisine immédiate d'une sublimité. Il est vrai que l'Envie, dans les temps qui suivirent, pervertit ce succès d'Anacharsis ; le faisant passer, de « Porte-parole occasionnel du Comité des Nations étrangères », à la prétention d'être le permanent « Orateur du Genre humain », qu'il méritait seulement d'être ; alléguant calomnieusement que ses Chaldéens astrologiques et les autres n'étaient qu'un ramassis de Français déguisés pour l'occasion ; et, en somme, ricanant et grimaçant contre lui à sa froide et stérile manière ; tout ce qu'il pouvait pourtant, étant l'homme qu'il était, recevoir sur une cuirasse assez épaisse, ou même en faire rebondir, et poursuivre aussi *son* chemin.

Le plus vaste des Corps publics, pouvons-nous l'appeler ; et aussi le plus inattendu : car qui aurait pensé voir Toutes les Nations dans le Manège des Tuileries ? Pourtant il en est ainsi ; et des choses véritablement étranges peuvent se produire lorsqu'un Peuple entier part en mascarade et en mimique. N'as-tu pas toi-même, peut-être, vu Cléopâtre couronnée, fille des Ptolémées, plaider presque à genoux, dans un salon de thé sans héroïsme ou une obscure boutique

de détail, devant quelque inflexible et grossier Dignitaire bourgeois, afin d'obtenir permission de régner et de mourir ; costumée pour cela, sans argent, avec de petits enfants — tandis que soudain les Agents de police fermaient la grange thespienne et que son Antoine plaïdait en vain ? De tels spectres visibles passent sur cette Terre lorsque la Scène thespienne est rudement interrompue : mais bien davantage lorsque, comme il fut dit, le Parterre bondit sur la Scène ; alors est-ce véritablement, comme dans le Drame de Herr Tieck, une *Verkehrte Welt*, un Monde mis sens dessus dessous !

Après avoir vu l'Espèce humaine elle-même, voir le « Doyen du Genre humain » avait cessé d'être un miracle. Un tel « Doyen du Genre humain, le plus ancien des Hommes » s'était montré là, dans ces semaines : Jean-Claude Jacob, serf de naissance, député de ses montagnes natales du Jura pour remercier l'Assemblée nationale de les avoir affranchis. Sur son visage blanchi, usé, sont creusés les sillons de cent vingt années. Il a entendu, en obscur *patois*, parler des victoires immortelles du Grand Monarque ; d'un Palatinat brûlé, tandis que *lui* peinait et trimait à rendre plus verte une petite parcelle de cette Terre ; des Dragonnades des Cévennes ; de Marlborough qui s'en allait à la guerre. Quatre générations ont fleuri, aimé, haï, puis disparu avec un bruissement : il avait quarante-six ans lorsque Louis Quatorze mourut. L'Assemblée, comme un seul homme, se leva spontanément et rendit hommage au Doyen du Monde ; le vieux Jean prendra *séance* parmi eux, honorablement, la tête couverte. Il contemple faiblement, de ses vieux yeux, cette nouvelle scène merveilleuse ; pour lui semblable à un rêve, incertaine, oscillant parmi des fragments d'anciens souvenirs et de songes. Car le Temps devient tout entier inconsistant, onirique ; les yeux et l'esprit de Jean sont las et vont se fermer — puis s'ouvrir sur une scène merveilleuse toute différente, qui sera réelle. Une Souscription patriotique, une Pension royale furent obtenues pour lui, et il rentra chez lui dans la joie ; mais deux mois plus tard il quitta tout cela et partit sur sa route inconnue.<sup>294</sup>

## Chapitre XI — Comme à l'Âge d'or

Cependant, pour Paris qui va et revient sans cesse, jour après jour et tout le long du jour, vers ce Champ-de-Mars, il devient douloureusement évident que le travail de terrassement ne pourra être achevé à temps. L'étendue en est si vaste : trois cent mille pieds carrés ; car de l'École militaire — qu'il faudra habiller de bois, avec balcons et galeries — jusqu'à la Porte du côté de la rivière, vers l'ouest — où il y aura aussi du bois, sous forme d'arcs de triomphe —, on compte quelque mille yards de longueur ; et, pour la largeur, de cette Avenue ombragée à huit rangs d'arbres, au Sud, jusqu'à celle qui lui correspond au Nord, quelque mille pieds, plus ou moins. Tout cela doit être creusé, puis transporté sur les côtés pour y former des pentes ; assez hautes, car il faut y damer la terre et la façonner en degrés, jusqu'à « trente rangées de sièges commodes », solidement bordées de gazon, couvertes d'un bois durable ; — et puis notre énorme Autel pyramidal de la Patrie, au centre, doit lui aussi être élevé et garni de degrés ! Travail forcé, et comment : c'est un Amphithéâtre du Monde ! Il ne reste que quinze bons jours ; à ce rythme languissant, il faudrait presque autant de semaines. Chose singulière aussi, les hommes à la bêche semblent travailler paresseusement ; ils refusent les doubles journées, même lorsqu'on leur offre davantage de salaire, quoique leur journée ne soit que de sept heures ; ils déclarent avec colère que le tabernacle humain exige parfois du repos !

Sont-ce les Aristocrates qui les soudoient en secret ? Les Aristocrates en étaient capables. Il y a seulement six mois, ne vit-on pas se répandre le témoignage que Paris souterrain — car nous nous tenons au-dessus de carrières et de catacombes, dangereusement, comme à mi-chemin entre le Ciel et l'Abîme, et nous sommes creux par-dessous — était chargé de poudre à canon, laquelle devait nous faire « sauter » ? Jusqu'à ce qu'une Députation de Cordeliers allât réellement examiner et trouvât la poudre — de nouveau emportée<sup>1295</sup> Race maudite, incurable ; tous demandant des « passeports » en ces jours sacrés. Il y a des troubles, émeutes, incendies de châteaux, dans le Limousin et ailleurs ; car ils sont occupés ! Entre le meilleur des Peuples et le meilleur des Rois-Restaurateurs, ils voudraient semer des rancunes ; avec quel rictus de démon verraient-ils échouer cette Fédération attendue par l'Univers !

Échouer faute de terrassement, pourtant, elle n'échouera pas. Celui qui a quatre membres et un cœur français peut manier la bêche ; et le fera ! Le premier

lundi de juillet, à peine le canon du signal a-t-il tonné ; à peine les languissants Quinze Mille mercenaires ont-ils déposé leurs outils et les yeux des spectateurs se sont-ils tournés avec tristesse vers le Soleil encore haut, que tel Patriote, puis tel autre, le feu dans les yeux, saisit brouette et pioche et se met lui-même, indigné, à rouler la terre. Des dizaines, puis des centaines le suivent ; bientôt quinze mille volontaires pelletent et brouettent, avec un cœur de géants ; et tout se fait dans le bon ordre, avec leur adresse improvisée : par quoi *tel* élan est donné, qui en vaut trois mercenaires ; — et qui peut se terminer, lorsque s'épaissit le tardif crépuscule, en cris de triomphe entendus, ou dont la nouvelle court, par-delà Montmartre !

Une population sympathique *attendra*, le lendemain, avec impatience, que les outils soient libres. Mais pourquoi attendre ? Il existe des bêches ailleurs ! Alors éclate cette splendeur d'enthousiasme parisien, de bonté et d'amour fraternel, telle que, si les Chroniqueurs sont dignes de foi, on n'en avait pas vue depuis l'Âge d'or. Paris, homme et femme, se précipite vers son extrémité sud-ouest, la bêche sur l'épaule. Des torrents d'hommes, sans ordre ; ou dans l'ordre, rangés par métiers, par réunions naturelles ou accidentelles, marchent vers le Champ-de-Mars. Ils avancent sur trois rangs, au son des instruments à cordes, précédés de jeunes filles portant des rameaux verts et des banderoles tricolores ; ils ont épaulé, comme des soldats, leurs pelles et leurs pioches ; et d'une seule gorge chantent *Ça-ira*. Oui, *pardieu, ça ira*, crient les passants dans les rues. Toutes les Corporations de Métiers, tous les Corps publics ou privés de Citoyens, des plus hauts aux plus bas, marchent ; les Crieurs eux-mêmes, apprend-on, ont cessé pour un jour leurs clameurs. Les Villages voisins se mettent en mouvement : leurs hommes valides arrivent au pas, au son du violon villageois, du tambourin, du triangle, sous leur Maire, ou leur Maire et leur Curé, qui marchent eux aussi munis de bêches et ceints de l'écharpe tricolore. Jusqu'à cent cinquante mille travailleurs ; bien plus, à certaines heures, selon quelques comptes, deux cent cinquante mille : car, surtout l'après-midi, quel mortel, son travail hâtif du jour achevé, n'accourrait ? Ville en mouvement : dès que vous atteignez la place Louis-Quinze, puis vers le Sud, par-delà la Rivière et toutes les Avenues, ce n'est qu'une foule vivante. Tant de travailleurs ; non de faux travailleurs mercenaires, mais de vrais, qui s'y jettent librement : chaque Patriote *s'étend* contre la glèbe obstinée ; frappe et roule de tout le poids qui est en lui.

Aimables enfants ! Ils font aussi eux-mêmes la « police de l'atelier », le guidage et le gouvernement, avec leur bonne volonté toujours prête, leur adresse

improvisée. C'est un vrai travail de frères ; toutes distinctions confondues, abolies ; comme au commencement, lorsque Adam lui-même bêchait. Moines tonsurés en longue robe avec Porteurs d'eau en jupe courte, avec *Incrovables* bien frisés, à habit en queue d'hirondelle, de tournure patriote ; Charbonniers noirs, Perruquiers blancs de farine, ou Porteurs de perruques, car Avocat et Juge sont là, avec tous les Chefs de District : religieuses sobres, en sœurs, avec les Nymphes tapageuses de l'Opéra, et les femmes que les circonstances ordinaires nomment malheureuses ; le Chiffonnier patriote et l'habitant parfumé des palais ; car le Patriotisme, comme la Nouvelle Naissance, et aussi comme la Mort, nivelle tout. Les Imprimeurs sont venus en marche, tous ceux de Prudhomme coiffés de Bonnets de papier portant imprimé *Révolutions de Paris* ; comme le remarque Camille, qui souhaiterait qu'en ces grands jours il y eût aussi un *Pacte des Écrivains*, ou Fédération des Rédacteurs capables.<sup>296</sup> Beau spectacle ! Le linge neigeux et le délicat pantalon alternent avec la chemise à carreaux souillée et la culotte large comme un boisseau ; car les uns et les autres ont jeté leur habit, et sous les uns comme sous les autres se trouvent quatre membres et un assortiment de muscles Patriotes. Là ils piochent et pelletent ; ou se courbent en avant, attelés par longues files à une brouette en caisse ou à un tombereau surchargé ; joyeux, d'un seul esprit. L'abbé Sieyès est vu tirant, nerveux, véhément, quoique trop léger pour le trait ; à côté de Beauharnais, qui aura des Rois bien qu'il n'en soit pas un. L'abbé Maury ne tira point ; mais les Charbonniers amenèrent un mannequin déguisé en lui, si bien qu'il dut tirer en effigie. Qu'aucun auguste Sénateur ne dédaigne le travail : le Maire Bailly, le Généralissime Lafayette sont là ; — et, hélas, y seront encore un autre jour ! Le Roi lui-même vient voir : *Vive le Roi* qui fend le ciel ; « et soudain, les bèches sur l'épaule, ils forment autour de lui une garde d'honneur ». Quiconque peut venir vient, pour travailler, regarder ou bénir le travail.

Des familles entières sont venues. Une famille entière nous apparaît clairement, sur trois générations : le père pioche, la mère pelle, les jeunes brouettent assidûment ; le vieux grand-père, blanchi par quatre-vingt-treize ans, tient dans ses bras le plus jeune de tous :<sup>297</sup> celui-ci, remuant, n'aide guère ; mais pourra pourtant le raconter à ses petits-enfants, et dire comment l'Avenir et le Passé regardaient ensemble, balbutiant leur *Ça-ira* d'une voix défaillante ou encore à demi formée. Un marchand de vin a roulé jusqu'ici, sur un chariot Patriote, un breuvage de vin : « Ne buvez pas, mes frères, si vous n'avez pas soif, afin que votre tonneau dure plus longtemps » ; et nul ne but, sinon les hommes

« manifestement épuisés ». Un Abbé pimpant regarde en ricanant. « À la brouette ! » crient plusieurs ; il obéit, de peur qu'il ne lui arrive pire : pourtant un brouetteur Patriote plus sage, qui vient d'arriver, intervient par son « arrêtez » ; déposant sa propre brouette, il saisit celle de l'Abbé, la roule vivement comme une chose infectée, hors de l'enceinte du Champ-de-Mars, et la décharge là. De même un certain personnage — d'apparence quelque peu distinguée, ou doté d'un capital privé — entre précipitamment, jette à terre son habit, son gilet et deux montres, puis court vers le plus épais du travail : « Mais vos montres ? » crie la voix générale. — « Se défie-t-on de ses frères ? » répond-il ; et les montres ne furent pas volées. Combien beau est le noble-sentiment : semblable à une gaze de fil d'araignée, beau et bon marché ; qui ne résistera ni à la déchirure ni à l'usure ! Belle gaze bon marché, toi ombre pelliculaire d'une matière première de Vertu, qui n'es pas tissée, et ne le seras probablement jamais, en Devoir ; tu vaux mieux que rien, et aussi pis !

De jeunes Pensionnaires, des Étudiants de Collège, crient *Vive la Nation* et regrettent de n'avoir encore « que leur sueur à donner ». Que disons-nous des Garçons ? Les plus belles Hébé, les plus charmantes de Paris, dans leurs légères robes d'air, la taille ceinte d'un ruban tricolore, sont là ; pelletant et brouettant avec les autres ; leurs yeux d'Hébé plus brillants d'enthousiasme, leurs longs cheveux dans un beau désordre : leurs petits doigts sont durement pressés ; mais elles font avancer la brouette patriote, la poussent même jusqu'au sommet de la pente — avec un peu d'aide au trait, que quel bras d'homme ne serait trop heureux de prêter ? — puis redescendent d'un bond avec elle et vont en chercher davantage ; leurs longues boucles et leurs tricolores rejetés en arrière par le vent : gracieuses comme les Heures rosées. Ô lorsque ce Soleil du soir tomba sur le Champ-de-Mars, teignit de feu les épais bosquets ombreux qui l'abritent de part et d'autre, frappa directement ces Dômes et ces quarante-deux Fenêtres de l'École militaire, et les fit tous d'or bruni — vit-il sur sa vaste route zodiacale autre spectacle pareil ? Un jardin vivant, tacheté et ponctué d'une telle floraison ; toutes les couleurs du prisme ; le plus beau mêlé amicalement au plus utile ; tous croissant et travaillant en frères, là, sous un seul sentiment chaud, ne fût-ce que pour quelques jours ; une fois, et jamais deux ! Mais la Nuit descend ; ces Nuits aussi, dans l'Éternité. Le Voyageur le plus pressé vers Versailles a retenu sa bride sur les hauteurs de Chaillot ; et regardé quelques instants par-dessus la Rivière, rapportant à Versailles ce qu'il avait vu, non sans larmes.<sup>298</sup>

Cependant, de tous les points de la boussole arrivent les Fédérés : ardents enfants du Midi, « qui se glorifient de leur Mirabeau » ; Montagnards du Jura au sang septentrional et réfléchi ; Bretons vifs, avec leur soudaineté gaélique ; Normands qu'on ne saurait duper dans un marché : tous animés maintenant d'un seul feu, le plus noble, celui du Patriotisme. Les frères parisiens marchent à leur rencontre ; avec solennités militaires, embrassements fraternels et hospitalité digne des âges héroïques. Ces Fédérés assistent aux Débats de l'Assemblée : les Galeries leur sont réservées. Ils participent aux travaux du Champ-de-Mars ; chaque nouvelle troupe mettra la main à la bêche, portera une hotte de terre sur l'Autel de la Patrie. Mais les fleurs de rhétorique — car c'est un Peuple gesticulant —, le sublime moral de ces Adresses à une auguste Assemblée, à un Restaurateur patriote ! Notre Capitaine breton des Fédérés s'agenouille même, dans un accès d'enthousiasme, et remet son épée ; les yeux mouillés devant un Roi aux yeux mouillés. Pauvre Louis ! Ceux-là, comme il le dit plus tard, furent parmi les jours lumineux de sa vie.

Il faut aussi des Revues ; revues royales des Fédérés, avec le Roi, la Reine et la Cour tricolore qui regardent : au minimum, s'il pleut, comme il arrive trop souvent, nos Volontaires fédérés défilent à travers les portes intérieures, tandis que la Royauté se tiendra au sec. Bien plus, si quelque arrêt se produit, les plus beaux doigts de France pourront vous prendre doucement par le revers et, d'une voix douce de flûte, demander : « Monsieur, de quelle Province êtes-vous ? » Heureux celui qui peut répondre, abaissant chevaleresquement la pointe de son épée : « Madame, de la Province sur laquelle régnaient vos ancêtres. » Cet heureux « Avocat provincial », devenu Fédéré provincial, sera récompensé d'un sourire de soleil et de ces paroles mélodieuses adressées au Roi : « Sire, voici vos fidèles Lorrains. » Plus réjouissant, en vérité, durant ces fêtes, est ce « bleu de ciel bordé de rouge » du Garde national que le noir et gris terne de l'Avocat provincial auquel les jours ouvrables nous avaient habitués. Car ce même Lorrain trois fois béni montera ce soir la garde à la porte d'une Reine et sentira qu'il pourrait mourir mille morts pour elle ; puis de nouveau à la porte extérieure, et même une troisième fois elle le verra — bien plus, il l'y contraindra ; présentant les armes avec emphase, « faisant de nouveau sonner son mousquet » : dans son salut il y aura encore un sourire de soleil, et ce petit Dauphin trop hâtif aux boucles blondes recevra cet avertissement : « Saluez donc, Monsieur, ne soyez pas impoli » ; après quoi elle sort, singulière, comme une brillante Voyageuse du Ciel, ou Planète avec sa petite Lune.<sup>299</sup>

Mais la nuit, lorsque le terrassement Patriote est terminé, figure-toi les droits sacrés de l'hospitalité ! Lepelletier Saint-Fargeau, simple sénateur privé mais riche de grands biens, a chaque jour ses « cent convives » ; la table du Généralissime Lafayette peut doubler ce nombre. Dans l'humble salon comme dans la salle élevée, la coupe de vin circule, couronnée par les sourires de la Beauté ; qu'il s'agisse de la Grisette au pas léger ou de la Dame qui vogue avec hauteur, car toutes deux possèdent également beauté et sourires précieux au brave.



## Chapitre XII — Bruit et fumée

Ainsi maintenant, en dépit des Aristocrates comploteurs, des terrassiers salariés paresseux et presque du Destin lui-même — car il a beaucoup plu —, le Champ-de-Mars, le 13 du mois, est enfin prêt ; nivelé, damé, étayé par une ferme maçonnerie ; et le Patriotisme peut s'y promener avec admiration, comme en répétition, car chaque tête porte quelque image inexprimable du lendemain. Priez le Ciel qu'il n'y ait pas de nuages. Mais quel nuage bien pire est celui-ci : une Municipalité égarée parle d'admettre le Patriotisme à la solennité — par billets ! Est-ce par billets que nous fûmes admis au travail et à ce qui produisit le travail ? Avons-nous pris la Bastille par billets ? Une Municipalité égarée reconnaît son erreur ; à minuit passé, des tambours roulants annoncent au Patriotisme qui se redresse à demi hors de ses draps qu'il sera sans billet. Rabats donc ton bonnet de nuit ; et, avec un grognement à demi articulé, significatif de plusieurs choses, rendors-toi pacifié. Demain est mercredi matin ; inoubliable dans les *fastes* du monde.

Le matin vient, froid pour un matin de juillet ; mais une telle fête ferait sourire le Groenland. Par chaque ouverture de cet Amphithéâtre national — car il a une lieue de circuit, percée d'entrées à intervalles convenables — afflue la foule vivante, couvrant espace après espace sans tumulte. L'École militaire possède galeries et dais voûtés, où Charpenterie et Peinture ont rivalisé, pour les Autorités supérieures ; des arcs de triomphe, à la Porte du côté de la Rivière, portent des inscriptions faibles peut-être, mais bien intentionnées et orthodoxes. Très haut au-dessus de l'Autel de la Patrie, suspendues à leurs grandes potences de fer, se balancent nos antiques Cassolettes, ou bassins d'encens ; dispensant de douces vapeurs d'encens — à qui, sinon à la Mythologie païenne, on ne voit pas. Deux cent mille Hommes patriotes, et, deux fois meilleures, cent mille Femmes patriotes, toutes parées et glorifiées comme on peut l'imaginer, sont assises dans ce Champ-de-Mars et attendent.

Quel tableau : ce cercle de Vie aux yeux brillants, étendu là-haut sur sa Pente à trente degrés ; appuyé, dirait-on, sur l'épaisse ombre de ces Arbres d'Avenue, car leurs troncs disparaissent sous la hauteur ; et au-delà rien que la verdure de la Terre d'Été, avec les lueurs des eaux ou les scintillements blancs des édifices de pierre : petite image ronde en émail au centre d'un tel vase — d'émeraude ! Vase qui n'est pas vide : les Coupoles des Invalides ne manquent pas de leur

population, ni les lointains Moulins de Montmartre ; sur le clocher le plus reculé et le beffroi de village invisible, des hommes se tiennent avec des longues-vues. Sur les hauteurs de Chaillot ondulent des groupes multicolores ; tout autour et au loin, sur toutes les hauteurs circulaires qui enveloppent Paris, c'est encore un Amphithéâtre plus ou moins peuplé, que l'œil se trouble à mesurer. Bien plus, des hauteurs, comme on l'a déjà indiqué, portent des canons ; et une batterie flottante de canons est sur la Seine. Lorsque l'œil défailira, l'oreille servira ; et toute la France n'est proprement qu'un Amphithéâtre : car dans la ville pavée comme dans le hameau sans pavé, les hommes marchent en écoutant, jusqu'à ce que le tonnerre assourdi se fasse entendre à leur horizon, afin qu'eux aussi commencent à jurer et à tirer !<sup>300</sup> Mais voici maintenant, au flot des musiques, assez de Fédérés — car ils se sont assemblés sur le boulevard Saint-Antoine ou dans ses environs, et viennent marchant à travers la Ville avec leurs Quatre-Vingt-Trois Bannières départementales, sous des bénédictions non bruyantes mais profondes ; voici l'Assemblée nationale, qui prend place sous son Dais ; voici la Royauté, qui prend place sur un trône près d'elle. Et Lafayette, sur son cheval blanc, est ici, avec tous les Fonctionnaires civiques ; et les Fédérés forment des danses, jusqu'à ce que leurs évolutions et manœuvres strictement militaires puissent commencer.

Évolutions et manœuvres ? Ne charge pas la plume mortelle de les décrire : l'Imagination vagabonde s'affaisse ; elle déclare que cela n'en vaut pas la peine. On tourne et l'on balaie, au pas lent, au pas rapide, au pas redoublé : le sieur Motier, ou Généralissime Lafayette — car ils ne font qu'un, et il est Général de France à la place du Roi pendant vingt-quatre heures —, le sieur Motier doit s'avancer, avec cette démarche chevaleresque sublime qui est la sienne ; monter solennellement les degrés de l'Autel de la Patrie, à la vue du Ciel et de la Terre qui respire à peine ; et, sous le grincement de ces Cassolettes oscillantes, « y appuyant fermement la pointe de son épée », prononcer le Serment *au Roi, à la Loi et à la Nation* — sans parler des « grains » et de leur circulation —, en son nom propre et au nom de la France armée. Sur quoi les bannières s'agitent et les acclamations suffisent. L'Assemblée nationale doit jurer, debout à sa place ; le Roi lui-même, d'une voix audible. Le Roi jure ; et maintenant que la voûte du ciel se fende de vivats ; que les citoyens affranchis s'embrassent, chacun frappant de bon cœur sa paume dans celle de son compagnon ; que les Fédérés armés fassent sonner leurs armes ; surtout, que cette batterie flottante parle ! Elle a parlé — aux quatre coins de la France. De hauteur en hauteur éclate le tonnerre ; faiblement entendu,

puissamment répété. Quelle pierre jetée dans quel lac ; en cercles qui *ne* s'affaiblissent pas. D'Arras à Avignon ; de <sup>G054</sup> Metz à Bayonne ! Sur Orléans et Blois il roule en récitatif de canons ; le Puy le beugle au milieu de ses montagnes de granit ; Pau, où se trouve le berceau-coquille du Grand Henri. À la lointaine Marseille, peut-on penser, le soir rougeoyant en est témoin ; par-dessus les eaux d'un bleu profond de la Méditerranée, le Château d'If teint de rouge lance, de la bouche de chaque canon, sa langue de feu ; et tout le peuple crie : Oui, la France est libre. Ô glorieuse France qui as ainsi éclaté en bruit et fumée universels, et atteint — le *Bonnet* phrygien de la Liberté ! Dans toutes les Villes, on peut aussi planter des Arbres de la Liberté, avec ou sans avantage. Ne disions-nous pas que c'est la plus haute extension atteinte par l'Art thespien sur cette Planète, ou peut-être qu'il puisse atteindre ?

L'Art thespien, malheureusement, faut-il encore l'appeler ; car regarde, sur ce Champ-de-Mars, avant qu'aucun serment puisse être prêté, toutes les Bannières nationales doivent être bénies. Opération des plus convenables ; car assurément, sans la bénédiction du Ciel accordée — disons même, cherchée de manière audible ou inaudible —, nulle bannière ni invention terrestre ne peut se montrer victorieuse : mais maintenant, quels moyens employer ? Par quel paratonnerre trois fois divin à la Franklin le feu miraculeux sera-t-il tiré du Ciel et descendra-t-il doucement, vivifiant, porteur de santé pour les âmes des hommes ? Hélas, par le plus simple des moyens : par Deux Cents Individus au crâne rasé, « en aubes blanches comme neige, ceints de tricolore », rangés sur les degrés de l'Autel de la Patrie ; et à leur tête, comme porte-parole, le Surveillant des Âmes Talleyrand-Périgord ! Ceux-ci feront office de paratonnerre miraculeux — aussi loin qu'ils le pourront. Ô vous, profonds Cieux d'azur, et toi, verte Terre qui nourris tout ; vous, Fleuves toujours coulants ; Forêts caduques qui mourrez et renaissiez sans cesse, comme les fils des hommes ; Montagnes de pierre qui mourez chaque jour sous chaque averse, et pourtant ne serez ni mortes ni nivelées avant des âges d'âges, ni ne renaîtrez, semble-t-il, qu'au milieu de nouvelles explosions du monde, de pareils bouillonnements et bouleversements tumultueux, avec vapeur à mi-chemin de la Lune ; ô toi, Tout mystique et insondable, vêtement et demeure de l'INNOMMÉ ; ô Esprit enfin de l'Homme, qui formes et modèles cet Insondable Innommable tel même que nous le voyons — n'y a-t-il pas là un miracle : qu'un mortel français ait, nous ne disons pas cru, mais prétendu imaginer qu'il croyait que Talleyrand et Deux Cents morceaux de calicot blanc pouvaient l'accomplir !

Ici pourtant, avec les Historiens attristés de ce jour, nous devons remarquer que soudain, tandis qu'*Episcopus* Talleyrand, longue étole, mitre et ceinture tricolore, ne faisait encore que gravir tant bien que mal les degrés de l'Autel pour accomplir son miracle, le Ciel matériel devint noir ; un vent du Nord, gémissant une humidité froide, se mit à chanter ; et il descendit un véritable déluge de pluie. Triste spectacle ! Les Sièges à trente degrés, tout autour de notre Amphithéâtre, se couvrent instantanément d'un toit de simples parapluies, trompeurs lorsqu'ils sont si serrés ; nos antiques Cassolettes deviennent des Pots à eau ; leur fumée d'encens s'en va en sifflant dans une bouffée de vapeur boueuse. Hélas, au lieu de vivats, il n'y a plus maintenant que le crépitement et le fracas furieux. Trois ou quatre cent mille individus humains sentent qu'ils possèdent une peau, heureusement *imperméable*. L'écharpe du Général ruisselle : comme toutes les bannières militaires s'affaissent et refusent de flotter, battant mollement, comme métamorphosées en bannières de fer-blanc peint ! Pis, bien pis : ces cent mille, au témoignage de l'Historien, parmi les plus belles de France ! Leurs mousselines neigeuses toutes éclaboussées et traînant dans la boue ; la plume d'autruche honteusement réduite à l'épîne dorsale d'une plume ; tous les bonnets ruinés, leur carton intérieur fondu en sa bouillie originelle : la Beauté ne nage plus, ornée de sa parure, comme la Déesse d'Amour cachée-révlée dans ses nuages de Paphos, mais lutte, désastreusement emprisonnée en elle — car « la forme se remarquait » ; et désormais seules valent les interjections sympathiques, les gloussements, les petits rires et la bonne humeur résolue. Un déluge ; une nappe ou colonne fluide de pluie incessante — telle que la mitre même de notre Surveillant doit être pleine ; non plus une mitre, mais un seau d'incendie rempli et fuyant sur sa tête révérende ! Sans s'en soucier, le Surveillant Talleyrand accomplit son miracle : la Bénédiction de Talleyrand, autre que celle de Jacob, repose sur les Quatre-Vingt-Trois drapeaux départementaux de France ; qui ondulent ou battent avec la gratitude nécessaire. Vers trois heures, le soleil reparait : les évolutions restantes peuvent se traiter sous des cieux brillants, quoique les décorations soient fort endommagées.<sup>301</sup>

Le mercredi, notre Fédération est consommée ; mais les fêtes durent toute la semaine et débordent sur la suivante. Fêtes telles qu'aucun Calife de Bagdad ni Aladin avec sa Lampe n'aurait pu les égaler. Il y a une Joute sur la Rivière, avec ses culbutes aquatiques, ses éclaboussures et ses éclats de rire ; l'abbé <sup>G033</sup> Fauchet, Fauchet-*Te Deum*, prêche pour sa part, dans « la rotonde de la Halle aux blés », une Harangue sur Franklin, pour qui l'Assemblée nationale s'est récemment

mise en noir pendant trois jours. Les tables de Motier et de Lepelletier gémissent encore sous les mets ; les toits retentissent de toasts patriotiques. Le cinquième soir, qui est le Sabbat chrétien, il y a un Bal universel. Paris, dehors et dedans, homme, femme et enfant, danse la gigue au son de la harpe et du violon à quatre cordes. L'homme à la tête la plus blanche fera encore un pas sous cette Lune inférieure ; les nourrissons sans parole, *infants* comme nous les appelons, *νήπια τέκνα*, poussent des cris dans les bras et étendent leurs petits membres engourdis et potelés — impatients d'acquérir des muscles, sans savoir pourquoi. La poutre la plus raide se plie plus ou moins ; toutes les solives craquent.

Ou bien, dehors, sur la poitrine même de la Terre, contemple les Ruines de la Bastille. Toutes éclairées de lampes, décorées d'allégories : un Arbre de la Liberté haut de soixante pieds ; et dessus un Bonnet phrygien de taille énorme, sous lequel le roi Arthur et sa Table ronde auraient pu dîner ! Dans les profondeurs de l'arrière-plan, une seule lampe lugubre rend vaguement visible l'une de vos cages de fer, à demi enterrée, et quelques pierres de Prison — la Tyrannie disparaissant vers le bas, tout entière partie sauf le bord de sa jupe ; le reste n'est que festons de lampes, arbres véritables ou de carton, à la ressemblance d'un bosquet de fées ; avec cette inscription, lisible en courant : « *Ici l'on danse.* » Comme l'avait obscurément annoncé Cagliostro,<sup>302</sup> charlatan prophétique des Charlatans, lorsqu'il quitta quatre ans plus tôt cette sinistre captivité — pour tomber dans une plus sinistre encore, celle de l'Inquisition romaine, et ne point la quitter.

Mais, après tout, qu'est cette affaire de Bastille auprès de celle des *Champs-Élysées* ! Là, vers ces Champs bien nommés Élyséens, tendent tous les pieds. Ils rayonnent comme le jour de lampes en festons ; de petites coupes d'huile, telles des lucioles multicolores, illuminent délicatement les plus hautes feuilles : des arbres y sont tout revêtus de feu diapré, jetant au loin une lueur dans le bois douteux. Là, sous le ciel libre, des Fédérés aux membres fermes, avec les plus belles amoureuses nouvellement trouvées, souples comme Diane mais sans la réserve ni l'humeur aigre de Diane, parcourent leurs joyeux méandres durant toute la nuit d'ambrosie ; les cœurs furent touchés et embrasés ; et rarement sans doute notre vieille Planète, dans cette immense Ombre conique qui « va par-delà la Lune et se nomme *Nuit* », avait-elle tendu les rideaux d'une telle Salle de bal. Ô si, selon Sénèque, les dieux eux-mêmes regardent d'en haut un homme bon luttant contre l'adversité et sourient, que doivent-ils penser de Vingt-Cinq

Millions d'hommes indifférents victorieux d'elle — pendant huit jours et davantage ?

De cette manière et d'autres pareilles, pourtant, la Fête des Piques s'est dansée jusqu'à épuisement ; les vaillants Fédérés reprenant le chemin de leur demeure vers tous les points de la boussole, les nerfs fiévreux, le cœur et la tête très échauffés ; quelques-uns d'entre eux même, tel le respectable ami âgé de Dampmartin, venu de Strasbourg, entièrement « consumé par les liqueurs » et vacillant vers l'extinction.<sup>303</sup> La Fête des Piques s'est dansée jusqu'au bout, est devenue défunte, fantôme de Fête ; — il n'en reste désormais que cette vision dans la mémoire des hommes ; et le lieu qui la connut — car la pente de ce Champ-de-Mars s'est effondrée jusqu'à la moitié de sa hauteur primitive<sup>304</sup> — ne la connaît plus. Assurément l'une des plus mémorables Grandes Marées nationales. Jamais ou presque jamais, comme nous l'avons dit, un Serment ne fut prêté avec pareille effusion du cœur, pareille emphase et pareille dépense de joie ; puis il fut irrémédiablement brisé avant l'an et jour. Ah, pourquoi ? Lorsque le jurer était si célestement joyeux, poitrine pressée contre poitrine, et Vingt-Cinq Millions de cœurs brûlant tous ensemble : ô Destinées inexorables, pourquoi ? — En partie *parce qu'il* fut juré avec un tel excès de joie ; mais surtout, en vérité, pour une raison plus ancienne : le Péché était entré dans le monde, et par le Péché la Misère ! Ces Vingt-Cinq Millions, si nous voulons y réfléchir, n'ont désormais, avec leur Bonnet phrygien, aucune force *au-dessus* d'eux pour les lier et les guider ; et il n'existe pas davantage en eux qu'auparavant de force directrice ni de règle de vie juste : comment alors, tandis qu'ils se précipitent tous à une telle *allure*, sur des routes inconnues, sans bride, vers aucun but, l'inexprimable tohu-bohu pourrait-il manquer ? Car la couleur de cette Terre et de son œuvre n'est véritablement pas le rose-Fédération : ce n'est pas par des explosions de noble-sentiment, mais avec une munition bien différente, que l'homme affrontera le monde.

Mais combien sage, dans tous les cas, de « ménager son feu » ; de le conserver plutôt au fond, comme chaleur radicale et bienfaisante ! Les explosions, fussent-elles les plus puissantes et les mieux dirigées, sont douteuses ; le plus souvent inutiles, toujours effroyablement prodigues : mais songe à un homme, à une Nation d'hommes, dépensant tout son stock de feu dans un seul Feu d'artifice artificiel ! Ainsi avons-nous vu de tendres noces — car les individus, comme les Nations, ont leurs Grandes Marées — célébrées par une explosion de triomphe et de désordre, devant laquelle les vieillards hochaient la tête. Mieux aurait valu

une grave allégresse ; car l'entreprise était grande. Tendre couple ! Plus vous vous sentez triomphants, victorieux du mal terrestre, qui semble tout aboli, plus vos yeux s'ouvriront de stupeur en découvrant que le mal terrestre existe encore. « Et pourquoi existe-t-il ? » crierez-vous chacun : « Parce que mon faux compagnon a trahi : le mal était aboli ; moi j'étais fidèle, et j'ai fait, ou j'aurais fait, ce que je devais. » Par quoi la lune de miel trop douce se change en longues années de vinaigre ; peut-être en vinaigre qui disloque, comme celui d'Hannibal.

Disons-nous donc que la Nation française a conduit la Royauté, ou cajolé et tourmenté la pauvre Royauté pour qu'elle la conduisît, vers l'Autel nuptial de la Patrie, d'une manière si excessivement douce ; et que, pour célébrer les noces avec l'éclat et la démonstration nécessaires, elle a, fort inconsidérément — brûlé son lit ?

#### FIN DU LIVRE PREMIER

.

THOMAS CARLYLE

## **LIVRE DEUXIÈME — NANCY**



## Chapitre I — Bouillé

À peine visible, à Metz, sur la frontière du Nord-Est, un certain brave Bouillé, dernier refuge de la Royauté dans toutes ses détresses et tous ses projets de fuite, a depuis de longs mois flotté par instants sous notre regard ; un nom, une ombre de brave Bouillé : regardons-le maintenant fixement quelque temps, jusqu'à ce qu'il prenne corps et devienne pour nous une personne. L'homme lui-même mérite un regard ; sa position et sa conduite en ces jours jetteront de la lumière sur bien des choses.

Car il en va de Bouillé comme de tous les Commandants français ; seulement à un degré plus marqué. La grande Fédération nationale, nous le devinons déjà, ne fut qu'un son creux, ou pis encore : un dernier et plus retentissant *Hip-hip-bourra* universel, les verres pleins, dans ce festin national de Lapithes qu'était la fabrication de la Constitution ; comme une bruyante négation de ce qui existait manifestement ; comme si, à force d'acclamations, on pouvait ne pas entendre l'Inévitable qui frappait déjà aux portes ! Cette nouvelle rasade nationale, peut-on dire, ne saurait qu'approfondir l'ivresse ; et plus fort elle jurera Fraternité, plus vite et plus sûrement elle conduira au Cannibalisme. Ah ! sous cet éclat et ce fracas fraternels, quel monde profond de discordes irréconciliables, pour un instant apaisées, pour un instant étouffées sous la cendre ! À peine les respectables Fédérés militaires ont-ils regagné leurs quartiers ; les plus inflammables, « mourant, consumés de liqueurs et de tendresse », ne se sont pas encore éteints ; l'éclat est à peine sorti des yeux, il flamboie encore dans toutes les mémoires — que vos discordes éclatent de nouveau, sensiblement plus sombres que jamais. Regardons Bouillé, et voyons comment.

Bouillé commande pour l'heure la Garnison de Metz, et, fort au loin, tout l'Est et le Nord ; un récent acte du Gouvernement, sanctionné par l'Assemblée nationale, l'ayant en effet nommé l'un de nos quatre Généraux suprêmes. Rochambeau et Mailly, hommes et Maréchaux de renom en ces jours, bien que de peu d'importance pour nous, sont deux de ses collègues ; le vieux Lückner, coriace et bavard, de peu d'importance lui aussi pour nous, sera probablement le troisième. Le marquis de Bouillé est un Loyaliste déterminé ; non pas hostile, à vrai dire, à une réforme modérée, mais résolu contre l'immodérée. Homme depuis longtemps suspect au Patriotisme ; qui plus d'une fois a donné du souci à l'auguste Assemblée ; qui, par exemple, ne voulut pas prêter le Serment national,

comme il y était tenu, mais l'ajourna toujours sous tel ou tel prétexte, jusqu'à ce qu'un autographe de la Majesté le lui demandât comme une faveur. Là, dans ce poste sinon d'honneur, du moins d'éminence et de danger, il attend, silencieux, concentré ; fort incertain de l'avenir. « Seul », dit-il, ou presque seul parmi toutes les anciennes Notabilités militaires, il n'a pas émigré ; mais il pense toujours, dans ses heures atrabilaires, qu'il ne lui restera rien d'autre à faire que de franchir les frontières. Il pourrait passer, mettons, à Trèves ou à <sup>G025</sup> Coblenz, où les Princes exilés prendront un jour leurs rangs ; ou bien au Luxembourg, où le vieux Broglie traîne et languit. N'y a-t-il pas encore le vaste Abîme brumeux de la Diplomatie européenne, où vos Calonne et vos Bréteuil commencent à flotter, vaguement discernables ?

Avec des perspectives et des desseins confus, sans mesure ; sans autre dessein clair que celui d'essayer encore de rendre quelque service à Sa Majesté, Bouillé attend ; luttant de son mieux pour garder son district loyal, ses troupes fidèles, ses garnisons pourvues. Il entretient encore avec son cousin Lafayette une mince correspondance diplomatique, par lettres et messagers : professions chevaleresques et constitutionnelles d'un côté, gravité et brièveté militaires de l'autre ; mince correspondance que l'on voit devenir toujours plus mince et plus creuse, jusqu'au bord du vide absolu.<sup>305</sup> Homme prompt, colérique, au discernement aigu, obstiné dans l'effort ; avec une résolution comprimée, explosive, avec de la valeur, voire une audace tête baissée : homme qui était davantage à sa place, défendant en lion ces Îles du Vent, ou, d'un bond de tigre militaire, arrachant Nevis et Montserrat aux Anglais — qu'ici, dans cette condition contenue, muselé et ligoté par des ficelles d'emballage diplomatiques ; guettant une guerre civile qui peut ne jamais venir. Peu d'années auparavant, Bouillé devait conduire une Expédition française aux Indes orientales et reconquérir, ou conquérir, Pondichéry et les Royaumes du Soleil : mais le monde entier a soudain changé, et lui avec le monde ; le Destin ne le voulut pas de cette manière, mais de celle-ci.

## Chapitre II — Arrérages et Aristocrates

En vérité, quant à l'aspect général des choses, Bouillé lui-même n'en augure rien de bon. Depuis ces anciens jours de la Bastille, et même auparavant, l'Armée française se trouve partout dans l'état le plus douteux, et chaque jour empire. La Discipline, qui est en tout temps une sorte de miracle et agit par la foi, s'effondra alors ; on ne voit pas qu'elle soit près de se relever. Les Gardes françaises jouèrent un jeu mortel ; mais comment ils le gagnèrent, et quels prix ils en portent, tous les hommes le savent. Dans ce renversement général, nous avons vu les Combattants salariés refuser de combattre. Les Suisses mêmes de Château-Vieux, qui sont à vrai dire une sorte de Suisses français, venus de Genève et du Pays de Vaud, ont, dit-on, refusé. Des déserteurs se glissèrent à travers les lignes ; Royal-Allemand lui-même avait l'air désolé, quoique ferme dans son dessein. En un mot, nous avons vu là le *Pouvoir militaire*, sous la forme du pauvre Besenval et de son Camp convulsif, ingouvernable, passer deux jours de martyr au Champ-de-Mars ; puis, se voilant pour ainsi dire « sous le nuage de la nuit », partir « par la rive gauche de la Seine » chercher ailleurs un refuge ; ce terrain étant manifestement devenu trop brûlant pour lui.

Mais quel nouveau terrain chercher, quel remède essayer ? Des quartiers « non infectés » : tel serait sans doute le plan, avec une rigueur judiciaire dans l'exercice. Hélas ! dans tous les quartiers et tous les lieux, de Paris jusqu'au hameau le plus reculé, il y a infection, contagion séditeuse : respirée, propagée par le contact et la conversation, jusqu'à ce que le soldat le plus obtus l'attrape ! Les hommes en uniforme parlent avec les hommes sans uniforme ; les hommes en uniforme lisent les journaux, et même y écrivent.<sup>306</sup> Il y a des pétitions ou remontrances publiques, des émissaires et associations privées ; il y a mécontentement, jalousie, incertitude, humeur sombre et soupçonneuse. Toute l'Armée française, fermentant dans une chaleur obscure, s'assombrit, de mauvais augure, ne promettant de bien à personne.

Ainsi donc, dans la dissolution et la révolte sociales générales, nous aurons cette forme la plus profonde et la plus lugubre : une Soldatesque révoltée ? Stérile et désolante à contempler est cette affaire de révolte sous tous ses aspects ; mais combien infiniment davantage lorsqu'elle prend l'aspect d'une mutinerie militaire ! L'instrument même de gouvernement et de contrainte, par lequel tout le reste était dirigé et maintenu en ordre, est devenu précisément le plus effrayant

et le plus illimité instrument de désordre ; tel l'élément du Feu, notre serviteur indispensable qui pourvoit à tout, lorsqu'il prend la *maîtrise* et devient incendie. Nous avons appelé la Discipline une sorte de miracle : n'est-il pas en effet miraculeux qu'un homme en meuve des centaines de milliers, dont chaque unité peut ne pas l'aimer et, prise seule, ne pas le craindre, mais doit pourtant lui obéir, aller ici ou là, marcher et s'arrêter, donner la mort et même la recevoir, comme si un Destin avait parlé ; et que le mot de commandement devienne, presque au sens littéral, un mot magique ?

Et ce mot magique, encore, qu'il soit une fois *oublié* ; que son charme soit une fois rompu ! Les légions d'esprits assidus et serviables se dressent alors contre vous comme des démons menaçants ; votre libre arène bien ordonnée devient un lieu de tumulte de la Fosse infernale, et le malheureux magicien est mis en pièces. Les foules militaires sont des foules avec des mousquets aux mains ; et aussi avec la mort suspendue au-dessus de leurs têtes, car la mort est la peine de la désobéissance et elles ont désobéi. Or, si toutes les foules sont proprement des frénésies et agissent frénétiquement, par accès fous de chaud et de froid, la rage farouche alternant de façon si incohérente avec la terreur panique, considère ce que sera ta foule militaire, avec ce conflit de devoirs et de peines, tourbillonnant entre remords et fureur, et, dans l'accès brûlant, des armes chargées à la main ! Pour le soldat lui-même, la révolte est effrayante, et le plus souvent peut-être digne de pitié ; et pourtant si dangereuse qu'on ne peut que la haïr, non la plaindre. Classe anormale de mortels, ces pauvres Tueurs salariés ! Avec une franchise qui paraît surprenante au Moraliste de notre temps, ils ont juré de devenir des machines ; et néanmoins ils sont encore en partie des hommes. Qu'aucune personne prudente en autorité ne leur rappelle ce dernier fait ; mais que toujours la force, que l'injustice surtout, s'arrête nettement en deçà du point où tout rebondit ! Les soldats, comme nous le disons souvent, se révoltent : sans cela, plusieurs choses transitoires en ce monde pourraient devenir éternelles.

Par-dessus la querelle générale que tous les fils d'Adam entretiennent avec leur lot ici-bas, les griefs de la Soldatesque française se réduisent à deux : premièrement, leurs Officiers sont des Aristocrates ; deuxièmement, ils les volent sur leur Solde. Deux griefs ; ou plutôt, pourrions-nous dire, un seul, capable d'en devenir cent ; car dans cette première proposition unique, que les Officiers sont des Aristocrates, quelle multitude de corollaires se tiennent prêts ! C'est une fontaine sans fond, toujours coulante, de griefs ; ce qu'on peut appeler une matière première générale de grief, d'où, jour après jour, se formera grief

individuel après grief individuel. Il y aura même une sorte de consolation à le voir ainsi prendre corps de temps à autre. Détournement de sa Solde ! Le voilà incarné, rendu tangible, dénonçable ; exhalable, ne fût-ce qu'en paroles de colère.

Car malheureusement cette grande fontaine de griefs existe bien : Aristocrates, presque tous nos Officiers le sont nécessairement ; ils l'ont dans le sang et dans les os. Par la loi du cas, nul ne peut prétendre devenir le plus pitoyable lieutenant de milice avant d'avoir vérifié, à la satisfaction du Roi-Lion, une Noblesse de quatre générations. Non pas seulement la Noblesse, mais quatre générations de Noblesse : cette dernière amélioration fut imaginée, en des années assez récentes, par un certain ministre de la Guerre fort accablé de demandes de commissions.<sup>307</sup> Amélioration qui soulagea le ministre de la Guerre accablé, mais fendit davantage encore la France en contrastes béants de Roture et de Noblesse, voire de Noblesse nouvelle et ancienne ; comme si déjà, avec votre nouvelle et votre ancienne, puis avec votre ancienne, plus ancienne et la plus ancienne, il n'y avait pas assez de contrastes et de discordances — dont les hommes voient et entendent maintenant le choc général, tous les contrastes allant ensemble au fond du singulier tourbillon ! Au fond, ou y allant ; avec tumulte, sans retour ; partout sauf dans la section militaire des choses ; et là, peut-on demander, espèrent-ils demeurer toujours au sommet ? Apparemment non.

Il est vrai qu'en temps de Paix extérieure, lorsqu'on ne combat pas et que l'on ne fait que l'exercice, cette question : Comment s'élève-t-on du rang ? peut sembler assez théorique. Mais au regard des Droits de l'Homme, elle est continuellement pratique. Le soldat a juré fidélité non seulement au Roi, mais à la Loi et à la Nation. Nos commandants aiment-ils la Révolution ? demandent tous les soldats. Malheureusement non : ils la haïssent et aiment la Contre-Révolution. De jeunes hommes à épauettes, le sang de qualité dans les veines, empoisonnés d'orgueil de qualité, reniflent ouvertement, avec une indignation qui lutte pour devenir mépris, devant nos Droits de l'Homme, comme devant quelque toile d'araignée nouvelle qu'on balaiera bientôt. Les vieux officiers, plus prudents, gardent le silence, lèvres closes et sans sourire ; mais on devine ce qui se passe au-dedans. Bien plus, qui sait si, sous le mot de commandement le plus plausible, ne se cache pas la Contre-Révolution elle-même, la vente aux Princes exilés et au Kaiser autrichien : des Aristocrates traîtres encapuchonnant la courte vue de nous autres hommes du commun ? — Ainsi travaille cette matière première générale de grief ; désastreuse ; engendrant, au lieu de confiance et de respect, la haine, le soupçon sans fin, l'impossibilité de commander et d'obéir. Et

maintenant que ce second grief, plus tangible, s'est articulé universellement dans l'esprit de l'homme du rang : Détournement de sa Solde ! Le détournement de l'espèce la plus méprisable existe, et existe depuis longtemps ; mais, à moins que les Droits de l'Homme nouvellement déclarés, et tous droits quelconques, ne soient une toile d'araignée, il n'existera plus.

Le Système militaire français semble mourir d'une triste mort suicidaire. Bien plus, le citoyen, comme il est naturel, se range contre le citoyen dans cette cause. Le soldat trouve une audience d'un nombre et d'une sympathie illimités parmi les basses classes Patriotes. Les hautes ne manquent pas davantage à l'officier. L'officier continue de s'habiller et de se parfumer pour telle triste *soirée* non émigrée qui peut encore se tenir ; et il dit ses malheurs — qui ne sont-ils pas ceux de la Majesté et de la Nature ? Il dit en même temps son gai défi, sa résolution fermement arrêtée. Les Citoyens, plus encore les Citoyennes, voient le droit et le tort ; le Système militaire ne mourra pas seul par suicide, mais beaucoup de choses avec lui. Comme on l'a dit, il reste possible un renversement plus profond que tout ce qu'on a encore vu : le plus profond *soulèvement* de la couche sulfureuse, noire et ardente, sur laquelle tout repose et tout croît !

Mais comment ces choses peuvent-elles agir sur le rude esprit du soldat, avec ses pédanteries militaires, son inexpérience de tout ce qui se trouve hors du terrain de parade ; inexpérience d'enfant, et pourtant férocité d'homme et véhémence de Français ! Depuis longtemps, des conciliabules secrets dans les salles de mess et les corps de garde, des regards aigres, mille petites vexations entre commandant et commandé mesurent partout la lassante journée militaire. Demande au capitaine Dampmartin ; authentique et ingénieux officier de cavalerie, homme de lettres ; qui aime le Règne de la Liberté, à sa manière, mais dont le cœur a souvent été blessé au vif, dans la brûlante région du Sud-Ouest et ailleurs ; qui a vu l'émeute, la bataille civile au grand jour et aux torches, et l'anarchie plus haïssable que la mort. Comment des Cavaliers insubordonnés, la boisson à la tête, rencontrent le capitaine Dampmartin et un autre sur les remparts, où il n'y a ni échappée ni sentier de côté ; et font ponctuellement le salut militaire, car nous les regardons avec calme, mais le font d'une manière brusque, presque insultante ; comment un matin ils « laissent toutes leurs chemises de peau de chamois » et les buffleteries superflues dont ils sont las, rangées en tas devant la porte du Capitaine ; ce dont « nous rions », comme rit l'âne en mangeant ses chardons ; bien plus, comment ils « nouent ensemble deux cordes à fourrage », au milieu d'imprécations universelles, avec l'intention

manifeste de pendre le Quartier-mâitre : tout cela, le digne Capitaine, le regardant à travers le rouge-et-noir d'une mémoire tendre et pleine de regret, l'a écrit d'une plume coulante.<sup>308</sup> Les hommes grondent dans un vague mécontentement ; les officiers jettent leur commission et émigrent de dégoût.

Ou bien interrogeons un autre Officier littéraire ; pas encore Capitaine ; seulement Sous-lieutenant, dans le Régiment d'Artillerie de La Fère : un jeune homme de vingt et un ans, non sans titre à parler ; son nom est *Napoléon Buonaparte*. Il s'est élevé à cette hauteur de Sous-lieutenance depuis l'École de Brienne, cinq ans auparavant ; « ayant été reconnu qualifié en mathématiques par Laplace ». Il séjourne à Auxonne, dans l'Ouest, durant ces mois ; non logé somptueusement — « dans la maison d'un Barbier, à la femme duquel il ne rendait pas le degré de respect accoutumé » ; ou même, de l'autre côté, au Pavillon, dans une chambre aux murs nus ; pour tout mobilier, un médiocre « lit sans rideaux, deux chaises, et dans l'embrasure d'une fenêtre une table couverte de livres et de papiers : son frère Louis dort sur un grossier matelas dans une pièce voisine ». Cependant il fait quelque chose de grand : il écrit son premier Livre ou Pamphlet — véhémement et éloquent *Lettre à M. Matteo Buttafuoco*, notre Député corse, qui n'est pas Patriote mais Aristocrate, indigne de la Députation. Joly, de Dole, est l'Éditeur. Le Sous-lieutenant littéraire corrige les épreuves ; « part à pied d'Auxonne, chaque matin à quatre heures, pour Dole : après avoir revu les épreuves, il partage avec Joly un déjeuner extrêmement frugal et se prépare aussitôt à regagner sa Garnison ; où il arrive avant midi, ayant ainsi parcouru plus de vingt milles au cours de la matinée ».

Ce Sous-lieutenant peut remarquer que, dans les salons, dans les rues, sur les grandes routes, dans les auberges, partout les esprits sont prêts à prendre feu. Qu'un Patriote, s'il paraît dans un salon ou au milieu d'un groupe d'officiers, risque fort d'être découragé, tant la majorité est grande contre lui ; mais qu'à peine est-il dans la rue ou parmi les soldats, il se sent de nouveau comme si toute la Nation était avec lui. Qu'après le fameux Serment *Au Roi, à la Nation et à la Loi*, il se produisit un grand changement ; qu'avant celui-ci, si on lui avait ordonné de tirer sur le peuple, lui, pour sa part, l'aurait fait au nom du Roi ; mais qu'après celui-ci, au nom de la Nation, il ne l'aurait pas fait. Que de même les officiers Patriotes, plus nombreux aussi dans l'Artillerie et le Génie qu'ailleurs, étaient en petit nombre ; mais qu'ayant les soldats de leur côté, ils gouvernaient le régiment et délivraient souvent leur frère officier Aristocrate du péril et de la détresse. Un jour, par exemple, « un membre de notre propre mess souleva la

foule en chantant, aux fenêtres de notre salle à manger, *Ô Richard, ô mon Roi* ; et je dus l'arracher à leur fureur ».<sup>309</sup>

Que le lecteur multiplie tout cela par dix mille et le répande, avec de légères variantes, sur tous les camps et toutes les garnisons de France. L'Armée française semble au bord de la mutinerie universelle.

Mutinerie universelle ! Il y a là de quoi faire frissonner le Constitutionnalisme Patriote et une auguste Assemblée. Il faut faire quelque chose ; mais ce qu'il faut faire, nul homme ne saurait le dire. Mirabeau propose même que la Soldatesque, étant arrivée à ce point, soit aussitôt licenciée, tous ses Deux cent quatre-vingt mille hommes, et organisée de nouveau.<sup>310</sup> Impossible, d'une manière si soudaine ! s'écrient tous les hommes. Et pourtant, littéralement, répondons-nous, cela est inévitable, d'une manière ou d'une autre. Une telle Armée, avec ses Nobles de quatre générations, sa Solde détournée et ses hommes nouant des cordes à fourrage pour pendre leur quartier-maître, ne peut subsister à côté d'une telle Révolution. Votre alternative est une lente dissolution chronique, déprimante, et une organisation nouvelle ; ou une dissolution rapide et décisive ; les agonies étendues sur des années ou concentrées en une heure. Avec un Mirabeau pour Ministre ou Gouverneur, on aurait choisi la seconde ; sans Mirabeau pour Gouverneur, ce sera naturellement la première.



### Chapitre III — Bouillé à Metz

Pour Bouillé, dans son cercle du Nord-Est, rien de tout cela n'est entièrement caché. Bien des fois, la fuite par-delà les frontières lui luit comme dernier guide au milieu d'un tel égarement ; néanmoins il demeure ici : s'efforçant toujours d'espérer le meilleur, non d'une organisation nouvelle, mais d'une heureuse Contre-Révolution et du retour à l'ancienne. Pour le reste, il lui paraît clair que cette Fédération nationale elle-même, et cette universelle prestation de serments et fraternisation du Peuple et des Soldats, ont causé « un mal incalculable ». Tant de choses qui fermentaient secrètement ont ainsi trouvé une issue et sont devenues publiques : Gardes nationaux et Soldats de ligne, s'embrassant solennellement sur tous les terrains de parade, buvant, jurant des serments patriotiques, tombent dans des processions de rue désordonnées, des exclamations et des hurrahs constitutionnels, non militaires. À cause de quoi le Régiment de Picardie, pour ne citer que lui, doit être rangé sur la place des casernes, ici à Metz, et vertement harangué par le Général lui-même ; mais il exprime son repentir.<sup>311</sup>

Au loin comme aux environs, ainsi qu'en témoignent les rapports, l'insubordination s'est mise à gronder toujours plus haut. On a vu des Officiers enfermés dans leurs salles de mess, assaillis de revendications bruyantes, non sans menaces. Le meneur insubordonné est congédié avec un « congé jaune », cette infamante chose jaune qu'on appelle *cartouche jaune* ; mais dix nouveaux meneurs se lèvent à sa place, et la cartouche jaune cesse d'être tenue pour déshonorante. « Dans les quinze jours », ou au plus tard dans le mois qui suit cette sublime Fête des Piques, toute l'Armée française, réclamant ses Arrérages, formant des Clubs de lecture, fréquentant des Sociétés populaires, se trouve dans un état que Bouillé ne peut nommer autrement que mutinerie. Bouillé le sait comme peu d'autres ; et parle d'après une terrible expérience. Prenons un exemple au lieu de plusieurs.

C'est encore un des premiers jours d'août, dont la date précise est maintenant introuvable, lorsque Bouillé, sur le point de partir pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, est une fois encore appelé soudainement aux casernes de Metz. Les soldats se tiennent rangés en ordre de bataille, mousquets chargés, tous les officiers présents par contrainte ; et ils exigent, avec une insistance à mille voix, que leurs arrérages soient payés. Picardie était repentant ; mais nous voyons qu'il

a rechuté : le vaste espace hérisse et assombrit de simples hommes armés en mutinerie. Le brave Bouillé s'avance vers le Régiment le plus proche, ouvre ses lèvres de commandement pour haranguer ; n'obtient rien qu'une discordance plaintive et indignée, et le bruit de tant de milliers de livres légalement dues. Le moment est éprouvant ; il y a maintenant quelque dix mille soldats à Metz, et un seul esprit semble s'être répandu parmi eux.

Bouillé est ferme comme le diamant ; mais que fera-t-il ? Un Régiment allemand, nommé Salm, passe pour être de meilleure humeur : néanmoins Salm aussi peut avoir entendu le précepte *Tu ne voleras point* ; Salm aussi peut savoir que l'argent est de l'argent. Bouillé marche avec confiance vers le Régiment de Salm, prononce des paroles confiantes ; mais ici encore on lui répond par le cri de quarante-quatre mille livres et quelques sous. Cri qui devient toujours plus vociférant, à mesure que monte l'humeur de Salm ; cri qui, puisqu'il ne produira ni argent ni promesse d'argent, se termine par le vaste bruissement simultané des mousquets mis à l'épaule, et par une marche résolue au pas accéléré de Salm — vers la maison de son Colonel, dans la rue voisine, pour y saisir les drapeaux et la caisse militaire. Ainsi fait Salm, pour sa part ; fort dans la foi que *meum* n'est pas *tuum*, et que de beaux discours ne sont pas quarante-quatre mille livres et quelques sous.

Impossible à retenir ! Salm frappe le sol au pas militaire, dévorant rapidement le chemin. Bouillé et les officiers, tirant l'épée, doivent s'élancer au double *pas de charge*, ou courir de manière non militaire, pour prendre les devants ; se poster sur l'escalier extérieur et s'y tenir avec ce qu'ils ont de défi à la mort et d'acier tranchant ; Salm s'enroulant férocement, rang après rang, en face d'eux, dans une humeur que nous pouvons imaginer et qui, heureusement, n'est pas encore montée jusqu'au degré meurtrier. Là se tiendra Bouillé, certain au moins du dessein d'un homme ; dans un calme sombre, attendant l'issue. Tout ce que peut faire le plus intrépide des hommes et des généraux est fait. Bouillé, bien qu'un piquet barricade chaque extrémité de la rue et que la mort soit sous ses yeux, parvient à faire chercher un Régiment de Dragons avec ordre de charger : les officiers de dragons montent ; les hommes ne le veulent pas : il n'y a là pour lui aucun espoir. La rue, comme nous le disons, barricadée ; toute la Terre fermée au-dehors, seulement la Voûte céleste indifférente au-dessus : ça et là peut-être un propriétaire timide regardant par la fenêtre, avec une prière pour Bouillé ; une Canaille abondante, sur le pavé, avec une prière pour Salm : là se tiennent les deux partis — comme des chars bloqués dans un étroit passage ; comme des lutteurs

enlacés dans une prise immobile ! Deux heures ils se tiennent ainsi ; l'épée de Bouillé brillant à sa main, une résolution adamantine assombrissant ses sourcils : deux heures aux horloges de Metz. Sombre et silencieux se tient Salm, avec des éclats de fracas ; mais il ne tire pas. La Canaille, de temps à autre, pousse quelque grenadier à coucher son mousquet en joue contre le Général ; qui le regarde comme le ferait un Général de bronze ; et toujours quelque caporal ou quelque autre relève l'arme.

C'est dans cette attitude remarquable, debout sur cet escalier pendant deux heures, que le brave Bouillé, longtemps ombre, se lève visiblement pour nous hors de l'obscurité et devient une personne. Pour le reste, puisque Salm ne l'a pas abattu au premier instant et qu'en lui-même il n'y a aucune variabilité, le danger diminuera. Le Maire, « homme infiniment respectable », avec ses Municipaux et leurs écharpes tricolores, finit par obtenir l'entrée ; remontrance, péroration, promet ; persuade Salm de regagner ses casernes. Le lendemain, notre respectable Maire prêtant l'argent, les officiers versent comptant la *moitié* de la somme demandée. Par cette liquidation, Salm s'apaise, et pour le moment tout est étouffé, autant qu'il se peut.<sup>312</sup>

Des scènes pareilles à celle de Metz, ou des préparatifs et démonstrations qui y tendent, sont universels en France : Dampmartin, avec ses cordes à fourrage nouées et ses vestes de chamois empilées, est à Strasbourg dans le Sud-Est ; en ces mêmes jours, ou plutôt ces mêmes nuits, Royal-Champagne crie « *Vive la Nation, au diable les Aristocrates* », avec quelque trente chandelles allumées, à Hesdin, dans le lointain Nord-Ouest. « La garnison de Bitche, dit avec regret le député Rewbell, sortit de la ville, tambours battants ; déposa ses officiers ; puis rentra dans la ville, le sabre à la main. »<sup>313</sup> Une Assemblée nationale ne devrait-elle pas s'occuper de tels objets ? La France militaire est partout pleine d'une humeur aigre et inflammatoire, qui s'exhale en fumée, de cette manière ou d'une autre : tout un continent d'étope fumante ; qui, soufflé ici ou là par quelque vent de colère, pourrait si aisément s'embraser, devenir un continent de feu !

Le Patriotisme constitutionnel est naturellement saisi d'une profonde alarme devant ces choses. L'auguste Assemblée siège et délibère avec diligence ; n'ose aucunement se résoudre, avec Mirabeau, à un licenciement et une extinction instantanés ; trouve qu'une suite de palliatifs est plus facile. Mais au moins, et au minimum, ce grief des Arrérages sera redressé. Un plan, dont on fit grand bruit en ces jours sous le nom de « Décret du Six Août », a été imaginé pour cela. Des Inspecteurs visiteront toutes les armées ; et, avec certains caporaux élus et des

« soldats sachant écrire », vérifieront quels arrérages et détournements sont dus, et les feront acquitter. Bien, si de cette façon la chaleur fumante se refroidit ; si elle n'est pas, comme nous le disons, trop ventilée, ou, par des étincelles et quelque collision, envoyée *en l'air* !

.

## Chapitre IV — Arrérages à Nancy

Il faut toutefois remarquer que, de tous les districts, celui de Bouillé paraît le plus inflammable. C'était toujours vers Bouillé et Metz que la Royauté voulait fuir : l'Autriche est proche ; ici plus qu'ailleurs, le Peuple désuni doit regarder par-dessus les frontières, dans une mer obscure de Politiques et de Diplomaties étrangères, avec espoir ou appréhension, avec une exaspération mutuelle.

Ce n'est que tout récemment que certaines troupes autrichiennes, traversant paisiblement un angle de cette région, semblèrent réaliser une Invasion ; et, de tous les vents, le mousquet à l'épaule, quelque trente mille Gardes nationaux se précipitèrent vers Stenay pour demander ce qu'il en était.<sup>314</sup> L'affaire se révéla de pure diplomatie ; le Kaiser autrichien, pressé d'atteindre la Belgique, avait négocié ce raccourci. L'infini mouvement obscur de la Politique européenne agita un pan de sa robe au-dessus de ces espaces en passant son chemin ; comme l'ombre passagère d'un condor ; et il s'ensuivit un tel envol ailé de trente mille hommes, avec gloussements et cocoricos mêlés ! Car, par-dessus tout, ce peuple, comme nous l'avons dit, est fort divisé : les Aristocrates abondent ; le Patriotisme doit surveiller à la fois les Aristocrates et les Autrichiens. C'est la Lorraine, cette région ; moins illuminée que la vieille France : elle se souvient d'anciens Féodalismes ; bien plus, de mémoire d'homme, elle eut une Cour et un Roi à elle, ou plutôt la splendeur d'une Cour et d'un Roi, sans le fardeau. Et, à l'inverse, la Société-Mère qui siège dans l'Église des Jacobins à Paris a ici des Filles dans les Villes ; aux langues aiguës, poussées jusqu'à l'acrimonie : considère comment le souvenir du bon roi Stanislas et des âges de Féodalisme impérial peut s'accorder avec ce nouvel Évangile acide, et quelle virulence de discorde peut en naître ! Dans tout cela, la Soldatesque, officiers d'un côté, hommes du rang de l'autre, prend part, et désormais la part principale ; Soldatesque d'autant plus brûlante ici qu'elle y est plus dense, la Province frontière en exigeant davantage.

Ainsi se tient la Lorraine ; mais plus spécialement encore sa capitale. L'agréable Ville de Nancy, qu'aime le Féodalisme fané, où le roi Stanislas habita et brilla en personne, possède une Municipalité Aristocrate, et aussi une Société-Fille : elle compte quelque quarante mille âmes divisées ; et trois grands Régiments, dont l'un est le suisse Château-Vieux, cher au Patriotisme depuis qu'il refusa de combattre, ou qu'on le crut tel, aux jours de la Bastille. Ici, malheureusement, toutes les influences mauvaises semblent se rencontrer et se

concentrer ; ici, plus qu'en aucun lieu, jalousie et chaleur peuvent se développer. Depuis de longs mois, en conséquence, homme est dressé contre homme, Lavé contre Non-Lavé ; Soldat patriote contre Capitaine aristocrate, toujours plus amèrement ; et un long compte de rancunes s'est accumulé.

Rancunes nommables, et aussi innommables : car la Colère a une nature ponctuelle ; et chaque jour, ne fût-ce que par des regards, des tons de voix, les plus petites commissions ou omissions, elle inscrira quelque chose au compte, sous la rubrique des divers, qui enfle toujours le total. Par exemple, en avril dernier, dans ces temps de Fédération préparatoire, lorsque Gardes nationaux et Soldats juraient partout fraternité et que toute la France se fédérait localement, se préparant à la grande Fête nationale des Piques, on observa que ces Officiers de Nancy jetaient de l'eau froide sur toute l'affaire fraternelle ; qu'ils commencèrent par se tenir en arrière et ne pas paraître à la Fédération de Nancy ; qu'ils parurent ensuite, mais en simple *redingote* et petite tenue, à peine avec une chemise propre ; bien plus, que l'un d'eux, au moment solennel où passaient en flottant les Couleurs nationales, saisit, sans nécessité visible, l'occasion de *cracher*.<sup>315</sup>

Petits « divers suivant journal », mais incessants ! La Municipalité Aristocrate, qui prétend être Constitutionnelle, se tient la plupart du temps tranquille ; non la Société-Fille, les cinq mille Patriotes mâles adultes du lieu, moins encore les cinq mille femelles ; non la jeune Noblesse de quatre générations, moustachue ou imberbe, à épaulettes ; non les sombres Suisses patriotes de Château-Vieux, l'infanterie effervescente du Régiment du Roi, les brûlants cavaliers de Mestre-de-Camp ! Nancy murée, qui se tient si claire et si nette, avec ses rues droites, ses places spacieuses et l'Architecture de Stanislas, sur le fertile alluvion de la Meurthe ; si claire, au milieu des champs de blé jaunes de ces Mois de Moisson — n'est intérieurement qu'un repaire de discorde, d'anxiété, d'inflammabilité, peu éloigné d'exploser. Que Bouillé y prenne garde. Si cette chaleur militaire universelle, que nous comparons à un vaste continent d'étoupe fumante, prend feu quelque part, c'est ici, en Lorraine et à Nancy, que sa barbe risque le plus aisément d'en être roussie.

Bouillé, pour sa part, est assez occupé, mais seulement à la surveillance générale ; faisant sortir de Metz son Salm pacifié et tous les autres Régiments encore tolérables, pour les conduire vers les villes et villages du sud ; aux Cantonnements ruraux, comme à Vic, Marsal et alentour, près des eaux tranquilles ; où le fourrage des chevaux abonde, où le terrain de parade est isolé,

où la faculté spéculative du soldat peut être apaisée par l'exercice. Salm, comme nous l'avons dit, ne reçut que la moitié de ses arrérages ; naturellement non sans gronder. Néanmoins, cette scène de l'épée tirée peut, après tout, avoir élevé Bouillé dans l'esprit de Salm ; car les hommes et les soldats aiment l'intrépidité et la décision rapide, inflexible, même lorsqu'ils en souffrent. N'est-ce pas, en vérité, fondamentalement, la qualité des qualités chez un homme ? Qualité qui, seule, est presque rien, puisque les animaux inférieurs, ânes, chiens, voire mulets, la possèdent ; mais qui, dans une juste combinaison, est la base indispensable de tout.

De Nancy et de ses chaleurs, Bouillé, commandant de l'ensemble, ne sait rien de particulier ; il comprend en général que les troupes de cette Ville sont peut-être les *pires*.<sup>316</sup> Les Officiers y ont tout pour eux, comme ils l'ont depuis longtemps, et malheureusement semblent mal s'en acquitter. « Cinquante congés jaunes », distribués en une seule fois, indiquent assurément des difficultés. Mais que devait penser le Patriotisme de certains Fusiliers, habiles au jeu de l'épée, « lancés », ou supposés lancés, « pour insulter le Club des Grenadiers », Grenadiers réfléchis et spéculatifs, et leur salle de lecture ? Avec des cris, des huées ; jusqu'à ce que le Grenadier spéculatif tirât lui aussi son arme blanche ; et qu'il s'ensuivît batterie et duels ! Bien plus, des bretteurs de la même espèce ne sont-ils pas « envoyés » visiblement, ou présumablement envoyés, tantôt sous l'habit de Soldats pour chercher querelle aux Citoyens ; tantôt déguisés en Citoyens pour chercher querelle aux Soldats ? Car un certain Roussière, expert en escrime, fut pris sur le fait ; quatre Officiers, probablement de tendre jeunesse, l'excitant, lesquels s'enfuirent alors précipitamment ! Le maître d'armes Roussière, traîné au corps de garde, reçut une sentence de trois mois de prison : mais ses camarades demandèrent un « congé jaune » pour *lui*, de tous les hommes ; bien plus, ils le produisirent ensuite à la parade ; le coiffèrent d'un casque de papier portant l'inscription *Isariote* ; le conduisirent à la porte de la Ville ; et là lui ordonnèrent sévèrement de disparaître pour toujours.

Sur tous ces soupçons, accusations et procédés bruyants, et sur assez d'autres semblables qui s'accumulaient continuellement, l'Officier ne pouvait que regarder avec une indignation méprisante ; peut-être l'exprimer avec mépris en paroles, et « peu après passer chez les Autrichiens ».

Ainsi, lorsqu'on en vient ici comme ailleurs à la question des Arrérages, l'humeur et la procédure sont des plus amères : le Régiment de Mestre-de-Camp obtient, au milieu de fortes clameurs, quelque trois louis d'or par homme —

qu'il faut, comme d'ordinaire, emprunter à la Municipalité ; les Suisses de Château-Vieux demandent la même chose, mais reçoivent à la place d'instantanés coups de *courroie*, ou du martinet à neuf lanières, suivis des sifflets insupportables des femmes et des enfants ; le Régiment du Roi, malade d'une espérance trop longtemps différée, finit par saisir sa caisse militaire et la conduit aux quartiers, mais le lendemain la ramène, par des rues tout entières frappées de silence : parades sans ordre et clameurs, non sans liqueurs fortes ; objurgations, insubordination ; votre Arrangement militaire en rangs allant tout entier — comme disent les Typographes de caractères composés en pareil cas — rapidement *en pâte* !<sup>317</sup> Tel est Nancy dans ces premiers jours d'août ; la sublime Fête des Piques n'a pas encore un mois.

Le Patriotisme constitutionnel, à Paris et ailleurs, peut bien trembler à la nouvelle. Le ministre de la Guerre Latour du Pin court, hors d'haleine, à l'Assemblée nationale, avec un message écrit disant que « tout brûle, *tout brûle, tout presse* ». L'Assemblée nationale, sous l'éperon de l'instant, rend tel *Décret* et tel « ordre de se soumettre et de se repentir » qu'il réclame ; si cela peut servir à quelque chose. D'autre part, le Journalisme, par toutes ses gorges, pousse une clameur rauque, condamnatoire, élégiaque et approbatrice. Les Quarante-huit Sections élèvent la voix ; le sonore Brasseur, ou nommons-le maintenant *Colonel* <sup>G076</sup> Santerre, ne se tait pas dans le Faubourg Saint-Antoine. Car, pendant ce temps, les Soldats de Nancy ont envoyé une Députation de Dix, munie de documents et de preuves ; qui racontera une autre histoire que celle du « tout brûle ». Ces Dix députés, avant même qu'ils atteignent la Salle de l'Assemblée, l'assidu Latour du Pin les ramasse et, sur mandat du maire Bailly, les jette en prison ! Très inconstitutionnellement ; car ils avaient des congés d'officiers. Sur quoi Saint-Antoine, dans une incertitude indignée de l'avenir, ferme ses boutiques. Bouillé est-il donc un traître, vendu à l'Autriche ? Dans ce cas, ces pauvres sentinelles du rang se sont révoltées principalement par Patriotisme ?

Une nouvelle Députation, de Gardes nationaux cette fois, part de Nancy pour éclairer l'Assemblée. Elle rencontre les anciens Dix députés revenant, tout à fait inopinément *non* pendus ; et poursuit dès lors avec de meilleures perspectives, mais n'obtient rien. Députations, Messagers du Gouvernement, Ordonnances au galop, Alarmes, Rumeurs à mille voix vibrent continuellement ; en arrière et en avant — semant la distraction. Ce n'est que dans la dernière semaine d'août que M. de <sup>G046</sup> Malseigne, choisi comme Inspecteur, descend enfin sur la scène de la mutinerie ; avec l'Autorité, avec de l'argent et le « Décret



du Six Août ». Il verra maintenant ces Arrérages liquidés, justice rendue, ou du moins le tumulte étouffé.

.

## Chapitre V — L'Inspecteur Malseigne

De l'Inspecteur Malseigne, nous distinguons par lumière directe qu'il est « d'une stature herculéenne » ; et nous inférons, avec probabilité, qu'il a un aspect farouche et moustachu — car les Officiers *Royalistes* laissent maintenant la lèvre supérieure non rasée ; qu'il possède un indomptable cœur de taureau ; et aussi, malheureusement, une épaisse tête de taureau.

Le mardi 24 août 1790, il ouvre la session comme Commissaire inspecteur ; rencontre ces « caporaux élus et soldats sachant écrire ». Il trouve les comptes de Château-Vieux complexes ; exigeant délai et renvoi : il se met à haranguer, à réprimander ; finit au milieu de grondements audibles. Le lendemain matin, il reprend la session, non à l'Hôtel de Ville comme le conseillaient les prudents Municipaux, mais de nouveau aux casernes. Malheureusement Château-Vieux, qui a grondé toute la nuit, ne veut plus entendre parler de délai ni de renvoi ; de la réprimande de son côté, on passe à l'intimidation — à laquelle répondent les cris continuels : « *Jugez tout de suite* » ; sur quoi M. de Malseigne veut partir en colère. Mais voici : Château-Vieux, qui fourmille dans toute la cour de la caserne, a des sentinelles à chaque porte ; M. de Malseigne, exigeant de sortir, ne le peut, quoique le commandant Denoue le soutienne ; il ne peut obtenir que « *Jugez tout de suite* ». Voici un nœud !

M. de Malseigne, au cœur de taureau, tire son épée ; et forcera la sortie. Confuse crépitation. L'épée de M. de Malseigne se brise ; il saisit celle du commandant Denoue : la sentinelle est blessée. M. de Malseigne, qu'on répugne à tuer, force bien la sortie — suivi par Château-Vieux tout en désordre ; spectacle pour Nancy. M. de Malseigne marche d'un pas vif, mais ne court jamais ; se retournant de temps en temps, avec menaces et mouvements d'escrime ; et atteint ainsi, sans blessure, la maison de Denoue ; maison que Château-Vieux, dans une grande agitation, investit — empêché pour l'heure d'entrer par une foule d'officiers rangés sur l'escalier. M. de Malseigne se retire par des voies détournées vers l'Hôtel de Ville, troublé mais intrépide ; au milieu d'une escorte de Gardes nationaux. De l'Hôtel de Ville, le lendemain, il émet de nouveaux ordres, de nouveaux plans d'accommodement avec Château-Vieux ; aucun de ceux-ci n'est écouté par Château-Vieux : sur quoi, finalement, au milieu d'un bruit suffisant, il émet l'ordre que Château-Vieux marchera le lendemain matin et prendra quartier à Sarrelouis. Château-Vieux refuse absolument de marcher ;

M. de Malseigne « prend *acte* », protestation notariale en bonne forme, de ce refus — si heureusement cela peut lui servir.

C'est la fin du jeudi ; et, en vérité, de l'Inspection de M. de Malseigne, qui a duré quelque cinquante heures. À ce point, en cinquante heures, l'a-t-il malheureusement conduite. Mestre-de-Camp et le Régiment du Roi pendent, pour ainsi dire, en flottant : Château-Vieux est tout à fait parti, de la manière que nous voyons. Pendant la nuit, un Aide-de-camp de Lafayette, stationné ici pour pareille urgence, envoie de rapides émissaires au loin, convoquer les Gardes nationaux. Le sommeil du pays est rompu par le claquement des sabots, par de forts coups fraternels aux portes ; partout le Patriote constitutionnel doit saisir son attirail de combat et prendre la route de Nancy.

Et ainsi l'Inspecteur herculéen a siégé tout le jeudi, au milieu de Municipaux frappés de terreur, centre d'un bruit confus : tout le jeudi, le vendredi et jusqu'au samedi vers midi. Château-Vieux, malgré la protestation notariale, ne marchera pas d'un pas. Jusqu'à quatre mille Gardes nationaux tombent goutte à goutte ou affluent ; incertains de ce qu'on attend d'eux, plus incertains encore de ce qu'on obtiendra d'eux. Car tout est incertitude, commotion et soupçon : le bruit court que Bouillé, qui commence à se remuer dans les Cantonnements ruraux de l'est, n'est qu'un traître Royaliste ; que Château-Vieux et le Patriotisme sont vendus à l'Autriche, dont ce dernier M. de Malseigne est probablement quelque agent. Mestre-de-Camp et Roi flottent plus douteusement encore : Château-Vieux, loin de marcher, « agite des drapeaux rouges hors de deux voitures », d'une manière passionnée, dans les rues ; et le lendemain matin répond à ses Officiers : « Payez-nous donc ; et nous marcherons avec vous jusqu'au bout du monde ! »

Dans ces circonstances, vers midi le samedi, M. de Malseigne pense qu'il serait peut-être bon d'inspecter les remparts — à cheval. Il monte donc, avec une escorte de trois cavaliers. À la porte de la ville, il ordonne à deux d'entre eux d'attendre son retour ; et avec le troisième, cavalier sur lequel on peut compter, il — galope vers Lunéville ; où se trouve un certain Régiment de Carabiniers qui n'est pas encore en état de mutinerie ! Les deux cavaliers laissés derrière deviennent bientôt inquiets ; découvrent ce qu'il en est et donnent l'alarme. Mestre-de-Camp, au nombre de cent, selle dans une hâte frénétique, comme s'il était vendu à l'Autriche ; sort au galop pêle-mêle à la poursuite de son Inspecteur. Et ainsi ils éperonnent, et l'Inspecteur éperonne ; courant avec bruit et tintement dans la vallée de la Meurthe, vers Lunéville et le soleil de midi : à travers un pays étonné ; presque, en vérité, à travers leur propre étonnement.

Quelle chasse, à la manière d'Actéon — chasse que cet Actéon de Malseigne *gagne* heureusement. Aux armes, Carabiniers de Lunéville : pour châtier des hommes mutinés, insultant votre Officier général, insultant vos propres quartiers ; — surtout, tirez *vite*, de peur qu'il y ait pourparlers et que vous refusiez de tirer ! Les Carabiniers tirent vite, faisant explosion sur les premiers traînards de Mestre-de-Camp ; qui reculent à l'éclair même et se replient précipitamment sur Nancy, dans un état peu éloigné de la distraction. Panique et fureur : vendus à l'Autriche sans un *si* ; tant par régiment, les sommes mêmes peuvent être précisées ; et le traître Malseigne s'est enfui ! Au secours, ô Ciel ; au secours, ô Terre — Patriotes non lavés ; vous aussi, vous êtes vendus comme nous !

L'effervescent Régiment du Roi amorce ses fusils, Mestre-de-Camp selle tout entier : le commandant Denoue est saisi, jeté en prison avec une « blouse de toile » (*sarreau de toile*) autour de lui ; Château-Vieux fait sauter les magasins ; distribue « trois mille fusils » à un peuple Patriote : l'Autriche fera une chaude affaire. Hélas ! les malheureux chiens de chasse, comme nous l'avons dit, ont *chassé au loin* leur chasseur ; et maintenant courent en hurlant et donnant de la voix, sur quelle piste ils ne savent ; presque enragés !

Et ainsi se produit une marche tumultueuse d'hommes, à travers la nuit ; avec halte sur les hauteurs de Flinval, d'où l'on peut voir Lunéville tout illuminé. Puis il y a pourparler, à quatre heures du matin ; et nouveau pourparler ; finalement, accord : les Carabiniers cèdent ; Malseigne est livré, avec excuses de toutes parts. Après de longues heures confuses et épuisantes, on le met même en route ; tous les Lunévillois sortant, en ce dimanche oisif, pour voir pareil départ : retour des mutins de Mestre-de-Camp avec leur Inspecteur captif. Mestre-de-Camp marche donc ; les Lunévillois regardent. Voyez ! au coin de la première rue, notre Inspecteur bondit de nouveau au loin, cœur de taureau qu'il est ; au milieu des coups de sabre, du crépitemment des mousquets ; et s'échappe au grand galop, avec seulement une balle logée dans son justaucorps de buffle. L'homme herculéen ! Et pourtant c'est une évasion sans objet. Car les Carabiniers, auprès desquels, après la plus rude chevauchée dominicale dont on garde mémoire, il est revenu en décrivant un cercle, « délibèrent près de leurs feux de garde nocturnes » ; délibèrent de l'Autriche, des traîtres et de la rage de Mestre-de-Camp. De sorte que, dans l'ensemble, le spectacle suivant que nous avons est celui de M. de Malseigne, le lundi après-midi, traversant avec son cœur de taureau les rues de Nancy ; dans une voiture découverte, un soldat debout au-dessus de lui, l'épée

nue ; au milieu des « furies des femmes », des haies de Gardes nationaux et de la confusion de Babel : vers la Prison, à côté du commandant Denoue ! Tel est finalement le logement de l'Inspecteur Malseigne.<sup>318</sup>

Assurément, il est temps que Bouillé approche. Le Pays tout alentour, alarmé par les feux de garde, les villes illuminées, les marches et les déroutes, n'a pas dormi depuis plusieurs nuits. Nancy, avec ses Gardes nationaux incertains, ses fusils distribués, ses soldats mutinés, sa noire panique et sa colère chauffée au rouge, n'est pas une Ville mais un Bedlam.

.

## Chapitre VI — Bouillé à Nancy

Hâte-toi d'apporter du secours, brave Bouillé : si un prompt secours ne vient pas, tout maintenant, en vérité, « brûle » ; et peut brûler — jusqu'à quelles longueurs, jusqu'à quelles largeurs ! Beaucoup, en ces heures, dépend de Bouillé ; selon ce qui va lui arriver, l'Avenir tout entier peut aller de cette manière ou de cette autre. Si, par exemple, il s'attardait à douter et ne venait pas ; s'il venait et échouait : toute la Soldatesque de France s'embrasant en mutinerie, les Gardes nationaux allant les uns de ce côté, les autres de celui-là ; le Royalisme tirant sa rapière, le Sansculottisme saisissant sa pique ; et l'Esprit du Jacobinisme, encore jeune, ceint de rayons du soleil, devenant instantanément mûr, ceint de feu d'enfer — comme des mortels, en une seule nuit de crise mortelle, ont vu leurs cheveux devenir gris !

Le brave Bouillé avance vite, avec son ancienne inflexibilité ; se rassemblant, malheureusement « par petits affluents », de l'Est, de l'Ouest et du Nord ; et maintenant, le mardi matin, dernier jour du mois, il se tient tout concentré, malheureusement encore en petite force, au village de Frouard, à quelques milles de là. Aucun fils d'Adam au monde n'a devant lui une tâche plus douteuse en ce mardi matin. Une mer houleuse et inflammable de doute et de péril, et Bouillé certain d'une seule chose : sa propre détermination. Cette seule chose, en vérité, peut en valoir beaucoup. Il montre à l'affaire un visage des plus fermes : « Soumission, ou bataille sans merci et destruction ; vingt-quatre heures pour choisir » : tel était le sens de sa Proclamation, dont il envoya hier trente exemplaires à Nancy — lesquels, découvrons-nous, furent tous interceptés et non affichés.<sup>319</sup>

Néanmoins, à onze heures et demie ce matin, apparemment en manière de réponse, une Députation des Régiments mutinés et des Municipaux de Nancy vient le trouver à Frouard, pour voir ce qui peut être fait. Bouillé reçoit cette Députation « dans une grande cour découverte attenante à son logement » : Salm pacifié et les autres y assistent aussi, invités à le faire — tous heureusement encore dans la bonne humeur. Les Mutins s'expriment avec une décision qui paraît à Bouillé de l'insolence ; et heureusement à Salm aussi. Salm, oublieux de l'escalier de Metz et du sabre, demande que les scélérats « soient pendus » sur-le-champ. Bouillé réprime la pendaïson ; mais répond que les Soldats mutinés ont une voie, et pas plus d'une : libérer, avec une contrition venue du cœur,

Messieurs Denoue et de Malseigne ; se tenir aussitôt prêts à partir, partout où il l'ordonnera ; et « se soumettre et se repentir », comme l'a décrété l'Assemblée nationale, comme lui-même le proclama hier dans trente Placards imprimés. Telles sont ses conditions, aussi inaltérables que les décrets du Destin. Et puisque les députés Mutins, semble-t-il, ne les acceptent pas, il serait bon qu'ils disparaissent de ce lieu, et même promptement ; pour lui aussi, dans peu d'instant, le mot sera : En avant ! Les députés Mutins disparaissent, non sans promptitude ; les Municipaux, trop anxieux de leurs individualités propres, préfèrent demeurer auprès de Bouillé.

Le brave Bouillé, bien qu'il montre à l'affaire le visage le plus ferme, connaît parfaitement sa position : à Nancy, entre les soldats rebelles, les Gardes nationaux incertains et tant de fusils distribués, quelque dix mille combattants font rage et rugissent ; tandis qu'avec lui se trouve à peine le tiers de ce nombre, en Gardes nationaux incertains eux aussi, en simples Régiments pacifiés — pour le moment pleins de rage et de clameurs pour marcher, mais dont rage et clameur peuvent, à l'instant suivant, prendre une figure nouvelle si fatale. Sur le sommet d'une vague incertaine, avec quoi calmer les vagues ! Bouillé doit « s'abandonner à la Fortune », qui, dit-on, favorise parfois les braves. À midi et demi, les députés Mutins ayant disparu, nos tambours battent ; nous marchons : sur Nancy ! Que Nancy réfléchisse donc ; car Bouillé a pensé et décidé.

Et pourtant comment Nancy réfléchira-t-elle : non une Ville mais un Bedlam ! Le sombre Château-Vieux est pour la défense jusqu'à la mort ; force la Municipalité à ordonner, au son du tambour, à tous les citoyens connaissant l'artillerie de sortir et d'aider à servir les canons. D'autre part, l'effervescent Régiment du Roi est rangé dans ses casernes ; tout à fait désolé d'entendre l'humeur où se trouve Salm ; et gémit tristement de ses mille gorges : « *La loi, la loi !* » Mestre-de-Camp fanfaronne, avec des jurons profanes, dans une terreur et une fureur mêlées ; les Gardes nationaux regardent de ce côté et de l'autre, ne sachant que faire. Quelle Ville-Bedlam : autant de plans que de têtes ; tous ordonnent, nul n'obéit ; nul n'est tranquille — sauf les Morts, qui dorment sous terre, ayant *achevé* leur combat !

Et voici que Bouillé tient parole : « à deux heures et demie », les éclaireurs rapportent qu'il est à une demi-lieue des portes ; roulant avec fracas, canons et troupes rangées ; ne respirant que destruction. Une nouvelle Députation, Municipaux, Mutins, Officiers, sort à sa rencontre ; avec une ardente supplication pour encore une heure. Bouillé accorde une heure. Puis, au terme

de celle-ci, Denoue ni Malseigne n'apparaissant comme promis, il fait rouler ses tambours et reprend la route. Vers quatre heures, les Habitants frappés de terreur peuvent le voir face à face. Ses canons cahotent là sur leurs affûts ; son avant-garde est à trente pas de la Porte Stanislas. En avant comme une Planète, selon les temps fixés, selon la loi de Nature ! Et maintenant ? Voici drapeau blanc et chamade ; conjuration de s'arrêter : Malseigne et Denoue sont dans la rue, viennent par ici ; les soldats tous repentants, prêts à se soumettre et à marcher ! Le regard de l'adamantin Bouillé ne change pas ; pourtant le mot *Halte* est donné : il n'a jamais vu moment plus heureux. Joie des joies ! Malseigne et Denoue sortent réellement ; escortés de Gardes nationaux ; de rues toutes frénétiques, avec vente à l'Autriche et ainsi de suite : ils saluent Bouillé, indemnes. Bouillé se met de côté pour parler avec eux et avec d'autres chefs de la Ville présents ; ayant déjà ordonné par quelles Portes et quelles Routes les Régiments mutinés devront défilier au-dehors.

Un tel entretien avec ces deux Officiers généraux et les autres principaux Habitants était assez naturel ; néanmoins on voudrait que Bouillé l'eût différé et ne se fût *pas* mis de côté. De telles masses tumultueuses, inflammables, roulant les unes contre les autres, se faisant place ; celle-ci d'oxyde nitreux aigu, celle-là de grisou sulfureux — n'était-il pas bon de se tenir *entre* elles, de les garder bien séparées jusqu'à ce que l'espace fût dégagé ? De nombreux traînards de Château-Vieux et des autres n'ont pas marché avec leurs colonnes principales, qui défilent par les Portes assignées et prennent position dans les prés découverts. Les Gardes nationaux sont dans un état d'incertitude presque démente ; la populace, armée ou non armée, roule ouvertement en délire — trahie, vendue aux Autrichiens, vendue aux Aristocrates. Il y a parmi elle des canons chargés, mèches allumées, et l'avant-garde de Bouillé est arrêtée à trente pas de la Porte. Le Commandement n'habite pas cette masse folle et inflammable, qui couve et roule là, dans une rage aveugle et fumeuse ; qui ne veut pas ouvrir la Porte quand on le lui ordonne ; qui dit qu'elle ouvrira plutôt la gorge du canon ! — Ne canonnez pas, ô Amis, ou que ce soit à travers mon corps ! s'écrie l'héroïque jeune Desilles, jeune Capitaine du *Roi*, serrant dans ses bras la machine meurtrière et la retenant. Les Suisses de Château-Vieux, de vive force, avec serments et menaces, arrachent le jeune héros ; qui, intrépide, au milieu de serments plus forts encore, s'assied sur la lumière. Au milieu de serments toujours plus forts ; d'un fracas toujours plus haut — et, hélas ! du fort crépitement d'abord d'un mousquet, puis de trois autres, qui explosent dans son corps, qui le roulent dans la poussière — et qui aussi, dans la



bruyante folie d'un tel instant, portent la mèche allumée à l'amorce prête ; et ainsi, d'un tonnant vomissement de mitraille, font sauter dans les airs quelque cinquante hommes de l'avant-garde de Bouillé !

Fatal ! Le crépitement de ce premier coup de mousquet a allumé un tel coup de canon, un tel embrasement de mort ; et tout est maintenant folie chauffée au rouge, conflagration de Tophet. Avec une rage démoniaque, l'avant-garde de Bouillé emporte cette Porte Stanislas ; d'un balayage de feu, balaie la Mutinerie, vers la mort ou dans les abris et les caves ; d'où la Mutinerie continue encore de tirer. Les Régiments rangés l'entendent dans leur prairie ; ils se précipitent de nouveau par les Portes les plus proches ; Bouillé entre au galop, éperdu, inaudible — et maintenant a commencé, dans Nancy, comme dans cette Salle maudite des Nibelungen, « un meurtre sombre et grand ».

Misérable spectacle : scène d'une sombre folie sans but, telle que la colère du Ciel n'en permet que rarement parmi les hommes ! De la cave ou du grenier, de la rue ouverte en face, des angles successifs des rues transversales de chaque côté, Château-Vieux et le Patriotisme entretiennent un feu roulant meurtrier contre des feux meurtriers qui ne sont pas, eux non plus, antipatriotiques. Votre Capitaine national en bleu, criblé de balles, combattant on sait à peine de quel côté, demande qu'on le couche sur les couleurs pour mourir ; la Femme patriote — nom non donné, acte survivant — crie à Château-Vieux qu'il ne doit *pas* tirer l'autre canon ; et jette même sur lui un seau d'eau, puisque crier ne sert à rien.<sup>320</sup> Tu combattras ; tu ne combattras pas ; et avec qui combattras-tu ! Si le tumulte pouvait réveiller les vieux Morts, le Bourguignon Charles le Téméraire pourrait remuer sous sa Rotonde : jamais, depuis que, plein de rage, il s'abîma dans les fossés et perdit Vie et Diamant, pareil bruit ne s'était entendu ici.

Trois mille, selon certains comptes, gisent mutilés, sanglants ; la moitié de Château-Vieux a été fusillée, sans besoin de Conseil de guerre. La Cavalerie, celle de Mestre-de-Camp ou celle de ses ennemis, peut peu de chose. Le Régiment du Roi a été persuadé de regagner ses casernes ; il s'y tient palpitant. Bouillé, armé des terreurs de la Loi et favorisé de la Fortune, triomphe enfin. En deux heures meurtrières, il a pénétré jusqu'aux grandes Places, intrépide, quoique avec la perte de quarante officiers et cinq cents hommes : les restes brisés de Château-Vieux cherchent un abri. Le Régiment du Roi, non plus effervescent maintenant, hélas non, mais *ayant effervescé*, offrira de mettre bas les armes ; « marchera dans un quart d'heure ». Bien plus, ces pauvres effervescés demandent une « escorte » pour marcher et l'obtiennent ; bien qu'ils soient des

milliers et possèdent trente cartouches à balle par homme ! Le Soleil n'est pas encore couché lorsque la Paix, qui aurait pu venir sans sang, est venue sanglante : les Régiments mutinés sont en marche, lugubres, sur leurs trois Routes ; et de Nancy monte la plainte des femmes et des hommes, la voix des pleurs et de la désolation ; la Ville pleurant ses tués qui ne se réveillent pas. Ces rues sont vides, sauf les patrouilles victorieuses.

Ainsi la Fortune, favorisant les braves, a-t-elle tiré Bouillé, comme il le dit lui-même, d'un péril si effroyable « par les cheveux de la tête ». Homme intrépide, adamantin, que ce Bouillé : *s'il s'était tenu à la place du vieux Broglie*, aux jours de la Bastille, tout aurait pu être différent ! Il a éteint la mutinerie et une guerre civile sans mesure. Non pour rien, comme nous le voyons ; pourtant à un prix que lui et le Patriotisme constitutionnel jugent faible. Bien plus, quant à Bouillé, poussé par la contradiction qui s'éleva ensuite, il déclare froidement que ce fut plutôt contre son sentiment privé, et davantage selon la règle publique du devoir militaire, qu'il l'éteignit<sup>321</sup> — la guerre civile sans mesure étant désormais la seule chance. Poussé, disons-nous, par la contradiction ultérieure ! La guerre civile est bien le Chaos ; et dans tout Chaos vivant, un Ordre nouveau se façonne librement : mais quelle foi que celle-ci, croire que, parmi tous les Ordres nouveaux sortis du Chaos, de la Possibilité de l'Homme et de son Univers, Louis Seize et la Monarchie à Deux Chambres étaient précisément celui qui se façonnerait ! C'est comme entreprendre de jeter deux-as, mettons seulement cinq cents fois de suite, et que tout autre jet soit fatal — pour Bouillé. Remercie plutôt la Fortune, et le Ciel, toujours, intrépide Bouillé ; et laisse la contradiction suivre son chemin ! La guerre civile, embrasant universellement la France à cet instant, aurait pu conduire à une chose ou à une autre ; en attendant, *éteindre* l'incendie partout où on le trouve, partout où on le peut : telle est, en tous temps, la règle de l'homme et de l'Officier général.

Mais à Paris, si agité et divisé, imagine comment les choses allèrent lorsque les Ordonnances, vibrant continuellement, y vibrèrent *jusque-là* au grand galop, avec de si douteuses nouvelles ! Haute est la félicitation ; profonde aussi l'indignation. Une auguste Assemblée, par des majorités écrasantes, remercie passionnément Bouillé ; un autographe du Roi, les voix de tous les hommes Loyaux, de tous les hommes Constitutionnels, suivent la même teneur. Un solennel service funèbre National pour les défenseurs de la Loi tués à Nancy est dit et chanté au Champ-de-Mars ; Bailly, Lafayette et les Gardes nationaux, sauf les quelques-uns qui protestèrent, y assistent. Avec pompe et appareil, avec des

Calicots épiscopaux ceints d'écharpes tricolores, l'Autel de la Patrie fumant de cassolettes ou pots à encens ; le vaste Champ-de-Mars tout entier tendu de drap mortuaire noir — drap mortuaire et dépense que Marat pense qu'on aurait mieux fait d'employer en pain, dans ces jours de cherté, et de donner au Patriote vivant qui a faim.<sup>322</sup> D'autre part, le Patriotisme vivant et Saint-Antoine, que nous avons vu fermer bruyamment ses boutiques et ainsi de suite, s'assemblent maintenant « au nombre de quarante mille » ; et, à grands cris, sous les fenêtres mêmes de l'Assemblée nationale qui remercie, demandent vengeance pour les Frères assassinés, jugement de Bouillé et renvoi immédiat du ministre de la Guerre Latour du Pin.

Au bruit et à la vue de ces choses, sinon le ministre de la Guerre Latour, du moins le « Ministre adoré » Necker juge bon, le 3 septembre 1790, de se retirer doucement, presque clandestinement — avec en vue le « rétablissement de sa santé ». Retour à la Suisse natale ; non comme il était venu la dernière fois ; heureux s'il l'atteint vivant ! Il y a quinze mois, nous l'avons vu venir avec escorte de cavaliers, au son du clairon et de la trompette ; et maintenant, à Arcis-sur-Aube, tandis qu'il part sans escorte et sans bruit, la Populace et les Municipaux l'arrêtent comme un fugitif, ne sont pas loin de le massacrer comme un traître ; l'Assemblée nationale, consultée sur l'affaire, lui accorde libre passage comme à une nullité. Tel est l'instable « amas d'alluvion de l'Accident » dont se compose ce bas monde, pour ceux qui habitent des maisons d'argile ; ainsi, surtout dans les régions et les temps brûlants, les plus fiers palais que nous en bâtissons prennent-ils des ailes et deviennent-ils des palais de sable du Sahara, tournoyant avec leurs nombreuses colonnes dans le tourbillon et nous ensevelissant sous leur sable ! —

Malgré les quarante mille, l'Assemblée nationale persiste dans ses remerciements ; et le Royaliste Latour du Pin demeure Ministre. Les quarante mille s'assemblent le lendemain, aussi bruyants que jamais ; roulent vers l'Hôtel de Latour ; trouvent des canons sur les marches du perron, mèche allumée ; et doivent se retirer ailleurs, digérer leur bile ou la réabsorber dans le sang.

En Lorraine, pendant ce temps, ceux des fusils distribués, les meneurs de Mestre-de-Camp et du Roi, ont été marqués pour le jugement — pourtant ils ne seront jamais jugés. Plus bref est le destin de Château-Vieux. Château-Vieux est, selon la loi suisse, livré pour jugement immédiat à un Conseil de guerre de ses propres officiers. Ce Conseil de guerre, avec toute brièveté — en peu d'heures — en a pendu quelque Vingt-trois à des gibets bien visibles ; conduit quelque

Soixante, enchaînés, aux Galères ; et ainsi, en apparence, achevé l'affaire. Les pendus cessent pour toujours d'appartenir à cette Terre ; mais des chaînes et des Galères il peut y avoir résurrection en triomphe. Résurrection pour le Héros enchaîné ; et même pour le Scélérat enchaîné, ou le Demi-scélérat ! L'Écossais John Knox, ce Héros-du-Monde, comme nous le savons, tira pourtant jadis, sombre et taciturne, à la rame d'une Galère française, « dans l'*Eau de Lore* » ; et jeta même leur Vierge Marie par-dessus bord au lieu de la baiser — comme une « *pented bredd* », une planche peinte ou Vierge de bois, qui pouvait naturellement nager.<sup>323</sup> Ainsi, vous de Château-Vieux, tirez patiemment, non sans espérance !

Mais, en vérité, à Nancy en général, l'Aristocratie chevauche triomphante, rude. Bouillé est reparti dès le deuxième jour ; une Municipalité Aristocrate, libre d'agir, est aussi cruelle qu'elle avait auparavant été lâche. La Société-Fille, mère de tout le mal, gît ignominieusement supprimée ; les Prisons ne peuvent en contenir davantage ; le Patriotisme endeuillé et abattu murmure, non haut mais profond. Ici et dans les Villes voisines, on porte aux boutonnières des « balles aplaties » ramassées dans les rues de Nancy : balles aplaties en portant la mort au Patriotisme ; les hommes les portent là en perpétuel mémorial de vengeance. Les Déserteurs mutins rôdent dans les bois ; doivent demander la charité au bout du mousquet. Tout est dissolution, rancœur mutuelle, obscurité et désespoir — jusqu'à ce que des Commissaires de l'Assemblée nationale arrivent, avec dans le cœur une flamme douce et constante de Constitutionnalisme ; qui relèvent doucement les foulés aux pieds, abaissent doucement les trop élevés ; rétablissent la Société-Fille, rappellent le Déserteur mutin ; nivelant graduellement, s'efforcent par toutes les voies sages d'aplanir et d'apaiser. Avec ce doux nivellement progressif d'un côté ; comme avec le service funèbre solennel, les Cassolettes, les Conseils de guerre, les remerciements nationaux — tout ce que l'Officialité peut faire est fait. La boutonnière laissera tomber sa balle plate ; les cendres noires, autant qu'il se peut, reverdiront.

Telle est l'« Affaire de Nancy » ; appelée par certains le « Massacre de Nancy » — proprement parlant, l'*envers* hideux de cette trois fois glorieuse Fête des Piques, dont l'endroit formait un spectacle pour les dieux mêmes. Endroit et envers se tiennent toujours si proches : l'un était en juillet, l'autre en août ! Les Théâtres, les théâtres de Londres, brillent de leur simulacre de carton de cette « Fédération du Peuple français », mise en scène comme Drame : celle de Nancy, pouvons-nous dire, quoique jouée dans aucun Théâtre de carton, se représenta

durant de longs mois et marcha même spectralement — dans toutes les têtes françaises. Car les nouvelles en volent, sonnant à travers toute la France ; éveillant, dans la ville et le village, dans la salle de club, la salle de mess, jusqu'aux frontières extrêmes, quelque reflet mimétique ou répétition imaginative de l'affaire ; toujours avec l'affirmation irritée et douteuse : C'était juste ; C'était injuste. D'où viennent controverses, duels, aigreur, vain jargon ; l'accélération, l'accroissement et l'intensification de toutes les nouvelles explosions qui nous sont réservées.

Cependant, à ce prix ou à cet autre, la mutinerie, comme nous le disons, est apaisée. L'Armée française n'a ni éclaté en délire universel simultané ; ni été d'un coup licenciée, achevée et refaite à neuf. Elle doit mourir de la manière chronique, pendant des années, par pouces ; avec des révoltes partielles, comme celles des Marins de Brest ou autres, qui n'osent s'étendre ; avec des hommes malheureux, insubordonnés ; des officiers plus malheureux encore, sous leurs moustaches Royalistes, prenant cheval, seuls ou par corps, au-delà du Rhin ;<sup>324</sup> mécontentement malade, dégoût malade de part et d'autre ; l'Armée moribonde, propre à aucun service — jusqu'à ce que, de cette manière inattendue, pareille au Phénix, au terme de longues convulsions, elle devienne à la fois morte et nouveau-née ; puis s'élance forte, plus forte même, et la plus forte.

Voilà ce que le brave Bouillé était jusqu'ici destiné à faire. Sur quoi laissons-le de nouveau s'effacer dans l'obscurité ; et, à Metz ou dans les Cantonnements ruraux, s'appliquant à l'exercice, diplomatisant mystérieusement, dans un projet au-dedans d'un projet, flotter comme auparavant en ombre pâle, l'espérance de la Royauté.

## FIN DU LIVRE DEUXIÈME

.

THOMAS CARLYLE

## LIVRE TROISIÈME — LES TUILERIES

## Chapitre I — Épiménide

Qu'il est vrai que rien n'est mort dans cet Univers ; que ce que nous appelons mort n'est que changé, ses forces travaillant en ordre inverse ! « La feuille qui pourrit sous les vents humides, dit quelqu'un, a encore de la force ; sinon, comment pourrait-elle *pourrir* ? » Notre Univers entier n'est qu'un Complexe infini de Forces ; mille fois diverses, depuis la Gravitation jusqu'à la Pensée et la Volonté ; la Liberté de l'homme environnée de la Nécessité de la Nature : dans tout cela, rien ne sommeille un seul instant, tout veille et travaille éternellement. La chose qui gît isolée, inactive, tu ne la découvriras nulle part ; cherche partout, depuis la montagne de granit qui se désagrège lentement depuis la Création, jusqu'à la vapeur de nuage qui passe, jusqu'à l'homme vivant ; jusqu'à l'action, jusqu'à la parole prononcée par l'homme. La parole prononcée, nous le savons, s'envole irrévocable : non moins, mais davantage encore, l'action accomplie. « Les dieux eux-mêmes, chante Pindare, ne peuvent anéantir l'action qui fut accomplie. » Non : une fois faite, elle est faite pour toujours ; lancée dans le Temps sans fin ; longtemps visible ou bientôt cachée, elle doit véritablement y travailler et croître à jamais, élément nouveau, indestructible, dans l'Infini des Choses. Ou plutôt, qu'*est* donc cet Infini des Choses que les hommes nomment Univers, sinon une action, une somme totale d'Actions et d'Activités ? La somme totale, vivante et toute faite, de ces trois termes — que le Calcul ne peut additionner ni porter sur ses tablettes ; et pourtant la somme, disons-nous, est écrite et visible : Tout ce qui a été fait, Tout ce qui se fait, Tout ce qui se fera ! Comprends-le bien : la Chose que tu regardes, cette Chose est une Action, le produit et l'expression d'une Force exercée ; le Tout des Choses est une conjugaison infinie du verbe *Faire*. Océan-Fontaine sans rivages de Force, de puissance de *faire* ; où la Force roule et circule, houleuse, aux mille courants, harmonieuse ; vaste comme l'Immensité, profonde comme l'Éternité ; belle et terrible, incompréhensible : voilà ce que l'homme nomme Existence et Univers ; cette Image-de-Flamme aux mille teintes, à la fois voile et révélation, reflet tel que son pauvre cerveau et son pauvre cœur peuvent le peindre, de l'Innommable qui habite une lumière inaccessible ! D'au-delà des Galaxies d'étoiles, d'avant le Commencement des Jours, cela roule et déferle — autour de *toi* ; bien plus, tu en fais toi-même partie, en ce point de l'Espace où tu te tiens maintenant, en ce moment que mesure ton horloge.

Ou, laissant de côté tout Transcendantalisme, n'est-ce pas une vérité manifeste des sens, que l'esprit le plus obtus peut même tenir pour un truisme, que les choses humaines sont toutes en mouvement continu, en action et réaction ; travaillant sans cesse en avant, phase après phase, selon des lois inaltérables, vers des issues prescrites ? Combien de fois devons-nous le dire sans pourtant le prendre vraiment à cœur : la semence qui est semée lèvera ! Donnée la floraison d'été, le flétrissement d'automne est donné lui aussi : ainsi en est-il ordonné, non seulement des champs ensemencés, mais des transactions, arrangements, philosophies, sociétés, Révolutions françaises, de tout ce à quoi l'homme travaille dans ce bas monde. Le Commencement contient la Fin et tout ce qui y conduit ; comme le gland contient le chêne et ses destinées. Pensée assez solennelle, si nous y songions — ce que, malheureusement et heureusement aussi, nous faisons fort peu ! Tu peux commencer ici ; le Commencement est pour toi, et il est là : mais où, de quelle sorte et pour qui sera la Fin ? Tout croît, cherche et endure ses destinées : considère aussi combien de choses croissent, comme les arbres, que *nous* y pensions ou non. Aussi, lorsque ton <sup>G032</sup> Épiménide, ton Peter Klaus somnolent, depuis lors nommé Rip van Winkle, se réveille, trouve-t-il un monde changé. Dans son sommeil de sept ans, que de choses ont changé ! Tout ce qui est hors de nous changera tandis que nous n'y pensons pas ; beaucoup même de ce qui est en nous. La vérité qui était hier un Problème agité est devenue aujourd'hui une Croyance brûlant de se dire ; demain, la contradiction l'aura exaspérée en Fanatisme furieux ; l'obstacle l'aura ému en Inertie malade ; elle s'enfonce vers le silence, de satisfaction ou de résignation. Aujourd'hui n'est pas Hier, pour l'homme ni pour la chose. Hier était le serment d'Amour ; aujourd'hui est venue la malédiction de Haine. Non de bon gré : ah non ! mais elle ne pouvait manquer de venir. Le rayonnement doré de la jeunesse aurait-il volontairement terni son éclat jusqu'à la pénombre de la vieillesse ? — Terrible chose : comme nous nous tenons enveloppés, profondément plongés dans ce Mystère du TEMPS ; comme nous sommes Fils du Temps, façonnés et tissés de Temps ; et comme sur nous, sur tout ce que nous avons, voyons ou faisons, il est écrit : Ne repose pas, Ne demeure pas, En avant vers ton destin !

Mais dans les saisons de Révolution, qui se distinguent en vérité des saisons ordinaires surtout par leur *vitesse*, ton miraculeux Dormeur-de-Sept-Ans pourrait, miracle suffisant, se réveiller *plus tôt* : il n'a pas besoin de dormir un siècle, ni sept ans ; souvent pas même sept mois. Imagine, par exemple, qu'un nouveau Peter Klaus, rassasié du jubilé de ce jour de Fédération, se soit couché,



disons aussitôt après la Bénédiction de Talleyrand ; et, tenant désormais tout pour sûr, se soit paisiblement endormi sous la charpente de l'Autel de la Patrie ; pour y dormir, non vingt et un ans, mais comme un an et un jour. La canonnade de Nancy, si lointaine, ne le dérange point ; ni, tout près, le drap mortuaire noir, ni les requiems chantés, les coups de canon funèbres, les encensoirs et la foule juste au-dessus de sa tête : rien de tout cela ; Peter dort à travers tout. Pendant une année accomplissant son cercle, disons-nous ; du 14 juillet 1790 au 17 juillet 1791 : mais en ce dernier jour, nul Klaus, nul Épiménide même de plomb, les Morts seuls pourraient continuer de dormir ; et notre miraculeux Peter Klaus s'éveille. Avec quels yeux, ô Peter ! La terre et le ciel ont encore leur joyeux aspect de juillet, et le Champ-de-Mars fourmille d'hommes : mais les vivats du jubilé sont devenus hurlements de Bedlam, de terreur et de vengeance ; non plus bénédiction de Talleyrand, ni bénédiction d'aucune sorte, mais malédiction, imprécation, plainte aiguë ; nos salves de canon sont devenues mitraille ; au lieu des encensoirs balancés et des Quatre-vingt-trois Bannières départementales, voici que flotte l'unique et sanglant *Drapeau-Rouge*. — Klaus insensé ! L'un était contenu dans l'autre ; l'un *était* l'autre moins le Temps ; comme le vinaigre d'Annibal, qui fendit les rochers, était contenu dans le doux vin nouveau. Cette douce Fédération était de l'an passé ; cette aigre Divulsion est la même substance, seulement vieillie du nombre de jours fixé.

Nul Klaus miraculeux, nul Épiménide ne dort en ces temps : et pourtant, bien des hommes, pourvu qu'ils aient l'opacité et la légèreté requises, ne peuvent-ils accomplir le même miracle de manière naturelle — nous voulons dire les yeux ouverts ? Il a des yeux et ne voit que ce qui est sous son nez. Avec un regard pétillant et vif, comme s'il ne voyait pas seulement mais voyait à travers, pareil homme voltige assidûment dans son cercle de fonctions officielles ; ne soupçonnant point que ce cercle ne soit *le* monde entier : car, là où s'arrête ta vision, le néant ne commence-t-il pas, et la fin du monde ne se déclare-t-elle pas clairement — pour toi ? Ainsi notre fonctionnaire vif, pétillant, assidu — appelons-le, par exemple, Lafayette —, soudain sursauté, après un an et un jour, par un immense tumulte de mitraille, le regarde avec non moins d'étonnement que ne l'aurait fait Peter Klaus. Lafayette peut accomplir ce miracle naturel ; et non seulement lui, mais la plupart des autres fonctionnaires et non-fonctionnaires, et généralement tout le Peuple français, le peuvent aussi ; et ils rebondissent de temps à autre comme des Dormeurs-de-Sept-Ans stupéfaits qui s'éveillent ; s'éveillant stupéfaits du bruit qu'ils font *eux-mêmes*. Si étrangement,

disons-nous, la Liberté est environnée de Nécessité ; si singulier est ce Somnambulisme du Conscient et de l'Inconscient, du Volontaire et de l'Involontaire, qu'est la vie de l'homme. Si quelqu'un au monde fut surpris que le Serment fédératif aboutît à la mitraille, assurément, de tous, les Français, d'abord jureurs puis tireurs, furent les plus surpris.

Hélas, il faut que les scandales arrivent. La sublime Fête des Piques, avec son rayonnement d'amour fraternel inconnu depuis l'Âge d'or, n'a rien changé. Cette chaleur prurigineuse dans vingt-cinq millions de cœurs ne s'en est point refroidie ; elle brûle encore, et plus fort. Retirez de tant de millions la pression du commandement ; toute pression ou règle qui lie, hors ce mélodramatique Serment fédératif dont ils se sont liés *eux-mêmes* ! Car *Tu dois* fut de tout temps la condition de l'existence de l'homme, et son bien-être, sa béatitude, consistaient à lui obéir. Malheur à lui lorsque, fût-ce sur l'ordre de la nécessité la plus claire, la rébellion, l'isolement déloyal et le simple *Je veux* deviennent sa règle ! Mais l'Évangile de Jean-Jacques est venu, et son premier Sacrement a été célébré : toutes choses, comme nous disons, se sont mises à démanger de plus en plus ardemment ; et doivent continuer de fermenter dans cette démangeaison, en changement perpétuel, remarqué ou non.

« Usé par les dégoûts », Capitaine après Capitaine, moustaches royalistes au visage, monte son cheval de guerre, ou sa haridelle-Rossinante, et franchit le Rhin avec menace ; jusqu'à ce que tous l'aient franchi. L'Émigration civile ne cesse pas davantage : Seigneur après Seigneur doit pareillement partir à cheval ou rouler en voiture ; poussé, même contraint. Car les Paysans eux-mêmes le méprisent de n'oser rejoindre son ordre et combattre.<sup>325</sup> Peut-il supporter qu'on lui envoie une Quenouille ; soit, par la poste, en ombre gravée sur cuivre ; soit fixée, dans sa réalité de bois, au-dessus du linteau de sa porte : comme s'il n'était pas Hercule, mais Omphale ? Telles sont les armoiries qu'on lui expédie avec diligence depuis l'autre rive du Rhin, jusqu'à ce qu'il se remue à son tour et se mette en marche ; et, d'humeur aigre, voici encore un Seigneur de la Terre parti, *sans* emporter la Terre avec lui. Mais que sont les Capitaines et Seigneurs émigrants ? Il n'est pas une parole irritée sur aucune de ces vingt-cinq millions de langues françaises, pas même une pensée irritée dans leurs cœurs, qui ne soit quelque fraction de la grande Bataille. Additionne maintes successions de paroles irritées : tu obtiens la rixe à coups de poing ; additionne les rixes, avec les douleurs suppurantes qu'elles laissent, et elles s'élèvent en émeutes et révoltes. Une chose vénérable après l'autre cesse de rencontrer la vénération : dans la combustion matérielle visible, château

après château monte en flammes ; dans la combustion spirituelle invisible, autorité après autorité. Avec bruit et éclat, ou sans bruit et sans être remarquée, tout un Ancien Système de choses disparaît pièce à pièce : demain tu regarderas, et il ne sera plus.

.

## Chapitre II — Les Éveillés

Dormez, qui voudra, bercé par l'espérance et la vue courte, comme Lafayette, « qui voit toujours, dans le danger passé, le dernier danger qui le menacera » — le Temps ne dort pas, ni le champ ensemencé du Temps.

Ce sacré Collège héraldique d'une *nouvelle* Dynastie — nous voulons dire les quelque Soixante Afficheurs munis de leurs insignes de plomb — ne dort pas. Chaque jour, avec pot à colle et perche en croix, ils rhabilent les murs de Paris aux couleurs de l'Arc-en-ciel : héraldique autoritaire, disons-nous, ou même presque magique, thaumaturgique ; car il n'est pas un Journal-Affiche qu'ils collent qui ne convainque quelque âme humaine, ou plusieurs. Les Crieurs hurlent ; et les Chanteurs de complaintes : le grand Journalisme souffle et tempête par toutes ses gorges, depuis Paris vers tous les coins de la France, comme une Caverne d'Éole ; entretenant toutes sortes de feux.

De gorges ou Journaux, on en compte<sup>326</sup> quelque cent trente-trois. De calibres divers : depuis vos <sup>G019</sup> Chénier, vos <sup>G039</sup> Gorsas, vos Camille, jusqu'à votre Marat, jusqu'à présent votre Hébert naissant du *Père Duchesne* ; ceux-ci soufflent, avec le poids farouche de l'argument ou la rapide légèreté de la plaisanterie, pour les Droits de l'homme ; les Durosoy, Royou, Peltier, Suleau, avec des tactiques non moins mêlées, comprenant, chose singulière, beaucoup de Parodie profane,<sup>327</sup> soufflent pour l'Autel et le Trône. Quant à Marat, l'Ami-du-Peuple, sa voix est celle de la grenouille-taureau, ou du butor près des étangs solitaires ; invisible aux hommes, il coasse un rude tonnerre, et cela seul continuellement — indignation, soupçon, douleur incurable. Le Peuple s'enfoncé vers la ruine, presque jusqu'à la famine : « Mes chers amis, s'écrie-t-il, votre indigence n'est le fruit ni des vices ni de l'oisiveté ; vous avez droit à la vie aussi bien que Louis XVI, ou le plus heureux de ce siècle. Quel homme peut dire qu'il a droit de dîner quand vous n'avez pas de pain ? »<sup>328</sup> Le Peuple s'enfonçant d'un côté ; de l'autre, rien que de misérables Sieur Motier, des Riquetti Mirabeau traîtres ; traîtres, ou bien ombres et simulacres de Charlatans, visibles aux hautes places partout où l'on regarde ! Des hommes qui marchent à petits pas, grimacent, parlent avec vraisemblance, en vêtements brossés ; creux au-dedans : Charlatans politiques ; Charlatans scientifiques, Académiques ; tous animés d'une sympathie mutuelle et d'une sorte d'esprit public de Charlatan ! Le grand Lavoisier lui-même, ni aucun des Quarante, ne peut échapper à cette rude langue, qui ne manque ni de sincérité

fanatique ni, chose la plus étrange, d'un certain sens âpre et caustique. Et puis les « trois mille maisons de jeu » de Paris ; fosses d'aisances où se déverse la scélératesse du monde ; égouts d'iniquité et de débauche — alors que, sans bonnes mœurs, la Liberté est impossible ! C'est dans ces Antres de Satan, qu'il connaît et dénonce avec persévérance, que les mouchards de Sieur Motier fraternisent et s'associent ; s'engraissant en vampires sur un Peuple voisin de la famine. « *Ô Peuple !* » s'écrie-t-il souvent, avec un accent qui déchire le cœur. Trahison, illusion, vampirisme, scélératesse, de Dan à Bersabée ! L'âme de Marat est malade de ce spectacle : mais quel remède ? Dresser « Huit Cents gibets » en rangées commodes, puis commencer les pendants ; « Riquetti sur le premier ! » Telle est la brève ordonnance de Marat, Ami du Peuple.

Ainsi soufflent et tempètent les Cent Trente-Trois ; et, semble-t-il, ils ne suffisent pas : il est dans la France des recoins enténébrés où les Journaux ne parviennent pas ; partout règne « un appétit de nouvelles comme on n'en vit jamais dans aucun pays ». Qu'un Dampmartin expéditif, en congé, parte de Paris pour rentrer chez lui,<sup>329</sup> il ne peut avancer : des « paysans l'arrêtent sur la grand-route ; l'accablent de questions ». Le *Maître de Poste* ne fera point sortir les chevaux avant que vous ayez presque dû vous quereller avec lui ; il demande toujours : Quelles nouvelles ? À Autun, « malgré la rigueur du gel » — car nous sommes maintenant en janvier 1791 —, rien n'y fait : il vous faut rassembler vos membres rompus par la route, et vos pensées, et « parler aux multitudes d'une fenêtre donnant sur la place du marché ». C'est la méthode la plus courte : *Voici*, bonnes gens chrétiens, exactement ce qu'une Auguste Assemblée m'a paru faire ; ceci, et rien d'autre, est la nouvelle :

« À présent mes lèvres lasses se ferment ;

Laissez-moi, laissez-moi reposer. »

Le bon Dampmartin ! — Mais, somme toute, les Nations ne sont-elles pas étonnamment fidèles à leur caractère National, qui court en vérité dans leur sang ? Il y a dix-neuf cents ans, Jules César, de son œil prompt et sûr, remarquait déjà comment les Gaulois arrêtaient les hommes au passage. « Ils ont coutume, dit-il, d'arrêter les voyageurs, fût-ce par contrainte, et de s'enquérir de tout ce que chacun d'eux a pu entendre ou apprendre sur quelque matière que ce soit ; dans leurs villes, le commun peuple entoure le marchand qui passe, lui demandant de quelles régions il vient, quelles choses il y a connues. Excités par ces rumeurs et ouï-dire, ils décident des affaires les plus graves ; et nécessairement se repentent l'instant d'après de l'avoir fait sur la foi de rapports incertains, beaucoup de

voyageurs ne leur répondant que des fictions afin de leur plaire et de s'échapper. »<sup>330</sup> Dix-neuf cents ans ; et le bon Dampmartin, brisé par la route, dans le gel d'hiver, probablement sous une lumière chiche d'étoiles et d'huile de poisson, pérorant toujours de la fenêtre de l'Auberge ! Ce Peuple ne se nomme plus Gaulois ; il est devenu *tout entier braccatus*, culotté, et a subi assez de changements : de farouches *Franken* germaniques ont surgi en tempête ; et, pour ainsi dire, ont sauté sur son dos ; puis toujours, à leur manière sombre et tenace, l'ont monté la bride au poing ; car le Germain est, par son nom même, *Guerre-man*, homme qui guerroye et fait faire. Ainsi le Peuple, disons-nous, s'appelle maintenant Français ou Franc : pourtant la vieille Celticité gauloise et gaélique, avec sa véhémence, sa promptitude effervescente, et tout le bien et le mal qu'elle portait, ne se maintient-elle pas presque sans mélange ? —

Pour le reste, que dans une confusion aussi prurigineuse le Clubbisme prospère et se répande, inutile de le dire. Déjà la Mère du Patriotisme, siégeant aux Jacobins, rayonne souveraine au-dessus de tout ; elle a pâli la pauvre lumière lunaire du Club monarchique jusqu'à l'extinction presque complète. Elle rayonne souveraine, disons-nous, ceinte de lumière solaire, non encore d'éclairs infernaux ; révérée, non sans crainte, par les Autorités municipales ; comptant parmi les siens ses Barnave, Lameth, Pétion de l'Assemblée nationale ; et, plus volontiers que tous, son Robespierre. Les Cordeliers, de leur côté — votre Hébert, Vincent, le Bibliopole Momoro — gémissent audiblement qu'un Maire tyrannique et Sieur Motier les déchirent avec l'aiguë *tribula* de la Loi, manifestement résolu à les supprimer par tribulation. Comment la Société-Mère jacobine, comme on l'a indiqué naguère, rejette des Cordeliers d'un côté, puis des Feuillants de l'autre ; les Cordeliers étant « un élixir ou double distillation du Patriotisme jacobin », les autres une faible dilution largement répandue ; comment elle réabsorbera les premiers dans son sein maternel, et dissipera les seconds en tempête dans le Néant ; comment elle engendre et met au monde Trois Cents Sociétés-Filles ; leur éducation, sa correspondance avec elles, ses efforts et son travail continuel ; comment, sous une vieille figure, le Jacobinisme pousse des filaments organiques jusqu'aux derniers coins de la France confuse et dissoute, et l'organise de nouveau : voilà proprement le grand fait du Temps.

Au Constitutionnalisme passionné, plus encore au Royalisme, qui voient tous leurs propres Clubs échouer et mourir, le Clubbisme paraîtra naturellement la racine de tout mal. Pourtant le Clubbisme n'est pas la mort, mais plutôt une

organisation nouvelle, une vie sortie de la mort : destructeur, certes, des restes de l'Ancien ; mais pour le Nouveau, important, indispensable. Que l'homme puisse coopérer et communier avec l'homme, là réside sa force miraculeuse. Dans la cabane ou le hameau, le Patriotisme ne se lamente plus comme une voix au désert : il peut marcher jusqu'à la Ville la plus proche ; et là, dans la Société-Fille, transformer son exclamation en discours articulé, en action conduite en avant par la Mère du Patriotisme elle-même. Tous les Clubs de Constitutionnels et autres semblables échouent, l'un après l'autre, comme des fontaines peu profondes : seul le Jacobinisme a atteint le profond lac souterrain des eaux ; et, à moins qu'on ne le *comble*, il peut y couler, abondant, continu, comme un puits artésien. Jusqu'à ce que le Grand Abîme se soit vidé ; que tout soit inondé, submergé, et le Déluge de Noé surpassé !

D'autre part, Claude Fauchet, préparant l'humanité à un Âge d'or désormais, semble-t-il, tout proche, a ouvert son *Cercle Social*, avec commis, bureaux de correspondance et tout le reste, dans l'enceinte du Palais-Royal. C'est Fauchet du *Te Deum* ; celui-là même qui prêcha sur la Mort de Franklin dans cette immense rotonde médicéenne de la Halle aux blés. Ici, cet hiver, par l'Imprimerie et le Colloque mélodieux, il répand le bruit de son nom jusqu'aux dernières Barrières de la Ville. « Dix mille personnes » respectables y assistent ; et écoutent ce « *Procureur-Général de la Vérité* », titre dont il s'est décoré ; écoutent son sage Condorcet ou tel autre éloquent coadjuteur. Éloquent Procureur-Général ! Il souffle hors de lui, en bien ou en mal, la chose crue ou mûre qu'il contient : non sans résultat pour lui-même, puisqu'elle le mène à un Évêché, quoique seulement Constitutionnel. Fauchet se montre individu humain à langue souple, poumons solides, cœur entier : beaucoup de matière coulante s'y trouve, et réellement de la meilleure sorte, sur le Droit, la Nature, la Bienveillance, le Progrès ; matière coulante dont seul l'esprit le plus vert a besoin, de nos jours, de lire si elle est « panthéiste » ou pot-théiste. L'actif Brissot avait depuis longtemps le dessein d'établir précisément un tel *Cercle Social* régénérateur ; il l'avait même tenté, à « Newman Street, Oxford Street », dans la Babylone du Brouillard, et avait échoué — empochant subrepticement l'argent, disent certains. Fauchet, non Brissot, était destiné à être l'homme heureux ; ce dont, toutefois, le généreux Brissot chantera d'un cœur sincère un *Nunc Domine* au timbre de bois.<sup>331</sup> Mais « dix mille personnes respectables » : quel volume prennent bien des choses en proportion de leur grandeur ! Ce *Cercle Social*, pour lequel Brissot chante d'un ton de bois si sincère un pareil *Nunc Domine*, qu'est-

il ? Malheureusement, vent et ombre. La principale réalité que nous lui trouvons aujourd'hui est peut-être celle-ci : qu'un « Procureur-Général de la Vérité » prit un jour forme corporelle, comme Fils d'Adam, sur notre Terre, quoique pour quelques mois ou instants ; et que dix mille personnes respectables y assistèrent, avant que Chaos et Nox ne le réabsorbassent.

Cent trente-trois Journaux parisiens ; Cercle Social régénérateur ; éloquence dans les Sociétés-Mères et les Sociétés-Filles, aux balcons des Auberges, au coin du feu, à table — polémique, finissant maintes fois en duel ! Ajoute toujours, pareille à un accompagnement constant de basse grondante de Discorde : rareté du travail, rareté de la nourriture. L'hiver est dur et froid ; les files en haillons devant les Boulangeries, tel un noir drapeau de détresse en lambeaux, ondulent de temps à autre. C'est la troisième de nos Années de Faim, cette nouvelle année d'une glorieuse Révolution. Le riche, invité à dîner dans ces saisons de détresse, se sent tenu par politesse d'apporter son propre pain dans sa poche : comment dîne le pauvre ? Et c'est votre glorieuse Révolution qui a fait cela, s'écrie l'un. Et notre glorieuse Révolution est subtilement *détournée* pour le faire par de noirs traîtres dignes du Fer de la Lanterne, s'écrie l'autre ! Qui peindra l'immense tourbillon où la France, brisée tout entière en incohérence sauvage, tournoie ? Les heurts sous chaque toit français, dans chaque cœur français ; les choses malades dites et faites, dont la somme totale est la Révolution française, aucune langue humaine ne peut les raconter. Ni les lois d'action qui travaillent invisibles dans les profondeurs de cette immense Incohérence aveugle ! C'est avec stupeur, non avec mesure, que les hommes regardent l'Immesurable ; ignorant ses lois ; *voyant*, à tous les degrés divers de connaissance, quelles phases nouvelles et quels résultats d'événements ses lois produisent. La France est une monstrueuse Masse Galvanique, où toutes sortes de forces et substances galvaniques ou électriques bien plus étranges que les chimiques sont à l'œuvre ; s'électrisant l'une l'autre, positives et négatives ; remplissant d'électricité vos bouteilles de Leyde — au nombre de vingt-cinq millions ! À mesure que les bouteilles se remplissent, il y aura, de temps à autre, au plus léger signal, une explosion.



### Chapitre III — L'Épée à la main

C'est pourtant sur une base aussi merveilleuse que la Loi, la Royauté, l'Autorité et tout ce qui subsiste encore d'Ordre visible doivent se maintenir, aussi longtemps qu'elles le peuvent. Ici, comme dans ce Mélange des Quatre Éléments où siégeait l'Anarque antique, une Auguste Assemblée a dressé son pavillon ; tendu de l'infini ténébreux des discordes ; fondé sur le fond vacillant et sans fond de l'Abîme ; et elle entretient un vacarme continu. Le Temps est autour d'elle, et l'Éternité, et le Vide ; et elle fait ce qu'elle peut, ce qu'il lui est donné de faire.

Y jetant de nouveau un regard réticent, nous discernons peu de choses édifiantes : une Théorie constitutionnelle de Verbes défectifs qui lutte en avant avec persévérance au milieu d'interruptions sans fin ; Mirabeau, de sa tribune, par le poids de son nom et de son génie, rabattant beaucoup de violence jacobine, qui se décharge en retour d'autant plus bruyamment dans sa Salle des Jacobins, et lui y lit même de sévères leçons.<sup>332</sup> La route de cet homme est mystérieuse, douteuse ; difficile, et il la parcourt sans compagnon. Le pur Patriotisme ne le compte plus parmi ses élus ; le pur Royalisme l'abhorre : pourtant son poids sur le monde est accablant. Qu'il poursuive sa route, sans compagnon, sans vaciller, vers le lieu qui l'attend — tant qu'il fait encore jour pour lui et que la nuit n'est pas venue.

Mais la bande élue des purs frères Patriotes est petite ; quelque Trente seulement, assis maintenant à l'extrême pointe de la Gauche, séparés du monde. Un vertueux Pétion ; un incorruptible Robespierre, le plus conséquent, le plus incorruptible des hommes maigres et âcres ; les Triumvirs Barnave, Duport,<sup>G043</sup> Lameth, grands en parole, en pensée, en action, chacun selon son espèce ; un vieux Goupil de Préfeln décharné : c'est sur eux et sur ceux qui les suivront que le pur Patriotisme doit compter.

Là aussi, visible parmi les Trente, quoique rarement audible, Philippe d'Orléans peut être vu assis : dans une sombre stupeur fuligineuse ; ayant, pourrait-on dire, *atteint* le Chaos ! Il y a des lueurs, à la fois de Lieutenance et de Régence ; des débats, jusque dans l'Assemblée, sur la succession au Trône « au cas où la Branche présente viendrait à manquer » ; et Philippe, dit-on, marchait anxieusement, en silence, dans les corridors, jusqu'à la fin de ces hautes discussions : mais tout cela n'aboutit à rien ; Mirabeau, plongeant son regard dans l'homme et à travers lui, dut s'écrier dans un langage vigoureux et

intraduisible : *Ce j—f— ne vaut pas la peine qu'on se donne pour lui*. Tout cela n'aboutit à rien ; et, dans l'intervalle, l'argent de Philippe, dit-on, s'en est allé ! Pouvait-il refuser un peu d'argent au Patriote doué, auquel cela seul manquait, tandis que lui-même manquait de tout *sauf* de cela ? Pas un pamphlet ne peut être imprimé sans argent ; ni même écrit sans nourriture achetable avec de l'argent. Sans argent, votre Faiseur-de-Projets le plus prometteur ne peut bouger de place : les Projets particuliers, patriotiques ou autres, exigent de l'argent ; combien davantage les Intrigues étendues, qui vivent et existent par l'argent, couchées au loin avec un appétit de dragon pour l'argent, capables d'engloutir des Principautés ! Ainsi le prince Philippe, au milieu de ses Sillery, Laclos et confus Fils de la Nuit, a-t-il roulé : centre du plus étrange tourbillon nuageux ; d'où est sortie visiblement, comme nous le disons souvent, toute une Machinerie préternaturelle et épique de SUSPICION ; et *dans* lequel ont habité et travaillé quelles espèces particulières de trahison, de stratagème, d'effort dirigé ou sans direction vers le mal, aucun parti vivant — à moins que ce ne soit son Génie président, le Prince de la Puissance de l'Air — n'a maintenant la moindre chance de le savoir. La conjecture de Camille est la plus vraisemblable : le pauvre Philippe s'éleva quelque peu en spéculation traîtresse, comme il était jadis monté dans l'un des premiers Ballons ; mais, effrayé de la position nouvelle où il se trouvait, il rouvrit bientôt le robinet et redescendit. Plus sot qu'à la montée ! Créer la Suspicion préternaturelle : telle fut sa fonction dans l'Épopée révolutionnaire. Mais, maintenant qu'il a perdu sa corne d'abondance d'argent comptant, qu'avait-il encore à perdre ? Dans d'épaisses ténèbres, intérieures et extérieures, il doit continuer de se débattre et de patauger dans ce lamentable élément de mort, l'infortuné. Une fois, peut-être deux, nous le verrons encore émerger, luttant pour sortir de l'épais élément de mort : en vain. Pour un instant — le dernier — il jaillit en hauteur, ou y est projeté, jusque dans la clarté et une sorte de mémorabilité ; puis il sombre à jamais.

Le *Côté droit* persiste non moins ; avec plus d'animation même que jamais, quoique l'espérance ait presque fui. Le robuste abbé Maury, lorsque l'obscur Royaliste de province lui saisit la main dans un transport de gratitude, répond en roulant sa tête de bronze indomptable : « *Hélas, Monsieur*, tout ce que je fais ici revient simplement à *rien*. » Le galant Faussigny, visible cette seule fois dans l'Histoire, s'avance frénétique au milieu de la Salle en s'écriant : « Il n'y a qu'une manière d'en finir, c'est de tomber l'épée à la main sur ces gaillards-là, *sabre à la main sur ces gaillards-là* », <sup>333</sup> désignant avec frénésie nos Trente élus de l'extrême

pointe de la Gauche ! Sur quoi éclatent cliquetis et clameur, débat, repentir — évaporation. Les choses mûrissent vers l'incompatibilité franche et ce qu'on nomme la « scission » : cette furieuse attaque théorique de Faussigny eut lieu en août 1790 ; le mois d'août suivant ne sera pas venu qu'un fameux groupe de Deux Cent Quatre-vingt-douze, les élus du Royalisme, accomplira sa solennelle et définitive « scission » d'avec une Assemblée livrée à la faction, et partira en secouant la poussière de ses pieds.

À propos de cette affaire d'épée à la main, il reste encore une chose à remarquer. Nous avons parfois parlé des duels : comment, dans toutes les parties de la France, d'innombrables duels se livraient ; comment des hommes d'argument et des compagnons de table, jetant bas la coupe de vin et les armes de la raison et de la repartie, se rencontraient sur le terrain mesuré ; pour se séparer sanglants ; ou peut-être ne pas se séparer, mais tomber mutuellement embrochés de fer, leur colère et leur vie finissant ensemble — et mourir comme meurent les fous. Cela dure depuis longtemps et dure encore. Mais voici qu'au sein même d'une Auguste Assemblée, le Royalisme traître, dans son désespoir, semble avoir adopté une méthode nouvelle : supprimer le Patriotisme par le duel systématique ! Des bretteurs fanfarons, des « *Spadassins* » de ce parti, vont se pavanant ; et l'on peut même s'en procurer pour une petite somme. « Douze *Spadassins* » furent *vus* par l'œil jaune du Journalisme, « arrivant récemment de Suisse » ; ainsi qu'« un nombre considérable d'Assassins, *nombre considérable d'assassins*, s'exerçant dans les salles d'armes et aux cibles de pistolet ». Tout Député patriote de marque peut être appelé sur le terrain ; qu'il échappe une fois ou dix fois, il vient nécessairement une fois où il doit tomber et où la France doit le pleurer. Combien de cartels Mirabeau n'a-t-il pas reçus, surtout lorsqu'il était le champion du Peuple ! Des cartels par centaines ; auxquels, puisque la Constitution doit être faite d'abord et que son temps est précieux, il répond maintenant toujours par une sorte de formule stéréotypée : « Monsieur, vous êtes porté sur ma Liste ; mais je vous avertis qu'elle est longue et que je n'accorde aucune préférence. »

Puis, en automne, n'eûmes-nous pas le Duel de Cazalès et de Barnave ; les deux principaux maîtres du tir de langue se rencontrant maintenant pour échanger des coups de pistolet ? Car Cazalès, chef des Royalistes, que nous appelons « Noirs », déclara, dans un moment de passion, que « les Patriotes étaient de purs Brigands » ; bien plus, en parlant ainsi, il lança, ou sembla lancer, un regard de feu spécialement vers Barnave ; lequel ne put que répondre par des

regards de feu — et par un rendez-vous au Bois-de-Boulogne. Le second coup de Barnave porta : sur le *chapeau* de Cazalès. Le « coin antérieur » du feutre triangulaire que portaient alors les mortels amortit la balle et sauva ce beau front d'un dommage autre que passager. Mais combien aisément le sort aurait-il pu tomber de l'autre côté, et le chapeau de Barnave être moins bon ! Le Patriotisme élève sa haute dénonciation du Duel en général ; demande à une Auguste Assemblée d'arrêter par la loi cette barbarie féodale. Barbarie et solécisme : car convaincra-t-on ou condamnera-t-on un homme en lui faisant passer une demi-once de plomb à travers la tête ? Assurément non. — Barnave fut reçu aux Jacobins par des embrassades, mais aussi par des réprimandes.

Se souvenant de cela, et aussi que sa répétition en Amérique fut plutôt celle d'une témérité précipitée, d'un manque de cerveau non de cœur, Charles Lameth, le 11 novembre, refuse avec peu d'émotion d'accompagner un jeune Gentilhomme ardent de l'Artois, venu expressément pour le provoquer : en vérité, il accepte d'abord froidement de s'y rendre ; puis permet froidement à deux Amis de s'y rendre à sa place et de faire honte au jeune Gentilhomme jusqu'à ce qu'il renonce, ce qu'ils réussissent à faire. Procédé froid ; satisfaisant pour les deux Amis, pour Lameth et pour le jeune Gentilhomme ardent ; et qui, pouvait-on croire, avait refroidi toute l'affaire.

Il n'en est rien : Lameth, se rendant à ses devoirs sénatoriaux vers le déclin du jour, ne rencontre dans les corridors de l'Assemblée que brocards royalistes ; reniflements, airs de mépris et insultes ouvertes. La patience humaine a ses limites : « Monsieur, dit Lameth, rompant le silence, à un certain Lautrec, homme bossu ou atteint d'une difformité naturelle, mais à langue aiguë et Noir de la teinte la plus profonde, Monsieur, si vous étiez un homme avec qui l'on pût se battre ! » — « J'en suis un », s'écrie le jeune duc de Castries. Aussi vite que l'éclair, Lameth répond : « *Tout à l'heure* — à l'instant même ! » Et ainsi, tandis que les ombres du crépuscule s'épaississent dans ce Bois-de-Boulogne, nous voyons deux hommes au regard de lion, dans une attitude alerte, le côté en avant, le pied droit avancé ; moulinant et poussant, en estocade et en passade, en tierce et en quarte ; tout entiers à s'embrocher mutuellement. Voyez, avec la plus ferme intention d'embrocher, Lameth l'impétueux, de tout son poids, lancer une furieuse botte ; mais l'adroit Castries s'esquive : Lameth n'embroche que l'air — et, sur la pointe de l'épée de Castries, se fend profondément et au loin son propre bras gauche étendu ! Après quoi, entre saignement, pâleur, charpie du chirurgien et formalités, le Duel est tenu pour convenablement accompli.

Mais n'y aura-t-il donc pas de fin ? Le bien-aimé Lameth gît profondément entaillé, non hors de danger. De noirs Aristocrates traîtres tuent les défenseurs du Peuple, les découpent non par arguments, mais par entailles de rapière. Et les Douze *Spadassins* de Suisse, et le nombre considérable d'Assassins s'exerçant aux cibles de pistolet ? Ainsi médite et s'exclame le Patriotisme blessé, avec une ferveur toujours plus profonde et plus large, pendant trente-six heures.

Les trente-six heures écoulées, le samedi 13, on contemple un spectacle nouveau : la rue de Varenne et le boulevard des Invalides voisin, couverts d'une multitude mêlée qui coule ; l'Hôtel de Castries devenu fou, possédé du diable, vomissant par toutes ses fenêtres « lits, vêtements et rideaux », vaisselle d'argent et d'or filigrané, miroirs, tableaux, images, commodes, chiffonniers, et une infinité de vaisselle qui s'entrechoque ; au milieu d'acclamations populaires régulières, absolument sans vol, car un cri circule : « Sera pendu celui qui vole un clou ! » C'est un *Plebiscitum*, ou Décret iconoclaste informel du Commun Peuple, en cours d'exécution ! — La Municipalité siège en tremblant, délibérant si elle déploiera le *Drapeau Rouge* et la Loi martiale ; l'Assemblée nationale est pour une part en hautes lamentations, pour une autre en applaudissements à peine contenus ; l'abbé Maury, incapable de décider si la Plèbe iconoclaste compte quarante mille ou deux cent mille hommes.

Des Députations, des messagers rapides — car c'est loin, de l'autre côté de la Rivière — vont et viennent. Lafayette et les Gardes nationaux, quoique sans *Drapeau Rouge*, se mettent en mouvement ; apparemment sans grande hâte. Bien plus, arrivé sur les lieux, Lafayette salue, chapeau bas, avant d'ordonner de mettre baïonnette au canon. À quoi bon ? La « Cour de *Cassation* » plébéienne, comme Camille pourrait la nommer par jeu de mots, a achevé son œuvre ; elle sort, gilet déboutonné, poches retournées : sac et juste ravage, non pillage ! Avec une patience inépuisable, le Héros des Deux Mondes remontrance ; par persuasion, avec une sorte de douce contrainte, et aussi baïonnettes au canon, il disperse, apaise : le lendemain, tout est de nouveau comme à l'ordinaire.

Considérant ces choses, toutefois, le duc de Castries peut justement « écrire au Président », justement se transporter au-delà des Marches, lever un corps ou faire ce qui est en son pouvoir. Le Royalisme abandonne entièrement cette méthode bobadilienne de combat, et les Douze *Spadassins* retournent en Suisse — ou même au Pays des Songes par la Porte de Corne, selon que l'une ou l'autre est leur patrie. Bien plus, l'Éditeur Prudhomme est autorisé à publier une chose curieuse : « Nous sommes autorisés à publier, dit-il, Éditeur lourdement

tonnant, que M. Boyer, champion des bons Patriotes, est à la tête de Cinquante *Spadassinicides*, ou Tueurs-de-Spadassins. Son adresse est : passage du Bois-de-Boulogne, faubourg Saint-Denis. »<sup>334</sup> L'un des plus étranges Instituts que celui du Champion Boyer et des Tueurs-de-Spadassins ! Leurs services, toutefois, ne sont pas requis ; le Royalisme ayant abandonné la méthode de la rapière comme manifestement impraticable.

.

## Chapitre IV — Fuir ou ne pas fuir

La vérité est que le Royalisme se voit approcher de tristes extrémités ; chaque jour plus près. D'au-delà du Rhin, on affirme que le Roi, dans ses Tuileries, n'est pas libre : le pauvre Roi peut le nier de la bouche officielle, mais dans son cœur il le sent souvent indéniable. Constitution civile du Clergé ; Décret d'expulsion contre ceux qui la refusent : même à ce dernier, quoique sa conscience se révolte presque, il ne peut dire Non ; après deux mois d'hésitation, il le signe encore. Ce fut le 21 janvier de cette année 1791 qu'il le signa ; pour la douleur de son pauvre cœur, jusque dans un *autre* Vingt-et-un Janvier ! D'où viennent des Prêtres réfractaires expulsés ; Martyrs invincibles selon les uns, Traîtres chicaneurs incurables selon les autres. Ainsi est arrivé ce que nous avions jadis annoncé : par la Religion, ou par le Cant et l'Écho de la Religion, toute la France est déchirée d'une nouvelle rupture de continuité ; compliquant et aigrissant toutes les anciennes — guérissable seulement, par une chirurgie sévère, dans la Vendée !

Malheureuse Royauté, malheureuse Majesté, Représentant Héréditaire, ou de quelque manière qu'ils puissent le nommer ; de qui l'on attend beaucoup, à qui l'on donne peu ! Des Gardes nationaux bleus encerclent ces Tuileries ; un Lafayette, mince Pédant constitutionnel, clair, mince, inflexible, comme de l'eau changée en glace mince ; qu'aucun cœur de Reine ne peut aimer. L'Assemblée nationale, son pavillon dressé là où nous savons, siège tout près, entretenant un vacarme continu. Du dehors, rien que Révoltes de Nancy, saccage d'Hôtels de Castries, émeutes et séditions ; émeutes au Nord et au Sud, à Aix, Douai, Belfort, Uzès, Perpignan, Nîmes, et dans cet incurable Avignon du Pape : un crépitement et un grésillement continus d'émeutes sur toute la face de la France, témoignant combien elle devient électrique. Ajoute seulement le rude hiver, les grèves affamées des ouvriers ; cette basse continue de la Disette, ton fondamental et base de toutes les autres Discordes !

Le plan de la Royauté, pour autant qu'on puisse lui attribuer un plan fixe, demeure, comme toujours, de fuir vers les frontières. En vérité, le seul plan qui lui offre la moindre promesse ! Fuyez vers Bouillé ; hérissez-vous de canons, servis par vos « quarante mille Allemands non débauchés » ; sommez l'Assemblée nationale de vous suivre, sommez ce qui, en elle, est Royaliste, Constitutionnel, gagnable par l'argent ; dissolvez le reste, par la mitraille au besoin. Que le Jacobinisme et la Révolte, dans un unique hurlement sauvage, s'envolent dans

l'Espace infini, chassés par la mitraille. Tonnez sur la France de la bouche du canon ; ordonnant, non suppliant, que cette émeute cesse. Et ensuite, réglez avec la plus grande Constitutionnalité possible ; rendant justice, aimant la miséricorde ; *étant* le Berger de ce Peuple indigent, non son seul Tondeur, ni la simple ressemblance d'un Berger ! Tout cela, si vous l'osez. Si vous ne l'osez pas, alors, au nom du Ciel, allez dormir : il ne semble pas exister d'autre alternative convenable.

Et pourtant ce serait peut-être possible — avec un homme pour le faire. Car si un pareil tourbillon inexprimable de confusions babyloniennes, tel qu'est notre Ère, ne peut être apaisé par un homme, mais seulement par le Temps et les hommes, un homme peut en modérer les paroxysmes, les équilibrer, les infléchir, et se maintenir au sommet sans être englouti — comme plusieurs hommes et Rois le font en ces jours. Beaucoup de choses sont possibles à un homme ; les hommes obéiront à un homme qui *sait* et qui *peut*, et le nommeront révérencieusement leur *Ken-ning*, ou Roi. Charlemagne n'a-t-il pas régné ? Considérez aussi s'il eut des temps faciles ; pendant « trente mille Saxons au-dessus du pont de la Weser », d'un seul coup terrible ! Ainsi encore, qui sait si, dans cette même France fanatique et distraite, l'homme qu'il faut n'existe pas réellement ? Un homme taciturne au teint olivâtre ; pour l'heure Lieutenant dans l'Artillerie, qui s'assit jadis à étudier les Mathématiques à Brienne ? Le même qui marchait le matin corriger des épreuves à Dôle, et savourait un frugal déjeuner avec M. Joly ? Celui-là est parti, comme est parti aussi son ami le fameux général Paoli, en ces jours mêmes, revoir les anciennes scènes de sa Corse natale et quel bien Démocratique peut s'y faire.

La Royauté n'exécute jamais son plan d'évasion, et pourtant ne l'abandonne jamais ; vivant d'une espérance variable, indécise jusqu'à ce que la fortune décide. Dans le plus grand secret, une vive Correspondance se poursuit avec Bouillé ; il existe aussi un complot, qui émerge plus d'une fois, pour conduire le Roi à Rouen :<sup>335</sup> complot après complot, émergeant et replongeant comme des *ignes fatui* par mauvais temps, qui ne mènent nulle part. Vers « dix heures du soir », le Représentant Héréditaire, en *partie carrée*, avec la Reine, avec son frère Monsieur et Madame, joue au *wisk*, ou whist. L'Huissier Campan entre mystérieusement, porteur d'un message qu'il ne comprend qu'à demi : un certain comte d'Inisdal attend anxieux dans l'antichambre extérieure ; le Colonel national, Capitaine de la garde pour cette nuit, est gagné ; des chevaux de poste sont prêts tout le long du chemin ; une troupe de Noblesse siège armée, résolue ;



Sa Majesté consentira-t-elle, avant minuit, à partir ? Profond silence ; Campan attend, l'oreille tendue. « Votre Majesté a-t-elle entendu ce que Campan vient de dire ? » demande la Reine. « Oui, j'ai entendu », répond Sa Majesté, et elle continue de jouer. « Joli couplet que celui de Campan », insinue Monsieur, qui montrait parfois un agréable esprit : Sa Majesté, toujours sans répondre, joue au whist. « Après tout, il faut bien dire quelque chose à Campan », remarque la Reine. « Dites à M. d'Inisdal, répond le Roi — et la Reine appuie sur les mots — que le Roi ne peut *consentir* à être emmené de force. » — « Je comprends ! » dit d'Inisdal, se retournant d'un mouvement vif, se dressant en flamme d'irritation : « Nous aurons le risque ; nous aurons tout le blâme si cela échoue », <sup>336</sup> — et disparaît, lui et son complot, comme font les feux follets. La Reine resta jusque tard dans la nuit à emballer des bijoux : mais cela n'aboutit à rien ; dans ce cadre pointu d'irritation, le feu follet s'était *éteint*.

Il y a peu d'espoir en tout cela. Hélas, avec qui fuir ? Nos loyaux *Gardes-du-Corps*, depuis l'Insurrection des Femmes, sont licenciés ; rentrés chez eux ; beaucoup passés au-delà du Rhin vers Coblenz et les Princes exilés. Le brave Miomandre et le brave Tardivet, ces Deux fidèles, ont reçu, dans une entrevue nocturne avec les deux Majestés, leur *viatique* de louis d'or et de remerciements venus du cœur sur les lèvres de la Reine — quoique malheureusement « Sa Majesté se tint le dos au feu, sans parler » ; <sup>337</sup> et ils dînent maintenant à travers les Provinces, racontant leurs échappées d'un cheveu, les horreurs insurrectionnelles. Grandes horreurs, encore destinées à être englouties par de plus grandes. Mais, somme toute, quelle chute depuis l'ancienne splendeur de Versailles ! Ici, dans ces pauvres Tuileries, un Brasseur-Colonel national, le sonore Santerre, défile officiellement derrière la chaise de Sa Majesté. Nos hauts dignitaires, tous enfuis au-delà du Rhin : plus rien à gagner à la Cour, sinon des espérances pour lesquelles il faut risquer la vie même ! D'obscurs hommes affairés fréquentent les escaliers dérobés, apportant ouï-dire, projets de vent, fanfaronnades stériles. De jeunes Royalistes, au *Théâtre de Vaudeville*, « chantent des couplets », si cela pouvait servir à quelque chose. Assez de Royalistes, Capitaines en congé, Seigneurs consumés, peuvent également se rencontrer « au Café de Valois et chez Méot le Restaurateur ». Là, ils s'éventent les uns les autres jusqu'à la haute incandescence loyale ; boivent, dans le vin qu'ils peuvent se procurer, à la confusion du Sansculottisme ; montrent des poignards achetés, de structure perfectionnée, faits sur commande ; et, avec une grande audace, dînent. <sup>338</sup> C'est dans ces lieux et dans ces mois que l'épithète *Sansculotte*

s'applique pour la première fois au Patriotisme indigent ; dans l'âge précédent, nous avons Gilbert *Sansculotte*, le Poète indigent.<sup>339</sup> Dénudé-de-Culotte : dénuement lamentable ; qui pourtant, si Vingt Millions le partagent, peut devenir plus efficace que la plupart des Possessions !

Pendant ce temps, au milieu de ce vague et sombre tourbillon de fanfaronnades, de projets de vent, de poignards faits sur commande, se découvre un *punctum saliens*, un point vivant de faisabilité : le doigt de Mirabeau ! Mirabeau et la Reine de France se sont rencontrés ; ils se sont séparés avec une confiance mutuelle ! Chose étrange ; secrète comme les Mystères ; mais indubitable. Mirabeau prit un cheval, un soir, et chevaucha vers l'ouest, sans suite — pour voir l'ami Clavière dans sa maison de campagne ? Avant d'atteindre Clavière, le cavalier plongé dans ses pensées bifurqua vers une porte dérobée du Jardin de Saint-Cloud : quelque duc d'Aremberg, ou autre semblable, était là pour l'introduire ; la Reine n'était pas loin. Sur un « rond-point, le plus élevé du Jardin de Saint-Cloud », il contempla le visage de la Reine ; lui parla seul à seule sous la voûte vide de la Nuit. Quelle entrevue ; secret fatal pour nous, après toutes les recherches, comme les colloques des dieux !<sup>340</sup> Elle l'appela « un Mirabeau » ; ailleurs, nous lisons qu'elle « fut charmée de lui », le Titan sauvage soumis ; car il est, en vérité, parmi les signes honorables de ce haut cœur malheureux, qu'aucun esprit doué, aucun Mirabeau, aucun Barnave même, aucun Dumouriez ne vint jamais face à face avec elle sans que, malgré tous les préjugés, elle fût contrainte de le reconnaître, de s'en approcher avec confiance. Haut cœur impérial, doué d'une attraction instinctive vers tout ce qui avait quelque hauteur ! « Vous ne connaissez pas la Reine, dit un jour Mirabeau en confidence ; sa force d'esprit est prodigieuse ; elle est un homme par le courage. »<sup>341</sup> — Ainsi, sous la Nuit vide, au sommet de ce tertre, elle a parlé avec un Mirabeau : il a loyalement baisé la main royale et dit avec enthousiasme : « Madame, la Monarchie est sauvée ! » — Est-ce possible ? Les Puissances étrangères, mystérieusement sondées, donnèrent une réponse favorable, quoique prudente ;<sup>342</sup> Bouillé est à Metz et pourrait trouver quarante mille Allemands sûrs. Avec un Mirabeau pour tête et un Bouillé pour main, quelque chose est véritablement possible — si le Destin n'intervient pas.

Mais représente-toi sous quelles enveloppes mille fois multipliées, sous quels manteaux de ténèbres, la Royauté méditant ces choses doit s'envelopper. Il y a des hommes avec des « Billets d'Entrée » ; il y a des consultations chevaleresques, des complots mystérieux. Considère aussi si, de quelque manière qu'elle

s'enveloppe, la Royauté conspiratrice peut échapper au regard du Patriotisme : dix mille yeux de lynx fixés sur elle, qui voient dans l'obscurité ! Le Patriotisme sait beaucoup : il connaît les poignards faits sur commande et peut préciser les boutiques ; il connaît les légions de mouchards de Sieur Motier ; les Billets d'*Entrée*, les hommes en noir ; et comment un plan d'évasion succède à l'autre — ou peut être supposé lui succéder. Imagine ensuite les couplets chantés au *Théâtre de Vaudeville* ; ou, pire encore, les chuchotements et signes de tête significatifs des traîtres à moustaches. Imagine, d'autre part, le grand cri d'alarme qui courut par les Cent Trente Journaux ; l'Oreille de Denys de chacune des Quarante-huit Sections, éveillée nuit et jour.

Le Patriotisme supporte beaucoup ; il ne supporte pas tout. Le *Café de Procope* a envoyé visiblement par les rues une Députation de Patriotes « faire des remontrances aux mauvais Éditeurs » de vive voix et en toute confiance : spectacle singulier à voir et à entendre. Les mauvais Éditeurs promettent de s'amender, mais ne le font pas. Les Députations demandant un changement de Ministère furent nombreuses ; le Maire Bailly lui-même s'y joignant au Cordelier Danton : et elles ont prévalu. Avec quel profit ? La race des Charlatans, volontaires ou contraints de l'être, est éternelle : les Ministres Duportail et Duport-Dutertre devront administrer à peu près comme les Ministres Latour-du-Pin et Cicé. Ainsi roule le monde confus.

Mais maintenant, battu sans cesse par de telles influences et preuves contradictoires, inextricables, que doit croire et suivre le Patriote français indigent en ces jours malheureux ? Tout est incertitude ; sauf qu'il est misérable, indigent ; qu'une glorieuse Révolution, merveille de l'Univers, n'a jusqu'ici apporté ni Pain ni Paix, étant gâtée par des traîtres difficiles à découvrir. Des traîtres qui habitent l'obscurité, invisibles ; ou qu'on voit par instants, dans un crépuscule pâle et douteux, s'y évanouir furtivement ! La Suspicion préternaturelle règne de nouveau sur les esprits.

« Personne ici, écrit Carra des *Annales Patriotiques*, dès le 1er février, ne peut conserver un doute sur le projet constant et obstiné qu'ont ces gens d'emmener le Roi ; ni sur la succession perpétuelle de manœuvres qu'ils emploient pour cela. » Personne : la vigilante Mère du Patriotisme délégua deux Membres auprès de sa Fille de Versailles, pour examiner l'aspect de l'affaire. Eh bien, là-bas ? Le patriote Carra poursuit : « Le Rapport de ces deux députés, nous l'avons tous entendu de nos propres oreilles samedi dernier. Ils se rendirent avec d'autres de Versailles inspecter les Écuries du Roi, ainsi que celles des ci-devant *Gardes-du-*

*Corps* ; ils y trouvèrent de sept à huit cents chevaux toujours sellés et bridés, prêts à partir au premier signal. Les mêmes députés virent en outre de leurs deux yeux plusieurs Voitures royales que des hommes étaient alors même occupés à charger de grands sacs de bagages bien rembourrés » — des vaches de cuir, comme nous les appelons — « *vaches de cuir* ; les Armes royales sur les panneaux presque entièrement effacées. » Assez grave ! De plus, « le même jour, toute la *Maréchaussée*, ou Police de cavalerie, s'assembla avec armes, chevaux et bagages » — puis se dispersa. Ils veulent le Roi au-delà des marches, afin que l'empereur Léopold et les Princes allemands, dont les troupes sont prêtes, aient un prétexte pour commencer : « voilà, ajoute Carra, le mot de l'énigme ; voilà pourquoi nos Aristocrates fugitifs font maintenant des levées d'hommes sur les frontières ; s'attendant à ce que, l'un de ces matins, le Chef suprême du Pouvoir exécutif leur soit amené et que la guerre civile commence. »<sup>343</sup>

Si seulement le Chef suprême du Pouvoir exécutif, empaqueté, disons, dans l'une de ces *vaches* de cuir, leur était amené sain et sauf ! Mais le plus étrange de tout est que le Patriotisme, qu'il aboie au hasard ou qu'un instinct de sagacité préternaturelle le guide, aboie réellement *juste* cette fois : après quelque chose, non après rien. La Correspondance secrète de Bouillé, depuis rendue publique, en témoigne.

Bien plus, il est indéniable, visible de tous, que *Mesdames*, les Tantes du Roi, prennent des dispositions pour partir : demandant des passeports au Ministère, des sauf-conduits à la Municipalité ; ce dont Marat avertit tous les hommes de se défier. Elles emporteront de l'or, « ces vieilles *Béguines* » ; bien plus, elles emporteront le petit Dauphin, « ayant nourri depuis quelque temps un enfant supposé pour le laisser à sa place » ! En outre, elles sont comme une substance légère jetée en l'air pour montrer la direction du vent ; une sorte de cerf-volant d'essai que vous lancez afin de savoir si le grand cerf-volant de papier, Évasion du Roi, pourra monter !

Dans ces circonstances alarmantes, le Patriotisme ne se manque pas à lui-même. La Municipalité députe vers le Roi ; les Sections députent vers la Municipalité ; l'Assemblée nationale ne tardera pas à s'agiter. Cependant, voici que le 19 février 1791, Mesdames, quittant Bellevue et Versailles dans le plus grand secret, sont parties ! Vers Rome, semble-t-il ; ou l'on ne sait où. Elles ne sont pas dépourvues de passeports du Roi, contresignés ; et, ce qui importe davantage, d'une Escorte efficace. Le Maire patriote, ou Mairelet, du village de Moret essaya de les retenir ; mais le vif Louis de <sup>G059</sup> Narbonne, de l'Escorte, partit

au grand galop, revint bientôt avec trente dragons et les dégagèrent victorieusement. Ainsi les pauvres vieilles femmes poursuivent leur route, à la terreur de la France et de Paris, dont l'excitabilité nerveuse est devenue extrême. Qui d'autre aurait empêché les pauvres *Loque* et *Graille*, maintenant si vieilles et tombées dans de si inattendues circonstances, alors que le commérage lui-même ne tourne plus qu'aux terreurs et aux horreurs et n'est plus agréable à l'esprit, alors que vous ne pouvez même obtenir en paix un confesseur orthodoxe, d'aller par quelque chemin que l'espoir d'une consolation puisse leur indiquer ?

Elles partent, pauvres antiques Dames — il faudrait avoir le cœur dur pour ne pas les plaindre ; elles partent, avec des palpitations, des glapissements étouffés et sans mélodie ; toute la France, glapissant et caquetant dans une terreur haute et *non* étouffée, derrière elles et des deux côtés : telle est la suspicion mutuelle entre les hommes. À Arnay-le-Duc, bien au-delà de la moitié du chemin vers les frontières, une Municipalité et une Population patriotes reprennent courage pour les arrêter : Louis de Narbonne doit retourner à Paris, doit consulter l'Assemblée nationale. L'Assemblée nationale répond, non sans effort, que Mesdames peuvent partir. Sur quoi Paris se soulève plus que jamais, glapissant à moitié hors de raison. Les Tuileries et leurs alentours se remplissent de femmes et d'hommes tandis que l'Assemblée nationale débat cette question des questions ; Lafayette est requis la nuit pour les disperser, et les rues doivent être illuminées. Le commandant Berthier — un Berthier devant qui se trouvent encore, inconnues, de grandes choses — demeure pour le moment bloqué à Bellevue, dans Versailles. Aucune tactique ne put lui faire sortir les Bagages de Mesdames hors des Cours ; des femmes versaillaises frénétiques vinrent hurler autour de lui ; ses propres troupes coupèrent les traits des chariots ; il se retira à l'intérieur, attendant de meilleurs temps.<sup>344</sup>

Bien plus, à ces mêmes heures, tandis que Mesdames, à peine dégagées de Moret au tranchant du sabre, roulent rapidement vers les pays étrangers sans être encore arrêtées à Arnay, leur auguste neveu, le pauvre Monsieur, à Paris, a plongé profondément dans les caves du Luxembourg pour y chercher refuge ; et, selon Montgaillard, on parvient à peine à le persuader d'en remonter. Des multitudes glapissantes environnent son Luxembourg, attirées par le bruit de son départ ; mais, à la vue et au son de Monsieur, elles deviennent des multitudes criantes de joie, et escortent Madame et lui jusqu'aux Tuileries avec des vivats.<sup>345</sup> C'est un état d'excitabilité nerveuse tel que peu de Nations en connaissent.



## Chapitre V — La Journée des poignards

Ou encore, que signifie cette réparation visible du Château de <sup>G084</sup> Vincennes ? Toutes les autres Prisons étant pleines de détenus, il faut ici un espace nouveau : telle est l'explication municipale. Car, au milieu de ces changements de Juridictions, les Parlements abolis et les Tribunaux nouveaux à peine installés, les prisonniers se sont accumulés. Sans compter qu'en ces temps de discorde et de loi des clubs, les délits et les incarcérations sont de toute façon plus nombreux. Cette explication municipale ne suffit-elle pas à rendre compte du phénomène ? Assurément, de toutes les entreprises qu'une Municipalité éclairée pouvait entreprendre, réparer le Château de Vincennes était la plus innocente.

Ce n'est pourtant pas ainsi que le faubourg Saint-Antoine voisin voit la chose : Saint-Antoine, pour qui ces tourelles pointues et ces sombres donjons, beaucoup trop proches de sa propre demeure obscure, sont déjà par eux-mêmes une offense. Vincennes n'était-il pas une sorte de petite Bastille ? Le grand Diderot et des Philosophes y ont subi la captivité ; le grand Mirabeau, dans une désastreuse éclipse, pendant quarante-deux mois. Et maintenant que l'ancienne Bastille est devenue un terrain de danse — si quelqu'un avait la gaieté de danser — et que ses pierres entrent dans la construction du Pont Louis-Seize, cette petite Bastille d'importance comparative se garnit-elle de meneaux nouvellement taillés, déploie-t-elle des ailes tyranniques, menaçant le Patriotisme ? Un espace nouveau pour des prisonniers : et quels prisonniers ? Un d'Orléans, avec les principaux Patriotes de la pointe de la Gauche ? On dit qu'« un passage souterrain » court d'ici jusqu'aux Tuileries. Qui sait ? Paris, miné de carrières et de catacombes, se tient merveilleusement suspendu au-dessus de l'abîme ; Paris devait jadis être fait sauter — quoique la poudre, lorsque nous allâmes voir, eût été retirée. Des Tuileries vendues à l'Autriche et à Coblenze ne devraient point posséder de passage souterrain. Coblenze ou l'Autriche n'en pourraient-elles pas sortir un matin ; et, avec des canons à longue portée, *foudroyer*, tonner sur un Saint-Antoine patriote jusqu'à le réduire en fumée et en ruines !

Ainsi médite l'âme enténébrée de Saint-Antoine, tandis qu'elle voit, au premier printemps, les ouvriers en tablier occupés à ces tours. Une Municipalité qui parle officiellement, un Sieur Motier avec ses légions de *mouchards*, ne méritent aucune confiance. Si le Patriote Santerre était vraiment Commandant !

Mais le sonore Brasseur ne commande que notre propre Bataillon : de pareils secrets, il ne peut rien expliquer, il ne sait rien, peut-être soupçonne-t-il beaucoup. Ainsi le travail continue ; et l'affligé, l'enténébré Saint-Antoine entend le fracas des marteaux, voit des pierres suspendues dans l'air.<sup>346</sup>

Saint-Antoine a terrassé la première grande Bastille : reculera-t-il devant cette insignifiance comparative de Bastille ? Amis, si nous prenions piques, fusils, masses ; et nous aidions nous-mêmes ! — Il n'est pas de remède plus prompt, ni plus certain. Le 28 février, Saint-Antoine sort, comme il l'a déjà fait souvent ; et, apparemment sans grand tumulte superflu, marche vers l'est, vers cette douleur des yeux qu'est Vincennes. D'une grave voix d'autorité, sans besoin de rudoyer ni de crier, Saint-Antoine fait savoir aux parties intéressées que son dessein est de voir cette Forteresse suspecte rasée au niveau du sol général du pays. On peut présenter des remontrances avec zèle : elles ne servent de rien. La porte extérieure vole en l'air, les ponts-levis tombent ; les barreaux de fer des fenêtres, arrachés à coups de masse, deviennent des pinces de fer ; il pleut des meubles, des masses de pierre, des ardoises : dans un fracas et un cliquetis chaotiques, la Démolition s'abat avec fracas. Et voici que de rapides courriers traversent les rues agitées pour avertir Lafayette et les Autorités municipales et départementales ; la Rumeur avertit l'Assemblée nationale, les Tuileries royales et tous ceux qui se soucient de l'entendre : Saint-Antoine est debout ; Vincennes, et probablement la dernière Institution encore debout dans le Pays, s'écroule.<sup>347</sup>

Vite donc ! Que Lafayette fasse rouler ses tambours et vole vers l'est ; car, pour tous les Patriotes constitutionnels, c'est de nouveau une mauvaise nouvelle. Et vous, Amis de la Royauté, saisissez vos poignards de structure perfectionnée, faits sur commande ; vos cannes-épées, vos armes secrètes, vos billets d'entrée ; vite, par les escaliers dérobés, ralliez-vous autour du Fils de Soixante Rois. Une effervescence probablement suscitée par d'Orléans et Compagnie, pour renverser le Trône et l'Autel : on dit que Sa Majesté la Reine sera mise en prison, supprimée ; que deviendra alors *Sa* Majesté ? De l'argile pour le Potier sansculottique ! Ou serait-il possible de fuir aujourd'hui ; une brave Noblesse se ralliant tout à coup ? Le péril menace, l'espérance invite : les ducs de Villequier, de Duras, les Gentilshommes de la Chambre donnent billets et admission ; une brave Noblesse se rallie soudain tout entière. Ce serait le moment de « tomber l'épée à la main sur ces gaillards-là », si l'on pouvait le faire avec effet.

Le Héros des Deux Mondes est sur son cheval blanc ; les Nationaux bleus, cavalerie et infanterie, se hâtent vers l'est : Santerre, avec le Bataillon de Saint-



Antoine, est déjà là — apparemment peu disposé à agir. Héros des Deux Mondes lourdement chargé, quelles tâches sont les tiennes ! Les railleries, les gambades provocatrices de ce Faubourg patriote, maintenant tout entier dans les rues, sont difficiles à supporter ; des Patriotes non lavés raillant d'un jeu boudeur ; un Patriote non lavé « saisissant le Général par la botte » pour le désarçonner. Santerre, recevant l'ordre de tirer, répond obliquement : « Ce sont les hommes qui ont pris la Bastille » ; et pas une détente ne bouge ! La Magistrature de Vincennes n'ose pas davantage délivrer mandat d'arrêt, ni donner le moindre appui : le Général « s'en chargera donc lui-même ». Par promptitude, par une adroite gaieté, une patience et une vive valeur sans limites, l'émeute peut encore être apaisée sans sang.

Pendant ce temps, le reste de Paris, avec plus ou moins d'indifférence, peut vaquer au reste de ses affaires : car qu'est-ce donc, sinon une effervescence, parmi tant d'autres désormais ? L'Assemblée nationale, dans l'un de ses plus orageux accès, débat une Loi contre l'Émigration ; Mirabeau déclarant à haute voix : « Je jure d'avance que je ne lui obéirai pas. » Mirabeau est souvent à la Tribune ce jour-là ; avec des obstacles sans fin au-dehors ; avec l'ancienne énergie intacte au-dedans. Que peuvent contre cet homme les murmures et les clameurs, de Gauche ou de Droite ; immobile comme le Ténériffe ou l'Atlas ? Avec une pensée claire ; d'une forte voix de basse, quoique d'abord basse et incertaine, il réclame l'audience, gouverne la tempête des hommes : bientôt sa voix enfle, s'adoucit ; il s'élève en une mélodie de force qui porte au loin, triomphante, et soumet tous les cœurs ; son visage rudement couturé, ravagé comme par le feu, s'illumine de feu et rayonne : une fois encore, les hommes sentent, dans ces âges de misère, quelle est la puissance et l'omnipotence de la parole de l'homme sur les âmes humaines. « Je triompherai ou je serai mis en pièces », l'entendit-on dire un jour. « Silence ! » crie-t-il maintenant, d'un puissant mot de commandement, dans la conscience impériale de sa force ; « Silence aux trente voix ! » — et Robespierre avec les Trente Voix s'éteignent en murmures ; et la Loi redevient telle que Mirabeau la voulait.

Combien différente, au même instant, est l'éloquence de rue du général Lafayette, disputant avec de sonores Brasseurs, avec un Saint-Antoine sans grammaire ! Plus différente encore de l'une et de l'autre est l'éloquence du Café de Valois et la fanfaronnade étouffée de cette multitude d'hommes à Billets d'Entrée, qui inonde maintenant les Corridors des Tuileries. De telles choses peuvent se poursuivre simultanément dans une seule Ville. Combien davantage

dans un Pays ; sur une Planète avec ses discordances, chaque Jour n'étant qu'une infinité crépitante de discordances — qui produisent néanmoins quelque résultat net cohérent, quoique infiniment petit !

Quoi qu'il en soit, Lafayette a sauvé Vincennes et revient avec une douzaine de démolisseurs arrêtés. La Royauté n'est pas encore sauvée — ni, à vrai dire, particulièrement en danger. Mais pour la Garde constitutionnelle du Roi, pour ces anciens Gardes françaises, ou Grenadiers du Centre, comme il se trouve, cette affluence d'hommes à Billets d'Entrée devient de plus en plus incompréhensible. Sa Majesté est-elle donc réellement destinée à Metz ; doit-elle être emportée par ces hommes, à l'improviste ? Cette révolte de Saint-Antoine a-t-elle été suscitée par des Royalistes traîtres comme prétexte ? Ouvrez bien l'œil, Grenadiers du Centre en service ici : rien de bon ne vint jamais des « hommes en noir ». Ils ont même des manteaux, des *redingotes* ; certains des culottes de cuir, des bottes — comme s'ils allaient monter à cheval sur-le-champ ! Et qu'est-ce donc qui dépasse visiblement du revers du chevalier de Court ?<sup>348</sup> Cela ressemble trop au manche de quelque instrument qui tranche ou poignarde ! Il glisse et passe ; et toujours le manche dépasse de son revers gauche. « Arrêtez, Monsieur ! » — un Grenadier du Centre l'empoigne ; empoigne le manche qui dépasse, l'arrache sous les yeux du monde : par le Ciel, un véritable poignard ; couteau de chasse, ou quelque nom qu'on lui donne ; propre à boire la vie du Patriotisme !

Ainsi en alla-t-il du chevalier de Court, tôt dans la journée ; non sans bruit, non sans commentaires. Et maintenant, cette multitude qui grossit sans cesse à la tombée de la nuit ? Ont-ils, eux aussi, des poignards ? Hélas, après des pourparlers irrités, on commence chez eux aussi à palper et à fouiller ; tous les hommes en noir, malgré leurs Billets d'Entrée, sont saisis au col et palpés. Scandaleuse pensée ; car chaque fois qu'on découvre sur lui poignard, canne-épée, pistolet ou seulement poinçon de tailleur, et qu'on le tire avec un grand mépris, l'infortuné homme en noir est précipité trop vite dans l'escalier. Précipité ; il descend ignominieusement la tête la première, accéléré par les poussées ignominieuses de sentinelle en sentinelle ; bien plus, comme il est écrit, par des coups, des tiraillements — par des ruades *a posteriori* qu'on ne saurait nommer. De cette manière accélérée, incertain de l'extrémité qui demeure en haut, homme après homme en noir émerge par toutes les issues dans le Jardin des Tuileries. Il émerge, hélas, dans les bras d'une multitude indignée, maintenant rassemblée et se rassemblant à l'heure du crépuscule pour voir ce qui se passe et si le Représentant Héréditaire est emporté ou non. Infortunés hommes en noir ;

enfin *convaincus* de poignards faits sur commande ; convaincus « Chevaliers du Poignard » ! Au-dedans, c'est le navire en feu ; au-dehors, la haute mer. Au-dedans, aucun secours : Sa Majesté, regardant un instant hors de ses sanctuaires intérieurs, ordonne froidement à tous les visiteurs de « remettre leurs armes », puis referme la porte. Les armes remises forment un tas ; les Chevaliers du Poignard convaincus continuent de descendre pêle-mêle avec une impétueuse vitesse ; et, au bas de tous les escaliers, la multitude mêlée les reçoit, les bouscule, les frappe, les pourchasse et les disperse.<sup>349</sup>

Tel est le spectacle qui accueille Lafayette dans le crépuscule du soir, lorsqu'il revient, non sans peine victorieux de Vincennes : à peine a-t-il franchi la Scylla sansculotte que voici Charybde aristocrate qui bouillonne sous son vent ! Le patient Héros des Deux Mondes perd presque patience. Il accélère, loin de la retarder, la fuite des Chevaliers ; il délivre, certes, l'un ou l'autre Loyaliste de qualité pourchassé, mais lui adresse des paroles amères telles que l'heure les suggérerait ; telles qu'aucun salon ne pouvait pardonner. Héros en mauvaise posture, suspendu pour ainsi dire dans l'air ; odieux aux riches Divinités d'en haut, odieux aux Mortels indigents d'en bas ! Le duc de Villequier, Gentilhomme de la Chambre, reçoit, devant tout le peuple présent, une réprimande si outrageante qu'il peut juger bon d'abord de s'exculper dans les Journaux ; puis, cela n'ayant pas réussi, de se retirer au-delà des Frontières et de commencer à conspirer à Bruxelles.<sup>350</sup> Son Appartement restera vide ; plus utile, comme nous pourrons le voir, que lorsqu'il était occupé.

Ainsi fuient les Chevaliers du Poignard ; honteusement pourchassés par les hommes patriotes dans le crépuscule qui s'épaissit. Sombre et misérable affaire, née des ténèbres, s'éteignant là dans le crépuscule épaissi et l'obscurité ! Au milieu de laquelle, toutefois, que le lecteur distingue clairement une figure courant pour sauver sa vie : Crispin-Catiline d'Espréménil — pour la dernière fois, ou l'avant-dernière. Il n'y a pas encore trois ans que ces mêmes Grenadiers du Centre, alors Gardes françaises, le menaient vers les Îles de Calypso dans le gris du matin de mai ; et lui et eux en sont arrivés jusque-là. Bousculé, battu à terre, délivré par le populaire Pétion, il pouvait bien répondre avec amertume : « Et moi aussi, Monsieur, j'ai été porté sur les épaules du Peuple. »<sup>351</sup> Fait sur lequel le populaire Pétion peut méditer, s'il lui plaît.

Mais heureusement, d'une manière ou d'une autre, la nuit rapide recouvre cette ignominieuse Journée des poignards ; et les Chevaliers, quoique maltraités, regagnent avec des pans d'habit déchirés et le cœur lourd leurs demeures

respectives. La double Émeute est apaisée ; peu de sang coule, si ce n'est l'insignifiant sang du nez : Vincennes demeure non démoli, réparable ; le Représentant Héréditaire n'a pas été enlevé, ni la Reine passée en fraude jusqu'à la Prison. Journée longtemps mémorable ; commentée par de bruyants éclats de rire et de profonds grondements ; par l'amère dérision du triomphe, l'amère rancune de la défaite. Le Royalisme, comme toujours, l'impute à d'Orléans et aux Anarchistes résolus à insulter la Majesté ; le Patriotisme, comme toujours, aux Royalistes et même aux Constitutionnels, résolus à dérober la Majesté pour Metz ; nous, également comme toujours, à la Suspicion préternaturelle et à Phébus Apollon qui s'était fait semblable à la Nuit.

Ainsi, cependant, le lecteur a vu, dans une arène inattendue, en ce dernier jour de février 1791, les Trois éléments de la Société française depuis longtemps en lutte, projetés dans une collision singulièrement comico-tragique ; agissant et réagissant ouvertement sous les yeux. Le Constitutionnalisme, apaisant à la fois l'émeute sansculottique à Vincennes et la trahison royaliste aux Tuileries, est grand ce jour-là et l'emporte. Quant au pauvre Royalisme, ballotté de la sorte, tous ses poignards laissés en tas, qu'en penser ? Chaque chien, dit le Proverbe, a son jour : il l'a ; il l'a eu ; ou il l'aura. Pour le présent, le jour est à Lafayette et à la Constitution. Pourtant la Faim et le Jacobinisme, devenant rapidement fanatiques, travaillent encore ; leur jour, une fois fanatiques, viendra. Jusqu'ici, dans toutes les tempêtes, Lafayette, pareil à quelque divin Maître-de-la-Mer, lève sa tête sereine : les souffles de l'Éole supérieur retournent à leurs cavernes comme des vents insensés et non commandés ; les vagues de la mer inférieure qu'ils avaient tourmentées jusqu'à l'écume s'apaisent. Mais si, comme nous l'écrivons souvent, les Puissances de Feu titaniques *sous-marines* entraînent en jeu ; si le lit de l'Océan éclatait par-dessous ? Si elles projetaient Poséidon Lafayette et sa Constitution hors de l'Espace ; et si, dans la mêlée titanique, mer et ciel se mêlaient ?

## Chapitre VI — Mirabeau

L'esprit de la France devient toujours plus âcre, malade de fièvre : vers l'explosion finale de dissolution et de délire. La Suspicion règne sur tous les esprits : les partis en lutte ne peuvent plus se mêler ; ils se tiennent nettement séparés, se regardant l'un l'autre dans l'humeur la plus fiévreuse, de froide terreur ou de chaude rage. Contre-Révolution, Journées des poignards, Duels de Castries ; Fuite de Mesdames, de Monsieur et de la Royauté ! Le Journalisme aiguise toujours davantage son cri d'alarme. L'Oreille de Denys sans sommeil des Quarante-huit Sections, combien elle est devenue fébrilement prompte ; convulsant de douleurs étranges tout le Corps malade, comme l'oreille le fait dans un pareil manque de sommeil et une pareille maladie !

Puisque les Royalistes font fabriquer des Poignards sur commande et qu'un Sieur Motier ne vaut pas mieux qu'il ne faut, le Patriotisme, même indigent, n'aura-t-il pas, lui aussi, Piques et Fusils d'occasion prêts pour le pire ? Les enclumes résonnent, pendant ce mois de mars, du martèlement des Piques. Une Municipalité constitutionnelle promulgua son Affiche, selon laquelle aucun citoyen hors le « citoyen actif ou citoyen d'argent » n'avait droit aux armes ; mais aussitôt s'éleva, répondant du Club et de la Section, une telle tempête d'étonnement que l'Affiche constitutionnelle dut, presque dès le lendemain matin, se recouvrir et mourir dans le néant, sous une seconde édition améliorée.<sup>352</sup> Ainsi le martèlement continue, et tout ce qu'il annonce avec lui.

Observe encore comment l'extrême pointe de la Gauche monte en faveur, sinon dans sa propre Salle nationale, du moins auprès de la Nation, particulièrement de Paris. Car, dans une panique universelle de doute, l'opinion sûre d'elle-même — et l'opinion la plus maigre est souvent la plus prompte à l'être — est celle autour de laquelle tous les hommes se rallieront. Grande est la Croyance, si maigre soit-elle ; elle mène captif le cœur qui doute ! L'incorruptible Robespierre a été élu Accusateur public dans nos nouveaux Tribunaux ; le vertueux Pétion, pense-t-on, peut s'élever à la Mairie. Le Cordelier Danton, appelé lui aussi par des majorités triomphantes, siège à la table du Conseil du Département ; collègue de Mirabeau. De l'incorruptible Robespierre, il fut depuis longtemps prédit qu'il pourrait aller loin, mortel mesquin et maigre qu'il fût ; car le Doute n'habitait pas en lui.

Dans ces circonstances, la Royauté ne devrait-elle pas, elle aussi, cesser de douter et commencer à décider, à agir ? La Royauté a toujours en main cet atout sûr : la Fuite hors de Paris. Cet atout sûr, nous le voyons, la Royauté le saisit de temps à autre, l'empoigne, le brandit à l'essai ; mais ne l'abat jamais sur la table, le remet toujours dans son jeu. Joue-le, ô Royauté ! S'il reste une chance, ce semble être celle-là, et véritablement la dernière ; et chaque heure la rend plus douteuse. Hélas, on voudrait tant à la fois fuir et ne pas fuir ; jouer sa carte et la garder encore à jouer. Selon toute vraisemblance humaine, la Royauté ne jouera son atout que lorsque les honneurs auront été, l'un après l'autre, presque tous perdus ; et que ce coup d'atout s'avérera la brusque fin de la partie !

Ici se pose donc toujours une question d'ordre prophétique, à laquelle on ne peut maintenant répondre. Supposons que Mirabeau, auprès de qui la Royauté prend conseil en profondeur comme auprès d'un Premier Ministre qui ne peut encore légalement s'avouer tel, eût achevé ses arrangements ? Des arrangements, il en a ; des plans qui s'étendent au loin et nous apparaissent par éclairs, en fragments, dans l'obscurité confuse. Trente Départements prêts à signer des Adresses loyales d'une teneur prescrite ; le Roi conduit hors de Paris, mais seulement à Compiègne et Rouen, difficilement à Metz, puisque, une fois pour toutes, aucune populace d'Émigrants ne doit en prendre la tête ; l'Assemblée nationale, par la force des Adresses loyales, par le maniement, par la force de Bouillé, amenée à entendre raison et à suivre là-bas !<sup>353</sup> Était-ce ainsi, dans ces conditions, que le Jacobinisme et Mirabeau devaient s'étreindre dans leur duel d'Hercule et de Typhon ; la mort inévitable pour l'un ou pour l'autre ? Le duel lui-même est décidé, certain : mais dans quelles conditions, et davantage encore avec quelle issue, nous le devinons en vain. Tout est vague ténèbre : inconnu ce qui doit être ; inconnu même ce qui a déjà été. Le géant Mirabeau marche dans les ténèbres, comme nous l'avons dit ; sans compagnon, sur des chemins sauvages : quelles furent ses pensées pendant ces mois, aucun récit de Biographe, aucun vague *Fils Adoptif*, ne le révélera désormais jamais.

Pour nous qui tentons de dresser son horoscope, cela demeure naturellement doublement vague. Il y a un homme herculéen en duel à mort avec lui ; il y a Monstre après Monstre. La Noblesse émigrée revient, l'épée à la cuisse, se vantant de sa Loyauté jamais souillée ; descendant de l'air comme des essaims de Harpies, avec férocité, avec une avidité obscène. Vers la terre s'étend le Typhon de l'Anarchie, Politique et Religieuse ; étalé, aux cent têtes — disons aux Vingt-cinq Millions de têtes ; vaste comme l'étendue de la France ; féroce comme la Frénésie ;

fort de la Faim même. C'est avec eux que le Vainqueur-du-Serpent doit combattre continuellement, sans attendre de repos.

Quant au Roi, il ira comme toujours vacillant tel un caméléon ; changeant de couleur et de dessein avec la couleur de son entourage — bon à aucun usage royal. Sur une personne royale, sur la Reine seule, Mirabeau peut peut-être s'appuyer. Il est possible que la grandeur de cet homme, non inhabile aussi aux séductions, aux manières de cour et à la gracieuse adresse, puisse, par la sorcellerie la plus légitime, fasciner la Reine volatile et la fixer à lui. Elle a du courage pour toute noble audace ; un œil et un cœur : l'âme de la Fille de Thérèse. « *Faut-il donc*, écrit-elle passionnément à son Frère, que, avec le sang dont je viens, avec les sentiments que j'ai, je doive vivre et mourir parmi de tels mortels ? »<sup>354</sup> Hélas, pauvre Princesse, Oui. « Elle est le seul *homme*, observe Mirabeau, que Sa Majesté ait auprès d'elle. » D'un autre homme, Mirabeau est encore plus sûr : de lui-même. Là sont ses ressources ; suffisantes ou insuffisantes.

Sombre et grand paraît l'avenir à l'œil de la Prophétie ! Une bataille perpétuelle de vie et de mort ; confusion d'en haut et d'en bas — simple obscurité confuse pour nous, avec ici et là quelque raie d'une faible lumière livide. Nous voyons peut-être le Roi mis de côté ; non tonsuré, la tonsure est passée de mode ; mais, disons, envoyé n'importe où, avec une belle pension annuelle et un assortiment d'outils de serrurier. Nous voyons une Reine et un Dauphin, Régente et Mineur ; une Reine « montée à cheval », au fracas des batailles, avec *Moriamur pro rege nostro !* « Un tel jour, écrit Mirabeau, peut venir. »

Fracas de batailles, guerres plus que civiles, confusion d'en haut et d'en bas : dans un tel milieu, l'œil de la Prophétie voit le comte de Mirabeau, pareil à quelque cardinal de Retz, se maintenir au milieu de la tempête ; la tête inventant tout, le cœur osant tout, sinon victorieux, du moins invaincu tant qu'il lui reste la vie. Les particularités et les issues, aucun œil de Prophétie ne peut les deviner : ce sont, répétons-le, des nuages et une nuit de tempête ; et au milieu, tantôt visible, lançant loin ses traits, tantôt travaillant dans l'éclipse, Mirabeau lutte indomptablement pour être le Dompteur-des-Nuages ! — On peut dire que, si Mirabeau avait vécu, l'Histoire de la France et du Monde eût été différente. On peut ajouter que cet homme aurait eu besoin, comme peu d'hommes en eurent jamais besoin, de toute l'étendue de cet « Art d'Oser » qu'il prisait tant ; et que, plus que tous les hommes alors vivants, il l'aurait pratiqué et manifesté. Enfin, quelque substantialité, et non le simulacre vide d'une formule, aurait été le résultat réalisé par lui : un résultat que vous auriez pu aimer, un résultat que vous

auriez pu haïr ; selon toute vraisemblance, non un résultat que vous auriez seulement rejeté les lèvres closes et balayé dans un prompt oubli éternel. Si Mirabeau avait vécu une année de plus !

.



## Chapitre VII — Mort de Mirabeau

Mais Mirabeau ne pouvait vivre une année de plus, pas davantage qu'il ne pouvait vivre mille ans de plus. Les années des hommes sont comptées, et le compte de celles de Mirabeau était désormais complet. Important ou sans importance ; destiné à être mentionné dans l'Histoire du Monde pendant quelques siècles, ou à n'y être mentionné que durant un jour ou deux — peu importe au Destin péremptoire. Du milieu de la presse de la Vie rouge et affairée, le Pâle Messenger fait silencieusement signe : intérêts étendus, projets, salut des Monarchies françaises, quelque chose que l'homme ait en main, il doit soudain tout quitter et partir. Fussiez-vous occupé à sauver les Monarchies françaises ; fussiez-vous à cirer des chaussures sur le Pont-Neuf ! Le plus important des hommes ne peut demeurer ; l'Histoire du Monde dépendrait-elle d'une heure, cette heure ne lui sera pas accordée. D'où vient, en vérité, que ces mêmes *aurait-pu-être* sont principalement vanité ; et que l'Histoire du Monde ne pouvait jamais être en rien ce qu'elle aurait voulu, pu ou dû être selon quelque potentialité, mais simplement et entièrement ce qu'elle *est*.

L'usure farouche d'une telle existence a épuisé la force gigantesque et de chêne de Mirabeau. Un tourment et une fièvre qui tiennent cœur et cerveau en feu ; excès d'effort, d'excitation ; excès de toute sorte : travail incessant, presque au-delà du croyable ! « Si je n'avais pas vécu avec lui, dit Dumont, je n'aurais jamais su ce qu'un homme peut faire d'une journée ; quelles choses peuvent être enfermées dans l'intervalle de douze heures. Un jour pour cet homme était davantage qu'une semaine ou un mois pour les autres : la masse de choses qu'il conduisait ensemble était prodigieuse ; du projet à l'exécution, pas un instant perdu. » « Monsieur le Comte, lui dit un jour son Secrétaire, ce que vous demandez est impossible. » — « Impossible ! répondit-il en bondissant de sa chaise, *Ne me dites jamais ce bête de mot.* »<sup>355</sup> Et puis les repas de société ; le dîner qu'il donne en qualité de Commandant des Gardes nationaux, qui « coûte cinq cents livres sterling » ; hélas, et « les Sirènes de l'Opéra » ; et tout le gingembre brûlant dans la bouche : sur quelle pente cet homme est emporté ! Mirabeau ne peut-il s'arrêter ; ne peut-il fuir et se sauver vivant ? Non ! Une Chemise de Nessus est sur cet Hercule ; il doit tempêter et brûler là, sans repos, jusqu'à être consumé. La force humaine, si herculéenne soit-elle, a sa mesure. Des ombres annonciatrices passent pâles dans le cerveau de feu de Mirabeau ; annonciatrices

du pâle repos. Tandis qu'il se retourne et tempête, tendant tous ses nerfs dans cette mer d'ambition et de confusion, vient, sombre et tranquille, l'avertissement que l'issue en sera pour lui une mort rapide.

En janvier dernier, on pouvait le voir Président de l'Assemblée, « le cou enveloppé de linges à la séance du soir » : chaleur malade du sang, obscurcissement et éclairs alternés de la vue ; après le travail du matin, il devait appliquer des sangsues et présider bandé. « En me quittant, dit Dumont, il m'embrassa avec une émotion que je ne lui avais jamais vue : "Je meurs, mon ami ; je meurs comme à petit feu ; nous ne nous reverrons peut-être pas. Quand je serai parti, on saura ce que je valais. Les misères que j'ai retenues éclateront de toutes parts sur la France." »<sup>356</sup> La Maladie avertit plus haut ; on ne peut l'écouter. Le 27 mars, se rendant à l'Assemblée, il dut chercher repos et secours chez son ami de La Marck, sur le chemin ; et y demeura une heure, presque évanoui, étendu sur un canapé. À l'Assemblée, pourtant, il se rendit, comme en dépit du Destin même ; parla cinq fois, haut et ardent ; puis quitta la Tribune — pour toujours. Il sort, entièrement épuisé, dans les Jardins des Tuileries ; beaucoup de gens se pressent autour de lui, comme à l'ordinaire, avec requêtes, mémoires ; il dit à l'Ami qui l'accompagne : « Sortez-moi de là ! »

Ainsi, le dernier jour de mars 1791, des multitudes anxieuses sans fin assiègent la rue de la Chaussée-d'Antin, ne cessant de s'informer : là, derrière ces portes, dans cette Maison qui porte aujourd'hui le numéro « 42 », le géant épuisé est tombé pour mourir.<sup>357</sup> Des foules de tous partis et de toutes espèces ; de tous rangs, depuis le Roi jusqu'au dernier homme ! Le Roi envoie publiquement deux fois par jour prendre des nouvelles ; en privé aussi : de la part du monde entier, les demandes n'ont pas de fin. « Un bulletin écrit est distribué toutes les trois heures », copié et mis en circulation ; à la fin, il est imprimé. Le Peuple garde spontanément le silence ; aucune voiture n'entrera avec son bruit : la foule presse ; mais la Sœur de Mirabeau est reconnue avec révérence et l'on ouvre librement le passage devant elle. Le Peuple demeure muet, frappé au cœur ; tous sentent comme une grande calamité imminente : comme si le dernier homme de France capable de gouverner ces troubles qui viennent gisait là, aux prises avec la Puissance qui n'est pas de ce monde.

Le silence d'un Peuple entier, le labeur vigilant de Cabanis, Ami et Médecin, n'y peuvent rien : le samedi 2 avril, Mirabeau sent que le dernier des Jours s'est levé pour lui ; qu'en ce jour il doit partir et ne plus être. Sa mort est Titanique, comme sa vie. Illuminé pour la dernière fois par la lueur de la dissolution

prochaine, l'esprit de l'homme flambe et brûle tout entier ; il s'exprime en paroles que les hommes gardent longtemps. Il désire vivre, pourtant consent à la mort, ne discute pas avec l'inexorable. Sa parole est sauvage et merveilleuse : des Fantômes d'un autre monde dansent maintenant leur danse aux torches autour de son âme ; l'âme elle-même regarde au-dehors, rayonnante de feu, immobile, ramassée pour cette grande heure ! Par instants, un rayon de lui tombe sur le monde qu'il quitte. « Je porte dans mon cœur le chant funèbre de la Monarchie française ; ses restes morts seront maintenant la proie des factieux. » Ou encore, lorsqu'il entendit tirer le canon, parole caractéristique elle aussi : « Avons-nous déjà les Funérailles d'Achille ? » De même, tandis qu'un ami le soutient : « Oui, soutiens cette tête ; que ne puis-je te la léguer ! » Car l'homme meurt comme il a vécu ; conscient de lui-même, conscient qu'un monde le regarde. Il contemple le jeune Printemps, qui pour lui ne sera jamais l'Été. Le Soleil s'est levé ; il dit : « *Si ce n'est pas là Dieu, c'est du moins son cousin germain.* »<sup>358</sup> — La Mort a emporté les ouvrages extérieurs ; le pouvoir de parler est perdu ; la citadelle du cœur tient encore : le géant moribond, passionnément, par signes, demande papier et plume ; écrit sa demande passionnée d'opium, pour mettre fin à ces agonies. Le triste Médecin secoue la tête : *Dormir*, écrit l'autre, le montrant avec passion ! Ainsi meurt un gigantesque Païen et Titan ; trébuchant aveuglément, sans effroi, vers son repos. À huit heures et demie du matin, le docteur Petit, debout au pied du lit, dit : « *Il ne souffre plus.* » Sa souffrance et son travail sont maintenant achevés.

Ainsi donc, silencieuses multitudes patriotes, vous tous, hommes de France, cet homme vous est ravi. Il est tombé soudain, sans plier jusqu'à se rompre ; comme tombe une tour frappée par la foudre soudaine. Vous n'entendrez plus sa parole, ne suivrez plus sa conduite. — Les multitudes se retirent, frappées au cœur ; répandent la triste nouvelle. Combien touchante est la loyauté des hommes envers leur Homme Souverain ! Tous les théâtres, tous les divertissements publics ferment ; aucune réunion joyeuse ne peut se tenir durant ces nuits, la joie n'est pas pour elles : le Peuple fait irruption dans les bals privés et commande avec humeur qu'ils cessent. De ces bals privés, deux seulement, semble-t-il, vinrent à la lumière ; et eux aussi se sont éteints. La tristesse est universelle : jamais cette Ville ne connut pareille douleur pour une mort ; jamais depuis cette ancienne nuit où Louis XII s'en alla, « et où les *Crieurs des Corps* passèrent dans les rues, sonnant leurs cloches et criant : *Le bon roi Louis, père du*

*peuple, est mort !* »<sup>359</sup> Le roi Mirabeau est maintenant le Roi perdu ; et l'on peut dire, presque sans exagération, que tout le Peuple le pleure.

Pendant trois jours, une vaste plainte sourde se répand : on pleure jusque dans l'Assemblée nationale. Toutes les rues sont en deuil ; des orateurs montés sur les *bornes*, devant un vaste auditoire silencieux, prêchent le sermon funèbre du mort. Qu'aucun cocher ne fouette trop vite, distrayant avec le roulement de ses roues, ni presque du tout, à travers ces groupes ! On pourrait couper ses traits ; lui-même et son voyageur, comme Aristocrates incurables, pourraient être jetés avec humeur dans le ruisseau. Les orateurs de bornes parlent comme il leur est donné ; le Peuple sansculottique, avec son âme rude, écoute avidement — comme les hommes écouteront tout Sermon, tout *Sermo*, lorsqu'il *est* une Parole prononcée signifiant une Chose, et non un Babil signifiant Rien. Chez le Restaurateur du Palais-Royal, le garçon remarque : « Beau temps, Monsieur. » — « Oui, mon ami, répond l'ancien Homme de Lettres, très beau ; mais Mirabeau est mort. » De rauques thrènes rythmiques sortent aussi de la gorge des chanteurs de plaintes ; se vendent sur papier gris-blanc, un sou pièce.<sup>360</sup> Mais Portraits gravés, peints, sculptés et écrits ; Éloges, Souvenirs, Biographies, bien plus, *Vaudevilles*, Drames et Mélodrames, dans toutes les Provinces de France, produiront au cours des mois prochains leur récolte immense et due, épaisse comme les feuilles du Printemps. Et, afin qu'une teinte de burlesque y entrât, le *Mandement* épiscopal de Gobel ne manque pas ; l'oie Gobel, qui vient d'être fait Évêque constitutionnel de Paris. Mandement où *Ça ira* alterne très étrangement avec *Nomine Domini*, et où l'on vous invite, le visage grave, à « vous réjouir de posséder au milieu de vous un corps de Prélats créés par Mirabeau, zélés sectateurs de sa doctrine, fidèles imitateurs de ses vertus ».<sup>361</sup> Ainsi parle et caquette de mille manières la Douleur de la France ; se lamentant articulée, inarticulée, comme elle le peut, qu'un Homme Souverain lui est arraché. Dans l'Assemblée nationale, lorsque des questions difficiles s'agiteront, tous les yeux « se tourneront machinalement vers la place où siégeait Mirabeau » — et Mirabeau est maintenant absent.

Le troisième soir de la lamentation, le 4 avril, ont lieu des Funérailles publiques solennelles, telles qu'un mortel défunt en eut rarement. Procession longue d'une lieue ; nombre des pleureurs vaguement estimé à cent mille ! Tous les toits sont chargés de spectateurs, toutes les fenêtres, les fers de réverbères, les branches des arbres. « La tristesse est peinte sur tous les visages ; beaucoup de personnes pleurent. » Il y a une double haie de Gardes nationaux ; l'Assemblée

nationale en corps ; la Société des Jacobins et les Sociétés ; les Ministres du Roi, les Municipaux, toutes les Notabilités, Patriotes ou Aristocrates. Bouillé s'y remarque, « le chapeau sur la tête » ; disons le chapeau tiré sur le front, cachant maintes pensées ! Avancant lentement dans un silence religieux, la Procession longue d'une lieue, sous les rayons horizontaux du soleil — car il est cinq heures — se meut et marche ; avec ses plumes noires ; elle-même dans un silence religieux, mais par intervalles au roulement voilé des tambours, par intervalles avec quelque long gémissement de musique, le nouveau et étrange fracas des trombones, voix métallique de la plainte funèbre ; au milieu du bourdonnement infini des hommes. Dans l'église Saint-Eustache, Cerutti prononce l'oraison funèbre ; et l'on fait une décharge d'armes à feu qui « fait tomber des morceaux de plâtre ». De là, en avant encore, vers l'église Sainte-Genève, que le décret suprême, sous l'impulsion de l'heure, vient de consacrer en <sup>G060</sup> Panthéon des Grands Hommes de la Patrie : *Aux Grands Hommes la Patrie reconnaissante*. Ce n'est guère avant minuit que la cérémonie s'achève et que Mirabeau est laissé dans sa sombre demeure : premier locataire de ce Panthéon de la Patrie.

Locataire, hélas, qui ne l'habite que par tolérance et en sera rejeté ! Car, dans ces jours de convulsion et de dislocation, même la poussière des morts n'a pas permission de reposer. Les os de Voltaire seront bientôt transportés de leur tombe dérobée de l'abbaye de Scellières vers une tombe qui les *dérobe* avec empressement, à Paris, sa ville natale : tous les mortels processionnant et pérorant là ; des chars tirés par huit chevaux blancs, des conducteurs en costume classique, avec assez de bandelettes et d'épis de blé — quoique le temps soit des plus humides.<sup>362</sup> L'Évangéliste Jean-Jacques, lui aussi, comme il est très convenable, doit être exhumé d'Ermenonville et mené en procession, avec pompe, avec sensibilité, au Panthéon de la Patrie.<sup>363</sup> Lui et d'autres ; tandis que Mirabeau, encore une fois, en est rejeté, heureusement incapable d'être remis en place ; et repose maintenant, méconnaissable, réinhumé en hâte au cœur de la nuit, dans la partie centrale « du Cimetière Sainte-Catherine, au faubourg Saint-Marceau », pour ne plus être troublé.

Ainsi la Vie d'un Homme flamboie au loin, devient cendres et *caput mortuum* dans ce Bûcher-du-Monde que nous nommons Révolution française : non la première qui s'y consuma ; ni, par milliers et par millions, la dernière ! Un homme qui « avait avalé toutes les formules » ; qui, dans ces temps et circonstances étranges, se sentit appelé à vivre en Titan, et aussi à mourir ainsi. Puisque, pour sa part, il avait avalé toutes les formules, quelle Formule existe-t-il,

si compréhensive soit-elle, qui exprimera vraiment son *plus* et son *moins*, nous donnera son résultat net exact ? Jusqu'ici, il n'en est aucune. Plus d'une Moralité doit crier sa condamnation sur ce Mirabeau ; la Moralité qui pourrait le juger n'a pas encore trouvé à s'énoncer dans la parole des hommes. Nous dirons encore de lui ceci : qu'il est une Réalité et non un Simulacre ; un fils vivant de la Nature, notre Mère commune ; non un Artifice creux, un mécanisme de Conventionalités, fils de rien, *frère* de rien. Dans ce petit mot, que l'homme sérieux, marchant avec tristesse dans un monde composé surtout de « Costumes-rembourrés », qui jacassent et grimacent vers lui sans signification, tout à fait *spectraux* pour l'âme sérieuse — songe à la signification qui réside !

Des hommes qui, en ce sens, sont vivants et voient avec des yeux, le nombre n'est pas grand aujourd'hui : ce sera beaucoup si, dans cette immense Révolution française elle-même, avec sa fureur qui développe tout, nous en trouvons quelque Trois. Nous trouvons des mortels rendus enragés, crachant la logique la plus âcre ; découvrant leur poitrine à la grêle de la bataille, leur cou à la guillotine ; dont il est si douloureux de dire qu'eux aussi sont encore, pour une bonne part, des Formalités manufacturées, non des Faits mais des Ouï-dire !

Honneur à l'homme fort, en ces âges, qui s'est secoué hors des faux-semblants et qui est quelque chose. Car, pour être *digne*, la première condition est assurément d'*être*. Que le *cant* cesse, à tous risques et à tous prix : tant que le *cant* n'aura pas cessé, rien d'autre ne pourra commencer. Parmi les Criminels humains de ces siècles, écrit le Moraliste, je n'en trouve qu'un impardonnable : le Charlatan. « Haï de Dieu, chante le divin Dante, et des Ennemis de Dieu :

*A Dio spiacente ed a' nemici sui ! »*

Mais celui qui voudra, avec sympathie — première condition essentielle de la clairvoyance — regarder ce douteux Mirabeau, pourra découvrir qu'il y avait réellement en lui, comme fondement de tout, une Sincérité, un grand et libre Sérieux ; appelez-le même Honnêteté, car l'homme voyait avant toute chose, de cette vision claire et fulgurante, ce qui était, ce qui existait comme fait ; et, de son cœur sauvage, suivait cela, et rien d'autre. Aussi, sur quelque chemin qu'il voyage et lutte, tombant assez souvent, demeure-t-il un frère humain. Ne le hais pas ; tu ne peux pas le haïr ! Brillant à travers tant de souillure et de ternissure, tantôt victorieux et resplendissant, le plus souvent luttant dans l'éclipse, la lumière du génie même est en cet homme ; elle ne fut jamais basse ni haïssable : au pire lamentable, aimable de pitié. On dit qu'il était ambitieux, qu'il voulait être Ministre. Rien n'est plus vrai ; et n'était-il pas simplement le seul homme de

France qui eût pu faire quelque bien comme Ministre ? Non par seule vanité, non par seul orgueil ; loin de là ! Des jaillissements sauvages d'affection étaient dans ce grand cœur ; de l'éclair farouche, et la douce rosée de la pitié. Si enfoncé, embourbé dans les plus misérables défigurations, on peut dire de lui, comme de la Madeleine ancienne, qu'il aima beaucoup : son Père, le plus rude des vieux hommes revêches, il l'aima avec chaleur, avec vénération.

Que ses chutes et ses folies aient été nombreuses — comme il les déplora souvent lui-même jusqu'aux larmes.<sup>364</sup> Hélas, la Vie de tout homme semblable n'est-elle pas déjà une Tragédie poétique, faite « de Destin et de ses propres Mérites », de *Schicksal und eigene Schuld*, pleine des éléments de la Pitié et de la Terreur ? Ce frère humain, s'il n'est pas Épique pour nous, est Tragique ; s'il n'est pas grand, il est vaste ; vaste par ses qualités, vaste comme le monde par ses destinées. D'autres hommes, le reconnaissant tel, pourront à travers de longs temps se souvenir de lui et s'approcher pour l'examiner et le considérer : ceux-ci, dans leurs dialectes divers, parleront de lui et chanteront de lui — jusqu'à ce que la chose juste soit dite ; et que la Formule capable de le juger ne demeure plus inconnue.

Ici donc le sauvage Gabriel Honoré tombe hors du tissu de notre Histoire, non sans un adieu tragique. Il est parti : fleur de la sauvagerie parenté Riquetti ou Arrighetti, qui semble avoir, en lui, par un dernier effort, fait de son mieux, puis expiré ou sombré au niveau indistinct. Le vieux marquis Mirabeau, revêché Ami des Hommes, dort profondément. Le bailli de Mirabeau, digne oncle, mourra bientôt délaissé, seul. Mirabeau-Tonneau, déjà passé au-delà du Rhin, poussera presque au désespoir son Régiment d'Émigrants. « Mirabeau-Tonneau, dit l'un de ses biographes, passa le Rhin avec indignation et exerça des Régiments d'Émigrants. Mais, tandis qu'il était assis un matin dans sa tente, aigre d'estomac sans doute et de cœur, méditant d'humeur tartaréenne sur la tournure des choses, un certain Capitaine ou Subalterne demanda à entrer pour affaire. On refuse ce Capitaine ; il demande encore et essuie un refus ; puis encore, jusqu'à ce que le Colonel vicomte Mirabeau-Tonneau, s'embrasant jusqu'à n'être qu'un tonneau d'eau-de-vie en feu, saisisse son épée et se précipite dehors sur cette *canaille* d'intrus — hélas, sur la pointe de l'épée de cette *canaille* d'intrus, qui avait tiré avec une vive dextérité ; il meurt, et les Journaux nomment cela *apoplexie* et *accident alarmant*. » Ainsi meurent les Mirabeau.

De nouveaux Mirabeau, on n'en entend pas parler : la sauvagerie lignée, comme nous le disions, s'est éteinte avec son plus grand. Ainsi font parfois les familles et

les lignées ; après de longs âges de notabilité non remarquée, elles produisent quelque quintessence vivante de toutes les qualités qu'elles avaient, qui flambe comme un homme remarqué du monde ; après quoi elles reposent comme épuisées, le sceptre passant à d'autres. Le Dernier choisi des Mirabeau est parti ; l'homme choisi de la France est parti. C'est lui qui ébranla l'ancienne France sur sa base ; et, comme de sa seule main, la maintint là, chancelante, sans encore tomber. Que de choses dépendaient de cet homme unique ! Il est comme un navire soudain brisé sur des rochers submergés : beaucoup de choses flottent sur les eaux désertes, loin de tout secours.

.

FIN DU LIVRE TROISIÈME

.

## LIVRE QUATRIÈME — VARENNES



## Chapitre I — Pâques à Saint-Cloud

La Monarchie française peut donc désormais être tenue, selon toute probabilité humaine, pour perdue ; luttant désormais dans l'aveuglement autant que dans la faiblesse, puisque s'est éteinte la dernière lumière d'une conduite raisonnable. Ce qui reste de ressources à leurs pauvres Majestés, elles le gaspilleront encore dans l'attente incertaine et l'hésitation. Mirabeau lui-même se plaignait qu'elles ne lui accordassent qu'une demi-confiance et gardassent toujours, au-dedans de son plan, quelque plan à elles. Que n'ont-elles fui franchement avec lui, vers Rouen ou n'importe où, il y a longtemps ! Elles peuvent fuir maintenant, avec des chances incommensurablement moindres, qui ne cesseront de décroître jusqu'au zéro absolu. Décide, ô Reine ; le pauvre Louis ne peut rien décider : exécute ce Projet de Fuite, ou du moins abandonne-le. Assez de correspondance avec Bouillé ; à quoi servent consultations et hypothèses, tandis que tout alentour est dans la féroce activité de la pratique ? Le Rustique demeure assis, attendant que la rivière se dessèche : hélas, pour vous ce n'est pas une rivière ordinaire, mais une Crue du Nil ; la neige fond dans les montagnes invisibles, jusqu'à ce que tout, et vous-même là où vous êtes assise, soit submergé.

Bien des choses invitent à la fuite. La voix des Journaux y invite ; les Journaux royalistes la suggèrent fièrement comme une menace, les Journaux patriotes la dénoncent avec rage comme une terreur. La Société-Mère, devenant toujours plus impérieuse, y invite ; si impérieuse que, comme on l'avait prédit, Lafayette et vos Patriotes limités devront bientôt se détacher d'elle et se constituer en Feuillants, au milieu d'une controverse publique infinie ; controverse dont la victoire, si douteuse qu'elle paraisse, restera à la Mère *illimitée*. En outre, depuis la Journée des Poignards, nous avons vu le Patriotisme illimité s'équiper ouvertement d'armes. Les Citoyens auxquels on refuse l'« activité » — mot facétieusement employé pour signifier un certain poids de bourse — ne peuvent acheter l'uniforme bleu ni devenir Gardes nationaux ; mais l'homme est plus grand que le drap bleu : l'homme peut combattre, s'il le faut, sous des draps multiformes, ou presque sans drap — comme Sansculotte. Les Piques continuent donc de se forger, que ces Dagues perfectionnées à barbes soient « destinées au marché des Indes occidentales », ou ne le soient point. Les hommes battent leurs socs de charrue, mais à rebours, pour en faire des épées. N'existe-t-il pas ce que nous pouvons nommer un « Comité autrichien »,

*Comité Autrichein*, siégeant jour et nuit aux Tuileries ? Le Patriotisme, par vision et soupçon, ne le connaît que trop ! Si le Roi s'enfuit, n'y aura-t-il pas Invasion aristocrato-autrichienne, boucherie, rétablissement du Féodalisme, guerres plus que civiles ? Les cœurs des hommes s'attristent et deviennent fous.

Les Prêtres dissidents donnent pareillement assez de trouble. Chassés de leurs Églises paroissiales, où les ont remplacés des Prêtres constitutionnels élus par le Public, ces malheureux se réfugient dans des Couvents de Religieuses ou d'autres réceptacles semblables ; et là, le Dimanche, rassemblant des foules d'individus Anti-Constitutionnels soudain devenus dévots,<sup>365</sup> ils adorent, ou feignent d'adorer, selon leur manière guindée et contumace, au scandale du Patriotisme. Des Prêtres dissidents, traversant les rues avec leur sainte hostie pour les mourants, semblent désirer qu'on les y massacre ; faveur que le Patriotisme ne leur accordera pas. Une palme plus légère du martyr ne leur sera pourtant pas refusée : non le martyr du massacre, mais celui de la fustigation. Aux lieux de culte réfractaires paraissent des hommes Patriotes ; des femmes Patriotes avec de solides baguettes de coudrier, dont elles font usage. Ferme les yeux, ô Lecteur ; ne regarde pas cette misère particulière aux temps derniers : le martyr sans sincérité, avec pour toute substance le cant et la contumace ! On ne permet pas à une Église catholique morte de rester morte ; non, on la *galvanise* en la plus détestable des vies-de-mort ; devant quoi l'Humanité, disons-nous, ferme les yeux. Car les femmes Patriotes saisissent leurs baguettes de coudrier et, parmi les rires des assistants, fustigent avec entrain le large derrière des Prêtres ; hélas, des Religieuses elles-mêmes renversées, *cotillons retroussés* ! La Garde nationale fait ce qu'elle peut : la Municipalité « invoque les Principes de Tolérance » ; elle accorde aux Dissidents l'Église des Théatins et promet protection. Mais sans effet : à la porte de cette Église des Théatins paraît une Affiche ; et, suspendu au-dessus comme des *fascés* consulaires plébéiens, un Faisceau de Verges ! Que les Principes de Tolérance fassent de leur mieux : nul Dissident ne célébrera son culte avec contumace ; il existe à cet effet un *Plebiscitum* qui, pour n'être pas prononcé, n'en ressemble pas moins aux lois des Mèdes et des Perses. Aucun homme ne doit abriter, même en privé, des Prêtres dissidents et contumaces : le Club des Cordeliers dénonce ouvertement la Majesté elle-même comme les hébergeant.<sup>366</sup>

Bien des choses invitent à la fuite ; mais peut-être celle-ci plus que toutes : qu'elle est devenue impossible ! Le 15 avril, on annonce que Sa Majesté, beaucoup tourmentée ces derniers temps par un catarrhe, ira jouir durant

quelques jours, à Saint-Cloud, du temps printanier. À Saint-Cloud ? Souhaite-t-elle y célébrer ses Pâques, sa *Pâque*, avec les Réfractaires Anti-Constitutionnels ? — Souhaite-t-elle plutôt gagner Compiègne, puis la Frontière ? Chose qui, en vérité, pouvait être praticable, ou l'aurait été jadis ; rien que deux *chasseurs* pour vous accompagner, et des chasseurs aisément corruptibles ! C'est une agréable possibilité, qu'on l'exécute ou non. On raconte que trente mille Chevaliers du Poignard sont cachés dans les bois : cachés dans les bois, et trente mille — car l'Imagination humaine ne connaît pas de chaînes. Avec quelle facilité, fondant alors sur Lafayette, pourraient-ils enlever le Représentant héréditaire et l'emporter, comme un tourbillon, où bon leur semblerait ! — Assez : mieux vaudrait que le Roi ne parte pas. Lafayette est averti et armé ; mais, au vrai, le risque est-il seulement le sien, ou le sien et celui de toute la France ?

Voici le lundi 18 avril ; le Voyage de Pâques à Saint-Cloud aura lieu. La Garde nationale a reçu ses ordres ; une Première Division, comme Avant-Garde, s'est même mise en marche et probablement est arrivée. La *Maison-bouche* de Sa Majesté, dit-on, s'affaire tout entière à mijoter et frire à Saint-Cloud ; le Dîner du Roi y est presque prêt. Vers une heure, le Carrosse royal, avec ses huit noirs chevaux royaux, débouche avec majesté sur la place du Carrousel et s'arrête pour recevoir son royal fardeau. Mais écoute ! De l'Église voisine de Saint-Roch, le tocsin commence à faire ding-dong. Le Roi est-il donc volé ; il s'en va ; il est parti ? Des multitudes envahissent le Carrousel : le Carrosse royal est toujours là — et, par la force du Ciel, il y restera !

Lafayette arrive, avec ses Aides de camp et son éloquence, se glissant parmi les groupes. « *Taisez-vous* », répondent les groupes ; « le Roi ne partira pas. » Monsieur paraît à une fenêtre supérieure : dix mille voix braient et hurlent : « *Nous ne voulons pas que le Roi parte.* » Leurs Majestés sont montées. Les fouets claquent ; mais vingt bras Patriotes ont saisi chacune des huit brides : chevaux cabrés, voiture balancée, vociférations ; pas le moindre progrès. En vain Lafayette s'agite-t-il, indigné ; en vain pérore-t-il et s'efforce-t-il : les Patriotes, dans la passion de la terreur, mugissent autour du Carrosse royal ; c'est une mer mugissante de Terreur patriote devenue frénétique. La Royauté va-t-elle s'envoler vers l'Autriche, pareille à une fusée allumée, vers l'interminable Embrasement de la Guerre civile ? Arrêtez-la, Patriotes, au nom du Ciel ! Des voix rudes apostrophent avec passion la Royauté elle-même. L'Huissier Campan et d'autres personnes officielles semblables, qui s'avancent avec aide ou conseil,

sont saisis par leurs écharpes, lancés, tournoyés dans une confusion périlleuse ; au point que Sa Majesté la Reine doit supplier avec passion par la portière.

L'ordre ne peut être entendu, ne peut être suivi ; les Gardes nationaux ne savent comment agir. Les Grenadiers du Centre, du Bataillon de l'Observatoire, sont là ; non de service ; hélas, en quasi-mutinerie, proférant de rudes paroles de désobéissance et menaçant les Gardes à cheval de tirer à balle s'ils blessent le Peuple. Lafayette monte et descend de cheval ; court, harangue, halète, au bord du désespoir. Pendant une heure et trois quarts — « sept quarts d'heure », à l'Horloge des Tuileries ! Lafayette désespéré ouvrira un passage, fût-ce par la bouche des canons, si Sa Majesté l'ordonne. Leurs Majestés, conseillées par leurs amis Royalistes autant que par leurs ennemis Patriotes, descendent et rentrent, le cœur lourd et indigné, abandonnant l'entreprise. Que la *Maison-bouche* mange elle-même ce dîner cuit ; Sa Majesté ne verra pas Saint-Cloud ce jour-là — ni aucun autre.<sup>367</sup>

La fable pathétique de l'emprisonnement dans son propre Palais est donc devenue un triste fait ? La Majesté se plaint à l'Assemblée ; la Municipalité délibère, propose une pétition ou une adresse ; les Sections répondent par un bref et morne refus. Lafayette jette à terre sa Commission ; paraît en redingote civique poivre-et-sel ; et nulle flatterie ne peut le ramener — pas avant trois jours, et des supplications inouïes : les Gardes nationaux s'agenouillent devant lui, déclarant que ce n'est pas flatterie servile, qu'ils sont des hommes libres agenouillés devant la *Statue de la Liberté*. Quant aux Grenadiers du Centre de l'Observatoire, ils sont licenciés — puis, en vérité, tous réengagés sauf quatorze, sous un nom nouveau et dans de nouveaux quartiers. Le Roi doit faire ses Pâques à Paris ; méditant beaucoup sur cette singulière posture des choses, mais désormais presque décidé à la fuir, le désir aiguisé par la difficulté.

## Chapitre II — Pâques à Paris

Depuis plus d'une année, depuis mars 1790, semble-t-il, un projet de Fuite plane devant l'esprit royal ; et de temps à autre se condense en quelque chose qui

ressemble à une résolution ; mais telle ou telle difficulté vient toujours le vaporiser. Il paraît si chargé de risques, peut-être de guerre civile elle-même ; surtout, il ne peut s'accomplir sans effort. La paresse somnolente n'y suffira pas : pour fuir, à moins de le faire dans une *vache* de cuir, il faut véritablement se remuer. Mieux vaut adopter leur Constitution ; l'exécuter de manière à montrer à tous les hommes qu'elle est inexécutable ? Mieux ou moins bien, du moins est-ce *plus facile*. À toute difficulté il suffit de répondre : Il y a un lion sur le chemin ; voyez, votre Constitution ne fonctionne pas ! Pour une personne somnolente, feindre la mort ne demande aucun effort — ainsi que Madame de Staël et les Amis de la Liberté voient depuis longtemps le Gouvernement du Roi *faire le mort*.

Mais maintenant que le désir, aiguisé par la difficulté, a porté l'affaire à son terme et que l'esprit royal ne balance plus entre deux partis, qu'en peut-il sortir ? Accordons que le pauvre Louis soit en sûreté auprès de Bouillé : que peut-il raisonnablement attendre là-bas ? Les Billets d'Entrée exaspérés répondent : Beaucoup, tout. La froide Raison répond : Peu, presque rien. La Loyauté n'est-elle pas une loi de la Nature ? demandent les Billets d'Entrée. L'amour de votre Roi, et même la mort pour lui, n'est-il pas la gloire de tous les Français — sauf ces quelques Démocrates ? Que les Bâtisseurs démocrates de Constitutions voient ce qu'ils feront sans leur Clef de voûte ; et que la France s'arrache les cheveux d'avoir perdu le Représentant héréditaire !

Ainsi le Roi Louis fuira ; vers quoi, la raison ne le voit pas. Comme un Garçon maltraité, dirons-nous, qui, ayant une Marâtre, se précipite boudé dans le vaste monde afin de déchirer le cœur paternel ? — Le pauvre Louis échappe à des maux connus et insupportables pour courir vers un mélange inconnu de bien et de mal, coloré par l'Espérance. Il va, comme Rabelais mourant, chercher un grand Peut-être : *je vais chercher un grand Peut-être !* Comme le Garçon boudé, mais aussi comme l'Homme mûr et sage, est si souvent obligé de le faire dans les urgences.

Du reste, les stimulants et les mauvais traitements de Marâtre ne manquent toujours pas pour maintenir la résolution au ton convenable. Les troubles factieux ne cessent point : comment le pourraient-ils, à moins d'être conjurés par Autorité, dans une Révolte qui est de sa nature sans fond ? Si la cessation des factions est le prix du sommeil royal, le Roi peut s'éveiller quand il voudra et prendre son vol.

Observe, en tout cas, les culbutes et les contorsions que fait un Catholicisme mort — habilement galvanisé : spectacle hideux, et même pitoyable ! Jureurs et Dissidents, avec leurs crânes rasés, disputent partout en écumant ; ou cessent de disputer et se dépouillent pour le combat. À Paris, on fustigea tant qu'il en fut besoin ; inversement, dans le Morbihan breton, sans fustigation, des Paysans armés se sont levés, réveillés par le tambour de la chaire, sans savoir pourquoi. Le général Dumouriez, envoyé là-bas en mission, trouve tout dans une chaleur aigre et ténébreuse ; il trouve aussi que l'explication et la conciliation peuvent encore beaucoup.<sup>368</sup>

Mais considère encore ceci : Sa Sainteté Pie VI a jugé bon d'excommunier l'Évêque Talleyrand ! Nous dirons sûrement, après réflexion, qu'il n'est sur la Terre aucune Église vivante ou morte qui ne possède le droit le plus indubitable d'excommunier Talleyrand. Le pape Pie a droit et puissance, à sa manière. Mais le Père Adam, *ci-devant* marquis de Saint-Huruge, les possède tout aussi véritablement à la sienne. Vois donc, le 4 mai, au Palais-Royal, une multitude mêlée et retentissante ; au milieu, le Père Adam, Saint-Huruge à voix de taureau, chapeau blanc, se dresse visible et audible. Avec lui marche, dit-on, le Journaliste Gorsas ; marchent beaucoup d'autres de l'espèce lavée ; car nulle Autorité n'interviendra. Pie VI, avec sa peluche, sa tiare et le pouvoir des Clefs, est porté en l'air : grandeur naturelle — lattes et gomme combustible. Royou, l'Ami du Roi, est également porté en effigie ; avec une pile d'*Amis du Roi* de papier, numéros condamnés du journal *L'Ami du Roi*, combustible approprié au sacrifice. Des Discours se prononcent ; un jugement se tient, une sentence est proclamée, en voix de taureau, vers les quatre vents. Et ainsi, parmi de grands cris, l'holocauste s'accomplit sous le ciel d'été ; notre Sainteté de lattes et de gomme, avec les victimes qui l'accompagnent, monte en flammes puis retombe en cendres : Pape décomposé ; et le droit ou la force, parmi tous les partis, a tant bien que mal accompli son œuvre, comme il pouvait.<sup>369</sup> Mais, dans l'ensemble, de Martin Luther sur la place du Marché de Wittenberg au marquis Saint-Huruge dans ce Palais-Royal de Paris, quel voyage avons-nous fait ; dans quels étranges territoires nous a-t-il conduits ! Nulle Autorité ne peut plus intervenir. La Religion elle-même, pleurant de telles choses, peut après tout demander : Qu'ai-je à faire avec elles ?

C'est de cette manière extraordinaire que le Catholicisme mort culbute et cabriole, habilement galvanisé. Le Lecteur demande-t-il quel est ici l'objet de la controverse ; quelle différence existe entre Orthodoxie, ou *Ma-doxie*, et

Hétérodoxie, ou *Ta-doxie* ? Ma-doxie : une auguste Assemblée nationale peut égaliser l'étendue des Évêchés ; un Évêque égalisé, son Credo et ses Formulaires demeurant exactement ce qu'ils étaient, peut jurer Fidélité au Roi, à la Loi et à la Nation, et devenir ainsi Évêque constitutionnel. Ta-doxie, si tu es Dissident : il ne le peut pas ; il doit devenir une chose maudite. La méchanceté humaine n'a besoin que de quelque *iota* homoïousien, ou même de sa feinte ; elle coulera avec abondance par le chas d'une aiguille : ainsi les mortels doivent-ils toujours jargonner et fumer,

Et, tels les anciens Stoïciens sous leurs portiques,  
Maintenir leurs Églises en disputes frénétiques.

Cet *Auto-da-fé* de Saint-Huruge eut lieu le 4 mai 1791. La Royauté le voit ; mais ne dit rien.

### Chapitre III — Le comte Fersen

La Royauté, en vérité, devrait à cette heure être fort avancée dans ses préparatifs. Malheureusement, il en faut beaucoup : si l'on pouvait transporter un Représentant héréditaire dans une *vache* de cuir, que tout serait facile ! Mais il n'en va pas ainsi.

Des vêtements neufs sont nécessaires, comme toujours dans toutes les entreprises Épiques, fussent-elles celles des plus farouches Âges de fer ; songe à « la Reine Kriemhild et ses soixante couturières », dans ce Chant des Nibelungen tout de fer ! Nulle Reine ne saurait bouger sans vêtements neufs.

<sup>G014</sup> Dame Campan vole donc assidûment chez telle marchande de modes puis chez telle autre : on taille robes et jupons, vêtements de dessus et de dessous, grands et petits ; taille et couture dont on se serait volontiers passé. En outre, Sa Majesté ne peut faire un pas sans son *Nécessaire* ; cher *Nécessaire* d'ivoire incrusté et de bois de rose, ingénieusement combiné, qui contient parfums, instruments de toilette, infinies petites fournitures de Reine : nécessaire à la vie terrestre. Ce Nécessaire de la vie ne peut être expédié par les Messageries de Flandre — sans jamais parvenir à destination — qu'au prix de quelque cinq cents louis, de

beaucoup de temps précieux et d'une difficile mystification qui ne trompe personne.<sup>370</sup> Tout cela, dirais-tu, augure mal de la réussite de l'entreprise. Mais il faut céder aux caprices des femmes et des Reines.

Bouillé, de son côté, établit un Camp fortifié à Montmédy ; il y rassemble Royal-Allemand et toutes sortes de Troupes allemandes et véritablement françaises, « pour observer les Autrichiens ». Sa Majesté ne franchira pas les Frontières, sauf contrainte. Les Émigrés ne seront pas non plus beaucoup employés, tant ils sont odieux à tout le Peuple.<sup>371</sup> Le vieux dieu de la Guerre Broglie n'aura aucune part à l'affaire ; notre brave Bouillé seul la conduira, et, le jour de la rencontre, un Roi délivré lui remettra un Bâton de Maréchal au milieu des acclamations de toutes les troupes. Cependant, Paris étant si soupçonneux, ne serait-il pas bon d'écrire à vos Ambassadeurs étrangers une Lettre constitutionnelle destinée à paraître ; priant tous les Rois et tous les hommes de bien noter que le Roi Louis aime la Constitution, qu'il a librement juré et jure encore de la maintenir, et qu'il tiendra pour ses ennemis ceux qui affecteraient de soutenir le contraire ? Une telle circulaire Constitutionnelle part par Courriers, est communiquée confidentiellement à l'Assemblée, puis imprimée dans tous les Journaux — avec le plus bel effet.<sup>372</sup> Simulation et dissimulation se mêlent abondamment dans les affaires humaines.

Nous observons pourtant que le comte <sup>G035</sup>Fersen use souvent de son Billet d'Entrée ; ce qu'il a certainement le droit de faire. Vaillant Soldat et Suédois, dévoué à cette belle Reine — comme l'est à présent le plus Haut des Suédois. Le roi Gustave, fameux et flamboyant *Chevalier du Nord*, ne s'est-il pas juré son Chevalier selon les anciennes lois de la chevalerie ? Il descendra sur des ailes de feu, faites de mousqueterie suédoise, et la délivrera de ces dragons immondes — si, hélas, le pistolet d'un assassin ne s'interpose !

Le comte Fersen paraît en vérité un jeune soldat plein de ressources, aux manières alertes et décisives : on le voit circuler au loin, visible ou invisible ; il a quelque affaire en main. Le colonel duc de Choiseul également, neveu du grand Choiseul, du Choiseul maintenant défunt ; lui et l'Ingénieur Goguelat vont et viennent entre Metz et les Tuileries ; des Lettres circulent en chiffre — l'une d'elles, des plus importantes, difficile à *dé-chiffrer*, Fersen l'ayant chiffrée à la hâte.<sup>373</sup> Quant au duc de Villequier, il est parti depuis la Journée des Poignards ; mais son Appartement sert à Sa Majesté.

De l'autre côté, le pauvre Commandant Gouvion, qui veille aux Tuileries, second dans le Commandement national, voit plusieurs choses difficiles à



interpréter. C'est ce même Gouvion qui, de longs mois auparavant, demeurait assis à l'Hôtel de Ville, regardant impuissant l'Insurrection des Femmes ; immobile comme le brave cheval d'écurie lorsque l'incendie s'élève, jusqu'à ce que l'Huissier Maillard lui arrachât son tambour. Il n'existe pas de Patriote plus sincère ; il en existe beaucoup de plus habiles à se retourner. Si les bavardages de Dame Campan méritent foi, il fait quelque semblant de cour amoureuse à une certaine fausse Femme de chambre du Palais, qui lui trahit bien des choses : le *Nécessaire*, les vêtements, l'emballage des bijoux ;<sup>374</sup> encore faudrait-il qu'il comprît ce qu'on lui trahit. L'impuissant Gouvion plonge dans tout cela ses yeux sincères et vitreux ; excite ses sentinelles à la vigilance ; marche sans repos de long en large et espère le meilleur.

Dans l'ensemble, on constate que, durant la seconde semaine de juin, le colonel de Choiseul est secrètement à Paris, venu « voir ses enfants ». Fersen, en outre, s'est fait construire une prodigieuse Voiture neuve du genre nommé *Berline*, exécutée par les premiers artistes d'après un modèle : on la lui livre en présence de Choiseul ; les deux amis l'essaient dans les rues, l'esprit méditatif ; puis l'envoient chez « Madame Sullivan, rue de Clichy », tout au Nord, afin qu'elle y attende le moment voulu. Apparemment, une certaine baronne russe de Korff, avec Femme de chambre, Valet et deux Enfants, retournera chez elle avec quelque appareil : ces jeunes militaires s'intéressent-ils à elle ? On lui a procuré un Passeport et donné beaucoup d'assistance auprès des Carrossiers et autres gens semblables — tant les jeunes militaires sont serviables et polis. Fersen a également acheté une Chaise convenable pour deux personnes, du moins pour deux Femmes de chambre ; puis certains chevaux nécessaires : on dirait qu'il va lui-même quitter la France, non sans dépenses. Nous remarquons enfin que Leurs Majestés, s'il plaît au Ciel, assisteront en ce bienheureux Solstice d'été à la Fête-Dieu, dans l'Église de l'Assomption, ici à Paris, pour la joie du monde entier. Or, ce même jour, le brave Bouillé, à Metz, a, comme nous l'apprenons, invité des amis à dîner ; mais il s'est absenté entre-temps, parti pour Montmédy.

Tels sont quelques-uns des Phénomènes, ou Apparences visibles, de ce vaste monde terrestre au travail : monde qui, véritablement, est tout phénomène, ce qu'on nomme spectral ; qui ne repose jamais un seul instant, et dont jamais, à aucun instant, on ne peut savoir pourquoi.

Le lundi soir 20 juin 1791, vers onze heures, bien des fiacres et des voitures vitrées, *carrosses de remise*, roulent encore ou stationnent dans les rues de Paris. Mais, parmi toutes les Voitures vitrées, nous te recommandons, ô Lecteur, celle

qui se tient rangée rue de l'Échelle, près du Carrousel et de la sortie des Tuileries ; dans la rue de l'Échelle d'alors, « en face de la porte du sellier Ronsin », comme si elle attendait un client ! Elle n'attend pas longtemps : une Dame encapuchonnée, avec deux Enfants encapuchonnés, sort par la porte de Villequier, où ne marche aucune sentinelle, gagne la Cour des Princes des Tuileries, puis le Carrousel, puis la rue de l'Échelle ; le Cocher de la Voiture vitrée les admet sans difficulté et se remet à attendre. Pas longtemps : une autre Dame, elle aussi encapuchonnée ou voilée, s'appuyant au bras d'un domestique, sort de la même manière et est gaiement admise par le Cocher. Où vont tant de Dames ? C'est le *Coucher* de Sa Majesté ; la Majesté vient de se mettre au lit, et tout le monde du Palais rentre chez lui. Mais le Cocher vitré attend toujours ; sa charge paraît incomplète.

Bientôt, nous remarquons un Individu trapu, chapeau rond et perruque, bras dessus bras dessous avec quelque domestique qui semble de l'espèce Coureur ou Courrier ; lui aussi sort par la porte de Villequier ; en passant près d'une sentinelle, il fait sauter la boucle de son soulier, se baisse pour la rattacher ; le Cocher vitré l'admet néanmoins plus gaiement encore. Et *maintenant*, la charge est-elle complète ? Pas encore ; le Cocher attend toujours. — Hélas, la fausse Femme de chambre a prévenu Gouvion qu'elle croit la Famille royale décidée à fuir cette nuit même ; Gouvion, se défiant de ses propres yeux vitrifiés, a envoyé chercher Lafayette en toute hâte ; et la Voiture de Lafayette, flamboyante de lumières, roule en cet instant sous l'Arche intérieure du Carrousel — où une Dame ombragée d'un large chapeau de bohémienne, appuyée au bras d'un domestique lui aussi de l'espèce Coureur ou Courrier, se range pour la laisser passer, et pousse même la fantaisie jusqu'à toucher un rayon de sa roue avec sa *badine* — légère baguette magique qu'elle nomme badine, comme en portaient alors les Belles. La lueur de la Voiture de Lafayette passe ; tout est trouvé tranquille dans la Cour des Princes : sentinelles à leur poste, Appartements des Majestés clos dans un doux repos. Ta fausse Femme de chambre s'est donc trompée ? Veille, Gouvion, avec la vigilance d'Argus ; car, en vérité, la trahison est dans ces murs.

Mais où est la Dame qui se rangea sous son chapeau de bohémienne et toucha de sa *badine* le rayon de la roue ? Ô Lecteur, cette Dame qui toucha le rayon était la Reine de France ! Elle a franchi sans encombre l'Arche intérieure et gagné le Carrousel lui-même ; mais non la rue de l'Échelle. Troublée par le fracas et la rencontre, elle a pris à droite au lieu de prendre à gauche ; ni elle ni son Courrier

ne connaissent Paris ; lui-même n'est point Courrier, mais un fidèle et stupide *ci-devant* Garde du Corps déguisé en Courrier. Les voici partis tout de travers, sur le Pont-Royal et au-delà de la Rivière, errant désolés rue du Bac ; loin du Cocher vitré, qui attend toujours. Il attend, le cœur battant, avec des pensées qu'il doit boutonner bien serrées sous sa houppelande de cocher !

Minuit sonne à tous les clochers de la Ville ; une heure précieuse s'est ainsi dépensée ; la plupart des mortels dorment. Le Cocher vitré attend — dans quelle humeur ! Un confrère cocher arrive, engage la conversation ; on lui répond gaiement dans le dialecte des cochers : les frères du fouet échangent une prise de tabac ;<sup>375</sup> refusent de boire ensemble et se séparent sur un bonsoir. Que les Cieux soient bénis ! Voici enfin la Dame-Reine au chapeau de bohémienne, saine et sauve après ses périls, qui a dû demander son chemin. Elle aussi est admise ; son Courrier saute en haut, comme l'a fait l'autre, lui aussi Garde du Corps déguisé ; et maintenant, ô Cocher vitré entre mille — comte Fersen, car le Lecteur voit bien que c'est toi — roule !

Que la poussière ne s'attache point aux sabots de Fersen : clac ! clac ! la Voiture vitrée retentit, et chaque âme respire plus librement. Mais Fersen suit-il la bonne route ? Nous devons aller au Nord-Est, vers la Barrière Saint-Martin et la Route de Metz ; et voici qu'il roule droit au Nord ! L'Individu royal au chapeau rond et à la perruque demeure stupéfait ; mais, juste ou fausse, la route est sans remède. Clac, clac, nous avançons sans relâche à travers la Ville endormie. Rarement, depuis que Paris sortit de la boue ou que les Rois aux Longs Cheveux circulaient en chars à bœufs, eut lieu pareille course. À droite et à gauche, tout près de vous, des mortels étendus à l'horizontale, dormants ; et nous, vivants et tremblants ! Clac, clac, rue de Grammont ; à travers le Boulevard ; puis rue de la Chaussée-d'Antin — ces fenêtres toutes silencieuses, au numéro 42, furent celles de Mirabeau. Vers la Barrière, non de Saint-Martin, mais de Clichy, à l'extrême Nord ! Patience, Individus royaux ; Fersen sait ce qu'il fait. En remontant la rue de Clichy, il descend un instant chez Madame Sullivan : « Le Cocher du comte Fersen a-t-il pris la nouvelle Berline de la baronne de Korff ? » — « Parti avec elle depuis une heure et demie », grogne le Portier ensommeillé. — « *C'est bien.* » Oui, c'est bien — quoique, si cette heure et demie n'avait pas été *perdue*, ce serait mieux encore. En avant donc, Fersen, vite par la Barrière de Clichy ; puis vers l'Est, le long du Boulevard extérieur, au mieux des chevaux et des lanières de fouet !

Ainsi Fersen roule dans la nuit ambrosienne. Paris endormi est maintenant tout entier à sa droite ; silencieux, sauf quelque bourdonnement de ronflements. Le voici rendu à l'Est jusqu'à la Barrière Saint-Martin, cherchant avec ardeur la Berline de la baronne de Korff. Il aperçoit enfin cette Berline du Ciel, arrêtée avec ses six chevaux, son propre Cocher allemand attendant sur le siège. Bien, brave Allemand : maintenant, vite où tu sais ! — Et nous, de la Voiture vitrée, vite aussi, ô vite ; tant de temps est déjà perdu ! La charge auguste de la Voiture vitrée, six personnes à l'intérieur, s'entasse précipitamment dans la nouvelle Berline ; deux Courriers Gardes du Corps derrière. La Voiture vitrée elle-même est abandonnée, la tête tournée vers la Ville, libre d'errer où il lui plaira — et de se retrouver le lendemain renversée dans un fossé. Mais Fersen est sur le siège neuf, avec ses vaillantes housses neuves ; il fait tourner son fouet et s'élance vers Bondy. Un troisième et dernier Courrier Garde du Corps doit sûrement s'y trouver, avec des chevaux de poste commandés. Là doit être aussi la Chaise achetée, avec les deux Femmes de chambre et leurs cartons à chapeaux, sans lesquelles Sa Majesté ne pouvait davantage voyager. Vite, habile Fersen ; que les Cieux tournent tout au bien !

Une fois encore, par la bénédiction du Ciel, tout va bien. Voici le Hameau endormi de Bondy ; la Chaise avec les Femmes de chambre ; les chevaux tous prêts, les Postillons dans leurs bottes-barattes, impatients dans l'aube humide. Bref attelage accompli, les Postillons aux bottes-barattes sautent en selle et font tourner leurs petits fouets bruyants. Fersen, sous sa houppelande de cocher, s'incline dans un humble et silencieux adieu ; des mains royales s'agitent sans parole en réponse inexprimable ; la Berline de la baronne de Korff, emportant la Royauté de France, bondit en avant — pour toujours, comme il se révéla. L'habile Fersen file obliquement vers le Nord à travers la campagne, en direction de Bourget ; atteint Bourget, y trouve son Cocher allemand et sa voiture qui l'attendent ; repart au claquement du fouet et roule, non découvert, dans l'espace inconnu. Homme habile et actif, disons-nous : ce qu'il entreprit de faire, il l'a fait avec agilité et succès.

Ainsi donc la Royauté de France a réellement fui ? En cette précieuse nuit, la plus courte de l'année, elle fuit et roule ! La *baronne de Korff* est, au fond, Madame de Tourzel, Gouvernante des Enfants royaux : celle qui vint encapuchonnée avec les deux petits encapuchonnés ; le petit Dauphin ; la petite Madame Royale, connue bien plus tard comme duchesse d'Angoulême. La *Femme de chambre* de la baronne de Korff est la Reine au chapeau de

bohémienne. L'Individu royal au chapeau rond et à la perruque est, pour l'heure, le *Valet*. Cette autre Dame encapuchonnée, dite *Compagne de voyage*, est la bonne sœur Élisabeth ; elle avait juré, depuis longtemps, lors de l'Insurrection des Femmes, que seule la mort la séparerait d'eux. Et ainsi filent-ils, sans trop d'impétuosité, à travers le Bois de Bondy — franchissant un Rubicon dans leur propre Histoire et dans celle de la France.

Grandiose ; quoique l'avenir soit tout vague ! Si nous atteignons Bouillé ? Si nous ne l'atteignons pas ? Ô Louis ! Tout autour de toi s'étend la grande Terre endormie — et au-dessus, le grand Ciel vigilant ; le Bois de Bondy endormi, où le Roi aux Longs Cheveux Childéric Fainéant fut traversé de fer,<sup>376</sup> non sans raison. Ces tours de pierre pointues sont celles du Raincy, tours du méchant d'Orléans. Tout dort, sauf le multiple bruissement de notre nouvelle Berline. Un épouvantail débraillé de Marchand d'herbes, avec son âne et ses verdure matinales, avançant péniblement, paraît la seule créature que nous rencontrons. Mais droit devant, le grand Nord-Est fait toujours monter son aube grise et tigrée ; sur les branches humides, des oiseaux, ça et là, saluent le Soleil qui vient d'un bref et grave gazouillis. Les Étoiles s'effacent, et les Galaxies — Réverbères de la Cité de Dieu. L'Univers, ô mes frères, ouvre largement ses portails pour le Lever du GRAND ROI TRÈS-HAUT. Toi, pauvre Roi Louis, tu voyages pourtant, comme font les mortels, vers les terres orientales de l'Espérance ; et les Tuileries avec *leurs* Levers, la France et la Terre elle-même ne sont qu'une espèce de niche à chien plus vaste — qui parfois devient enragée.

## Chapitre IV — Attitude

Mais à Paris, à six heures du matin, lorsqu'un Député patriote, averti par un billet, réveilla Lafayette et qu'ils se rendirent aux Tuileries ? — L'Imagination peut peindre, mais les mots ne peuvent dire, la surprise de Lafayette ; ni dans quel égarement l'impuissant Gouvion roula ses yeux vitreux d'Argus, découvrant à présent que sa fausse Femme de chambre avait dit vrai !

Il faut pourtant consigner que Paris, grâce à une auguste Assemblée nationale, se surpassa en ce jour qui semblait celui du Jugement. Jamais, selon les Historiens témoins oculaires, on n'avait vu pareille « attitude imposante ».<sup>377</sup> Toutes les Sections « en permanence » ; notre Hôtel de Ville aussi, après avoir tiré vers dix heures trois solennels coups de canon d'alarme ; surtout, notre Assemblée nationale ! L'Assemblée nationale, pareillement permanente, décide ce qui est nécessaire ; d'un consentement unanime, car le *Côté droit* demeure muet, par crainte de la Lanterne. Elle décide avec une calme promptitude qui monte vers le sublime. Il faut voter — la chose est évidente — que Sa Majesté a été *enlevée*, soustraite par une ou plusieurs personnes inconnues : auquel cas, que nous prescrit la Constitution ? Revenons aux premiers principes, comme nous le disons toujours : « *revenons aux principes.* »

Par premiers ou seconds principes, beaucoup de choses sont promptement décidées : on fait venir les Ministres, on leur enseigne comment continuer leurs fonctions ; Lafayette est interrogé ; et Gouvion, qui rend, du mieux qu'il peut, le plus impuissant des comptes. On trouve des Lettres : une Lettre d'immense étendue, toute de la main de Sa Majesté et manifestement composée par Sa Majesté elle-même, adressée à l'Assemblée nationale. Elle expose avec ardeur, avec une simplicité enfantine, les malheurs qu'a soufferts Sa Majesté. Malheurs grands et petits : un Necker qu'on acclame, une Majesté qu'on n'acclame pas ; puis l'insurrection ; manque d'argent convenable sur la Liste civile ; manque *général* d'argent, de mobilier et d'ordre ; anarchie partout ; Déficit jamais, même au plus petit degré, « comblé ». En bref, Sa Majesté s'est donc retirée vers un Lieu de Liberté ; et, laissant Sanctions, Fédération et tous les Serments qui peuvent exister se tirer d'affaire comme ils pourront, elle renvoie maintenant — à quoi, pense une auguste Assemblée ? À cette « Déclaration du 23 juin », avec son « *Seul il fera* », Lui seul rendra son Peuple heureux. Comme si *cela* n'était pas enseveli assez profondément sous deux Années irrévocables et sous l'épave et les décombres de tout un Monde féodal ! L'Assemblée nationale décide d'imprimer cette étrange Lettre autographe, de la transmettre aux Quatre-vingt-trois Départements avec un commentaire exégétique, court mais substantiel. Des Commissaires partiront aussi de toutes parts ; le Peuple sera exhorté ; les Armées augmentées ; on veillera à ce que la Chose publique ne souffre aucun dommage. — Et maintenant, avec un air sublime de calme, voire d'indifférence, nous « passons à l'ordre du jour » !

Par un calme si sublime, la terreur du Peuple s'apaise. Ces forêts étincelantes de Piques, qui se hérissaient fatidiques au soleil matinal, disparaissent de nouveau ; les Orateurs de rue aux voix lointaines se taisent, ou débitent des discours plus doux. Nous allons avoir une guerre civile ; ayons-la donc. Le Roi est parti ; mais l'Assemblée nationale, mais la France et nous-mêmes demeurons. Le Peuple aussi prend une grande attitude ; le Peuple aussi est calme, immobile comme un lion couché. Avec seulement quelques *grondements*, quelques mouvements de queue, pour montrer ce qu'il *fera* ! Cazalès, par exemple, fut entouré de groupes de rue et de cris de « Lanterne » ; mais les Patrouilles nationales le délivrèrent aisément. De même, toutes les effigies et statues du Roi — du moins celles de stuc — sont abolies. Jusqu'aux noms du Roi : le mot Roi disparaît soudain de toutes les Enseignes ; le Tigre royal du Bengale lui-même, sur les Boulevards, devient le Tigre national, *Tigre National*.<sup>378</sup>

Combien grand est un Peuple calme et couché ! Le lendemain, les hommes se diront : « Nous n'avons pas de Roi ; et pourtant nous avons fort bien dormi. » Le lendemain, le fervent Achille du Châtelet et Thomas Paine, le Fabricant d'aiguilles rebelle, couvriront abondamment les murs de Paris de leur Affiche, annonçant qu'il faut une *République* !<sup>379</sup> — Faut-il ajouter que Lafayette lui aussi, d'abord menacé par les Piques, a pris une grande attitude, peut-être la plus grande de toutes ? Éclaireurs et Aides de camp volent au loin, vagues, à la recherche et à la poursuite ; le jeune Romœuf vers Valenciennes, quoique avec peu d'espoir.

Ainsi Paris, sublimement apaisé dans son veuvage. Mais des *Messageries royales*, dans tous les Sacs de poste, rayonne au loin la nouvelle électrique : Notre Représentant héréditaire s'est envolé. Riez, noirs Royalistes ; mais seulement dans votre manche, de peur que le Patriotisme ne le remarque, ne devienne frénétique et n'abaisse la Lanterne ! Paris seul possède une sublime Assemblée nationale avec son calme ; les autres lieux doivent véritablement prendre la chose comme ils peuvent : bouche et yeux ouverts ; gloussements de panique, colère, conjectures. Comme chacune de ces lourdes Diligences de cuir, avec son sac de cuir et son « Le Roi est parti », sillonne la France lisse en avançant ; traverse villes et hameaux, froisse l'esprit public uni en une agitation frémissante de terreur mortelle ; puis poursuit sa lourde route comme si rien n'était arrivé ! Le long de toutes les grandes routes, jusqu'aux confins extrêmes ; jusqu'à ce que toute la France soit froissée — hérissée, pour parler métaphoriquement, en un immense Coq d'Inde rouge, désespéré, gargouillant !

Ainsi, c'est sous le voile de la nuit que le Monstre de cuir atteint Nantes, profondément ensevelie dans le sommeil. Le mot prononcé réveille tous les hommes Patriotes : le général Dumouriez, enveloppé de roquelaures, doit descendre de sa chambre ; il trouve la rue couverte de « quatre ou cinq mille citoyens en chemise ». <sup>380</sup> Ça et là, une faible chandelle d'un liard, allumée à la hâte ; tant de visages bruns, hagards, les bonnets de nuit rejetés en arrière ; et les draperies plus ou moins flottantes de la chemise nocturne : bouches ouvertes jusqu'à ce que le Général dise son mot ! Au-dessus, comme toujours, la Grande Ourse tourne si tranquillement autour de Boötes ; stable, indifférente comme la Diligence de cuir elle-même. Courage, hommes de Nantes : Boötes et l'Ourse stable tournent ; le vieil Atlantique pousse encore sa saumure aux vagues sonores dans votre Loire ; l'eau-de-vie sera chaude dans l'estomac : ce n'est pas le Dernier des Jours, mais un jour avant le Dernier. — Les fous ! S'ils savaient ce qui se passe en ces mêmes instants, à la lueur des chandelles également, dans le lointain Nord-Est !

Peut-être pouvons-nous dire que l'homme le plus terrifié de Paris ou de France est — qui pense le Lecteur ? — Robespierre vert-de-mer. Une double pâleur, avec l'ombre des potences et des cordes, couvre les traits vert-de-mer : il voit trop clairement qu'il y aura « une Saint-Barthélemy des Patriotes », que dans vingt-quatre heures il ne sera plus en vie. On l'entend exprimer chez Pétion ces horribles anticipations de l'âme ; un témoin remarquable les entend : <sup>G073</sup> Madame Roland, celle que nous vîmes, l'année dernière, radieuse à la Fédération de Lyon ! Depuis quatre mois, les Roland sont à Paris, réglant auprès des Comités de l'Assemblée les affaires municipales de Lyon, toutes noyées dans les dettes ; communiant pendant ce temps, comme il était très naturel, avec les meilleurs Patriotes qu'on pût trouver ici, avec nos Brissot, Pétion, <sup>G012</sup> Buzot, Robespierre, qui venaient chez nous, dit la belle Hôtesse, quatre soirs par semaine. Ceux-ci, courant de tous côtés, plus occupés que jamais en ce jour, auraient volontiers consolé l'homme vert-de-mer : ils parlèrent de l'Affiche d'Achille du Châtelet ; d'un Journal qui s'appellerait *Le Républicain* ; de préparer les esprits à une République. « Une République ? » dit le Vert-de-Mer, avec un de ses rires secs, rauques et *non* plaisants, « qu'est-ce que cela ? » <sup>381</sup> Ô Incorruptible vert-de-mer, tu le verras !



## Chapitre V — La Nouvelle Berline

Pendant ce temps, Éclaireurs et Aides de camp ont volé plus vite que les Diligences de cuir. Le jeune Romœuf, comme nous l'avons dit, était parti de bonne heure vers Valenciennes : des Villageois affolés le saisissent, comme traître ayant lui-même un doigt dans le complot ; le ramènent à l'Hôtel de Ville, puis devant l'Assemblée nationale, qui lui accorde promptement un nouveau passeport. Bien plus, ce même épouvantail de Marchand d'herbes avec son âne s'est rappelé la grande Berline neuve aperçue dans le Bois de Bondy et en a porté témoignage.<sup>382</sup> Romœuf, muni de son nouveau passeport, repart à double vitesse sur une piste plus prometteuse ; par Bondy, Claye et Châlons, vers Metz, pour suivre la Nouvelle Berline ; il galope à *franc étrier*.

Misérable Nouvelle Berline ! Pourquoi la Royauté ne pouvait-elle voyager dans quelque vieille Berline semblable à celle des autres hommes ? Quand on fuit pour sa vie, on ne se montre pas difficile sur le véhicule. Monsieur est parti vers le Nord dans une voiture de voyage ordinaire ; Madame, sa Princesse, dans une autre, par une route différente : ils se croisent en changeant de chevaux, sans paraître se reconnaître, et atteignent la Flandre sans que personne les interroge. De la même manière exactement, la belle princesse de Lamballe est partie vers la même heure et atteindra l'Angleterre saine et sauve — plutôt au Ciel qu'elle y fût restée ! La belle, la bonne, mais l'infortunée, réservée à une fin épouvantable !

Tout court sans obstacle et rapidement, sauf la Nouvelle Berline. Énorme véhicule de cuir — immense Argosie, dirons-nous, ou Galion d'Acapulco ; avec sa lourde chaloupe de poupe, la Chaise à deux chevaux ; avec ses trois jaunes Bateaux-pilotes, les Courriers Gardes du Corps montés, oscillant sans but autour d'elle et devant elle, pour égarer, non pour guider ! Elle avance lourdement, cahotante et laborieuse, à l'allure d'un escargot ; remarquée de tout le monde. Les Courriers Gardes du Corps, dans leurs livrées jaunes, caracolent et claquent ; loyaux mais stupides, ignorants de toutes choses. Il faut s'arrêter ; réparer une rupture à Étoges. Le Roi Louis lui-même veut descendre, monter les côtes à pied et jouir du bienheureux soleil : avec onze chevaux, double pourboire et tous les secours de la Nature et de l'Art, on constatera que la Royauté, fuyant pour sa vie, parcourt soixante-neuf milles en vingt-deux heures sans interruption. Lente Royauté ! Et pourtant pas une seule minute de ces heures qui ne soit précieuse : les destinées de la Royauté sont maintenant suspendues aux minutes.

Le Lecteur peut donc juger de l'humeur dans laquelle le duc de Choiseul attend, au Village de Pont-de-Somme-Vesle, à quelques lieues au-delà de Châlons, heure après heure, tandis que le jour s'incline visiblement vers l'Ouest. Choiseul est sorti de Paris dans le plus grand secret, dix heures avant le moment fixé pour Leurs Majestés ; ses Hussards, conduits par l'Ingénieur Goguelat, sont dûment ici, venus « escorter un Trésor attendu » ; mais, heure après heure, nulle Berline de la baronne de Korff. En vérité, dans toute cette Région du Nord-Est, aux confins de Champagne et de Lorraine, où court la Grande Route, l'agitation est considérable. Car depuis ce Pont-de-Somme-Vesle vers le Nord-Est jusqu'à Montmédy, dans les Villages de poste et les Villes, des escortes de Hussards et de Dragons flânent en attendant : un train, une chaîne d'Escortes militaires ; à l'extrémité de Montmédy, notre brave Bouillé ; chaîne électrique de tonnerre que l'invisible Bouillé, tel un Père Jupiter, tient dans sa main — à de sages fins ! Le brave Bouillé a fait tout ce qu'un homme pouvait faire ; il a étendu sa chaîne électrique d'Escortes militaires jusqu'au seuil de Châlons : elle n'attend que la Nouvelle Berline de Korff pour la recevoir, l'escorter et, s'il le faut, l'emporter dans un tourbillon de feu militaire. Là gisent et flânent, disons-nous, ces farouches Cavaliers, depuis Montmédy et Stenay, par Clermont, Sainte-Menehould, jusqu'au dernier Pont-de-Somme-Vesle, dans tous les Villages de poste ; car la route évitera Verdun et les grandes Villes : ils attendent avec impatience « que le Trésor arrive ».

Juge quel jour est celui-ci pour le brave Bouillé : peut-être le premier jour d'une nouvelle vie glorieuse ; assurément le dernier de l'ancienne ! Et davantage encore, quel jour beau et terrible pour vos jeunes Capitaines au sang plein : vos Dandoins, comte de Damas, duc de Choiseul, Ingénieur Goguelat et leurs pareils, dépositaires du secret ! — Hélas, le jour penche toujours plus vers l'Ouest ; aucune Berline de Korff ne paraît. Quatre heures ont passé au-delà du terme, et toujours pas de Berline. Dans toutes les rues de Village, les Capitaines royalistes flânent, regardant souvent vers Paris ; le visage indifférent, le cœur rempli d'une noire inquiétude : les Quartiers-mâtres les plus rigoureux peuvent à peine retenir les simples Dragons loin des *cafés* et des cabarets.<sup>383</sup> Lève-toi sur notre égarement, Nouvelle Berline ; lève-toi sur nous, Char solaire d'une Nouvelle Berline, portant les destinées de la France !

Cet appareil militaire d'Escortes avait été ordonné par Sa Majesté : chose qui consolait l'Imagination royale par un aspect de sécurité et de délivrance, mais qui, dans la réalité, ne créait que l'alarme et, là où il n'existait autrement aucun danger,

un danger sans fin. Car chaque Patriote de ces Villages de poste demande naturellement : Ce fracas de cavalerie, ces marches et ces troupes qui flânent, que signifient-ils ? Escorter un Trésor ? Pourquoi une escorte, quand nul Patriote ne volera la Nation ; et où est votre Trésor ? — Il y eut tant de marches et de contremarches : car une autre fatalité veut que certaines de ces Escortes militaires soient sorties dès hier ; le Dix-neuf, et non le Vingt du mois, étant le jour *d'abord* fixé, que Sa Majesté la Reine jugea bon, pour quelque nécessité, de changer. Considère maintenant la nature soupçonneuse du Patriotisme ; soupçonneuse surtout de Bouillé l'Aristocrate ; et comment l'humeur aigre et méfiante a eu vingt-quatre heures pour s'accumuler et s'exaspérer !

À Pont-de-Somme-Vesle, ces quarante Hussards étrangers de Goguelat et du duc de Choiseul deviennent pour tous les hommes un mystère inexprimable. Ils ont déjà assez longtemps flâné à Sainte-Menehould ; flâné et tardé jusqu'à ce que nos Volontaires nationaux de l'endroit, soulevés dans la chaude colère du doute, « demandassent trois cents fusils à leur Hôtel de Ville » et les obtinssent. À ce même instant, comme il arriva, notre capitaine Dandoins entra justement de Clermont avec sa troupe, à l'autre bout du Village. Une troupe nouvelle, assez alarmante ; quoique heureusement ce ne soient que des Dragons et des Français ! Goguelat et ses Hussards durent donc partir à cheval, et même rapidement, jusqu'à Pont-de-Somme-Vesle, où Choiseul les attendait et où ils trouvèrent un lieu de repos. Lieu de repos comme sur une marne brûlante. Car la rumeur se répand au loin ; des hommes courent çà et là dans la peur et la colère : Châlons envoie des piquets d'exploration, qui viennent de Sainte-Menehould. Qu'est-ce donc, Hussards moustachus, hommes à la parole étrangère et gutturale ; au nom du Ciel, qu'est-ce qui vous amène ? Un Trésor ? — les piquets explorateurs secouent la tête. Les Paysans affamés savent pourtant trop bien quel est ce Trésor : une saisie militaire pour fermages et droits féodaux, que nul Huissier n'a pu nous faire payer ! Ils le savent — et mettent à carillonner leur cloche paroissiale en guise de tocsin, avec un effet rapide ! Choiseul et Goguelat, s'ils ne veulent pas voir tout le pays prendre feu, doivent, Berline ou pas Berline, seller et partir.

Ils montent ; et ce tocsin paroissial cesse heureusement. Ils chevauchent lentement vers l'Est, en direction de Sainte-Menehould ; espérant encore que le Char solaire de la Berline les rattrapera. Hélas, point de Berline ! Et voici proche Sainte-Menehould, qui nous chassa ce matin avec ses « trois cents fusils nationaux » ; qui ne regarde probablement pas avec trop d'amour le capitaine

Dandoins et ses Dragons frais, quoique français ; où, en un mot, on n'oserait entrer une *seconde* fois sans provoquer l'explosion ! Le cœur assez lourd, notre Parti de Hussards oblique vers la gauche ; par les chemins détournés, les collines et les bois sans sentiers, évitant Sainte-Menehould et tous les lieux qui les ont vus auparavant, ils gagneront directement le lointain Village de <sup>G082</sup> Varennes. Leur chevauchée du soir sera probablement rude.

Ainsi le premier poste militaire de la longue chaîne de tonnerre est parti sans effet — ou pis encore ; et votre chaîne menace de s'emmêler elle-même ! La Grande Route, cependant, est retombée dans une sorte de calme, quoique des plus vigilants. Nul Quartier-maître ne peut tenir entièrement les Dragons indolents loin du cabaret, où les Patriotes boivent et vont même jusqu'à régaler, avides de nouvelles. Les Capitaines, dans un état voisin de la distraction, battent la route obscure avec un visage d'indifférence ; aucun Char solaire ne paraît. Pourquoi tarde-t-il ? Incroyable qu'avec onze chevaux, de tels Courriers jaunes et tant de secours, sa vitesse soit inférieure à celle du plus lourd chariot, quelque trois milles à l'heure ! Hélas, on ignore s'il est même jamais sorti de Paris — et cependant on ignore aussi s'il n'est pas, en ce moment même, au bout du Village ! Le cœur palpite au bord de choses inexprimables.

## Chapitre VI — Le Vieux-Dragon Drouet

Ainsi le Jour s'est-il pourtant incliné vers le bas. Les mortels fatigués regagnent leurs demeures après le labeur des champs ; l'artisan du Village mange avec appétit son souper d'herbes, ou s'est promené jusqu'à la rue pour savourer une douce bouchée d'air et de nouvelles humaines. Partout encore le soir d'été ! Le grand Soleil reste suspendu, flamboyant, à l'extrême Nord-Ouest ; car c'est son plus long jour de l'année. Les sommets réjouis seront bientôt dans leur plus ardente rougeur, puis rougiront un Bonsoir. Dans les vallons verts, sur la branche feuillue aux longues ombres, la grive verse à flots sa joyeuse sérénade, au murmure des ruisseaux devenu plus audible ; le silence se glisse sur la Terre. Ton Moulin poussiéreux de Valmy, comme tous les autres moulins et toutes les autres corvées,

peut replier sa toile et cesser de battre et de tourner. Les Meuniers épuisés de ce Moulin de discipline qu'est la Terre ont broyé un Jour de plus ; ils flânent maintenant, disons-nous, en groupes villageois, mobiles ou rangés sur des bancs sociaux de pierre ;<sup>384</sup> leurs enfants, petits démons malicieux, jouent autour de leurs pieds. Un bourdonnement insignifiant de douce conversation humaine s'élève de ce Village de Sainte-Menehould comme de tous les autres. Conversation généralement douce, insignifiante ; car les Dragons eux-mêmes sont Français et galants ; et la Diligence de Paris et Verdun, avec son sac de cuir, n'est pas encore entrée en grondant pour terrifier les esprits.

Une figure pourtant retient notre regard à la dernière porte du Village : celle, vêtue d'une ample chemise de nuit flottante, de Jean-Baptiste <sup>G030</sup> Drouet, Maître de Poste du lieu. Homme âcre et colérique, d'un aspect plutôt dangereux ; encore dans la force de l'âge, bien qu'il ait servi autrefois comme Dragon de Condé. Dès les premières heures de ce jour, la bile de Drouet s'est émue et ne cesse de le tourmenter. Le Hussard Goguelat a jugé bon ce matin, par économie, de marchander avec son propre Aubergiste, non avec Drouet le *Maître de Poste* régulier, un cheval de cabriolet pour renvoyer son cabriolet ; Drouet, qui s'en aperçut, traversa la rue dans une colère rouge, menaça l'Aubergiste et ne voulut point s'apaiser. Journée entièrement insatisfaisante. Car Drouet est aussi un Patriote âcre ; il fut à la Fête des Piques de Paris : que signifient ces Soldats de Bouillé ? Hussards, avec leur cabriolet, et que la vengeance les prenne ! — À peine les a-t-on poussés dehors que Dandoins et ses Dragons frais arrivent de Clermont et se mettent à flâner. Dans quel but ? Le colérique Drouet entre et sort, dans sa longue chemise de nuit flottante ; regardant au loin avec cette acuité de faculté que la bile émue donne à l'homme.

D'autre part, regarde le capitaine Dandoins dans la rue de ce même Village : il se promène d'un air indifférent, le cœur dévoré d'une noire inquiétude ! Car nulle Berline de Korff ne paraît. Le grand Soleil flambe plus largement vers son coucher ; le cœur palpite au bord d'indicibles terreurs.

Par le Ciel ! Voici le Courrier jaune Garde du Corps, éperonnant à toute vitesse dans la lumière rouge du soir ! Calme, ô Dandoins ; demeure avec un visage indéchiffrable et indifférent, quoique l'imbécile jaune dépasse au galop la Maison de Poste, demande où elle est et mette le Village en émoi, tout ravi de sa belle livrée. — Avancant lourdement sous ses montagnes de cartons, la Chaise derrière elle, la Berline de Korff arrive enfin ; énorme Galion d'Acapulco avec sa Chaloupe, qui a réussi à venir jusqu'ici. Les yeux des Villageois s'illuminent,

comme le font de tels yeux lorsqu'un passage de voiture, qui est pour eux un événement, se produit. Les Dragons flâneurs, si belles sont les livrées jaunes, portent respectueusement la main au casque ; et une Dame au chapeau de bohémienne répond avec une grâce qui lui est particulière.<sup>385</sup> Dandoins demeure les bras croisés, prenant tout l'air d'indifférence et de dédain de garnison dont un homme est capable, tandis que son cœur menace de bondir hors de lui. Moustache frisée et méprisante ; regard nonchalant — qui cependant examine les groupes du Village et ne les aime point. De l'œil il appelle le Courrier jaune. Vite, vite ! Jaune-Épaisse-Tête ne comprend pas l'œil ; il s'approche en marmonnant pour demander en paroles — sous les regards du Village !

Le Maître de Poste Drouet, pendant tout ce temps, n'est pas sans observer ; il entre et sort, dans sa longue chemise de nuit flottante, sous la lumière horizontale du soleil, fouillant plusieurs choses du regard. Lorsque les facultés d'un homme sont, à l'heure juste, aiguës par la colère, cela peut mener loin. Cette Dame au chapeau de bohémienne rabattu, bien qu'elle se tienne en arrière dans la Voiture, ne ressemble-t-elle pas à quelqu'un que nous avons vu autrefois — à la Fête des Piques, ou ailleurs ? Et cette *Grosse-Tête* au chapeau rond et à la perruque qui, regardant en arrière, se montre de temps à autre, ne me semble-t-il pas reconnaître dans ses traits — ? Vite, sieur Guillaume, Greffier du *Directoire*, apporte-moi un <sup>G003</sup> Assignat neuf ! Drouet examine l'Assignat neuf ; compare le Portrait du Papier-monnaie avec cette Grosse-Tête au chapeau rond : par le Jour et la Nuit ! on dirait que l'un est une tentative de gravure de l'autre. Et ces marches de Troupes ; ces flâneries et ces chuchotements — je comprends !

Drouet, Maître de Poste de ce Village, ardent Patriote, Vieux-Dragon de Condé, considère donc ce que tu feras. Et vite : car voici la Nouvelle Berlin, attelée avec célérité ; les lanières claquent, elle roule au loin ! — Drouet n'ose, dans l'instant même, saisir les brides de ses deux mains ; Dandoins, avec son large sabre, pourrait vous les trancher. Nos pauvres Nationaux, pas un n'est ici ; ils ont bien trois cents fusils, mais aucune poudre ; de plus, on n'est pas certain, seulement moralement certain. Drouet, en habile Vieux-Dragon de Condé, fait ce qui est le plus prudent : il avertit secrètement le Greffier Guillaume, lui aussi Vieux-Dragon de Condé ; et tandis que le Greffier selle en secret deux des chevaux les plus rapides, il passe discrètement à l'Hôtel de Ville pour souffler un mot ; puis monte avec Guillaume ; et les deux bondissent vers l'Est à la poursuite, pour *voir* ce qu'il est possible de faire.

Ils bondissent vers l'Est au trot vif ; leur certitude morale pénètre le Village, depuis l'Hôtel de Ville, en chuchotements affairés. Hélas, le capitaine Dandoins ordonne à ses Dragons de monter ; mais ceux-ci, se plaignant de leur long jeûne, réclament d'abord du pain et du fromage. Avant que ce bref repas puisse être mangé, le Village tout entier est pénétré — non plus de chuchotements, mais de tempêtes et de cris ! Les Volontaires nationaux, assemblés à la hâte, hurlent pour obtenir de la poudre ; les Dragons s'arrêtent entre Patriotisme et Règle du Service, entre pain-fromage et baïonnettes croisées. Dandoins remet secrètement son Portefeuille, avec les dépêches secrètes, au rigoureux Quartier-maître ; les Garçons d'écurie eux-mêmes ont fourches et fléaux. Le rigoureux Quartier-maître, à demi en selle, se taille un chemin du tranchant de son sabre parmi les baïonnettes abaissées, les vociférations Patriotes, les adjurations et les coups de fléau ; il part dans une course frénétique ;<sup>386</sup> peu de soldats, ou même aucun, ne le suivent ; les autres consentent si doucement, sous la contrainte, à demeurer là.

Ainsi roule la Nouvelle Berline ; Drouet et Guillaume galopent derrière elle, le ou les Cavaliers de Dandoins galopent derrière eux ; Sainte-Menehould, avec plusieurs lieues de la Grande Route du Roi, entre en explosion — et ta chaîne militaire de tonnerre est partie d'une manière autodestructrice ; on peut craindre les plus effroyables conséquences !

## Chapitre VII — La Nuit des Éperons

Voilà ce que produisent des Escortes mystérieuses et une Nouvelle Berline à onze chevaux : « celui qui possède un secret doit non seulement le cacher, mais cacher qu'il possède quelque chose à cacher ». Ta première Escorte militaire a explosé en se détruisant elle-même ; et toutes les Escortes militaires, avec un Pays soupçonneux, vont maintenant se lever, explosives — comparables *non* au tonnerre victorieux. Comparables plutôt au premier mouvement d'une Avalanche alpine : une fois mise en branle, comme ici à Sainte-Menehould, elle s'étendra de tous côtés, toujours plus loin, jusqu'à Stenay ; tonnant dans une ruine sauvage, jusqu'à ce que Villageois Patriotes, Paysannerie, Escortes

militaires, Nouvelle Berline et Royauté descendent tous ensemble — pêle-mêle dans l'Abîme !

Les épaisses ombres de la Nuit tombent. Les Postillons font claquer le fouet : la Berline royale a traversé Clermont, où le colonel comte de Damas a pu lui souffler un mot ; elle roule saine et sauve vers Varennes, à la vitesse du double pourboire. Un Inconnu, « *Inconnu à cheval* », pousse avec ardeur quelque rauque chuchotement, inaudible, dans la portière de la Voiture en course, puis disparaît, abandonné dans la nuit.<sup>387</sup> Les augustes Voyageurs palpitent ; néanmoins la Nature surmenée les fait tous sombrer dans une sorte de sommeil. Hélas, Drouet et le Greffier Guillaume éperonnent ; prenant des chemins de traverse, par brièveté et sécurité ; répandant leur certitude morale, qui vole, portée par un oiseau de l'air !

Ton rigoureux Quartier-mâitre éperonne lui aussi ; réveillant le son rauque des trompettes, comme ici à Clermont, appelant les Dragons couchés. Le brave colonel de Damas en fait monter une partie, ces hommes de Clermont ; le jeune cornette Rémy s'élance avec quelques-uns. Mais la Magistrature patriote est également debout à Clermont ; les Gardes nationaux crient pour obtenir des cartouches à balle ; et le Village « s'illumine » — dextres Patriotes bondissant hors du lit, en chemise ou en jupon, allumant prestement une lumière ; chacun place sa chandelle d'un liard ou sa pauvre lampe à huile, jusqu'à ce que tout scintille et tremblote : si habiles sont-ils ! Partout une *camisade*, un Tumulte-en-Chemise ; le tocsin mis à sonner ; le tambour villageois battant une *générale* furieuse, comme ici à Clermont sous illumination ; des Patriotes affolés qui supplient et menacent ! Le brave jeune colonel de Damas, dans ce fracas de Patriotisme égaré, adresse quelques phrases de feu aux Cavaliers qu'il possède : « Camarades insultés à Sainte-Menehould ; le Roi et la Patrie appellent les braves » ; puis donne le mot de feu : « *Tirez les sabres.* » Sur quoi, hélas, les Cavaliers se contentent de *frapper* les poignées de leurs sabres, les enfonçant davantage dans leurs fourreaux ! « À moi, quiconque est pour le Roi ! » crie Damas désespéré ; et il galope, avec deux pauvres fidèles seulement, de l'espèce subalterne, dans le sein de la Nuit.<sup>388</sup>

Nuit sans exemple dans le Clermontois ; la plus courte de l'année ; la plus remarquable du siècle : Nuit qui mérite le nom de Nuit des Éperons ! Le cornette Rémy et les Quelques-uns avec lesquels il s'élança ont manqué leur route ; ils galopent durant des heures vers Verdun ; puis, durant des heures encore, à travers un pays de haies et des hameaux réveillés, vers Varennes. Malheureux cornette



Rémy ; plus malheureux colonel Damas, avec lequel ne chevauchent désespérément que deux fidèles ! Aucun autre ne chevauche de cette Escorte de Clermont ; des autres Escortes, dans les autres Villages, pas même Deux peut-être ne chevauchent ; tous ne font que piaffer et caracoler — empêchés par le tocsin et par ton Village qui s'illumine.

Drouet chevauche, et le Greffier Guillaume ; et le Pays court. — Goguelat et le duc de Choiseul plongent dans les marais, franchissent précipices, souches et pierres, au milieu des bois hérissés du Clermontois ; par des sentiers, ou sans sentier, avec des guides ; les Hussards tombent dans des fosses, demeurent « évanouis trois quarts d'heure », et les autres refusent de marcher sans eux. Quelle chevauchée du soir depuis Pont-de-Somme-Vesle ; quelles trente heures depuis que Choiseul quitta Paris avec Léonard, Valet de la Reine, dans la chaise à ses côtés ! La Noire Inquiétude monte derrière le cavalier. Ainsi plongent-ils ; ils chassent la chouette de son nid feuillu ; mâchent l'herbe odorante de la forêt, la reine-des-prés *répandant* son nard ; effraient l'oreille de la Nuit. Mais écoute ! Vers minuit, peut-on supposer, car les étoiles elles-mêmes ont disparu : le son du tocsin de Varennes ? L'Officier hussard retient la bride et écoute : « Quelque incendie, assurément ! » — puis repart, l'haleine doublée, pour s'en assurer.

Oui, vaillants amis qui faites tout ce qui est en vous, c'est une certaine espèce d'incendie — difficile à éteindre. La Berline de Korff, bien en avant de toute cette Avalanche chevauchante, atteint vers onze heures le petit et pauvre Village de Varennes ; pleine d'espoir, malgré cet Inconnu qui chuchota à cheval. Toutes les villes ne sont-elles pas maintenant derrière nous ; Verdun évitée sur notre droite ? À portée du vent de Bouillé lui-même, pour ainsi dire ; et la plus sombre des nuits d'été nous favorise ! Nous nous arrêtons donc au sommet de la colline, à l'extrémité sud du Village, attendant notre relais, que le jeune Bouillé, propre fils de Bouillé, devait tenir prêt avec son Escorte de Hussards ; car ce Village ne possède pas de Poste. Pensée affolante : il n'y a ici ni cheval ni Hussard ! Ah, de solides chevaux, un relais convenable appartenant au duc de Choiseul, sont bien à manger leur foin ; mais dans le Village d'en Haut, au-delà du Pont, et nous l'ignorons. Des Hussards attendent pareillement, mais boivent dans les tavernes. En vérité, il est six heures au-delà du terme ; le jeune Bouillé, sot adolescent, jugeant l'affaire terminée pour cette nuit, s'est retiré au lit. Nos Courriers jaunes, inexpérimentés, doivent donc errer, tâtonner, commettre maladresse sur maladresse dans un Village presque entièrement endormi : pour aucun argent les Postillons ne consentiront à poursuivre avec leurs chevaux fatigués ; du moins

pas sans rafraîchissement ; non, quoi que puisse argumenter le Valet au chapeau rond.

Misère ! Pendant « trente-cinq minutes », selon la montre du Roi, la Berline demeure absolument immobile ; Chapeau-Rond argumentant avec Bottes-Barattes ; chevaux fourbus bavant leur nourriture et leur eau ; Courriers jaunes tâtonnant et se trompant ; le jeune Bouillé dormant pendant tout ce temps dans le Village d'en Haut, et le bel attelage de Choiseul à son foin. Aucun secours possible, fût-ce pour la rançon d'un Roi : les chevaux bavent avec méthode, Chapeau-Rond argumente, Bouillé dort. Et maintenant, remarque, dans l'épaisse nuit, deux Cavaliers au trot épuisé n'arrivent-ils pas dans un cliquetis ; ne font-ils pas, si quelqu'un les observait, un demi-arrêt en apercevant cette masse obscure de Berline, ces bruits ternes de chevaux qui bavent et de gens qui argumentent ; puis ne piquent-ils pas plus vite vers le Village ? C'est Drouet, avec le Greffier Guillaume ! Toujours en tête, eux deux, de tout le tumulte chevauchant ; non atteints par les balles, quoique certains se vantent de les avoir pourchassés. La mission de Drouet est elle aussi périlleuse ; mais il est vieux Dragon, et ses facultés ont été secouées jusqu'au plein réveil.

Le Village de Varennes gît sombre et somnolent ; Village des plus inégaux, en forme de selle renversée, écrivent les hommes. Il dort ; le cours rapide de la rivière Aire lui chante une berceuse. Pourtant, de la Taverne du *Bras-d'Or*, de l'autre côté de cette place inclinée, vient encore une lumière sociable ; vient la voix de rudes Bouviers ou gens semblables qui n'ont pas encore pris le coup de l'étrier ; Boniface Le Blanc, en tablier blanc, les sert : réjouissant spectacle. Drouet entre dans ce *Bras-d'Or*, l'empressement brillant dans ses yeux ; il pousse Boniface du coude dans le plus grand secret : « *Camarade, es-tu bon Patriote ?* » — « *Si je suis !* » répond Boniface. — « Dans ce cas », chuchote ardemment Drouet — le chuchotement nécessaire, entendu du seul Boniface.<sup>389</sup>

Et maintenant vois Boniface Le Blanc s'affairer comme jamais il ne le fit pour le buveur le plus joyeux. Vois Drouet et Guillaume, habiles Vieux-Dragons, descendre aussitôt bloquer le Pont avec « une voiture de meubles qu'ils trouvent là », avec toutes voitures, charrettes, tonneaux, brouettes que leurs mains peuvent saisir — jusqu'à ce qu'aucun carrosse ne puisse passer. Puis, le Pont une fois bloqué, vois-les prendre rapidement position tout près, sous la Porte de Varennes ; rejoints par Le Blanc, par le Frère de Le Blanc et par un ou deux Patriotes alertes qu'il a réveillés. Une demi-douzaine en tout, avec des Mousquets

nationaux ; ils demeurent serrés, attendant sous la Porte que cette même Berline de Korff monte jusqu'à eux.

Elle arrive en grondant : « *Halte-là !* » Des lanternes jaillissent de dessous les pans des habits, des mains fortes saisissent les brides, deux Mousquets nationaux s'abaissent en avant et en arrière par les deux portières : « Mesdames, vos Passeports ? » — Hélas ! Hélas ! Le sieur Sausse, Procureur de la Commune, également Chandelier et Épicier, est là avec sa politesse officielle d'épicier ; Drouet avec sa logique farouche et son esprit tout prêt. La respectable Compagnie de Voyage, qu'elle soit celle de la baronne de Korff ou de personnes d'une importance plus haute encore, voudra peut-être bien se reposer chez M. Sausse jusqu'à ce que l'aube entonne son chant !

Ô Louis ; ô malheureuse Marie-Antoinette, destinée à passer ta vie avec de tels hommes ! Louis flegmatique, n'es-tu donc, jusqu'au centre de toi-même, qu'un flegme paresseux et semi-animé ? Roi, Capitaine-Général, Franc Souverain ! Si ton cœur, depuis qu'il commença de battre sous le nom de cœur, a jamais formé une résolution, que ce soit maintenant, ou jamais en ce monde : « Individus nocturnes et violents — et si nous étions des personnes de haute importance ? Et si nous étions le Roi lui-même ? Le Roi ne possède-t-il pas le pouvoir, que tous les mendiants possèdent, de voyager sans être molesté sur sa propre Grande Route ? Oui : c'est le Roi ; tremblez de le savoir ! Le Roi a parlé sur cette petite affaire ; et dans la France, ou sous le Trône de Dieu, il n'existe aucun pouvoir qui lui dira non. Ce n'est pas le Roi que vous arrêterez ici sous votre misérable Porte, mais seulement son corps mort — et vous en répondrez au Ciel et à la Terre. À moi, Gardes du Corps ! Postillons, *en avant !* » — On imagine alors la paralysie pâle de ces deux Mousquetaires Le Blanc ; la mâchoire inférieure de Drouet qui tombe ; et le Procureur Sausse fondant comme suif dans la chaleur d'une fournaise. Louis poursuivant sa route ; en quelques pas réveillant le jeune Bouillé, réveillant relais et Hussards ; entrée triomphale dans Montmédy, avec l'Escorte, les Escortes, caracolant et brandissant haut leurs armes ; et tout le cours de l'Histoire française différent !

Hélas, cela n'était pas *dans* le pauvre homme flegmatique. Si cela avait été en lui, l'Histoire française ne serait jamais venue se décider sous cette Porte de Varennes. — Il descend ; tous descendent. Le Procureur Sausse offre ses bras d'Épicier à la Reine et à sœur Élisabeth ; la Majesté prend les deux enfants par la main. Ils retraversent ainsi, posément, la place du Marché, jusqu'à la maison du Procureur Sausse ; montent à son petit étage supérieur, où Sa Majesté « demande

aussitôt des rafraîchissements ». Demande des rafraîchissements, comme il est écrit ; obtient du pain et du fromage avec une bouteille de Bourgogne ; et remarque que c'est le meilleur Bourgogne qu'elle ait jamais bu !

Pendant ce temps, les Notables de Varennes et tous les hommes, officiels ou non, tirent à la hâte leurs culottes ; revêtent leurs équipements de combat. Des mortels à demi vêtus font rouler des tonneaux, couchent des arbres abattus ; des Éclaireurs partent vers les quatre vents — le tocsin commence à sonner, « le Village s'illumine ». Très singulier : comme ces petits Villages savent s'y prendre, tant ils sont habiles, lorsqu'ils sont réveillés à minuit par l'alarme de guerre. Pareils à de petits Crotales municipaux adroits, soudain éveillés : leur cloche d'orage crépite et sonne ; leurs yeux brillent de lumière — lumière de suif — comme dans la colère du serpent ; et le Village va *mordre* ! Le vieux Dragon Drouet est notre Ingénieur et Généralissime ; vaillant comme un Ruy Diaz. — Maintenant ou jamais, Patriotes, car la Soldatesque arrive ; massacre par les Autrichiens, par les Aristocrates, guerres plus que civiles : tout dépend de vous et de cette heure ! — Les Gardes nationaux se rangent, à demi boutonnés ; des mortels, disons-nous, encore en culotte seulement ou en jupon de dessous, roulent tonneaux et bois, couchent des arbres pour les barricades : le Village va *mordre*. La Démocratie enragée n'est donc pas confinée à Paris ? Ah non, quoi qu'aient pu raconter les Courtisans ; trop clairement, non. Cette manière de mourir pour son Roi est devenue mourir pour soi-même, *contre* le Roi, s'il le faut.

Ainsi notre Avalanche de cavaliers et de coureurs, notre Tumulte, a *atteint* l'Abîme, la Berline de Korff en tête ; elle peut s'y déverser et s'y entasser sans fin ! Pendant les six heures qui suivent, faut-il demander s'il y eut un vaste fracas de toutes parts ? Fracas, tocsins et tumulte brûlant dans tout le Clermontois, se répandant à travers les Trois-Évêchés ; Troupes de Dragons et de Hussards galopant sur les routes et hors des routes ; Gardes nationaux s'armant et partant au cœur de la nuit ; tocsin après tocsin transmettant l'alarme. En quelque quarante minutes, Goguelat et Choiseul, avec leurs Hussards épuisés, atteignent Varennes. Ah, ce n'est donc pas un incendie — ou c'est un incendie difficile à éteindre ! Ils franchissent les barricades d'arbres malgré le Sergent national ; entrent dans le Village, Choiseul expliquant à ses Cavaliers ce qu'il en est réellement ; ceux-ci répondent par interjections, dans leur dialecte guttural : « *Der König ; die Königin !* » et semblent fermes. Dans cette humeur ferme, ils vont entre autres assiéger la maison du Procureur Sausse. Chose très profitable — si Drouet n'en avait pas ordonné autrement avec tempête, allant jusqu'à mugir

dans l'extrémité : « Canonniers, à vos pièces ! » Deux vieilles Pièces de campagne rongées comme des rayons de miel, vides de tout sauf de toiles d'araignée ; dont le fracas, lorsque les Canonniers les roulent en avant avec une mine assurée, suffit pourtant à refroidir l'ardeur des Hussards et à les faire se ranger plus respectueusement en arrière. Des cruches de vin passent au-dessus des rangs — car la gorge allemande possède aussi de la sensibilité — et achèvent l'affaire. Lorsque l'Ingénieur Goguelat s'avance, une heure environ plus tard, la réponse qu'il reçoit est un hoquetant « *Vive la Nation !* »

À quoi cela sert-il ? Goguelat, Choiseul, désormais aussi le comte Damas et toute l'Officialité de Varennes sont auprès du Roi ; et le Roi ne peut donner aucun ordre, former aucune opinion ; il demeure assis là, comme il l'a toujours fait, argile sur la roue du potier ; peut-être la plus absurde de toutes les figures d'argile pitoyables et pardonnables qui tournent maintenant sous la Lune. Il poursuivra demain matin, et emmènera la Garde nationale *avec* lui — si Sausse le permet ! Malheureuse Reine : ses deux enfants couchés sur le pauvre lit ; la vieille Mère Sausse agenouillée devant le Ciel, priant à haute voix dans les larmes qu'il les bénisse ; l'impériale Marie-Antoinette presque agenouillée devant le fils Sausse et la femme Sausse, parmi des caisses de chandelles et des tonneaux de mélasse — en vain ! Trois mille Gardes nationaux sont arrivés ; bientôt ils en compteront dix mille ; les tocsins se répandent comme le feu sur une lande sèche, ou bien plus vite.

Le jeune Bouillé, réveillé par ce tocsin de Varennes, a pris cheval et — fui vers son Père. Dans cette direction chevauche aussi, d'une manière presque hystériquement désespérée, un certain sieur Aubriot, Ordonnance de Choiseul ; nageant dans les rivières obscures, puisque notre Pont est bloqué ; éperonnant comme si la Chasse infernale était à ses talons.<sup>390</sup> En traversant le Village de Dun, toujours au galop, il répand l'alarme ; à Dun, le brave capitaine Deslons et *son* Escorte de Cent hommes sellèrent et partirent. Deslons parvient lui aussi dans Varennes, laissant ses Cent hommes dehors, à la barricade d'arbres ; offre de dégager le Roi Louis s'il en donne l'ordre : malheureusement « l'affaire *sera* chaude » ; sur quoi le Roi Louis n'a « aucun ordre à donner ». <sup>391</sup>

Le tocsin sonne donc, les Dragons galopent, et ne peuvent rien après avoir galopé ; les Gardes nationaux affluent comme des corbeaux qui s'assemblent : ta Chaîne de Tonnerre qui explose, ton Avalanche qui tombe, ou quelque autre image que nous lui donnions, joue avec vengeance — jusqu'à Stenay maintenant, jusqu'à Bouillé lui-même.<sup>392</sup> Le brave Bouillé, fils du tourbillon, selle Royal-

Allemand ; prononce des paroles de feu qui embrasent les cœurs et les yeux ; distribue vingt-cinq louis d'or par compagnie. — Chevauche, Royal-Allemand, depuis longtemps fameux : il ne s'agit pas d'une Charge aux Tuileries ni d'une Procession aux Bustes de Necker et d'Orléans ; c'est un Roi véritable fait captif, et le monde entier à gagner ! — Telle est la Nuit qui mérite le nom de Nuit des Éperons.

À six heures, deux choses se sont produites. Romœuf, Aide de camp de Lafayette, chevauchant à *franc étrier* sur la route du vieux Marchand d'herbes, ayant accéléré dans les dernières étapes, est parvenu à Varennes ; où les Dix mille exigent maintenant avec fureur, avec la fureur de la terreur panique, que la Royauté reparte aussitôt vers Paris, afin qu'il n'y ait pas une effusion de sang infinie. D'autre part, « l'Anglais Tom », *jockey* de Choiseul, volant avec ce relais de Choiseul, a rencontré Bouillé sur les hauteurs de Dun ; le front d'acier rougi d'un sombre tonnerre ; derrière lui, le grondement tonnante de Royal-Allemand. L'Anglais Tom répond comme il peut à la brève question : Comment vont les choses à Varennes ? — puis demande à son tour ce que lui, l'Anglais Tom, avec les chevaux de M. de Choiseul, doit faire et vers où il doit chevaucher. — « Au Gouffre sans fond ! » répond une voix de tonnerre ; puis, parlant et éperonnant de nouveau, elle ordonne à Royal-Allemand de prendre le galop et disparaît en jurant, *en jurant*.<sup>393</sup> C'est la dernière fois que nous voyons notre brave Bouillé. À portée de vue de Varennes, il retient son cheval, réunit un conseil d'officiers et constate que tout est vain. Le Roi Louis est parti, consentant ; au milieu du fracas du tocsin universel ; au milieu du piétinement de Dix mille hommes armés déjà arrivés, et, disons, de Soixante mille qui accourent. Le brave Deslons, même sans « ordres », s'élança vers la rivière Aire avec ses Cent hommes !<sup>394</sup> Il en franchit un bras à la nage, ne put franchir l'autre ; demeura là, ruisselant et haletant, les narines gonflées ; les Dix mille lui répondant par un cri de dérision, tandis que la Nouvelle Berline roulait lourdement vers Paris sur son chemin fatigué et inévitable. Nul secours donc sur la Terre ; ni, dans un âge qui n'est pas celui des miracles, au Ciel !

Cette nuit-là, « le marquis de Bouillé et vingt et un d'entre nous franchirent à cheval les Frontières ; les Moines bernardins d'Orval, au Luxembourg, nous donnèrent souper et logement ». <sup>395</sup> Bouillé chevauche avec peu de paroles ; avec des pensées qui ne supportent pas les paroles. Vers le Nord, vers l'incertitude et la Nuit cimmérienne ; vers les Îles des Indes occidentales, car le fils du tourbillon ne peut agir avec le maigre délire Émigré ; vers l'Angleterre, vers une mort stoïque

prématurée ; jamais plus vers la France. Honneur au Brave, qui, dans cette querelle ou dans celle-là, *est* une substance, une partie articulée de la Vaillance humaine, et non un Spectre creux fanfaronnant, une Ombre grinçante et bredouillante ! Bouillé est l'un des rares Chefs-acteurs royalistes dont on puisse dire autant.

Le brave Bouillé disparaît donc lui aussi du tissu de notre Histoire. Histoire et tissu, faible Emblème impuissant de ce grand Tissu miraculeux, de cette Tapisserie vivante nommée *Révolution française*, qui se tissait alors réellement « sur le retentissant MÉTIER DU TEMPS » ! Les vieux Braves en tombent, avec leurs efforts ; de nouveaux Drouet âcres, d'efforts et de couleurs nouveaux, y entrent — comme il arrive dans ce tissage.

## Chapitre VIII — Le Retour

Ainsi donc notre grand Complot royaliste, la Fuite vers Metz, s'est *exécuté*. Longtemps suspendu dans le fond comme un redoutable *ultimatum* royal, il s'est précipité en avant avec toutes ses terreurs — véritablement pour quelque résultat. Que de Complots et de Projets royalistes, l'un après l'autre, ingénieusement combinés, qui devaient exploser comme mines de poudre et coups de tonnerre ; pas un seul Complot n'a produit autre chose ! Mine de poudre de la *Séance royale* du 23 juin 1789, qui explosa, comme nous le dîmes alors, « par la lumière » ; que votre dieu de la Guerre Broglie rechargea ensuite, pour faire tomber une Bastille autour de vos oreilles. Puis vint l'ardent Repas d'Opéra, avec sabres brandis et *Ô Richard, ô mon Roi* ; qui, aidé par la Faim, produisit l'Insurrection des Femmes et Pallas Athéna sous la forme de Mademoiselle Théroigne. La Vaillance ne sert de rien ; la Fortune n'a pas davantage souri à la Fanfaronnade. L'Armement de Bouillé finit comme celui de Broglie. Homme après homme se dépense pour cette cause, seulement afin d'en hâter la ruine ; elle paraît une cause condamnée, abandonnée par la Terre et le Ciel.

Le 6 octobre, il y a un an, le Roi Louis, escorté par Mademoiselle Théroigne et quelque deux cent mille personnes, accomplit une Marche et une Entrée royales dans Paris telles que nul homme n'en avait jamais vu. Nous lui en prophétisâmes Deux autres ; en conséquence, une nouvelle, après cette Fuite vers Metz, est en train de s'accomplir. Théroigne n'escortera pas ici ; Mirabeau ne « siège plus dans l'une des voitures accompagnatrices ». Mirabeau gît mort au Panthéon des Grands Hommes. Théroigne gît vivante dans une obscure Prison autrichienne ; partie professionnellement pour Liège, elle y fut saisie. Murmurée maintenant par le Danube au cours rauque, la lumière de ses Soupers patriotes entièrement éteinte, ainsi gît Théroigne : elle parlera face à face avec le Kaiser et reviendra. Et dans quel état gît la France ! Le Temps fugitif fauche les grands et les petits ; en deux années, il change bien des choses.

Mais voici du moins, disons-nous, une seconde Procession royale ignominieuse, quoique fort transformée, destinée elle aussi à être regardée par des centaines de milliers de personnes. Patience, Patriotes de Paris ; la Berline royale revient. Pas avant samedi : car la Berline royale voyage par lentes étapes, au milieu d'une mer confluyente et sonore de Gardes nationaux, soixante mille selon les comptes ; au milieu d'un tel tumulte de tout le Peuple. Trois Commissaires de l'Assemblée nationale, le fameux Barnave, le fameux Pétion, le généralement respectable Latour-Maubourg, sont partis à sa rencontre ; les deux premiers voyagent jour après jour dans la Berline elle-même auprès des Majestés. Latour, simple Respectabilité, homme dont tous disent du bien, peut voyager derrière, avec Madame de Tourzel et les *Soubrettes*.

Le samedi soir, vers sept heures, Paris, par centaines de milliers, est donc de nouveau rangé : il ne danse plus la danse tricolore et joyeuse de l'Espérance ; il ne danse pas encore la danse furieuse de la Haine et de la Vengeance ; mais demeure silencieux, avec un vague regard de conjecture et de curiosité surtout scientifique. Une Affiche de Saint-Antoine a averti ce matin que « quiconque insultera Louis sera bâtonné ; quiconque l'acclamera sera pendu ». Vois donc enfin cette merveilleuse Nouvelle Berline ; entourée par la mer bleue Nationale aux baïonnettes fixées, qui coule lentement, la portant à travers les centaines de milliers de personnes rassemblées et silencieuses. Trois Courriers jaunes, liés avec des cordes, siègent sur le toit ; Pétion, Barnave, Leurs Majestés, sœur Élisabeth et les Enfants de France sont à l'intérieur.

Un sourire d'embarras, ou un nuage de morne aigreur, repose sur le large visage flegmatique de Sa Majesté ; qui ne cesse de déclarer aux Personnes



officielles successives ce qui est évident : « *Eh bien, me voilà* » ; et ce qui ne l'est pas : « Je vous assure que je n'avais pas l'intention de franchir les Frontières » ; et autres paroles semblables, naturelles chez ce pauvre Homme royal, que la Décence voudrait voiler. Sa Majesté la Reine demeure silencieuse, avec un regard de douleur et de mépris ; naturel chez cette Femme royale. Ainsi avance lourdement et rampe l'ignominieuse Procession royale, à travers beaucoup de rues, au milieu d'un Peuple qui regarde en silence : comparable, pense Mercier,<sup>396</sup> à quelque *Procession du Roi de la Basoche* ; ou, dirons-nous, Procession du Roi Crispin, avec ses Ducs de Sutor-manie et son blason royal de Cordonnerie. Sauf qu'en vérité ceci n'est point comique ; ah non, c'est comico-tragique, avec des Courriers liés et un Destin suspendu au-dessus ; chose des plus fantastiques, mais des plus misérablement réelles. Très misérable *flexibile ludibrium* d'une Tragédie de Paillasse ! Elle passe ainsi, sous son dais sans splendeur, par beaucoup de rues, dans le soir poussiéreux de l'été ; finit par se tortiller hors de vue ; disparaît dans le Palais des Tuileries — vers son destin de lente torture, *peine forte et dure*.

La Populace, il est vrai, saisit les trois Courriers jaunes liés de cordes ; elle veut du moins les massacrer, *eux*. Mais notre auguste Assemblée, qui siège en ce grand moment, envoie une Députation de secours ; l'ensemble est tant bien que mal ramené sous contrôle. Barnave, « tout couvert de poussière », est déjà là, dans la Salle nationale, prononçant une brève et discrète adresse et faisant son rapport. En vérité, durant tout le voyage, ce Barnave s'est montré des plus discrets, des plus sympathiques ; il a gagné la confiance de la Reine, dont le noble instinct lui enseigne toujours qui mérite confiance. Combien différent du lourd Pétion, qui, si Campan dit vrai, mangea son déjeuner, remplit commodément son verre de vin dans la Berline royale, lança ses os de poulet devant le nez de la Royauté elle-même ; et, lorsque le Roi déclara : « La France ne peut être une République », répondit : « Non, elle n'est pas encore mûre. » Barnave sera désormais un Conseiller de la Reine, si les conseils pouvaient servir ; et Sa Majesté étonne Dame Campan en manifestant presque de l'estime pour Barnave, et en déclarant que, le jour de la Rétribution et du Triomphe royal, Barnave ne sera *pas* exécuté.<sup>397</sup>

Le lundi soir, la Royauté partit ; le samedi soir, elle revient : voilà ce que, dans une brève semaine, la Royauté a accompli pour elle-même. La Tragédie de Paillasse a disparu dans le Palais des Tuileries, vers la « *peine forte et dure* ». Surveillée, enchaînée, humiliée comme jamais la Royauté ne le fut. Surveillée jusque dans ses Chambres à coucher et ses retraites les plus intimes : elle doit dormir la porte entrouverte, l'Argus national bleu veillant, l'œil fixé sur les

rideaux de la Reine ; et même, une fois, la Reine ne pouvant dormir, il lui propose de s'asseoir près de son oreiller et de converser un peu !<sup>398</sup>

## Chapitre IX — Coup de feu

À propos de tout cela se pose la question la plus pressante : que faire de cette Royauté ? « Déposez-la ! » répondent résolument Robespierre et le petit nombre des Conséquents. En vérité, avec un Roi qui s'enfuit et qu'il faut surveiller jusque dans sa chambre pour qu'il demeure et vous gouverne, quelle autre chose raisonnable peut-on faire ? Si Philippe d'Orléans n'avait pas été un *caput mortuum* ! Mais de lui, tenu pour défunt, nul homme ne rêve maintenant. « Ne la déposez pas ; dites qu'elle est inviolable, qu'elle fut enlevée, *enlevée* ; au prix de toute sophistication et de tout solécisme, rétablissez-la ! » répondent avec une véhémence sonore toutes sortes de Royalistes constitutionnels ; comme tous vos Royalistes purs répondent naturellement de même, avec une véhémence basse, une rage comprimée par la peur, plus passionnée encore. Barnave, les deux Lameth et tous ceux qui les suivront répondent pareillement ainsi. Ils répondent de toute leur force, frappés de terreur devant les Abîmes inconnus au bord desquels, principalement conduits là par eux-mêmes, tous chancellent maintenant, prêts à plonger.

Par un puissant effort et une puissante combinaison, ce dernier parti — rétablir la Royauté — est adopté ; le bras fort, sinon la logique la plus claire, le fera prévaloir. Au sacrifice de toute leur popularité si péniblement acquise, ce remarquable Triumvirat, dit Toulangeon, « releva le Trône qu'il avait tant travaillé à renverser ; comme on relèverait une pyramide retournée sur sa pointe, afin qu'elle tienne tant qu'on la *soutient* ».

Malheureuse France ; malheureuse dans son Roi, sa Reine et sa Constitution ; on ne sait en laquelle elle est le plus malheureuse ! Le sens de notre si glorieuse Révolution française n'était-il donc que celui-ci : lorsque les Fauxsemblants et les Illusions, meurtriers de l'âme depuis longtemps, devinrent meurtriers du corps et atteignirent la Banqueroute et l'Inanition, un grand

Peuple se leva et dit d'une seule voix, au Nom du Très-Haut : *Il n'y aura plus de Faux-semblants* ? Tant de douleurs et d'horreurs sanglantes endurées, et qui doivent encore l'être pendant les lugubres siècles à venir, ne sont-elles pas le prix lourd payé et à payer pour cette seule chose : la Destruction totale des Faux-semblants parmi les hommes ? Et maintenant, ô Triumvirat de Barnave, crois-tu qu'un Effort de cette espèce se reposera satisfait dans une Illusion *doublement* distillée, dans le Faux-semblant d'un Faux-semblant ? Messieurs du Triumvirat populaire : jamais ! Mais, après tout, que peuvent faire les pauvres Triumvirats populaires et les augustes Sénateurs faillibles ? Quand la Vérité est trop horrible, ils peuvent enfoncer leur tête, comme l'autruche, dans la Fausseté protectrice la plus proche, et attendre là — *a posteriori*.

Les Lecteurs qui virent le Clermontois et les Trois-Évêchés galoper dans la Nuit des Éperons ; les Diligences hérissier toute la France en un terrifiant Coq d'Inde terrifié ; et la Ville de Nantes en chemise, peuvent imaginer quelle affaire il fallait régler. Robespierre, à l'extrême Gauche, avec peut-être Pétion et le maigre vieux Goupil — car le Triumvirat lui-même a fait défection — crie jusqu'à l'enrouement, noyé dans la clameur Constitutionnelle. Mais le débat et l'argumentation d'une Nation entière ; les mugissements de tous les Journaux, pour et contre ; la voix répercutée de Danton ; les traits d'Hypérion de Camille ; les piquants de porc-épic de l'implacable Marat — conçois tout cela.

Les Constitutionnels en corps, comme nous l'avons souvent prédit, se retirent maintenant de la Société-Mère et deviennent *Feuillants* ; menaçant la Mère d'inanition, puisque le Rang et la Respectabilité l'ont presque entièrement quittée. Pétition après Pétition, expédiée par la Poste ou portée en Députation, vient demander le Jugement et la *Déchéance*, notre nom de la Déposition ; demande, au minimum, qu'on en réfère aux Quatre-vingt-trois Départements de France. Une ardente Députation marseillaise vient déclarer, entre autres choses : « Nos Ancêtres phocéens jetèrent une Barre de fer dans la Baie lors de leur premier débarquement ; cette Barre flottera de nouveau sur la saumure méditerranéenne avant que nous consentions à devenir esclaves. » Tout cela dure quatre semaines et davantage, tandis que l'affaire demeure incertaine ; l'Émigration coule avec une violence doublée au-delà des Frontières ;<sup>399</sup> la France bout dans l'agitation farouche de cette question et question à prix : que faire du Représentant héréditaire fugitif ?

Enfin, le vendredi 15 juillet 1791, l'Assemblée nationale décide — de quelle manière négative, nous le savons. Sur quoi tous les Théâtres ferment ; les Bornes

et les Chaires portatives recommencent à débiter leurs discours ; les Affiches municipales flambent sur les murs ; des Proclamations publiées au son de la trompette « invitent au repos » — avec peu d'effet. Le dimanche 17, on verra donc une chose digne de mémoire. Le Rouleau d'une Pétition, rédigée par les Brissot, les Danton, par les Cordeliers et les Jacobins — car la chose fut infiniment secouée, manipulée, et beaucoup y mirent la main — repose maintenant, visible, sur la charpente de bois de l'Autel de la Patrie, pour recevoir les signatures. Paris sans travail, hommes et femmes, afflue là tout le jour, pour signer ou regarder. L'œil de l'Histoire distingue notre belle Roland elle-même, « le matin », <sup>400</sup> non sans intérêt. Dans quelques semaines, la belle Patriote quittera Paris — peut-être seulement pour y revenir.

Mais, entre la douleur d'un Patriotisme frustré, les Théâtres fermés et les Proclamations qui continuent de se publier au son de la trompette, la ferveur des esprits est grande en ce jour. Bien plus, un Incident vient encore de se produire, de la nature de la Farce-Tragédie et de l'Énigme, propre à exciter toutes les créatures. Tôt dans la journée, un Patriote — ou, disent certains, une Patriote ; la Vérité est véritablement introuvable —, debout sur le solide plancher de sapin de l'Autel de la Patrie, sent soudain, avec un indescriptible choc électrique de stupeur, la semelle de sa botte percée par-dessous ; il retire brusquement cette semelle et ce pied électrisés ; aperçoit l'instant suivant la pointe d'une vrille ou d'un poinçon qui joue à travers le solide plancher, puis se retire précipitamment ! Mystère, peut-être Trahison ? La charpente de bois est impétueusement démolie ; et voici véritablement un mystère, qui ne sera jamais pleinement expliqué jusqu'à la fin du monde ! Deux Individus humains d'aspect misérable, dont l'un possède une jambe de bois, y sont blottis, vrille à la main : ils ont dû venir durant la nuit ; ils ont une provision de vivres — aucun « baril de poudre » que l'on puisse *voir* ; ils feignent de dormir, prennent un air assez vide et donnent le plus boiteux des comptes sur eux-mêmes. « Pure curiosité ; ils perçaient un trou pour obtenir un œilleton ; pour voir peut-être, avec lubricité, ce qui, depuis ce *nouveau* point de vue, pouvait être vu » — peu de choses édifiantes, penseraient-ils ! Mais quelle chose, même la plus stupide, la Sottise humaine, la Démangeaison, la Lubricité, le Hasard et le Diable ne peuvent-ils tenter à Deux têtes humaines oisives choisies parmi un demi-million ? <sup>401</sup>

Les deux Individus humains avec leur vrille sont en tout cas là. Paire d'Individus nés sous une mauvaise étoile ! Le résultat est que le Patriotisme, s'irritant dans cet état d'excitabilité nerveuse par hypothèses, soupçons et

rapports, ne cesse d'interroger ces deux Individus humains égarés, puis de les interroger encore ; les jette dans le Corps de garde voisin, les en arrache de nouveau ; un groupe hypothétique les saisissant à un autre. Jusqu'à ce qu'enfin, dans cet état extrême d'excitabilité nerveuse, le Patriotisme les pende comme espions du sieur Motier ; et que vie et secret soient étranglés hors d'eux pour toujours. Pour toujours, hélas ! Ou faut-il attendre un jour où ces deux Individus manifestement misérables, néanmoins humains, deviendront des Énigmes historiques et auront, comme l'homme au *Masque de fer* — lui aussi Individu humain et manifestement rien de plus — leurs Dissertations ? Pour nous, ceci seul est certain : ils possédaient une vrille, des vivres et une jambe de bois ; et ils sont morts là, à la Lanterne, comme peuvent mourir les plus malheureux des fous.

La signature se poursuit donc dans une excitation encore plus grande. Chaumette — car les Antiquaires possèdent encore à cette heure le Papier lui-même<sup>402</sup> — a signé « d'une main coulante et insolente, légèrement penchée » ; Hébert, le détestable *Père Duchesne*, comme « si une araignée trempée d'encre était tombée sur le papier » ; l'Huissier Maillard a également signé, avec beaucoup de Croix tracées par ceux qui ne savent pas écrire. Et Paris, par ses mille avenues, se déverse vers le Champ-de-Mars et en revient dans la plus extrême excitabilité d'humeur ; l'Autel central de la Patrie entièrement couvert de Patriotes et de Patriotes-femmes qui signent ; les Trente Bancs et tout l'Espace intérieur remplis de spectateurs, d'allants et de venants ; un seul tourbillon régurgitant d'hommes et de femmes dans leurs habits du dimanche. Tout cela, un Constitutionnel, le sieur Motier, le voit ; Bailly aussi, regardant la scène avec son long visage devenu plus long encore. Il n'en augure rien de bon ; peut-être la *Déchéance* et la Déposition, après tout ! Arrêtez cela, Patriotes constitutionnels ; le feu lui-même peut être éteint, mais seulement au *commencement*.

Arrêtez-le, certes ; mais comment ? Le premier Peuple libre de l'Univers n'a-t-il pas le droit de pétitionner ? — Heureusement, quoique malheureusement aussi, voici une preuve d'émeute : ces deux Individus humains pendus à la Lanterne. Une preuve, ô traître sieur Motier ? N'étaient-ils pas deux Individus humains envoyés là par toi pour être pendus ; pour fournir un prétexte à ton sanglant *Drapeau rouge* ? Beaucoup de Patriotes se poseront un jour cette question et y répondront affirmativement, forts d'un Soupçon surnaturel.

Assez : vers sept heures et demie du soir, l'œil naturel peut voir cette chose. Le sieur Motier, avec les Municipaux en écharpe, avec le Patrouillotisme national

bleu rang après rang, au fracas des tambours, marche résolument vers le Champ-de-Mars ; le Maire Bailly, au visage allongé, porte, comme lié par un triste devoir, le *Drapeau rouge*. Un hurlement de dérision furieuse s'élève en aigus et en graves de cent mille gorges à la vue de la Loi martiale ; qui pourtant, agitant son sanglant Drapeau rouge, avance depuis l'Entrée du Gros-Caillou ; avance au roulement du tambour, le drapeau flottant, vers l'Autel de la Patrie. Au milieu de hurlements plus sauvages encore, d'imprécations et de supplications ; de volées de cailloux et de boue, *saxa et fæces* ; du claquement d'un coup de pistolet — enfin, de la fusillade du Patrouillotisme ; mousquets mis en joue ; roulement de décharge après décharge ! Exactement un an et trois jours plus tard, notre sublime Champ de Fédération est ainsi mouillé de sang français.

« Quelque douze personnes malheureusement atteintes », rapporte Bailly, qui compte par unités ; le Patriotisme compte par dizaines, et même par centaines. Chose qui ne sera ni oubliée ni pardonnée ! Le Patriotisme s'enfuit, criant et maudissant. Camille cesse ce jour-là de faire du Journalisme ; le grand Danton, avec Camille et Fréron, a pris son vol pour sauver sa vie ; Marat s'enfuit profondément dans la Terre et demeure silencieux. Une fois encore, le Patrouillotisme a triomphé : une fois de plus — mais c'est la dernière.

Telle fut la Fuite royale à Varennes. Ainsi le Trône fut-il renversé par elle ; mais ainsi fut-il aussi victorieusement relevé — sur sa pointe ; et il tiendra tant qu'on pourra le soutenir.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

# **LIVRE CINQUIÈME — LE PREMIER PARLEMENT**

## Chapitre I — Grande Acceptation

Dans les dernières nuits de septembre, lorsque l'équinoxe d'automne est passé et que septembre gris se fond dans octobre brun, pourquoi les Champs-Élysées sont-ils illuminés ; pourquoi Paris danse-t-il et lance-t-il des feux d'artifice ? Ce sont des nuits de gala, ces dernières de septembre ; Paris peut bien danser, et l'Univers : l'Édifice de la Constitution est achevé ! Achevé ; bien plus, *révisé*, afin de vérifier que rien n'y demeurerait insuffisant ; solennellement présenté à Sa Majesté ; solennellement accepté par elle, au bruit des salves de canon, le quatorze du mois. Et maintenant, par ces illuminations, ce jubilé, ces danses et ces feux, nous étrennons joyeusement le nouvel Édifice social et y faisons monter, pour la première fois, chaleur et fumée, au nom de l'Espérance.

La Révision, surtout avec un trône dressé sur sa pointe, fut une œuvre difficile, délicate. En fait d'étais et de contreforts, devenus si indispensables, on put ajouter quelque chose ; et pourtant, à ce qu'on craint, pas assez. Un Triumvirat de Barnave repentant, nos Rabaut, nos Duport, nos Thouret, et véritablement tous les Députés constitutionnels, tendirent chaque nerf : mais l'Extrême Gauche faisait tant de bruit ; le Peuple était si soupçonneux, si pressant d'en finir ; et puis le loyal Côté droit demeurait assis, faible et pétulant, boudant pour ainsi dire et se dorlotant lui-même ; incapable d'aider, quand même il l'eût voulu. Les Deux Cent Quatre-vingt-dix avaient auparavant fait solennellement scission et s'en étaient allés, secouant la poussière de leurs pieds. À cette transcendance d'irritation, à cet espoir désespéré que l'aggravation du mal le ferait plus tôt finir et ramènerait le bien, notre infortuné loyal Côté droit en était maintenant venu !<sup>403</sup>

Cependant on découvre que tel et tel petit étai fut ajouté, là où la possibilité le permettait. La Liste civile et la Cassette privée avaient été, de longue date, bien pourvues. Une Garde constitutionnelle du Roi, dix-huit cents hommes loyaux tirés des Quatre-vingt-trois Départements, sous un loyal duc de Brissac ; cela, avec des Suisses sûrs en outre, est déjà quelque chose. Les anciens loyaux Gardes du corps sont, il est vrai, dissous de nom comme de fait, et partis pour la plupart vers Coblenze. Mais désormais ces violentes Gardes françaises sansculottiques, ou Grenadiers du Centre, recevront aussi leur *mittimus* : bientôt, dans les Journaux, non sans une rauque émotion, ils publient leurs Adieux, « souhaitant à tous les Aristocrates les tombes de Paris qui nous sont refusées ».<sup>404</sup> Ils partent,



ces premiers Soldats de la Révolution ; ils flottent encore, très indistincts dans le lointain, pendant environ une année, jusqu'à ce qu'on puisse les remodeler, les rebaptiser et les envoyer combattre les Autrichiens ; puis l'Histoire ne les voit plus. Corps d'hommes des plus remarquables, qui possède sa place dans l'Histoire-du-Monde ; — bien que, pour nous, tant l'Histoire s'écrit ainsi, ils restent de simples rubriques d'hommes, sans noms : Masse de Grenadiers hirsutes, rayée de buffle par les baudriers. Et pourtant ne pourrait-on demander : quels Argonautes, quels Spartiates de Léonidas accomplirent pareille œuvre ? Songez à leur destinée : depuis ce matin de mai, voilà quelque trois ans, où, sans participer encore, ils roulèrent d'Espréménil vers les Îles de Calypso ; depuis ce soir de juillet, voilà deux ans, où, participant et sacrant, sourcils froncés, ils versèrent une décharge sur le prince de Lambesc de Besenval ! L'Histoire leur agite son muet adieu.

Ainsi le Pouvoir souverain, ces Chiens de garde sansculottiques, plus semblables à des loups, étant remis en laisse et conduits loin de ses Tuileries, respire plus librement. Le Pouvoir souverain sera désormais gardé par dix-huit cents hommes loyaux — que l'Industrie des combinaisons pourra, sous divers prétextes, enfler peu à peu jusqu'à six mille — et qui n'empêcheront aucun Voyage à Saint-Cloud. La triste affaire de Varennes a été ressoudée ; cimentée même, dans le sang du Champ-de-Mars, depuis deux mois et davantage ; et, en vérité, depuis lors, comme auparavant, la Majesté a possédé ses privilèges, son « choix de résidence », quoique, pour de bonnes raisons, l'esprit royal « préfère continuer à Paris ». Pauvre esprit royal, pauvre Paris, qui devez aller masqués, enveloppés de belles apparences, d'une fausseté qui se sait fausse ; jouer l'un devant l'autre votre douloureuse farce-tragédie, parce que vous y êtes liés ; et, somme toute, espérer toujours, malgré l'espérance !

Mais maintenant que Sa Majesté a accepté la Constitution, au bruit des salves de canon, qui ne voudrait espérer ? Notre bon Roi fut égaré, mais il voulait le bien. Lafayette a proposé une Amnistie, le pardon et l'oubli universels des fautes révolutionnaires ; et désormais, assurément, la glorieuse Révolution, débarrassée de ses décombres, est complète ! Chose assez étrange, et touchante de plusieurs façons, l'ancien cri de *Vive le Roi* s'élève une fois encore autour du roi Louis, Représentant héréditaire. Leurs Majestés sont allées à l'Opéra ; elles ont donné de l'argent aux Pauvres : la Reine elle-même, maintenant que la Constitution est acceptée, entend la voix des acclamations. Que le passé soit passé ; l'Ère nouvelle *commencera* ! Çà et là, au milieu de ces galaxies de lampes des Champs-Élysées, le

Carrosse royal chemine et roule lentement ; partout accueilli par des *vivats*, venus d'une multitude qui s'efforce d'être heureuse. Louis regarde au-dehors, surtout les lampes variées et les groupes humains en fête, avec assez de satisfaction pour l'heure. Sur le visage de Sa Majesté, « sous ce sourire doux et gracieux, se lit une profonde tristesse ».<sup>405</sup> Les brillances du courage et de l'esprit se promènent ici, observatrices : une dame de Staël, probablement appuyée au bras de son Narbonne. Elle rencontre des Députés qui ont bâti cette Constitution ; qui errent là dans de vagues méditations — non sans se demander si elle tiendra. Mais pour le moment les cordes mélodieuses des violons vibrent et chantent partout, au rythme des pieds fantastiquement légers ; de longues galaxies de lampes jettent leur rayonnement coloré ; et des Crieurs aux poumons de cuivre jouent des coudes et vocifèrent : « *Grande Acceptation, Constitution monarchique !* » Il convient au Fils d'Adam d'espérer. Lafayette, Barnave et tous les Constitutionnels n'ont-ils pas vaillamment appliqué leurs épaules à la pyramide renversée d'un trône ? Les Feuillants, comprenant presque toute la Respectabilité constitutionnelle de France, pérorent chaque soir depuis leur tribune ; correspondent par tous les Bureaux de poste ; dénoncent l'agité Jacobinisme ; se fiant fermement à ce que *son* temps approche de sa fin. Beaucoup de choses sont incertaines, discutables : mais si le Représentant héréditaire se montre sage et heureux, ne peut-on, avec un tempérament gaulois sanguin, espérer qu'il se mettra en mouvement, tant bien que mal ; que ce qui lui manque s'acquerra et s'ajoutera peu à peu ?

Pour le reste, il faut le répéter, dans cette construction de la Fabrique constitutionnelle, surtout dans sa Révision, rien de ce qu'on pouvait imaginer pour lui donner une force nouvelle, particulièrement pour l'affermir, lui procurer permanence et même éternité, n'a été oublié. Un Parlement biennal, qu'on appellera Législatif, <sup>G002</sup> *Assemblée législative* ; composé de Sept Cent Quarante-cinq Membres, choisis avec sagesse par les seuls « citoyens actifs », et même par l'élection d'électeurs plus actifs encore : celui-ci, avec les privilèges du Parlement, se réunira, de sa propre autorité au besoin, et se dissoudra lui-même ; accordera les subsides et parlera ; surveillera l'administration et les autorités ; remplira à jamais les fonctions de Grand Conseil constitutionnel, de Sagesse collective et de Palabre nationale — selon que les Cieux le permettront. Notre premier Parlement biennal, qu'en vérité on élit depuis le commencement d'août, est à présent presque élu. Bien plus, il est pour la plus grande part arrivé à Paris : il y est venu peu à peu — non sans saluer avec émotion son vénérable Parent, le

Constituant maintenant moribond — et s'est assis dans les Galeries, écoutant avec révérence, prêt à commencer dès que le terrain serait libre.

Et les changements dans la Constitution elle-même ? Impossibles pour toute Législative, pour tout Parlement biennal ordinaire, et possibles uniquement pour quelque Constituant ressuscité ou Convention nationale : voilà manifestement l'un des points les plus chatouilleux. L'auguste Assemblée moribonde en débattit durant quatre journées entières. Certains pensaient qu'un changement, ou du moins une révision et une nouvelle approbation, pourrait être admissible au bout de trente ans ; d'autres descendaient jusqu'à vingt, voire quinze. L'auguste Assemblée avait d'abord décidé trente ans ; mais elle révoqua ce décret après meilleure réflexion, ne fixa aucune date et se contenta de tracer vaguement une certaine posture des circonstances ; en somme, elle laissa la question suspendue.<sup>406</sup> Sans doute une Convention nationale pourra-t-elle être assemblée même *avant* les trente ans : on peut pourtant espérer que non ; mais que les Législatives, Parlements biennaux de l'espèce commune, avec leur faculté limitée et peut-être de tranquilles additions successives, suffiront pendant des générations, ou véritablement aussi longtemps que courra le Temps calculé.

Remarquons encore qu'aucun membre du Constituant n'a été, ni ne pouvait être, élu au nouveau Législatif. Combien ces Législateurs étaient nobles d'âme ! s'écrient les uns : semblables à Solon, ils se bannissaient eux-mêmes. Combien ils étaient atrabilaires ! s'écrient davantage de gens : chacun jaloux de l'autre, nul n'osant être dépassé par l'autre dans l'abnégation. Combien ils furent imprudents dans l'un et l'autre cas ! répondent tous les hommes pratiques. Mais considérez cette autre Ordonnance d'abnégation : aucun de nous ne pourra devenir Ministre du Roi ni accepter le plus petit Emploi de Cour, durant quatre ans, ou au minimum — après long débat et Révision — durant deux années ! Ainsi le propose l'incorruptible Robespierre vert-de-mer, avec une magnanimité peu coûteuse ; et nul n'ose se laisser dépasser par lui. Ce fut une pareille loi, alors moins superflue, qui envoya Mirabeau dans les Jardins de Saint-Cloud, sous le manteau des ténèbres, pour ce colloque des dieux ; et qui contraria tant de choses. Heureusement et malheureusement, il n'existe plus de Mirabeau à contrarier.

Cependant la bienvenue, assurément bienvenue à tous les cœurs droits, va à la chevaleresque Amnistie de Lafayette. Bienvenue aussi à cette Union d'Avignon, arrachée avec tant de peine, qui nous a coûté, du premier au dernier jour, « trente séances de débat » et tant d'autres choses : puisse-t-elle enfin devenir heureuse ! La statue de Rousseau est décrétée : vertueux Jean-Jacques,

Évangéliste du Contrat social. Drouet de Varennes n'est pas oublié ; ni le digne Lataille, maître du vieux et désormais fameux Jeu de Paume de Versailles : chacun reçoit une mention honorable et sa récompense due en argent.<sup>407</sup> Sur quoi, toutes choses ayant été si proprement enroulées ; les Députations, Messages et Cérémonials royaux ou autres ayant bruisé et passé ; le Roi ayant maintenant péroré avec affection sur la paix et la tranquillisation, et les membres ayant répondu « *Oui ! oui !* » avec effusion, même avec des larmes — le Président Thouret, celui des Réformes judiciaires, se lève et, d'une voix forte, prononce ces mémorables dernières paroles : « L'Assemblée nationale constituante déclare qu'elle a terminé sa mission et que toutes ses séances sont closes. » L'incorruptible Robespierre, le vertueux Pétion, sont portés chez eux sur les épaules du peuple, parmi des vivats qui montent au ciel. Les autres glissent paisiblement vers leurs demeures respectives. C'est le dernier après-midi de septembre 1791 ; le lendemain matin, le nouveau Législatif commencera.

Ainsi, dans l'éclat des rues illuminées et des Champs-Élysées, parmi le crépitement des feux d'artifice et le joyeux tumulte, la première Assemblée nationale s'est évanouie ; *se dissolvant*, comme ils disent fort bien, dans le Temps vide ; et n'est plus. L'Assemblée nationale est partie, son œuvre demeure ; comme partent tous les Corps d'hommes, comme l'homme lui-même s'en va : elle eut son commencement, elle devait avoir pareillement sa fin. Fantôme-Réalité né du Temps, comme nous tous ; reculant désormais toujours sur la marée du Temps ; longtemps mémorable aux hommes. D'étranges Assemblages, Sanhédrins, Amphictyonies, Corporations de métiers, Conciles œcuméniques, Parlements et Congrès, se sont réunis sur cette Planète, puis dispersés de nouveau ; mais assemblage plus étrange que cet auguste Constituant, ou chargé d'une mission plus étrange, peut-être ne s'y réunit jamais. Vu de loin, celui-ci paraîtra aussi un miracle. Douze Cents individus humains, avec l'Évangile de Jean-Jacques Rousseau dans leur poche, se rassemblant au nom de Vingt-cinq Millions, dans la pleine assurance de la foi, pour « faire la Constitution » : pareil spectacle, sommet et produit principal du Dix-huitième Siècle, notre Monde ne peut le voir qu'une fois. Car le Temps est riche en prodiges, très riche en monstruosités ; et l'on observe qu'il ne se répète jamais, ni aucun de ses Évangiles — moins que tout, assurément, cet Évangile selon Jean-Jacques. Une fois il fut juste et indispensable, puisque telle était devenue la Croyance des hommes ; mais une fois suffit aussi.

Ils ont fait la Constitution, ces Douze Cents Évangélistes de Jean-Jacques ; non sans résultat. Près de vingt-neuf mois ils siégèrent, avec des fortunes diverses, sous des capacités diverses — toujours, peut-on dire, dans cette capacité de Carroccio monté sur roues, Étendard miraculeux de la Révolte des Hommes, Chose haute et élevée, que quiconque regardait pouvait espérer être guéri. Ils ont beaucoup vu : des canons braqués sur eux ; puis soudain, par l'intervention des Puissances, les canons retirés ; et un dieu de la Guerre Broglie disparaissant, dans un tonnerre qui n'était pas le sien, au milieu de la poussière et de l'écroulement d'une Bastille et de la Vieille France féodale. Ils ont quelque peu souffert : Séance royale, avec pluie et Serment du Jeu de Paume ; Nuits de Pentecôte ; Insurrections de Femmes. N'ont-ils pas aussi quelque peu agi ? Fait la Constitution, et gouverné toutes choses pendant ce temps ; rendu, en ces vingt-neuf mois, « deux mille cinq cents Décrets », ce qui donne en moyenne près de trois par jour, dimanches compris ! La brièveté, découvre-t-on, est parfois possible : Moreau de Saint-Méry n'eut-il pas à donner trois mille ordres avant de quitter son siège ? — Il y avait de la valeur dans ces hommes, et une sorte de foi — ne fût-ce que la foi en ceci : que les toiles d'araignée ne sont pas du drap ; qu'une Constitution pouvait être faite. Toiles d'araignée et chimères doivent véritablement disparaître, car *une* Réalité existe. Que les Formules, tueuses d'âme et devenues maintenant tueuses de corps, insupportables, s'en aillent au nom du Ciel et de la Terre ! — Le Temps, disons-nous, enfanta ces Douze Cents ; l'Éternité était devant eux, l'Éternité derrière : ils travaillèrent, comme nous travaillons tous, au confluent de Deux Éternités, à l'œuvre qui leur était donnée. Ne dites pas que ce qu'ils firent ne fut rien. Consciemment, ils firent quelque chose ; inconsciemment, combien davantage ! Ils eurent leurs géants et leurs nains ; accomplirent leur bien et leur mal ; ils sont partis et ne reviendront plus. Dans ces circonstances, ne doivent-ils pas s'en aller avec notre bénédiction, avec notre doux adieu ?

Par la poste, en diligence, à cheval ou sur leurs semelles, ils sont partis : vers les quatre vents ! Plus d'un a franchi les Marches pour prendre rang à Coblenze. Maury, entre autres, se dirigea de ce côté ; mais finalement vers Rome — pour y être vêtu de peluche rouge de Cardinal ; de fausseté comme d'un vêtement ; fils chéri — son *dernier-né* ? — de la Femme Écarlate. Talleyrand-Périgord, Évêque constitutionnel excommunié, fera son chemin jusqu'à Londres, pour y devenir Ambassadeur malgré la Loi d'abnégation ; le jeune et vif marquis de Chauvelin servant de Manteau-à-Ambassadeur. À Londres encore, on trouve le vertueux

Pétion ; harangué et haranguant, choquant la coupe de vin avec des Clubs de Réforme constitutionnelle, dans un solennel dîner de taverne. L'incorruptible Robespierre se retire pour un temps dans son Arras natal : sept brèves semaines de repos, les dernières qui lui soient accordées en ce monde. Accusateur public dans le Département de Paris, grand-prêtre reconnu des Jacobins ; miroir du mince Patriotisme incorruptible, car son emphase étroite est aimée de tous les étroits — cet homme semble monter, vers quelque lieu. Il vend son petit héritage d'Arras ; accompagné d'un Frère et d'une Sœur, il revient, combinant avec une timidité résolue une petite destinée sûre pour eux et pour lui, dans son ancien logement, chez le Menuisier, rue Saint-Honoré : — ô homme incorruptible vert-de-mer, résolu-tremblant, vers *quelle* destinée !

Lafayette, pour sa part, déposera le commandement. Il se retire, tel Cincinnatus, vers son foyer et sa ferme ; mais les quittera bientôt de nouveau. Notre Garde nationale, toutefois, n'aura désormais aucun Commandant unique ; tous les Colonels commanderont successivement, chacun durant un mois. D'autres Députés que nous avons rencontrés, ou que dame de Staël a rencontrés, « se promènent d'un air pensif » ; peut-être incertains de ce qu'ils doivent faire. Certains, comme Barnave, les Lameth et leur Duport, continueront ici, à Paris : observant le nouveau Législatif biennal, le Premier Parlement ; lui apprenant à marcher, si cela se peut ; et à la Cour à le conduire.

Ainsi ceux-ci : se promenant d'un air pensif ; voyageant par la poste ou en diligence — là où le Destin leur fait signe. Le géant Mirabeau sommeille au Panthéon des Grands Hommes : et la France ? et l'Europe ? — Les Crieurs aux poumons de cuivre chantent « Grande Acception, Constitution monarchique » à travers ces foules joyeuses : le Demain, petit-fils d'Hier, devra être ce qu'il pourra, comme Aujourd'hui son père. Notre nouveau Législatif biennal commence à se constituer le premier octobre 1791.

## Chapitre II — Le Livre de la Loi

Si l'auguste Assemblée constituante elle-même, qui fixait les regards de l'Univers, ne peut obtenir de nous, à cette distance de temps et de lieu, qu'une attention comparativement faible, combien moins ce pauvre Législatif ! Il possède son Côté droit et son Côté gauche ; le moins Patriote et le plus Patriote, car les Aristocrates n'existent plus ici ni maintenant. Il jaillit en discours et parle ; écoute des Rapports, lit des Projets et des Lois ; travaille quelque temps dans sa vocation : mais l'histoire de France, découvre-t-on, est rarement ou jamais là. Malheureux Législatif, que peut faire l'Histoire de toi, sinon verser sur toi une larme, presque en silence ? Premier des Parlements biennaux de France qui, si Constitution de Papier et Serment national maintes fois répété pouvaient quelque chose, devaient se suivre en une suite doucement forte, indissoluble, aussi longtemps que courrait le Temps — il dut s'évanouir tristement avant qu'une année fût écoulée ; et il n'en vint pas de second pareil. Hélas ! vos Parlements biennaux en suite indissoluble et sans fin, eux et toute cette Fabrique constitutionnelle, bâtie avec tant de Serments fédératifs explosifs, et dont la pierre sommitale fut apportée au milieu des danses et des rayonnements bariolés, se brisèrent comme fragile faïence dans le fracas des choses ; et déjà, au bout de onze petits mois, se trouvaient dans ces Limbes près de la Lune, avec les fantômes des autres Chimères. Là, sauf pour de rares besoins particuliers, qu'ils reposent dans une paix mélancolique.

Dans l'ensemble, combien l'homme est inconnu à lui-même ; ou un Corps public d'hommes à lui-même ! La mouche d'Ésope, assise sur la roue du char, s'écriait : Quelle poussière je soulève ! De grands Gouvernants, vêtus de pourpre, avec faisceaux et insignes, sont gouvernés par leurs valets, par les moues de leurs femmes et de leurs enfants ; ou, dans les pays constitutionnels, par les paragraphes de leurs Habiles Rédacteurs. Ne dis pas : Je suis ceci ou cela ; je fais ceci ou cela ! Car tu ne le *sais* pas ; tu ne connais que le nom sous lequel la chose passe encore. Un Nebucadnetsar vêtu de pourpre se réjouit de sentir qu'il est maintenant véritablement Empereur de cette grande Babylone qu'il a bâtie ; et *est* un bipède-quadrupède sans nom, à la veille d'un cours de pâturage de sept années ! Ces Sept Cent Quarante-cinq individus élus ne doutent pas d'être le Premier Parlement biennal, venu gouverner la France par l'éloquence

parlementaire : et ils *sont* quoi ? et ils sont venus faire quoi ? Des choses folles et non sages !

Beaucoup déplorent que ce Premier Biennal ne comptât aucun membre de l'ancien Constituant, avec son expérience des partis et de la tactique parlementaire ; que telle fût leur sottise Loi d'abnégation. Assurément, de vieux membres du Constituant eussent été les bienvenus ici. Mais, d'autre part, quels anciens ou nouveaux membres de quelque Constituant que ce soit sous le Soleil auraient pu profiter efficacement ? Il existe des Premiers Parlements biennaux placés de telle sorte qu'ils sont, en un sens, *au-delà* de la sagesse ; où sagesse et folie ne diffèrent que par le degré, et où naufrage et dissolution sont l'issue assignée à toutes deux.

Vieux Constituants, vos Barnave, vos Lameth et autres, pour lesquels une Galerie spéciale a été réservée, où ils peuvent siéger en honneur et écouter, ont coutume de railler ces nouveaux Législateurs ;<sup>408</sup> mais nous, ne les raillons pas ! Les pauvres Sept Cent Quarante-cinq, envoyés ensemble par les citoyens actifs de France, sont ce qu'ils pouvaient être ; accomplissent ce qui leur est destiné. Qu'ils soient de tempérament Patriote, nous le comprenons aisément. La Noblesse aristocratique avait fui par-delà les Marches, ou demeurait assise, silencieuse et méditante, dans ses Châteaux non brûlés ; elle avait peu de chances dans les Assemblées électorales primaires. Avec les Fuites à Varennes, les Journées des Poignards, complot après complot, le Peuple est laissé à lui-même ; il lui faut choisir des Défenseurs du Peuple, tels qu'il en peut trouver. Choissant, comme *lui aussi* le fera toujours, « sinon l'homme le plus capable, du moins l'homme le plus capable d'être choisi » ! Ferveur de caractère, sentiment Patriote-Constitutionnel décidé : voilà des qualités ; mais libre débit, maîtrise dans l'escrime de la langue : voilà la qualité des qualités. On découvre donc, sans grand étonnement, que dans ce Premier Biennal quatre cents Membres appartiennent à l'espèce Avocat ou Procureur. Des hommes qui savent parler, lorsqu'il y a quelque chose à dire ; bien plus, voici aussi des hommes qui savent penser, et même agir. La Franchise dira de cet infortuné Premier Parlement français qu'il ne manquait ni de son modicum de talent ni de son modicum d'honnêteté ; qu'en aucun de ces deux points il ne descendit au-dessous de la moyenne des Parlements, mais s'éleva au-dessus. Que les Parlements moyens, que le monde ne *guillotina* pas et ne livre pas à une longue infamie, remercient non pas eux-mêmes, mais leurs étoiles !



La France, disons-nous, a encore fait ce qu'elle pouvait : des hommes fervents sont venus de régions très séparées, pour d'étranges issues. Le brûlant Max Isnard est venu de l'extrême Sud-Est ; le brûlant Claude Fauchet, Fauchet du *Te Deum*, Évêque du Calvados, de l'extrême Nord-Ouest. Aucun Mirabeau ne siège maintenant ici, aucun homme qui ait avalé les formules : notre seul Mirabeau est désormais Danton, travaillant encore au-dehors, que certains nomment « le Mirabeau des Sansculottes ».

Nous possédons néanmoins nos dons — particulièrement ceux de la parole et de la logique. Nous avons un éloquent <sup>G083</sup> Vergniaud, le plus mélodieux et pourtant le plus impétueux des orateurs publics ; venu de la région nommée Gironde, sur la Garonne : homme malheureusement de mœurs indolentes, qui restera assis à jouer avec vos enfants lorsqu'il devrait combiner et pérorer. Le vif et affairé Guadet ; le réfléchi et grave Gensonné ; le bon, étincelant, joyeux jeune Ducos ; Valazé condamné à une triste fin : tous viennent pareillement de cette Gironde, ou région de Bordeaux ; hommes de principes constitutionnels ardents, de talent rapide, de logique irréfragable, de claire respectabilité ; qui veulent que le Règne de la Liberté s'établisse, mais seulement par des méthodes respectables. Autour d'eux se rassembleront des hommes de semblable tempérament, bientôt connus sous le nom de *Girondins*, à l'étonnement douloureux du monde. Parmi eux, remarquez Condorcet, Marquis et Philosophe, qui a travaillé à bien des choses : Constitution municipale de Paris, Calcul différentiel, *Journal Chronique de Paris*, Biographie, Philosophie ; et siège maintenant ici comme Sénateur de deux ans : notable Condorcet, visage de Romain stoïque et cœur de feu, « volcan caché sous la neige » ; nommé aussi, dans une langue irrévérencieuse, « *mouton enragé* », la plus paisible des créatures mordue par la rage ! Ou remarquez enfin Jean-Pierre Brissot, que la Destinée, travaillant bruyamment avec lui depuis longtemps, a lancé ici, disons, pour en finir avec lui. Sénateur biennal lui aussi ; bien plus, pour le présent, roi de cette espèce. Brissot inquiet, combinant, griffonnant, qui prit le style de *Warville*, sans que les hérauts sachent le moins du monde pourquoi — à moins que son père n'eût, d'une manière irréprochable, pratiqué la Cuisine et la Vente de vin au village d'*Ouarville* ? Homme de l'espèce moulin à vent, qui moud toujours, se tournant vers tous les vents ; mais non de la manière la plus stable.

Il y a dans tous ces hommes du talent, une faculté de travailler ; et ils travailleront, façonnant et modelant non *sans* effet, quoique hélas non dans le marbre, seulement dans le sable mouvant ! — Mais la plus haute faculté de tous

reste à nommer, ou plutôt doit encore se déployer avant de pouvoir l'être : le capitaine Lazare Carnot, envoyé ici par le Pas-de-Calais, avec sa froide tête mathématique et son obstination silencieuse : Carnot de fer, qui prévoit au loin, imperturbable, invincible ; qui, à l'heure du besoin, ne manquera pas. Ses cheveux sont encore noirs ; ils grisonneront sous bien des fortunes, brillantes et troublées ; et, d'un visage de fer, cet homme les affrontera toutes.

Le *Côté droit* et la bande des amis du Roi ne manquent pas non plus : Vaublanc, Dumas, Jaucourt l'honorable Chevalier, qui aiment la Liberté, mais avec la Monarchie au-dessus d'elle, et parlent sans crainte selon cette foi — eux que les ouragans qui s'amoncellent balaieront. Avec eux, nommons un nouveau militaire, Théodore Lameth — ne fût-ce que pour l'amour de ses deux Frères, qui le regardent d'en haut, avec approbation, depuis la Galerie des Anciens Constituants. Des Pastoret écumants de profession, des Lamourette conciliateurs à bouche de miel, et des individus muets et sans nom siègent en abondance, comme Modérés, au milieu. Moins encore manque-t-il un *Côté gauche* : Extrême Gauche, assise sur les bancs les plus élevés, comme au sommet de sa Hauteur spéculative, ou *Montagne*, qui deviendra une Hauteur fulminante pratique et rendra le nom de Montagne fameux-infâme dans tous les temps et tous les pays.

L'honneur n'attend pas cette Montagne ; ni même encore le déshonneur éclatant. Elle ne se vante d'aucun don, d'aucune grâce dans la parole ou dans la pensée ; seulement de ce don unique : foi assurée, audace qui défiera la Terre et les Cieux. Au premier rang se tient le Trio cordelier : le brûlant Merlin de Thionville, le brûlant Bazire, tous deux Procureurs ; Chabot, Capucin défroqué, habile dans l'agio. L'avocat Lacroix, qui porta jadis comme subalterne l'unique épauvette, possède de grands poumons et un cœur affamé. Là aussi se trouve Couthon, qui soupçonne peu *ce qu'il est* — qu'un triste hasard a paralysé dans ses extrémités inférieures. Car il paraît qu'il demeura jadis assis toute une nuit, non au chaud dans le boudoir de sa véritable bien-aimée — qui, en droit, appartenait à un autre — mais enfoncé jusqu'au milieu du corps dans une froide tourbière, traqué, tremblant pour sa vie dans le marais tremblant ;<sup>409</sup> et il avance maintenant sur des béquilles jusqu'à la fin. Cambon pareillement, en qui sommeille, encore non développé, un tel talent financier pour imprimer des Assignats ; Père du Papier-monnaie, qui, à l'heure de la menace, prononcera cette sentence sévère : « Guerre aux Châteaux, paix aux Chaumières ! »<sup>410</sup> Lecointre, l'intrépide Drapier de Versailles, est le bienvenu ici ; connu depuis le Repas de

l'Opéra et l'Insurrection des Femmes. Thuriot aussi, l'Électeur Thuriot, qui se tint dans les embrasures de la Bastille et vit Saint-Antoine se lever en masse ; qui verra bien d'autres choses. Enfin, dernier et plus sombre, remarquez le vieux Ruhl, au visage brun et ténébreux, aux longs cheveux blancs, de race luthérienne alsacienne ; homme que l'âge et l'étude des livres n'ont pas instruit ; qui, haranguant les vieillards de Reims, élèvera la Sainte *Ampoule* — envoyée du Ciel, dont Clovis et tous les Rois furent oints — comme une simple bouteille d'huile sans valeur, et la fracassera sur le pavé ; qui, hélas, fracassera beaucoup de choses et finalement sa propre tête sauvage d'un coup de pistolet, et ainsi finira.

Une telle lave bouillonne, rouge et brûlante, dans les entrailles de cette Montagne, inconnue du monde et d'elle-même ! Pour l'instant simple Montagne banale, distinguée de la Plaine surtout par sa *stérilité* supérieure, son aspect chauve ; tout au plus peut-elle, à l'observateur le plus attentif, *fumer* perceptiblement. Car tout repose encore si solide, si paisible ; et nul ne doute, comme il a été dit, que cela durera aussi longtemps que le Temps. Tous n'aiment-ils pas la Liberté et la Constitution ? Tous de grand cœur — mais avec des degrés. Certains, comme le chevalier Jaucourt et son Côté droit, peuvent aimer la Liberté moins que la Royauté, si l'épreuve en était faite ; d'autres, comme Brissot et son Côté gauche, davantage que la Royauté. Bien plus, parmi ces derniers, certains peuvent aimer la Liberté plus que la Loi elle-même ; d'autres non davantage. Les partis *se* déploieront ; nul mortel ne sait encore comment. Des Forces travaillent au-dedans et au-dehors de ces hommes : la dissidence devient opposition, s'élargit sans cesse, croît jusqu'à l'incompatibilité et la guerre intestine ; jusqu'à ce que le fort soit aboli par un plus fort, celui-ci à son tour par le plus fort de tous ! Qui peut l'empêcher ? Jaucourt et ses Monarchistes, Feuillants ou Modérés ; Brissot et ses Brissotins, Jacobins ou Girondins ; ceux-ci avec le Trio cordelier et tous les hommes, doivent accomplir ce qui leur est assigné, et par la voie assignée.

Et songer à la destinée que ces pauvres Sept Cent Quarante-cinq sont assemblés, sans le savoir, pour rencontrer ! Qu'aucun cœur ne soit assez dur pour ne pas les plaindre. Le désir de leur âme était de vivre et d'agir comme le Premier des Parlements français, et de faire marcher la Constitution. N'ont-ils pas, lors même de leur installation, accompli la plus touchante des cérémonies constitutionnelles, presque avec des larmes ? Les Douze plus âgés sont solennellement envoyés chercher la Constitution elle-même, le Livre imprimé de la Loi. L'Archiviste Camus, Ancien Constituant nommé Archiviste, lui et les Douze Anciens, entrent au milieu de l'éclat de la pompe militaire et du fracas ;

portant le Livre divin : et le Président, et tous les Sénateurs législatifs, posant successivement la main sur lui, prêtent le Serment, avec acclamations et effusion de cœur, universel triple vivat.<sup>411</sup> De cette manière ils commencent leur Session. Malheureux mortels ! Car ce même jour, Sa Majesté ayant reçu leur Députation de bienvenue d'une façon qui parut assez sèche, la Députation ne peut que se sentir offensée, ne peut que déplorer cet affront ; sur quoi notre Premier Parlement acclamant et jurant se voit, dès le lendemain, obligé d'exploser en un violent crépitement de représailles antiroyales : Décret sur la manière dont, pour leur part, ils recevront la Majesté, et sur ce que la Majesté ne sera plus appelée Sire, à moins que cela ne leur plaise ; puis, le jour suivant, de rappeler ce Décret, comme trop précipité, simple crépitement quoique non sans provocation.

Ensemble effervescent de Sénateurs bien intentionnés ; trop combustible, là où des étincelles volent sans cesse ! Leur Histoire est une suite de crépitements et de querelles ; vrai désir d'accomplir leur fonction, impossibilité fatale de l'accomplir. Dénonciations, réprimandes aux Ministres du Roi, aux traîtres supposés ou réels ; chaude rage et fulmination contre les Émigrants fulminants ; terreur du Kaiser autrichien, du « Comité autrichien » dans les Tuileries mêmes : rage et terreur obsédante, hâte et sombre désarroi désespéré ! — Hâte, disons-nous ; et pourtant la Constitution avait pourvu contre la hâte. Aucun Projet ne peut être adopté avant d'avoir été imprimé, lu trois fois, avec huit jours d'intervalle — « à moins que l'Assemblée ne décrète auparavant qu'il y a urgence ». Ce que l'Assemblée, respectueuse de la Constitution, ne manque jamais de faire : considérant ceci, et considérant encore cela, puis cette autre chose, l'Assemblée décrète toujours « *qu'il y a urgence* » ; sur quoi, « l'Assemblée ayant décrété qu'il y a urgence », elle est libre de décréter la chose indispensable et distraite qui lui paraît la meilleure. Deux mille et quelques Décrets, selon les calculs, en Onze mois !<sup>412</sup> La hâte du Constituant semblait grande ; mais celle-ci va au triple galop. Car le Temps lui-même court au triple galop ; et ils doivent le suivre. Malheureux Sept Cent Quarante-cinq, vrais Patriotes, mais si combustibles ; une fois enflammés, il leur faut lancer du feu : Sénat d'amadou et de fusées, dans un monde de tempête-fumée, où les étincelles, chassées par le vent, volent continuellement !

Ou songez, d'autre part, en avançant de quelques mois, à cette scène qu'on nomme le *Baiser de Lamourette* ! Les dangers de la patrie sont maintenant devenus imminents, incommensurables ; l'Assemblée nationale, espérance de la France, est divisée contre elle-même. Dans de telles extrémités, l'abbé Lamourette

à bouche de miel, nouvel Évêque de Lyon, dont le nom, *l'amourette*, signifie la petite bien-aimée, ou la Dalila de rencontre — se lève et, avec une éloquence pathétique et mielleuse, appelle tous les augustes Sénateurs à oublier leurs chagrins et leurs rancunes, à prêter un nouveau serment et à s'unir comme des frères. Sur quoi tous, parmi les vivats, s'embrassent et jurent ; le Côté gauche se confondant avec le Droit ; la stérile Montagne se précipitant dans la fertile Plaine ; Pastoret dans les bras de Condorcet, l'offensé sur la poitrine de l'offenseur, avec des larmes ; tous jurant que quiconque désire soit une Monarchie feuillante à Deux Chambres, soit une République extrême-jacobine, soit quoi que ce soit d'autre que la Constitution et elle seule, sera anathème maranatha.<sup>413</sup> Touchant spectacle ! Car, littéralement, le lendemain matin, ils devront de nouveau se quereller, poussés par le Destin ; et leur sublime réconciliation sera appelée par dérision *Baiser de l'amourette*, ou Baiser de Dalila.

Tels les frères voués au destin, Étéocle et Polynice, s'embrassant, quoique en vain ; pleurant de ne pouvoir s'aimer, de devoir seulement se haïr et mourir chacun par la main de l'autre ! Ou disons : tels des Esprits familiers condamnés par l'Art magique, sous peine de châtement, à une tâche plus dure encore que tresser des cordes de sable : « faire marcher la Constitution ». Si seulement la Constitution voulait marcher ! Hélas, elle ne remue pas. Elle tombe sur le visage ; tremblants, ils la relèvent debout : marche, Constitution d'or ! La Constitution ne marchera pas. — « Il marchera, par... ! » dit le bon oncle Toby, et même il jura. Le Caporal répondit tristement : « Il ne marchera jamais en ce monde. »

Une constitution, comme nous le disons souvent, marchera lorsqu'elle reproduira, sinon les anciennes Habitudes et Croyances du Constitué, du moins exactement ses Droits, ou mieux encore ses Forces — car ces deux choses, bien comprises, ne sont-elles pas une seule et même chose ? Les anciennes Habitudes de la France ont disparu ; ses nouveaux Droits et ses nouvelles Forces ne sont pas encore constatés, sinon par Théorème de papier ; ils ne peuvent l'être d'aucune manière avant qu'elle ait *essayé*. Avant qu'elle se soit mesurée, dans une mortelle étreinte — fût-ce dans le spasme préternaturel le plus extrême de la folie — avec les Principautés et les Puissances, avec le haut et le bas, l'intérieur et l'extérieur ; avec la Terre, le Tophet et le Ciel même ! Alors elle saura. — Trois choses augurent mal de la marche de cette Constitution française : le Peuple français ; le Roi français ; troisièmement la Noblesse française et un Monde européen assemblé.



### Chapitre III — Avignon

Mais, quittant les généralités, quel étrange Fait est-ce là, dans le lointain Sud-Ouest, vers lequel les yeux de tous les hommes se tournent maintenant, à la fin d'octobre ? Une combustion tragique, longtemps fumante et couvant sans lumière, vient d'y éclater en flamme.

Chaud est ce sang provençal du Midi : hélas, les collisions, comme on l'a déjà dit, doivent survenir dans une carrière de Liberté ; des directions différentes les produiront ; bien plus, des *vitesse*s différentes dans la même direction ! À bien des choses qui se passaient là, l'Histoire, occupée ailleurs, ne pouvait prêter une attention particulière : aux troubles d'Uzès, aux troubles de Nîmes, Protestants et Catholiques, Patriotes et Aristocrates ; aux troubles de Marseille, de Montpellier, d'Arles ; au Camp aristocrate de Jalès, cette merveilleuse Entité réelle-imaginaire, qui tantôt pâlit et se brouille, tantôt resplendit de nouveau de couleurs profondes — surtout dans l'Imagination ; — magique, de mauvais augure, « image aristocrate de guerre peinte d'après nature » ! Tout cela était combustion tragique et meurtrière, avec complot et émeute, tumulte de nuit et de jour ; mais combustion *sombre*, non lumineuse, inaperçue ; que désormais pourtant on ne peut s'empêcher de remarquer.

Entre tous les lieux, la combustion sans lumière d'Avignon et du Comtat Venaissin était violente. Avignon papale, avec son Château dressé à pic au-dessus du courant du Rhône ; ville des plus belles, avec ses vignes pourpres et ses bosquets d'orangers d'or : pourquoi le sot vieux René rimailleur, dernier Souverain de Provence, devait-il la léguer au Pape et à la Tiare d'or, plutôt qu'à Louis Onze avec la Vierge de plomb à son chapeau ? Pour le bien et pour le mal ! Papes et Antipapes, avec leur pompe, ont habité ce Château d'Avignon dressé à pic au-dessus du Rhône ; là Laure de Sade allait entendre la messe ; son Pétrarque pinçant les cordes et chantant près de la Fontaine de Vaucluse, assurément d'une manière des plus mélancoliques. Cela se passait dans les anciens jours.

Et maintenant, dans ces jours nouveaux, tels sont les résultats que produit, après des siècles, un trait de plume de quelque sot René rimailleur : Jourdan *Coupe-tête*, conduisant au siège et à la guerre une Armée forte de trois à quinze mille hommes, appelée les Brigands d'Avignon ; titre qu'ils acceptent eux-mêmes, en y ajoutant une épithète : « les *braves* Brigands d'Avignon » ! Il en est ainsi. Jourdan le Coupeur de têtes avait fui ici l'Enquête du Châtelet et cette

Insurrection de Femmes ; il commença par faire commerce de garance ; mais la scène abondait en autres choses qu'en matières tinctoriales : Jourdan ferma donc sa boutique de garance, et s'est élevé, car il était l'homme qu'il fallait pour cela. La barbe de tuile de Jourdan est rasée ; son gros visage s'est cuivré et piqueté de noirs anthrax ; le tronc de Silène s'est gonflé de boisson et de bonne chère : il porte l'uniforme national bleu avec épaulettes, « un sabre énorme, deux pistolets d'arçon croisés dans sa ceinture, et deux autres plus petits sortant de ses poches » ; se donne le style de Général et tyrannise les hommes.<sup>414</sup> Considère ce seul fait, ô Lecteur, et quel genre de faits dut le précéder, doit l'accompagner ! Telles choses viennent du vieux René ; et de la question qui s'est levée : Avignon ne peut-elle maintenant cesser tout à fait d'être papale, devenir française et libre ?

Depuis quelque vingt-cinq mois la confusion dure. Disons trois mois d'argumentation ; puis sept de rage ; puis enfin quelque quinze mois maintenant de combat, et même de pendaïson. Car, dès février 1790, les Aristocrates papaux avaient dressé quatre gibets, en signe ; mais le Peuple se leva en juin, dans une fureur de représailles, et, contraignant le Bourreau public à agir, pendit quatre Aristocrates : sur chaque gibet papal un Haman papal. Puis vinrent les Émigrations d'Avignon, les Aristocrates papaux passant le Rhône ; démission du Consul papal, fuite, victoire ; retour du Légat papal, trêve et nouvelle attaque ; et les divers tours de la guerre. Il y eut des Pétitions à l'Assemblée nationale ; des Congrès de Communes ; plus de soixante Communes votant pour la Réunion à la France et les bénédictions de la Liberté, tandis qu'une douzaine de plus petites, travaillées par les Aristocrates, votaient en sens contraire : avec cris et discordes ! Commune contre Commune, Ville contre Ville : Carpentras, depuis longtemps jalouse d'Avignon, est maintenant en guerre ouverte avec elle ; — et Jourdan *Coupe-tête*, votre premier Général ayant été tué dans une mutinerie, ferme sa boutique de teinturier et, visible aux yeux du monde, avec de l'artillerie de siège, surtout avec fanfaronnade et tumulte, avec les « braves Brigands d'Avignon », assiège la Ville rivale pendant deux mois !

Des exploits furent accomplis, n'en doutez pas, fameux dans l'Histoire paroissiale ; mais inconnus de l'Histoire universelle. Nous voyons se dresser des gibets d'un côté et de l'autre ; et de misérables carcasses s'y balancer, douze dans une rangée ; le malheureux Maire de Vaison enterré avant d'être mort.<sup>415</sup> Les champs féconds demeurent sans moisson, les vignes sont foulées ; il y a cruauté rouge, folie de colère et de fiel universels. Ravage et anarchie partout ; combustion des plus violentes, mais *non* lumineuse, que nous ne pouvons



remarquer ici ! — Enfin, comme nous l'avons vu, le 14 septembre dernier, l'Assemblée nationale constituante, ayant envoyé des Commissaires et les ayant entendus ;<sup>416</sup> ayant entendu des Pétitions, tenu des Débats, mois après mois depuis août 1789 ; et dans l'ensemble « consacré trente séances » à cette affaire, décréta solennellement qu'Avignon et le Comtat étaient incorporés à la France, et que Sa Sainteté le Pape recevrait l'indemnité raisonnable.

Et par là tout est-il amnistié et terminé ? Hélas, lorsque la folie de la colère a traversé le sang des hommes, et que des gibets ont balancé de ce côté et de l'autre, que feront un Décret de parchemin et l'Amnistie de Lafayette ? Le Léthé de l'oubli ne coule pas *au-dessus* du sol ! Aristocrates papaux et Brigands patriotes demeurent une douleur pour les yeux les uns des autres ; soupçonnés, soupçonneux dans ce qu'ils font et s'abstiennent de faire. L'auguste Assemblée constituante n'est partie que depuis quinze jours lorsque, le dimanche 16 octobre 1791 au matin, la combustion non éteinte devient soudain lumineuse ! Car des Placards anticonstitutionnels sont affichés, et l'on dit que la Statue de la Vierge a versé des larmes et rougi.<sup>417</sup> Sur quoi, ce matin-là, le Patriote Lescuyer, l'un de nos « six principaux Patriotes », après avoir pris conseil de ses frères et du Général Jourdan, décide d'aller à l'Église, en compagnie d'un ou deux amis : non pour entendre la messe, qu'il estime peu, mais pour rencontrer tous les Papistes assemblés, bien plus pour rencontrer cette Vierge pleureuse elle-même — car c'est l'Église des Cordeliers — et leur adresser un mot d'admonition. Mission aventureuse, qui aura l'issue la plus fatale ! Quel fut le mot d'admonition de Lescuyer, aucune Histoire ne le rapporte ; mais la réponse fut un hurlement aigu venu des adorateurs aristocrates papaux, dont beaucoup étaient des femmes. Cri et menace de mille voix ; qui, Lescuyer ne fuyant pas, deviennent bousculade de mille mains ; ruades de mille pieds, avec chutes et piétinements, piqures de stylets de couturières, de ciseaux et d'instruments féminins pointus. Horrible à contempler ; les anciens Morts, et la Laure de Pétrarque, dormant tout autour ;<sup>418</sup> le grand Autel et les cierges allumés regardant la scène ; la Vierge parfaitement sèche et de sa couleur naturelle de pierre ! — Le ou les deux amis de Lescuyer se précipitent au-dehors, tels les Messagers de Job, pour chercher Jourdan et la Force nationale. Mais le lourd Jourdan veut d'abord saisir les Portes de la Ville ; il ne court pas au triple galop comme il le pourrait : lorsqu'il arrive à l'Église des Cordeliers, l'Église est silencieuse, vide ; Lescuyer, tout seul, gît là, nageant dans son sang, au pied du grand Autel ; piqué de ciseaux, foulé, massacré ; — pousse un sanglot muet et exhale pour toujours sa misérable vie.

Spectacle propre à remuer le cœur de tout homme ; combien davantage de plusieurs hommes qui se nomment Brigands d'Avignon ! Le corps de Lescuyer, étendu sur une civière, la tête livide ceinte de laurier, est porté dans les rues ; avec une *Nénie* sans mélodie aux voix nombreuses ; lamentation funèbre plus profonde encore qu'elle n'est bruyante ! Le visage de cuivre de Jourdan, du Patriotisme endeuillé, est devenu noir. La Municipalité patriote expédie à Paris Récit officiel et nouvelles ; ordonne de nombreux, d'innombrables emprisonnements, pour enquête et perquisition. Aristocrates hommes et femmes sont traînés au Château ; gisent entassés dans les cachots souterrains, bercés par le rauque mugissement du Rhône, coupés de tout secours.

Ainsi gisent-ils, attendant enquête et perquisition. Hélas ! avec un Jourdan Coupe-tête pour Généralissime, le visage de cuivre devenu noir, et des Patriotes brigands armés chantant leur *Nénie*, l'enquête promet d'être brève. Le lendemain et le surlendemain, que la Municipalité y consente ou non, une Cour martiale de Brigands s'établit dans les étages souterrains du Château d'Avignon ; des Bourreaux brigands, sabre nu, attendent à la porte le verdict brigand. Jugement court, sans appel ! Il y a colère et vengeance de Brigands, non sans être rafraîchies par l'eau-de-vie. Tout près est le Cachot de la *Glacière*, ou Tour de Glace : des actes peuvent-ils s'y accomplir — ? Pour lesquels la langue n'a pas de nom ! — Ténèbres et ombre d'une cruauté horrible enveloppent ces Cachots du Château, cette Tour de la *Glacière* : ceci seul est clair, que beaucoup y sont entrés, que peu en sont revenus. Jourdan et les Brigands, suprêmes maintenant sur les Municipaux, sur toutes les Autorités patriotes ou papales, règnent dans Avignon, servis par la Terreur et le Silence.

Le résultat de tout cela est que, le 15 novembre 1791, nous voyons l'ami Dampmartin, avec des subalternes sous lui et le Général Choisi au-dessus, avec Infanterie et Cavalerie, les affûts de canon convenables roulant en tête, bannières déployées, au son du fifre et du tambour, cheminer d'une manière délibérée et redoutable vers ce Rocher de Château à pic, vers ces larges Portes d'Avignon ; trois nouveaux Commissaires de l'Assemblée nationale suivant à distance prudente, à l'arrière.<sup>419</sup> Avignon, sommée au nom de l'Assemblée et de la Loi, ouvre toutes grandes ses Portes ; Choisi avec le reste, Dampmartin et les *Bons Enfants*, « Bons Enfants de *Bauffremont* », ainsi nomme-t-on ces braves Dragons constitutionnels, connus d'eux depuis longtemps — entrent parmi les cris et les fleurs dispersées. À la joie de toutes les personnes honnêtes ; à la terreur seulement de Jourdan Coupe-tête et des Brigands. Bien plus, nous voyons

ensuite Jourdan lui-même, gonflé, couvert d'anthrax, montrer son visage de cuivre, avec sabre et quatre pistolets ; affectant de parler haut, tandis qu'il s'engage à livrer le Château sur-le-champ. Les Grenadiers de Choisi y entrent donc avec lui. Ils tressaillent et s'arrêtent en passant devant cette *Glacière*, en flairant son souffle horrible ; avec un hurlement sauvage, des cris : « Abattez le Boucher ! » — et Jourdan doit se glisser par des passages secrets et disparaître instantanément.

Que le mystère d'iniquité soit donc mis à nu ! Cent Trente Cadavres d'hommes, bien plus de femmes et même d'enfants — car la mère tremblante, saisie à la hâte, ne pouvait abandonner son nourrisson — gisent entassés dans cette *Glacière*, pourris sous les pourritures : horreur du monde. Pendant trois jours, on les retire et on les reconnaît dans le deuil ; au milieu des cris et des mouvements d'un passionné peuple du Midi, tantôt agenouillé en prière, tantôt se déchaînant dans la pitié et la rage sauvages : enfin viennent des funérailles solennelles, tambours voilés, requiem religieux, plaintes et larmes de tout le peuple. Leurs Massacrés reposent maintenant en terre sainte, ensevelis dans une seule fosse.

Et Jourdan *Coupe-tête* ? Lui aussi nous le voyons de nouveau, après un jour ou deux : en fuite à travers le plus romantique pays de collines pétrarquiennes ; éperonnant furieusement sa rosse ; le jeune Ligonnet, vif jeune homme d'Avignon, avec des Dragons de Choisi, serré sur ses talons ! Sous pareille masse gonflée de cavalier, aucune rosse ne peut courir à son avantage. La rosse fatiguée, forcée par l'éperon, se jette dans la rivière Sorgue ; mais s'arrête au milieu, ferme sur ce *chiaro fondo di Sorga*, et ne veut plus avancer malgré les éperons ! Le jeune Ligonnet accourt ; le Visage-de-Cuivre menace et beugle, tire un pistolet, peut-être même presse la détente ; il n'en est pas moins saisi au collet, solidement lié, chevilles sous le ventre du cheval, et ramené à Avignon, où on le sauve à grande-peine du massacre dans les rues.<sup>420</sup>

Telle est la combustion d'Avignon et du Sud-Ouest lorsqu'elle devient lumineuse ! Long et bruyant débat dans l'auguste Législative, dans la Société-Mère, sur ce qu'il faut maintenant en faire. Amnistie ! s'écrient l'éloquent Vergniaud et tous les Patriotes : qu'il y ait pardon et repentir mutuels, restauration, pacification, et, si quelque moyen le permet, une fin ! Ce vote finit par prévaloir. Ainsi le Sud-Ouest fume et roule de nouveau dans une « Amnistie », ou Non-souvenir, qui hélas ne peut que se souvenir, puisqu'aucun Léthé ne coule au-dessus du sol ! Jourdan lui-même demeure

inchangé ; il recouvre la liberté comme n'étant pas encore mûr pour le gibet ; bien plus, comme nous le distinguons fugitivement dans le lointain, il est « porté en triomphe à travers les villes du Midi ». <sup>421</sup> Quelles choses les hommes portent !

Avec cette vue fugitive d'un Prodiges au visage de cuivre cheminant de cette manière à travers les villes du Midi, il nous faut quitter ces régions — et les laisser couvrir. Elles ne manquent pas de leurs Aristocrates : vieux Nobles orgueilleux, pas encore émigrés. Arles possède sa « *Chiffonne* », nom que le langage symbolique donne à cette Association secrète aristocrate ; Arles verra bientôt ses pavés empilés en barricades aristocrates. Contre lesquelles Rebecqui, Patriote chaud et clair, doit conduire Marseille avec des canons. La Barre de Fer n'est pas encore remontée à la surface dans la Baie de Marseille ; ces ardents Fils des Phocéens ne se sont pas non plus soumis à devenir esclaves. Par une conduite claire et une chaude insistance, Rebecqui dissipe cette *Chiffonne* sans effusion de sang ; remet en place le pavé d'Arles. Il navigue dans des barques côtières, ce Rebecqui, examinant les Tours Martello suspectes avec l'œil aigu du Patriotisme ; marche par terre avec promptitude, seul ou en force, de Ville en Ville ; balayant obscurément au loin et au large ; <sup>422</sup> argumente et, s'il le faut, combat. Car beaucoup reste à faire ; Jalès lui-même paraît suspect. Si bien que le Législateur Fauchet, après débat, doit proposer des Commissaires et un Camp dans la Plaine de Beaucaire : avec ou sans résultat.

De tout cela, et de bien d'autres choses, notons seulement cette petite conséquence : le jeune Barbaroux, Avocat, Secrétaire municipal de Marseille, chargé d'obtenir remède à ces maux, arriva à Paris au mois de février 1792. Le beau et le brave : jeune Spartiate, mûr en énergie, non mûr en sagesse ; sur la noire destinée duquel flottera néanmoins une certaine ferveur vermeille, des traînées de brillante couleur méridionale, que la Mort n'engloutira pas tout entière ! Notons aussi que les Roland de Lyon sont de nouveau à Paris, pour la seconde et dernière fois. L'Inspection du Roi est supprimée à Lyon comme ailleurs : Roland a sa pension de retraite à réclamer, s'il peut l'obtenir ; des amis Patriotes avec lesquels converser ; au minimum, un livre à publier. Que ce jeune Barbaroux et les Roland se rencontrèrent ; que le Spartiate âgé Roland aima, ou même affectionna le jeune Spartiate et fut aimé de lui, on peut l'imaginer : et Madame — ? Ne souffle pas, Haleine-de-Poison, Médisance ! Cette âme est sans tache, claire comme la mer-miroir. Et pourtant, s'ils se regardèrent eux aussi dans les yeux, et que chacun, en silence, dans un renoncement tragique, trouva l'autre bien trop beau ? *Honi soit !* Elle l'appelle « beau comme Antinoüs » ; il « parlera

ailleurs de cette femme étonnante ». — Une madame d'Udon — ou quelque nom semblable, car Dumont ne s'en souvient pas très clairement — donne d'abondants Déjeuners aux Députés brissotins et à nous, Amis de la Liberté, dans sa maison de la place Vendôme ; avec célébrité temporaire, grâces et sourires couronnés, non sans dépense. Là, au milieu d'un vaste babil et tintement, se règle notre plan de Débat législatif pour la journée, et se tiennent beaucoup de conseils. On y voit le sévère Roland, mais il n'y va pas souvent.<sup>423</sup>

.

## Chapitre IV — Pas de sucre

Tels sont nos troubles intérieurs, visibles dans les Villes du Midi ; existant, vus ou invisibles, dans toutes les villes et tous les districts, au Nord comme au Sud. Car partout se trouvent des Aristocrates, plus ou moins malfaisants, surveillés par le Patriotisme ; lequel, de nouveau, étant de nuances diverses, depuis le clair Fayettisme-Feuillant jusqu'au Jacobinisme profondément sombre, doit se surveiller *lui-même* !

Les Directoires de Départements, ce que nous appelons Magistratures de Comté, élus par des Citoyens d'une classe trop « active », tirent, découvre-t-on, d'un côté ; les Municipalités, Magistratures de Ville, tirent de l'autre. Partout aussi se trouvent des Prêtres dissidents, avec lesquels la Législative devra compter : individus contumaces, travaillant sur la plus irritable des passions ; complotant, recrutant pour Coblenze, ou soupçonnés de comploter : combustible d'une chaleur anticonstitutionnelle universelle. Qu'en faire ? Ils peuvent être consciencieux autant que contumaces : il faut les traiter avec douceur, et pourtant rapidement. Dans la Vendée non éclairée, les simples risquent d'être séduits par eux ; plus d'un simple paysan, un Cathelineau marchand de laine cheminant pensif avec ses ballots à travers ces hameaux, secoue la tête avec doute ! Deux Commissaires de l'Assemblée s'y rendirent l'automne dernier : le réfléchi Gensonné, pas encore appelé à devenir Sénateur ; Gallois, homme de rédaction. Ces Deux, consultant le Général Dumouriez, parlèrent et agirent doucement, avec jugement ; ils ont apaisé l'irritation et produit un Rapport modéré — pour le moment.

Le Général lui-même ne doute pas le moins du monde de pouvoir y maintenir la paix, car c'est un homme capable. Il passe ces mois glacés parmi les agréables habitants de Niort, occupe « d'assez beaux appartements au Château de Niort » et tempère les esprits des hommes.<sup>424</sup> Pourquoi n'existe-t-il qu'un seul Dumouriez ? Ailleurs, au Sud ou au Nord, on ne rencontre qu'un obscur heurt non tempéré, qui éclate de temps à autre dans le fracas ouvert de l'émeute. Perpignan au Midi a son tocsin, à la lumière des torches, avec ruée et attaque ; Caen au Nord ne l'a pas moins, en plein jour, avec Aristocrates rangés en armes dans les Lieux de culte ; compromis départemental devenu impossible ; le tout éclatant en mousqueterie et en Complot découvert !<sup>425</sup> Ajoutez la Faim : car le Pain, toujours cher, devient plus cher ; on ne peut même plus obtenir de Sucre,

pour de bonnes raisons. Le pauvre Simoneau, Maire d'Étampes, dans cette région du Nord, déployant son Drapeau rouge au milieu de quelque émeute des grains, est foulé à mort par un Peuple affamé et exaspéré. Quel métier que celui de Maire en ces temps ! Le Maire de Saint-Denis pendu à la Lanterne par le Soupçon et la Dyspepsie, comme nous l'avons vu depuis longtemps ; le Maire de Vaison, comme nous l'avons vu récemment, enterré avant d'être mort ; et maintenant ce pauvre Simoneau, Tanneur d'Étampes — que le Constitutionnalisme légal n'oubliera pas.

Avec les factions, les soupçons, le manque de pain et de sucre, elle est véritablement ce qu'ils appellent *déchirée*, cette pauvre contrée : la France et tout ce qui est français. Car d'outre-mer aussi arrivent de mauvaises nouvelles. Dans la noire Saint-Domingue, avant que cette Brillance bariolée des Champs-Élysées fût allumée pour une Constitution acceptée, s'était élevée, et brûlait en même temps qu'elle, une tout autre Brillance bariolée et Fulguration nocturne, si nous l'avions su : de mélasse et d'eaux-de-vie ; de sucreries, plantations, meubles, bétail et hommes ; montant jusqu'au ciel ; la Plaine du Cap-Français, un seul vaste tourbillon de fumée et de flamme !

Quel changement ici, en ces deux années, depuis que cette première « Boîte de Cocardes tricolores » franchit la Douane, et que les Créoles atrabilaires se réjouirent eux aussi de voir niveler des Bastilles ! Le nivellement est agréable, comme nous le disons souvent : le nivellement, mais seulement jusqu'à soi-même. Vos Créoles blanc-pâle ont leurs griefs : — et vos Quarterons jaunes ? et vos Mulâtres jaune sombre ? et vos Esclaves noir-de-suie ? Le Quarteron Ogé, Ami de nos Amis-des-Noirs brissotins de Paris, sentit, pour sa part aussi, que l'Insurrection était le plus sacré des devoirs. Les Cocardes tricolores n'avaient donc flotté et claqué que trois mois sur le chapeau créole lorsque les incendies-signal d'Ogé montèrent dans les airs, avec la voix de la rage et de la terreur. Réprimé, condamné à mourir, cet Ogé prit de la poudre noire ou des grains noirs dans le creux de sa main, en répandit une mince couche de blancs sur le dessus et dit à ses Juges : « Voyez, ils sont blancs » ; — puis il *secoua* la main et demanda : « Où sont les Blancs, *Où sont les Blancs* ? »

Ainsi maintenant, dans l'Automne de 1791, lorsqu'on regarde des fenêtres hautes du Cap-Français, d'épais nuages de fumée ceignent l'horizon, fumée le jour, feu la nuit ; précédés par des femmes blanches fugitives et hurlantes, par la Terreur et la Rumeur. Des escadrons noirs démonisés massacrent et ravagent avec une cruauté sans nom. Ils combattent et font feu « derrière les taillis et les

couverts », car l'homme Noir aime le Buisson ; ils se ruent à l'attaque, par milliers, avec coutelas et fusils brandis, cabrioles, clameurs et vociférations — lesquelles, si la Compagnie des Volontaires blancs tient ferme, se réduisent à des hésitations, à un rapide bredouillement, à une fuite panique dès la première décharge, peut-être avant elle.<sup>426</sup> Le pauvre Ogé put être roué ; ce tourbillon de feu peut lui aussi être abaissé, repoussé dans les Montagnes : mais Saint-Domingue est *secouée*, comme l'étaient les grains d'Ogé ; secouée, se tordant dans de longues et horribles agonies, elle est Noire sans remède et demeure, sous le nom d'Haïti africain, un avertissement au monde.

Ô mes Amis parisiens, n'est-ce pas là, autant que les Accapareurs et les Conspireurs feuillants, l'une des causes de cette étonnante disette de Sucre ? L'Épicier palpitant, la lèvre pendante, voit son Sucre *taxé*, pesé et vendu au détail sur-le-champ par le Patriotisme féminin, au tarif insuffisant de vingt-cinq sous, ou treize pence la livre. « S'en abstenir ? » oui, Sections patriotes, Jacobins de toutes sortes, abstenez-vous ! Louvet et Collot-d'Herbois le conseillent ainsi, résolus à faire le sacrifice : quoique « comment les hommes de lettres feront-ils sans café ? » Abstenez-vous, avec un serment : c'est le plus sûr !<sup>427</sup>

Pour une raison semblable, Brest et l'Intérêt maritime ne doivent-ils pas languir ? Le pauvre Brest languit, affligé, non sans humeur ; dénonce en Bertrand de Molleville un Aristocrate, traître Ministre aristocrate de la Marine. Ses Navires et les Navires du Roi ne pourrissent-ils pas pièce à pièce dans le port ; les Officiers de marine presque tous enfuis, ou en congé avec solde ? Peu de mouvement là, sauf peut-être les Galères de Brest, poussées au fouet, avec leurs Galériens — hélas, avec parmi eux quelque Quarante de nos malheureux Soldats suisses de Château-Vieux ! Ces Quarante Suisses, trop fidèles au souvenir de Nancy, tirent maintenant tristement sur la rame, sous leurs bonnets de laine rouge ; regardant la saumure atlantique, qui ne reflète que leurs propres visages hirsutes et désolés ; et semblent oubliés de l'Espérance.

Mais, dans l'ensemble, ne pouvons-nous dire, en langage fugitif, que la Constitution française qui doit marcher est fort *rhumatique*, pleine de douleurs internes lancinantes dans les articulations et les muscles, et qu'elle ne marchera pas sans difficulté ?



## Chapitre V — Rois et Émigrants

On a vu des Constitutions extrêmement rhumatiques marcher et se tenir sur leurs pieds, quoique d'une manière chancelante et dégingandée, durant de longues périodes, par la vertu d'une seule chose : que la *Tête* fût saine. Mais cette Tête de la Constitution française ! Ce qu'est le roi Louis, et ce qu'il ne peut s'empêcher d'être, les Lecteurs le savent déjà. Un Roi qui ne peut accepter la Constitution ni rejeter la Constitution ; ni rien faire du tout, sinon demander misérablement : Que dois-je faire ? Un Roi environné de confusions sans fin ; dans l'esprit duquel il n'existe aucun germe d'ordre. Des restes hautains et implacables de Noblesse luttant avec des Barnave-Lameth humiliés et repentants ; luttant dans cet obscur élément de commissionnaires et de porteurs, de bravaches à demi-solde du Café de Valois, de Femmes de chambre, de chuchoteurs et de subalternes officieux ; le farouche Patriotisme regardant tout le temps du dehors, toujours plus soupçonneux : dans pareille lutte, que peuvent-ils faire ? Au mieux, *s'annuler* l'un l'autre et produire *zéro*. Pauvre Roi ! Barnave et vos Jaucourt sénatoriaux parlent avec ardeur dans cette oreille ; Bertrand de Molleville et les Messagers de Coblenz parlent avec ardeur dans l'autre : la pauvre tête Royale se tourne de ce côté et de l'autre ; ne peut se tourner fixement vers aucun. Que la Décence jette un voile là-dessus : misère plus lamentable fut rarement jouée dans le monde. Ce seul petit fait ne jette-t-il pas la plus triste lumière sur beaucoup de choses ? La Reine se lamente auprès de madame Campan : « Que dois-je faire ? Lorsque ceux-ci, ces Barnave, nous font conseiller quelque démarche qui déplaît à la Noblesse, alors on me boude ; personne ne vient à ma table de jeu ; le Coucher du Roi est solitaire. »<sup>428</sup> Dans pareil cas de doute, que *doit-on* faire ? Aller inévitablement à terre !

Le Roi a accepté cette Constitution, sachant d'avance qu'elle ne servira pas : il l'étudie et l'exécute principalement dans l'espoir qu'elle se révélera inexécutable. Les Vaisseaux du Roi pourrissent dans les ports, leurs officiers partis ; les Armées sont désorganisées ; les voleurs parcourent les grandes routes, qui s'usent sans réparation ; tout Service public gît relâché et désert : l'Exécutif ne fait aucun effort, ou seulement un effort pour jeter le blâme sur la Constitution. Feignant la mort, « *faisant le mort !* » Quelle Constitution, employée de cette manière, peut marcher ? « Elle finira par dégoûter la Nation », véritablement ;<sup>429</sup> — à moins que *vous* ne finissiez d'abord par dégoûter la

Nation ! C'est le plan de Bertrand de Molleville et de Sa Majesté ; le meilleur qu'ils puissent former.

Ou si, après tout, ce meilleur plan se révélait trop lent ; se révélait un échec ? On a pourvu à cela aussi : la Reine, enveloppée du mystère le plus profond, « écrit tout le jour, en chiffre, jour après jour, à Coblenz » ; l'Ingénieur Goguelat, celui de la *Nuit des Éperons*, que l'Amnistie de Lafayette a délivré de Prison, chevauche et court. De temps à autre, à l'occasion convenable, on peut faire une visite royale familière à cette Salle du Manège, y prononcer un Discours royal émouvant et encourageant — sincère, n'en doutez pas, pour le moment — et tous les Sénateurs applaudissent et presque pleurent ; — pendant ce temps Mallet du Pan a visiblement cessé de rédiger et porte invisiblement à l'étranger un Autographe du Roi, sollicitant l'aide des Potentats étrangers.<sup>430</sup> Malheureux Louis, *fais* cette chose, ou bien l'autre — si tu le pouvais !

Ce que le Gouvernement du Roi fit réellement, ce fut de chanceler éperdument de contradiction en contradiction ; et, mariant le Feu à l'Eau, de s'envelopper de sifflement et de vapeur cendreuse ! Danton et les Patriotes nécessaires, corruptibles, sont imbibés de présents en argent : ils acceptent la trempée ; se relèvent rafraîchis par elle et poursuivent leur propre chemin.<sup>431</sup> Bien plus, le Gouvernement du Roi engagea aussi des Batteurs-de-Mains, ou *claqueurs*, personnes chargées d'applaudir. Le souterrain Rivarol possède Quinze Cents hommes à la solde du Roi, pour quelque dix mille livres sterling par mois ; ce qu'il nomme « un état-major de génie » : Faiseurs de paragraphes, Journalistes de placards ; « deux cent quatre-vingts Applaudisseurs, à trois shillings par jour » : l'un des plus étranges États-majors qu'un homme ait jamais commandés. Ses rôles de présence et ses livres de comptes existent encore.<sup>432</sup> Bertrand de Molleville lui-même, par un procédé qu'il juge très adroit, réussit à remplir les Galeries de la Législative ; fait engager des Sansculottes pour s'y rendre et applaudir à un signal donné, ceux-ci s'imaginant que Pétion les a envoyés : dispositif qui ne fut pas découvert durant presque une semaine. Assez adroit ; comme si un homme, voyant décliner rapidement le Jour, décidait de déplacer les aiguilles de l'Horloge : *cela*, il peut le faire.

Notons ici encore une apparition inattendue de Philippe d'Orléans à la Cour : la dernière qu'il fera au Lever d'un Roi. D'Orléans, durant les mois d'hiver à ce qu'il semble, a été nommé à ce rang anciennement si désiré d'Amiral — quoique seulement au-dessus de vaisseaux qui pourrissent dans les ports. L'objet du désir arrive trop tard ! Il se rend néanmoins chez Bertrand de

Molleville pour remercier ; bien plus, pour déclarer qu'il remercierait volontiers Sa Majesté en personne ; que malgré toutes les choses horribles que les hommes ont dites et chantées, il est loin d'être l'ennemi de Sa Majesté ; au fond, combien loin ! Bertrand transmet le message, procure l'Entrevue royale, qui se passe à la satisfaction de Sa Majesté ; d'Orléans paraissant clairement repentant, décidé à tourner une page nouvelle. Et pourtant, le dimanche suivant, que voyons-nous ? « Le dimanche suivant, dit Bertrand, il vint au Lever du Roi ; mais les Courtisans, ignorant ce qui s'était passé, et la foule de Royalistes qui avaient coutume de s'y rendre ce jour-là spécialement pour faire leur cour, lui firent l'accueil le plus humiliant. Ils vinrent se presser autour de lui ; s'arrangeant, comme par méprise, pour lui marcher sur les pieds, le pousser du coude vers la porte et ne pas le laisser rentrer. Il descendit aux Appartements de Sa Majesté, où le couvert était mis ; dès qu'il montra son visage, des voix s'élevèrent de tous côtés : "*Messieurs, prenez garde aux plats*", comme s'il eût porté du poison dans ses poches. Les insultes que sa présence excitait partout l'obligèrent à se retirer sans avoir vu la Famille royale : la foule le suivit jusqu'à l'Escalier de la Reine ; en descendant, il reçut un crachat sur la tête, et quelques autres sur ses vêtements. La rage et le dépit se lisaient visiblement peints sur son visage. »<sup>433</sup> Comment, en effet, auraient-ils pu ne pas s'y peindre ? Il attribue tout cela au Roi et à la Reine, qui n'en savent rien, qui en sont même fort affligés ; et ainsi redescend dans son Chaos. Bertrand était lui-même au Château ce jour-là et vit ces choses de ses yeux.

Pour le reste, les Prêtres non-jureurs et leur répression troubleront la conscience du Roi ; les Princes émigrés et la Noblesse le forceront au double jeu : il faudra *veto* sur *veto*, au milieu de l'indignation toujours croissante des hommes. Car le Patriotisme, comme nous l'avons dit, regarde du dehors, de plus en plus soupçonneux. Tempête croissante, rafale après rafale d'indignation patriote, au-dehors ; obscur tourbillon inorganique d'Intrigues et de Fatuités, au-dedans ! Inorganique, fat ; dont l'œil se détourne. De Staël intrigue pour son si galant Narbonne, afin de le faire Ministre de la Guerre ; et ne cesse pas, après l'avoir fait nommer. Le Roi s'enfuira à Rouen ; là, avec le galant Narbonne, il « modifiera la Constitution » comme il convient. C'est le même alerte Narbonne qui, l'année dernière, arracha de leur embarras, par la force des dragons, ces pauvres Tantes royales fugitives : les hommes disent qu'au fond il est leur Frère, ou même *davantage*, tant le scandale est scandaleux. Il roule maintenant, avec sa de Staël, rapidement vers les Armées, vers les Villes de frontière ; produit des Rapports couleur de rose, peu croyables ; pécore, gesticule ; vacille, en équilibre au sommet,

visible aux hommes durant un moment ; puis tombe, renvoyé, emporté par le Fleuve-du-Temps.

La belle Princesse de Lamballe intrigue aussi, amie de cœur de Sa Majesté : à l'irritation du Patriotisme. Belle Infortunée, pourquoi revint-elle jamais d'Angleterre ? Sa petite voix d'argent, à quoi peut-elle servir dans le sifflement de la noire Tornade-du-Monde ? Qui la précipitera, *elle*, pauvre fragile Oiseau de Paradis, contre de sombres rochers. Lamballe et de Staël intriguent visiblement, séparément ou ensemble : mais qui comptera combien d'autres, et par quelles voies infinies, intriguent invisiblement ! N'existe-t-il pas ce qu'on peut nommer un « Comité autrichien », siégeant invisible aux Tuileries ; centre d'une invisible Toile d'Araignée antinationale qui, puisque nous dormons parmi les mystères, étend ses fils jusqu'aux extrémités de la Terre ? Le Journaliste Carra en possède maintenant la certitude la plus claire : au Patriotisme brissotin et à la France en général, la chose paraît de plus en plus probable.

Ô Lecteur, n'as-tu aucune pitié pour cette Constitution ? Douleurs rhumatismales lancinantes dans ses membres ; pression de l'hydrocéphale et de vapeurs hystériques sur son Cerveau : Constitution divisée contre elle-même, qui ne marchera jamais, qui chancellera à peine ? Pourquoi Drouet et le Procureur Sausse n'étaient-ils pas dans leur lit, cette Nuit maudite de Varennes ! Pourquoi, au nom du Ciel, n'ont-ils pas laissé la Berline Korff aller où bon lui semblait ! Une incohérence sans nom, une incompatibilité, peut-être des prodiges dont le monde frissonne encore, nous auraient été épargnés.

Mais voici maintenant la troisième chose qui augure mal de la marche de cette Constitution française : outre le Peuple français et le Roi français, il existe en troisième lieu — le monde européen assemblé ? Il devient nécessaire de regarder cela aussi. La belle France est si lumineuse ; tout autour d'elle s'étend la troublante Nuit cimmérienne. Des Calonne, des Bréteuil flottent obscurément, envolés au loin, couvrant l'Europe d'un filet d'intrigues. De Turin à Vienne ; à Berlin, jusqu'à l'extrême Pétersbourg dans le Nord gelé ! Le grand Burke a depuis longtemps élevé sa grande voix ; démontrant avec éloquence que la fin d'une Époque est venue, selon toute apparence la fin du Temps civilisé. Beaucoup lui répondent : Camille Desmoulins, Clootz Orateur du Genre humain, Paine l'Aiguilletier rebelle, et d'honorables Défenseurs gaulois dans ce pays et dans celui-ci ; mais le grand Burke demeure sans réponse : « L'Âge de la Chevalerie *est* passé », et ne pouvait que passer, ayant maintenant produit l'Âge encore plus indomptable de la Faim. Assez d'Autels de l'espèce Dubois-Rohan, changeant

pour l'espèce Gobel-et-Talleyrand, passent par rapide transmutation vers — dirons-nous ? — leur véritable Propriétaire. Le Gibier français et les Gardiens du Gibier français ont abordé sur les Falaises de Douvres avec des cris de détresse. Qui dira que la fin de beaucoup de choses n'est pas venue ? Un ensemble de mortels s'est levé, qui croit que la Vérité n'est pas une Spéculation imprimée, mais un Fait pratique ; que Liberté et Fraternité sont possibles sur cette Terre, toujours supposée appartenir à Bélial et devoir être héritée par « le Charlatan suprême » ! Qui dira que l'Église, l'État, le Trône, l'Autel ne sont pas en danger ; que la sainte Caisse-forte elle-même, dernier Palladium d'une Humanité épuisée, ne puisse être soufflée par un blasphème et ses cadenas défaits ?

La pauvre Assemblée constituante pouvait agir avec toute la délicatesse et toute la diplomatie qu'elle voulait ; déclarer qu'elle abjurait toute intervention chez ses voisins, les conquêtes étrangères et ainsi de suite ; dès le premier jour pourtant, ceci était prévisible : la vieille Europe et la nouvelle France ne pouvaient subsister *ensemble*. Une Glorieuse Révolution, renversant Prisons d'État et Féodalisme ; publiant, avec une explosion de Canons fédératifs, à la face de toute la Terre, que l'Apparence n'est pas la Réalité : comment subsistera-t-elle parmi des Gouvernements qui, si l'Apparence *n'est pas* la Réalité, sont — on ne sait quoi ? Elle subsistera avec eux en inimitié à mort, en lutte et bataille intestines ; non autrement.

Les Droits de l'Homme, imprimés sur des Mouchoirs de coton, dans divers dialectes de la parole humaine, passent à la Foire de Francfort.<sup>434</sup> Que disons-nous, Foire de Francfort ? Ils ont franchi l'Euphrate et le fabuleux Hydaspe ; ils se sont portés au-delà de l'Oural, de l'Altai, de l'Himalaya ; tirés de stéréotypes de bois, en Écriture d'images anguleuse, on les bredouille et on les fait tinter en Chine et au Japon. Où cela s'arrêtera-t-il ? Kien-Long flaire le mal ; pas même le plus lointain Dalai-Lama ne pétrira désormais en paix ses pilules de pâte. — Chose odieuse pour nous, comme la Nuit ! Remuez-vous, Défenseurs de l'Ordre ! Ils se remuent : tous les Rois et Roitelets, avec leur appareil spirituel et temporel, sont en mouvement ; leurs fronts se couvrent de menace. Des émissaires diplomatiques volent rapidement ; des Conventions, des Conclaves secrets se réunissent ; et de sages perruques se balancent, prenant le conseil qu'elles peuvent.

Comme nous l'avons dit encore, le Pamphlétaire tire la plume, de ce côté et de l'autre ; des poings zélés battent le Tambour-de-Chaire. Non sans résultat ! Birmingham de fer, criant « l'Église et le Roi », sans savoir lui-même pourquoi,

n'éclata-t-il pas, en juillet dernier, en rage, ivresse et incendie ; et vos Priestley et autres, qui y dinaient en ce jour de Bastille, ne reçurent-ils pas la plus folle brûlure : chose scandaleuse à considérer ! Dans ces mêmes jours, comme nous pouvons le remarquer, de hauts Potentats, Autrichien et Prussien, avec des Émigrants, cheminaient vers Pillnitz en Saxe ; là, le 27 août, gardant pour eux ce qu'il pouvait ou non exister de « Traité secret », ils publièrent leurs espérances et leurs menaces, leur Déclaration que c'était « la cause commune des Rois ».

Là où existe une volonté de querelle, il existe une voie. Nos Lecteurs se souviennent de cette Nuit de Pentecôte, Quatre Août 1789, où le Féodalisme tomba en quelques heures ? L'Assemblée nationale, en abolissant le Féodalisme, promit qu'une « indemnité » serait donnée ; et s'efforça de la donner. Néanmoins le Kaiser autrichien répond que ses Princes allemands, pour leur part, ne peuvent être déféodalisés ; qu'ils possèdent des Biens en Alsace française et des Droits féodaux qui leur sont garantis, pour lesquels aucune indemnité concevable ne suffira. Ainsi cette affaire des Princes possessionnés, « *Princes possessionnés* », est lancée de Cour en Cour ; couvre aujourd'hui des acres de papier diplomatique : lassitude du monde. Kaunitz argumente depuis Vienne ; Delessart répond depuis Paris, quoique peut-être pas assez vivement. Le Kaiser et ses Princes possessionnés viendront trop évidemment *prendre* une indemnité — autant qu'ils pourront en obtenir. Bien plus, ne pourrait-on pas *partager* la France, comme nous avons fait de la Pologne et continuons de le faire ; et la pacifier ainsi avec vengeance ?

Du Sud au Nord ! Car véritablement c'est « la cause commune des Rois ». Gustave de Suède, Chevalier juré de la Reine de France, conduira les Armées coalisées — si Ankarström ne l'avait traîtreusement abattu ; car il existait, en vérité, des chagrins plus proches de son foyer.<sup>435</sup> L'Autriche et la Prusse parlent à Pillnitz ; tous les hommes écoutent intensément : des Rescrits impériaux sont partis de Turin ; il y aura Convention secrète à Vienne. Catherine de Russie fait signe avec approbation ; elle aidera, lorsqu'elle sera prête. Le Bourbon espagnol remue parmi ses oreillers ; de lui aussi, même de lui, viendra du secours. Le maigre Pitt, « Ministre des Préparatifs », regarde de sa tour de guet de Saint-James d'un air soupçonneux. Conseillers qui complotent, Calonne flottant dans l'ombre ; — hélas, des Sergents battent ouvertement le rappel dans toutes sortes de bourgs allemands, ramassant une valeur en haillons !<sup>436</sup> Où que vous regardiez, un Obscurantisme incommensurable ceint cette belle France, qui, de nouveau,

ne se laissera pas ceindre par lui. L'Europe est en travail ; douleur après douleur ; quel cri que celui de Pillnitz ! L'enfantement sera : la GUERRE.

Bien plus, le pire trait de l'affaire est ce dernier, qu'il faut encore nommer : les Émigrants de Coblençe, tant de milliers rangés là, dans une haine et une menace amères ; les Frères du Roi, tous les Princes du Sang excepté le méchant d'Orléans ; vos de Castries duellistes, votre éloquent Cazals ; des Malseigne à tête de taureau, un dieu de la Guerre Broglie ; Seigneurs à quenouille, Officiers insultés, tous ceux qui ont franchi à cheval le courant du Rhin ; — d'Artois accueillant l'abbé Maury d'un baiser et le pressant publiquement contre son propre cœur royal ! L'Émigration, coulant par-dessus les Frontières, tantôt en gouttes, tantôt en ruisseaux, dans diverses humeurs de peur, de pétulance, de rage et d'espérance, depuis ces premiers jours de Bastille où d'Artois partit « faire honte aux citoyens de Paris », s'est enflée jusqu'aux dimensions d'un Phénomène du monde. Coblençe est devenu un petit Versailles extranational ; un Versailles *in partibus* : brigues, intrigues, favoritisme, jusqu'à la prostitocratie, dit-on, s'y poursuivent ; toutes les anciennes activités, à petite échelle, accélérées par la Vengeance affamée.

L'Enthousiasme de la loyauté, de la haine et de l'espérance est monté très haut ; comme on peut l'entendre, en paroles et en chants, dans toute taverne de Coblençe. Maury assiste au Conseil intérieur ; beaucoup de choses sont décidées ; entre autres, on tient des listes des dates de votre émigration : un mois plus tôt ou un mois plus tard détermine votre droit plus grand ou plus petit au prochain Partage du Butin. Cazals lui-même, parce qu'il avait parfois parlé d'un ton Constitutionnel, fut d'abord regardé froidement : tant nos principes sont purs.<sup>437</sup> Et les armes se martèlent à Liège ; « trois mille chevaux » trottaient vers nous depuis les Foires d'Allemagne : la Cavalerie s'enrôle ; les Fantassins aussi, « en habit bleu, gilet rouge et pantalon de nankin ! »<sup>438</sup> Ils possèdent leurs correspondances secrètes à l'intérieur comme leurs relations étrangères ouvertes : avec des Crypto-Aristocrates mécontents, des Prêtres contumaces, le Comité autrichien des Tuileries. Des déserteurs sont passés par des racoleurs assidus ; Royal-Allemand s'en est allé presque tout entier. Leur route de marche, vers la France et le Partage du Butin, est tracée, dès que le Kaiser sera prêt. « On dit qu'ils veulent empoisonner les sources ; mais, ajoute le Patriotisme dans son Rapport, ils n'empoisonneront pas la source de la Liberté » ; sur quoi « *on applaudit* », et nous ne pouvons qu'applaudir. Ils possèdent aussi des manufactures de Faux Assignats ; et des hommes qui circulent dans l'intérieur, les distribuant et les

dépensant ; l'un d'eux est maintenant dénoncé au Patriotisme législatif : « un homme nommé Lebrun ; âgé d'environ trente ans, avec des cheveux blonds en quantité ; qui a », seulement pour le moment assurément, « un œil noir, *œil poché* ; voyage dans un *whisky* avec un cheval noir »<sup>439</sup> — gardant toujours son Cabriolet !

Malheureux Émigrants, tel était leur lot et celui de la France ! Ils ignorent beaucoup de choses qu'ils devraient savoir : eux-mêmes et ce qui les entoure. Un Parti politique qui ne sait pas *quand il est battu* peut devenir l'une des choses les plus fatales, pour lui-même et pour tous. Rien ne convaincra ces hommes qu'ils ne peuvent disperser la Révolution française au premier souffle de leur trompette guerrière ; que la Révolution française est autre chose qu'une Effervescence fanfaronne de braillards et de cracheurs de discours, qui, devant l'éclair des larges épées chevaleresques et le bruissement des cordes de gibet, s'enfouira dans des tanières, d'autant plus accueillantes qu'elles seront profondes. Mais, hélas, quel homme se connaît et se mesure, lui et les choses qui l'entourent ? — sinon, où serait le besoin de combat physique ? Jamais, avant d'être fendues, ces têtes ne croiront qu'un bras sansculottique possède quelque vigueur : fendues, il sera trop tard pour le croire.

On peut dire, sans aigreur contre ses pauvres frères égarés de quelque côté que ce soit, que de tous les maux, celui des Nobles émigrés agit le plus fatalement sur la France. S'ils avaient pu savoir, s'ils avaient pu comprendre ! Au commencement de 1789, splendeur et terreur les environnaient encore : l'Incendie de leurs Châteaux, allumé par des mois d'obstination, s'éteignit après le Quatre Août ; il aurait pu demeurer éteint s'ils avaient su un peu ce qu'il fallait défendre et ce qu'il fallait abandonner comme indéfendable. Ils étaient encore une Hiérarchie graduée d'Autorités, ou la Ressemblance accréditée d'une telle hiérarchie : ils siégeaient là, unissant le Roi au Commun Peuple ; transmettant et traduisant *graduellement*, de degré en degré, le commandement de l'un en obéissance de l'autre ; rendant encore possibles commandement et obéissance. S'ils avaient compris leur place et ce qu'ils devaient y faire, cette Révolution française, qui se déploya explosivement en années et en mois, aurait pu s'étendre sur des générations ; et non une mort de torture, mais une tranquille euthanasie, aurait été préparée pour beaucoup de choses.

Mais ils étaient fiers et hautains, ces hommes ; ils n'étaient pas assez sages pour considérer. Ils repoussèrent tout loin d'eux ; dans une haine dédaigneuse, ils tirèrent l'épée et jetèrent le fourreau. La France non seulement ne possède plus



de Hiérarchie d'Autorités pour traduire le commandement en obéissance ; sa Hiérarchie d'Autorités s'est enfuie chez les ennemis de la France ; appelle à grands cris les ennemis de la France à intervenir en armes, eux qui ne demandent qu'un prétexte. Des Rois et Kaisers jaloux auraient pu regarder longtemps, méditant l'intervention, mais ayant peur et honte d'intervenir : mais maintenant les Frères du Roi, tous les Nobles, Dignitaires et Autorités françaises qui sont libres de parler — ce que le Roi lui-même n'est pas — ne nous invitent-ils pas passionnément, au nom du Droit et de la Force ? Rangés à Coblenze, Quinze à Vingt mille hommes se tiennent maintenant, brandissant leurs armes, au cri de : En avant, en avant ! Oui, Messieurs, vous avancerez — et vous partagerez le butin selon les dates de votre émigration.

De toutes ces choses une pauvre Assemblée législative et la France patriote sont informées : par l'ami dénonciateur, par l'ennemi triomphant. Les Pamphlets de Suleau, de l'État-major de Génie de Rivarol, circulent, annonçant l'espérance suprême. Les Placards de Durosoy tapissent les murs ; le *Chant du Coq* chante le jour, becqueté par l'*Ami des Citoyens* de Tallien. L'Ami-du-Roi Royou, *Ami du Roi*, peut nommer en chiffres arithmétiques exacts les contingents des divers Potentats envahisseurs : en tout, Quatre Cent Dix-neuf Mille combattants étrangers, avec Quinze Mille Émigrants. Sans compter ces désertions quotidiennes et horaires qu'un Rédacteur doit rapporter chaque jour : Compagnies entières, et même Régiments, criant *Vive le Roi ! Vive la Reine !* et passant la frontière, bannières déployées.<sup>440</sup> — Tout cela mensonges et vent ; mais pour le Patriotisme, point du vent ; ni, hélas, un jour, pour Royou ! Le Patriotisme peut donc encore brailler et babiller quelque temps : mais ses heures sont comptées ; l'Europe vient avec Quatre Cent Dix-neuf Mille hommes et la Chevalerie de France ; le gibet, peut-on espérer, recevra ce qui lui appartient.

## Chapitre VI — Brigands et Jalès

Nous aurons donc la Guerre ; et dans quelles conditions ! Avec un Exécutif « feignant », à vrai dire avec de moins en moins de tromperie désormais, « d'être mort » ; jetant même vers l'ennemi un regard de désir : c'est dans de telles conditions que nous aurons la Guerre.

Il n'existe aucun Fonctionnaire public en action vigoureuse ; à moins que ce ne soit Rivarol avec son État-major de Génie et ses Deux Cent Quatre-vingts Applaudisseurs. Le Service public gît en friche : le percepteur lui-même a oublié son art ; dans tel ou tel Directoire de Département, on juge prudent de *retenir* les Impôts qu'on peut recueillir afin de payer ses propres dépenses inévitables. Notre Revenu, ce sont les Assignats ; émission sur émission de Papier-monnaie. Et l'Armée ; nos Trois grandes Armées, de Rochambeau, de Luckner, de Lafayette ? Maigres, désolées, ces Trois grandes Armées flottent là, surveillant les Frontières ; trois Vols de Grues au long cou, en saison de mue — misérables, désobéissantes, désorganisées ; qui n'ont jamais vu le feu ; les anciens Généraux et Officiers passés au-delà du Rhin. Le Ministre de la Guerre Narbonne, celui des Rapports couleur de rose, sollicite recrutements, équipements, argent, toujours de l'argent ; menace, puisqu'il n'en obtient pas, de « prendre son épée », qui lui appartient, et d'aller servir sa patrie avec elle.<sup>441</sup>

La question des questions est : Que faut-il faire ? Devons-nous, dans un défi désespéré que la Fortune favorise parfois, tirer l'épée sur-le-champ à la face de ce monde d'Émigration et d'Obscurantisme qui se précipite sur nous ; ou attendre, temporiser et diplomatiser jusqu'à ce que, si possible, nos ressources aient quelque peu mûri ? Et de nouveau, nos ressources croissent-elles vers la maturité ; ou croissent-elles dans *l'autre* sens ? Douteux : les Patriotes les plus capables sont divisés ; Brissot et ses Brissotins, ou Girondins, dans la Législative, crient à haute voix pour le premier plan, celui du défi ; Robespierre, aux Jacobins, plaide tout aussi haut pour le second, celui du délai : avec répliques, même avec reproches mutuels ; troublant la Mère du Patriotisme. Songez aussi quels Déjeuners agités peuvent se tenir chez madame d'Udon, place Vendôme ! L'alarme de tous les hommes est grande. Au secours, Patriotes ; et, ô du moins, accordez-vous, car l'heure presse. Le gel n'était pas encore parti lorsque, dans cet « appartement assez beau du Château de Niort », arriva une Lettre : le Général Dumouriez doit venir à Paris. C'est le Ministre de la Guerre Narbonne qui écrit ; le Général

donnera conseil sur beaucoup de choses.<sup>442</sup> Au mois de février 1792, les amis brissotins accueillent leur Dumouriez *Polymétis* — véritablement comparable à un Ulysse antique sous costume moderne ; rapide, élastique, mobile, irrépressible, « homme aux mille conseils ».

Que le Lecteur se représente cette belle France, avec toute une Europe cimmérienne qui la ceint et roule sur elle ; noire, prête à éclater dans le tonnerre rouge de la Guerre ; la belle France elle-même, mains et pieds liés dans les complexités en fermentation de ce Vêtement social, ou Constitution, qu'on lui a fabriqué ; une France qui, sous pareille Constitution, ne peut marcher ! Et la Faim aussi ; les Aristocrates comploteurs ; les Prêtres dissidents qui excommunient ; « l'homme nommé Lebrun » poussant son *whisky* noir, visible aux yeux ; et, plus terrible encore dans son invisibilité, l'Ingénieur Goguelat, avec le chiffre de la Reine, chevauchant et courant !

Les Prêtres excommunicateurs donnent de nouveaux troubles dans le Maine-et-Loire ; la Vendée, non plus que Cathelineau le marchand de laine, n'a cessé de gronder et de rouler. Bien plus, voici encore Jalès : combien de fois ce Camp réel-imaginaire du Démon doit-il être éteint ! Depuis près de deux ans maintenant, il pâlit puis respandit de nouveau dans l'âme égarée du Patriotisme : en réalité, si le Patriotisme le savait, l'un des plus surprenants produits de la Nature travaillant avec l'Art. Des Seigneurs royalistes, sous tel ou tel prétexte, rassemblent les simples habitants de ces Montagnes cévenoles ; hommes qui ne sont pas inhabitués à la révolte et possèdent le cœur du combat, si seulement on pouvait persuader leurs pauvres têtes. Le Seigneur royaliste harangue, pinçant surtout la corde religieuse : « Vrais Prêtres maltraités, faux Prêtres introduits, Protestants — jadis dragonnés — triomphant maintenant, choses sacrées livrées aux chiens » ; et tire ainsi de la gorge du pieux Montagnard de rudes grondements. « Ne témoignerons-nous donc pas, braves cœurs des Cévennes ; ne marcherons-nous pas au secours ? Sainte Religion ; devoir envers Dieu et le Roi ? » — « *Si fait, si fait*, exactement, exactement », répondent toujours les braves cœurs ; « *Mais il y a de bien bonnes choses dans la Révolution !* » — Et ainsi, quelque caresse qu'on lui prodigue, l'affaire ne fait que tourner sur son axe, ne quitte pas la place et demeure purement théâtrale.<sup>443</sup>

Approfondissez néanmoins vos cajoleries, pincez la corde de plus en plus vite, Seigneurs royalistes ; par un effort de soulèvement à mort, vous pourrez l'amener jusque-là. Au mois de juin prochain, ce *Camp de Jalès* sortira comme une théâtralité devenue soudain réelle ; fort de Deux Mille hommes, avec la

prétention d'en compter Soixante-dix Mille : spectacle des plus étranges, drapeaux flottants, baïonnettes fixées ; avec Proclamation et Commission de guerre civile de d'Artois ! Qu'un Rebecqui ou quelque autre Patriote chaud et clair semblable ; qu'un « lieutenant-colonel Aubry », si Rebecqui est occupé ailleurs, lève instantanément les Gardes nationales, le disperse et le dissolve ; fasse sauter le Vieux Château en morceaux,<sup>444</sup> afin que, si possible, nous n'en entendions plus parler !

Dans les mois de février et mars, rapporte-t-on, la terreur, surtout dans la France rurale, s'était élevée jusqu'au degré transcendental : non loin de la folie. Dans Ville et Hameau court la rumeur : guerre, massacre ; les Autrichiens, les Aristocrates, par-dessus tout *les Brigands*, sont tout proches. Les hommes quittent maisons et chaumières ; fuient en hurlant, avec femme et enfant, sans savoir où. Une telle terreur, disent les témoins, ne tomba jamais sur une Nation ; elle ne tombera jamais encore, même sous des Règnes de Terreur expressément ainsi nommés. Les Pays de la Loire, toutes les régions centrales et du Sud-Est, se lèvent éperdus « simultanément, comme par un choc électrique » — car le grain aussi devient de plus en plus rare. « Le peuple barricade les entrées des Villes, entasse des pierres aux étages supérieurs, les femmes préparent de l'eau bouillante ; d'un moment à l'autre on attend l'attaque. Dans les Campagnes, la cloche d'alarme sonne sans cesse : des troupes de paysans, rassemblées par elle, parcourent les grandes routes à la recherche d'un ennemi imaginaire. Ils sont armés surtout de faux emmanchées ; et, arrivant en troupes sauvages aux Villes barricadées, sont eux-mêmes quelquefois pris pour des Brigands. »<sup>445</sup>

Ainsi se précipite la vieille France : la vieille France se précipite *vers sa chute*. Aucun mortel ne sait quelle sera la fin ; tous les mortels peuvent savoir que la fin est proche.

## Chapitre VII — La Constitution ne marchera pas

À tout cela, notre pauvre Législative, ligotée par une Constitution qui ne marche pas, ne peut opposer, en guise de remède, que de simples éclats d'éloquence parlementaire ! Elle continue de débattre, dénoncer, objurguer : Chaos mugissant, qui *se dévore lui-même*.

Mais ses deux mille et quelques Décrets ? Lecteur, ceux-ci, heureusement, ne te concernent ni toi ni moi. Simples Décrets d'occasion, fols ou non fols ; à chaque jour suffisait son mal ! De ces deux mille, il n'en existe pas aujourd'hui une demi-douzaine — et la plupart furent flétris dans le bouton par le *Veto* royal — qui puissent nous profiter ou nous nuire. Le 17 janvier, la Législative obtint, entre autres choses, sa Haute Cour, installée à Orléans. Le Constituant en avait donné la théorie au mois de mai précédent ; voici la réalité : Cour pour le jugement des Délits politiques ; Cour qui ne saurait manquer de travail. Il fut décrété qu'elle n'avait besoin d'aucune Acceptation royale et que, par conséquent, il ne pouvait y avoir de *Veto*. Les Prêtres aussi peuvent maintenant se marier, depuis octobre dernier. Un Prêtre patriote et aventureux avait alors osé se marier lui-même ; et, ne trouvant pas cela suffisant, il vint à la barre avec sa nouvelle épouse, afin que le monde entier fit lune de miel avec lui et qu'une Loi fût obtenue.

Moins joyeuses sont les Lois contre les Prêtres réfractaires ; et pourtant non moins nécessaires ! Décrets sur les Prêtres et Décrets sur les Émigrants : voilà les deux brèves Séries de Décrets, élaborées au prix de débats sans fin puis annulées par le *Veto*, qui nous concernent principalement ici. Car une auguste Assemblée nationale doit forcément vaincre ces Réfractaires, cléricaux ou laïques, et les serrer à la vis jusqu'à l'obéissance ; pourtant, voyez, chaque fois que vous tournez votre vis législative, que vous voulez presser, même broyer, jusqu'à ce que les Réfractaires cèdent — le *Veto* du Roi intervient, avec sa paralysie magique ; et votre vis, qui serre à peine et broie encore moins, n'agit pas !

Véritablement mélancolique ensemble de Décrets, paire d'Ensembles paralysés par le *Veto* ! D'abord, sous la date du 28 octobre 1791, nous avons une Proclamation législative, publiée par héraut et afficheur, invitant Monsieur, Frère du Roi, à rentrer dans les deux mois, sous peine de sanctions. À cette invitation Monsieur ne répond rien ; ou, en vérité, répond par une Parodie de Journal, invitant l'auguste Législative « à rentrer dans le bon sens dans les deux

mois », sous peine de sanctions. Sur quoi la Législative doit prendre des mesures plus fortes. Ainsi, le 9 novembre, nous déclarons tous les Émigrants « suspects de conspiration » et, en bref, « hors-la-loi » s'ils ne sont pas rentrés au premier jour de l'An : — le Roi dira-t-il *Veto* ? Que le « triple impôt » soit levé sur les Biens de ces hommes, ou même que leurs Biens soient « mis sous séquestre », cela se comprend. Mais plus encore : le Jour de l'An même, aucun individu n'étant « rentré », nous déclarons — et, quinze jours plus tard, déclarons de nouveau avec une emphase fraîche — que Monsieur est *déchu*, qu'il a perdu son droit éventuel à la Couronne ; bien plus, que Condé, Calonne et une Liste considérable d'autres sont accusés de haute trahison et seront jugés par notre Haute Cour d'Orléans : *Veto* ! — Puis encore, quant aux Prêtres non-jureurs : il fut décrété, en novembre dernier, qu'ils perdraient leurs Pensions ; seraient « mis sous inspection, sous *surveillance* » et, au besoin, bannis : *Veto* ! Un tour de vis encore plus sévère approche ; mais à celui-là aussi la réponse sera : *Veto*.

*Veto* après *Veto* ; votre vis paralysée ! Dieux et hommes peuvent voir que la Législative est dans une position fausse. Comme, hélas, qui se trouve dans une vraie ? Des voix murmurent déjà pour une « Convention nationale ». <sup>446</sup> Cette pauvre Législative, éperonnée et piquée jusqu'à l'action par toute une France et toute une Europe, ne peut agir ; elle peut seulement objurguer et pérorer, avec de tempétueuses « motions » et du mouvement où il n'existe aucune *voie* ; avec effervescence, bruit et fureur fuligineuse !

Quelles scènes dans cette Salle nationale ! Le Président agite sa clochette inaudible ; ou, comme suprême signal de détresse, met son chapeau ; « le tumulte s'apaise en vingt minutes », et tel ou tel Membre indiscret est envoyé trois jours à la Prison de l'Abbaye ! Les Personnes suspectes doivent être mandées et interrogées ; le vieux monsieur de Sombreuil des *Invalides* doit rendre compte de lui-même et expliquer pourquoi il laisse ses Portes ouvertes. Une fumée inhabituelle s'éleva de la Manufacture de Sèvres, indice de conspiration ; les Potiers expliquèrent que c'étaient les *Mémoires* de Lamotte-au-Collier, rachetés par Sa Majesté, qu'ils s'efforçaient de supprimer par le feu, <sup>447</sup> — et que pourtant celui qui court peut encore lire.

Encore : il paraît que le duc de Brissac et la Garde constitutionnelle du Roi « fabriquent secrètement des cartouches dans les caves » ; ensemble de Royalistes purs et impurs, dont beaucoup sont des coupe-jarrets noirs, tirés des maisons de jeu et des cloaques ; en tout Six Mille au lieu de Dix-huit Cents ; qui manifestement nous regardent d'un air sombre chaque fois que nous entrons au

Château.<sup>448</sup> C'est pourquoi, après un débat infini, que Brissac et la Garde du Roi soient *licenciés*. Ils le sont en conséquence, après seulement deux mois d'existence, car ils ne furent mis sur pied qu'en mars de cette même année. Ainsi finit brièvement la nouvelle *Maison militaire* constitutionnelle du Roi ; il doit de nouveau n'être gardé que par les Suisses et les Nationaux bleus. Tel semble être le lot des choses constitutionnelles. Il ne voulut jamais même établir une nouvelle *Maison civile* constitutionnelle, quoique Barnave le pressât beaucoup ; les anciennes Duchesses résidentes reniflèrent avec dédain et se tinrent à l'écart ; dans l'ensemble, Sa Majesté estima que cela n'en valait pas la peine, puisque la Noblesse reviendrait si bientôt triomphante.<sup>449</sup>

Ou, regardant encore cette Salle nationale et ses scènes, voyez l'Évêque Torné, Prélat constitutionnel d'une morale peu sévère, demander que « les costumes religieux et autres caricatures » soient abolis. L'Évêque Torné s'échauffe, prend feu ; finit par détacher et jeter avec indignation sur la table, comme gage ou enjeu, sa propre croix pontificale. Laquelle croix, du moins, est aussitôt couverte par la croix de Fauchet-du-*Te Deum*, puis par d'autres croix et insignes, jusqu'à ce que tous soient dépouillés ; tel Sénateur ecclésiastique arrachant sa calotte, tel autre son rabat — de peur que le Fanatisme ne revienne sur nous.<sup>450</sup>

Rapide est le mouvement ici ! Et puis si confus, si dépourvu de substance, qu'on pourrait le dire presque *spectral* ; pâle, obscur, vide, pareil aux Royaumes de Dis ! L'indocile Linguet, réduit pour nous à une sorte de spectre, plaide ici quelque cause qui lui appartient ; au milieu d'une rumeur et d'interruptions qui dépassent la patience humaine ; il « déchire ses papiers et se retire », ce petit homme irascible et brûlé. Bien plus, d'honorables membres déchireront leurs papiers, étant effervescents : Merlin de Thionville déchire les siens en criant : « Ainsi, le Peuple ne peut être sauvé par *vous* ! » Les Députations ne manquent pas non plus : Députations de Sections, généralement avec plainte et dénonciation, toujours avec ferveur de sentiment Patriote ; Députation de Femmes, demandant qu'on leur permette aussi de prendre des Piques et de s'exercer au Champ-de-Mars. Pourquoi non, Amazones, si cela est en vous ? Puis parfois, notre message accompli et réponse obtenue, nous « défilons dans la Salle en chantant *Ça-ira* » ; ou plutôt nous roulons et tourbillonnons à travers elle, « dansant pendant ce temps notre *ronde patriotique* » — notre nouvelle *Carmagnole*, danse de guerre pyrrhique et danse de liberté. Le Patriote Huguenin, Ex-Avocat, Ex-Carabinier, Ex-Commis des Barrières, vient en

Députation, Saint-Antoine sur ses talons ; dénonçant l'Antipatriotisme, la Famine, l'Accaparement et les Mangeurs-d'Hommes ; demande à une auguste Législative : « N'y a-t-il pas un *tocsin dans vos cœurs* contre ces *mangeurs d'hommes* ? »<sup>451</sup>

Mais par-dessus tout, car c'est une affaire continuelle, la Législative doit réprimander les Ministres du Roi. Des Ministres de Sa Majesté nous n'avons jusqu'ici presque rien dit, et ne dirons presque rien encore. Plus spectraux encore que tout cela ! Tristes, sans permanence, aucun d'eux, du moins depuis que Montmorin s'est évanoui : « le doyen du Conseil du Roi » n'a parfois pas dix jours !<sup>452</sup> Constitutionnels feuillants, comme votre respectable Cahier de Gerville, comme votre respectable et malheureux Delessart ; ou Constitutionnels royalistes, comme Montmorin, dernier Ami de Necker ; ou Aristocrates, comme Bertrand de Molleville : ils voltigent là, tels des fantômes, dans l'énorme confusion frémissante ; pauvres ombres battues par des vents qui les déchirent ; impuissants, dépourvus de sens — dont la mémoire humaine n'a pas besoin de se charger.

Mais combien souvent, disons-nous, ces pauvres Ministres de Sa Majesté sont-ils mandés ; pour être interrogés, instruits ; bien plus, menacés, presque malmenés ! Ils répondent ce qu'ils peuvent, avec la simulation et la casuistique les plus adroites : une pauvre Législative ne sait qu'en faire. Une seule chose est claire : l'Europe cimmérienne nous ceint ; la France — pas réellement morte, assurément ? — ne peut marcher. Prenez garde, Ministres ! Le vif Guadet vous transperce de questions croisées, de soudaines conclusions d'Avocat ; la tempête dormante qui est en Vergniaud peut être réveillée. L'inquiet Brissot apporte Rapports, Accusations, mince Logique sans fin ; c'est maintenant le grand jour de cet homme. Condorcet rédige, de sa plume ferme, notre « Adresse de l'Assemblée législative à la Nation française ».<sup>453</sup> Le brûlant Max Isnard, qui, pour le reste, portera à ces Ennemis cimmériens « non pas le Feu et l'Épée, mais la Liberté », veut déclarer « que nous tenons les Ministres pour responsables ; et que par responsabilité nous entendons la mort, *nous entendons la mort* ».

Car véritablement la chose devient sérieuse : le temps presse, et il existe des traîtres. Bertrand de Molleville possède une langue lisse, lui, l'Aristocrate connu ; et du fiel dans le cœur. Comme ses réponses et ses explications coulent toutes prêtes, jésuitiques, plausibles à l'oreille ! Mais le plus remarquable est peut-être ce qui arriva une fois, lorsque Bertrand eut fini de répondre et se fut retiré. À peine l'auguste Assemblée avait-elle commencé à examiner ce qu'il fallait faire de lui



que la Salle se remplit de *fumée*. Épaisse fumée aigre : plus d'éloquence, seulement halètement et toux — irrémédiable ; si bien que l'auguste Assemblée doit s'ajourner !<sup>454</sup> Miracle ? Miracle symbolique ? On ne sait ; ceci seul paraît connu : « le Gardien des Poêles *avait été nommé* par Bertrand », ou par quelque subalterne à lui ! — Ô fuligineux et confus Royaume de Dis, avec tes travaux de Tantale et d'Ixion, tes Fleuves de Feu irrités et tes Rivières nommées Lamentation, pourquoi ne possèdes-tu pas aussi ton Léthé, afin qu'on puisse *en finir* ?

## Chapitre VIII — Les Jacobins

Que le Patriotisme pourtant ne désespère pas. N'avons-nous pas, à Paris du moins, un vertueux Pétion, une Municipalité entièrement Patriote ? Le vertueux Pétion est Maire de Paris depuis novembre : dans notre Municipalité, le Public — car le Public y est maintenant admis lui aussi — peut contempler un énergique Danton ; plus loin, un Manuel épigrammatique, lent et sûr ; un Billaud-Varenne résolu, sans repentir, élevé chez les Jésuites ; Tallien, habile Rédacteur ; et rien que des Patriotes, meilleurs ou pires. Ainsi se déroulèrent les Élections de novembre, à la joie de la plupart des citoyens ; bien plus, la Cour elle-même soutint Pétion plutôt que Lafayette. Ainsi Bailly et ses Feuillants, depuis longtemps décroissants comme la Lune, durent-ils alors se retirer, avec quelque révérence douloureuse, vers l'extinction — ou plutôt vers une demi-lumière livide, assombrie par l'ombre de leur Drapeau rouge et l'amer souvenir du Champ-de-Mars. Comme le progrès des choses et des hommes est rapide ! Ce n'est plus maintenant Lafayette qui, comme en ce Jour de Fédération où brillait *son* midi, « presse fermement son épée sur l'Autel de la Patrie » et jure à la vue de la France : ah non ; décroissant et se couchant depuis cette heure, il pend maintenant, désastreux, au bord de l'horizon ; commandant l'un de ces Trois Vols d'Armées en mue, de la manière la plus suspecte, la plus stérile et la plus inconfortable !

Mais, à tout prendre, le Patriotisme, fort de tant de milliers d'hommes dans cette Métropole de l'Univers, ne peut-il s'aider lui-même ? Ne possède-t-il pas des mains droites, des piques ? Le martèlement des piques, que le Maire Bailly ne put interdire, a été sanctionné par le Maire Pétion ; sanctionné par l'Assemblée législative. Comment ne le serait-il pas, puisque la prétendue Garde constitutionnelle du Roi « fabriquait des cartouches en secret » ? Des changements sont nécessaires dans la Garde nationale elle-même ; tout cet État-major feuillant-aristocrate de la Garde doit être licencié. De même, les citoyens sans uniforme peuvent assurément prendre rang dans la Garde, la pique auprès du mousquet, en pareil temps : le citoyen « actif » et le passif qui peut combattre pour nous ne sont-ils pas tous deux les bienvenus ? — Ô mes Amis patriotes, indubitablement Oui ! Bien plus, la vérité est que le Patriotisme tout entier, fût-il le plus blanchement jaboté, logique et respectable, doit soit s'appuyer de grand cœur sur le Sansculottisme noir et sans fond, soit disparaître de la plus effroyable

manière dans les Limbes ! Ainsi certains, le nez levé, renifleront et dédaigneront entièrement le Sansculottisme ; d'autres s'appuieront sur lui de grand cœur ; bien plus, d'autres encore s'appuieront sur lui de ce que nous nommons un *cœur absent* : trois espèces, chacune avec la destinée qui lui correspond.<sup>455</sup>

Dans cette vue, cependant, n'avons-nous pas pour le présent un Allié volontaire plus fort que tous les autres : à savoir la Faim ? La Faim, et quelle ruée de Terreur panique celle-ci, jointe à la somme totale de nos autres misères, peut-elle produire ! Car le Sansculottisme croît de ce qui fait mourir toutes les autres choses. Le stupide Pierre Baille fit presque une épigramme, quoique inconsciemment, et tandis que le monde Patriote riait non d'elle mais de lui, lorsqu'il écrivit : « *Tout va bien ici, le pain manque.* »<sup>456</sup>

Le Patriotisme n'est pas non plus, si vous le saviez, privé de sa Constitution qui *peut* marcher ; de son Parlement *non* impuissant ; ou nommez-le Concile œcuménique et Assemblée générale des Églises de Jean-Jacques : la SOCIÉTÉ-MÈRE, enfin ! Société-Mère avec ses trois cents Filles parvenues à l'âge adulte ; avec ce que nous pouvons appeler de petites Petites-Filles qui essaient de marcher, dans chaque village de France, au nombre, selon Burke, de cent mille. Voilà la vraie Constitution ; faite non par Douze Cents augustes Sénateurs, mais par la Nature elle-même ; et qui a grandi, inconsciemment, des besoins et des efforts de ces Vingt-cinq Millions d'hommes. Ils sont les « Maîtres des Articles », nos Jacobins ; ils donnent naissance aux débats de la Législative ; discutent Paix et Guerre ; fixent d'avance ce que la Législative doit faire. Au grand scandale des hommes philosophiques et de la plupart des Historiens — qui jugent là naturellement, et pourtant sans sagesse. Un pouvoir Gouvernant doit exister : vos autres pouvoirs ici sont des simulacres ; ce pouvoir, *c'est lui*.

Grande est la Société-Mère : elle a eu l'honneur d'être dénoncée par l'Autrichien Kaunitz,<sup>457</sup> et n'en est que plus chère au Patriotisme. Par fortune et valeur, elle a éteint le Feuillantisme lui-même, du moins le Club des Feuillants. Celui-ci, qui porta jadis la tête si haute, elle a la satisfaction de le voir fermé, éteint, le 18 février ; les Patriotes s'y étant rendus, avec tumulte, pour le siffler hors de l'existence. La Société-Mère a agrandi son local ; elle s'étend maintenant dans toute la nef de l'Église. Jetons-y un regard avec le digne Toulangeon, notre ancien Ami Ex-Constituant, qui possède heureusement des yeux pour voir : « La nef de l'Église des Jacobins, dit-il, est changée en un vaste Cirque, dont les sièges montent circulairement comme un amphithéâtre jusqu'à la naissance même de la voûte. Une haute Pyramide de marbre noir, bâtie contre l'un des murs et qui

était autrefois un monument funéraire, est seule restée debout : elle sert maintenant de dossier au Bureau des Fonctionnaires. Là, sur une Estrade élevée, siègent le Président et les Secrétaires ; derrière et au-dessus d'eux, les Bustes blancs de Mirabeau, de Franklin et de plusieurs autres, enfin même de Marat. En face se trouve la Tribune, élevée jusqu'à mi-chemin entre le sol et la naissance de la voûte, afin que la voix de l'orateur soit au centre. De ce point tonnent les voix qui ébranlent toute l'Europe ; en bas, dans le silence, se forgent les foudres et les brandons. En pénétrant dans ce vaste circuit, où tout dépasse la mesure, où tout est gigantesque, l'esprit ne peut réprimer un mouvement de terreur et d'étonnement ; l'imagination rappelle ces temples redoutables que la Poésie ancienne avait consacrés aux Divinités vengeresses. »<sup>458</sup>

Des scènes aussi se déroulent dans cet Amphithéâtre jacobin — si l'Histoire avait du temps pour elles. Les Drapeaux des « Trois Peuples libres de l'Univers », drapeaux fraternels et trinitaires d'Angleterre, d'Amérique et de France, ont été agités ici de concert ; par une Députation londonienne de Whigs, ou *Wighs*, et de leur Club, d'un côté, et par de jeunes Citoyennes françaises de l'autre ; belles Citoyennes à la douce langue, qui envoient solennellement salut et fraternité, avec un Tricolore cousu de leur propre aiguille, enfin des Épis de Blé ; tandis que la coupole répercute « *Vivent les trois peuples libres !* » lancé par toutes les gorges : scène des plus dramatiques. Demoiselle Théroigne récite, depuis cette Tribune suspendue à mi-air, ses persécutions en Autriche ; vient, appuyée au bras de Joseph Chénier, Chénier le Poète, demander la Liberté pour les malheureux Suisses de Château-Vieux.<sup>459</sup> Gardez l'espérance, vous Quarante Suisses qui tirez là-bas dans les eaux de Brest : vous n'êtes *pas* oubliés !

Le Député Brissot pérore depuis cette Tribune ; Desmoulins, notre méchant Camille, interjetant distinctement d'en bas : « *Coquin !* » Ici, quoique plus souvent aux Cordeliers, retentit la voix de lion de Danton ; le sombre Billaud-Varenne est ici ; Collot d'Herbois, plaidant pour les Quarante Suisses, déchire une passion en lambeaux. L'aphoristique Manuel conclut de cette manière substantielle : « Un Ministre doit périr ! » — à quoi l'Amphithéâtre répond : « *Tous, Tous !* » Mais le Grand-Prêtre et Orateur de ce lieu, comme nous l'avons dit, est Robespierre, l'incorruptible homme à la parole interminable. Quel esprit de Patriotisme habitait les hommes de ce temps, ce seul fait, nous semble-t-il, le manifesterait : quinze cents créatures humaines, nullement contraintes, restaient tranquillement assises sous l'éloquence de Robespierre ; bien plus, l'écoutaient chaque nuit, heure après heure, applaudissant ; et béaient comme pour la parole

de vie. Individu plus insupportable, dirait-on, ouvrit rarement la bouche dans quelque Tribune. Aigre, implacable-impuissant ; terne et traînant, stérile comme le vent Harmattan ! Il plaide, dans un discours sans fin, sérieux et peu profond, contre la Guerre immédiate, contre les Bonnets de laine ou *Bonnets rouges*, contre bien des choses ; et il est le Trismégiste et le Dalai-Lama des hommes Patriotes. Qu'un petit homme à la voix aiguë, mais aux beaux yeux et au large front admirablement incliné, se lève néanmoins pour contredire avec respect : c'est, disent les Rédacteurs des Journaux, « M. Louvet, Auteur du charmant Roman de *Faublas* ». Tenez ferme, Patriotes ! Ne tirez *pas encore* dans deux directions, avec une France qui se précipite, folle de panique, dans les districts ruraux, et une Europe cimmérienne qui fond sur vous !

.

## Chapitre IX — Le ministre Roland

Vers l'équinoxe de printemps, toutefois, une lueur inattendue d'espérance jaillit pour le Patriotisme : la nomination d'un Ministère entièrement Patriote. Cela aussi, Sa Majesté, parmi ses innombrables expériences pour marier le feu à l'eau, veut l'essayer. *Quod bonum sit*. Les Déjeuners de madame d'Udon ont tinté d'une signification nouvelle ; même le Genevois Dumont y a placé son mot. Enfin, du 15 au 23 mars 1792, toutes les négociations achevées, voici l'issue bénie : ce Ministère patriote que nous voyons.

Le Général Dumouriez, avec le Portefeuille des Affaires étrangères, travaillera Kaunitz et le Kaiser dans un autre style que ne le fit le pauvre Delessart, que nous avons d'ailleurs envoyé devant notre Haute Cour d'Orléans pour sa lenteur. Le Ministre de la Guerre Narbonne est emporté par le Fleuve-du-Temps ; le pauvre chevalier de Grave, choisi par la Cour, est déjà presque emporté : alors l'austère Servan, capable Officier du Génie, montera soudain au Département de la Guerre. Le Genevois Clavière voit se réaliser un ancien présage : passant devant l'Hôtel des Finances, il y a de longues années, pauvre Exilé genevois, il lui vint merveilleusement à l'esprit qu'*il* devait être Ministre des Finances ; et maintenant il l'est — tandis que sa pauvre Femme, abandonnée des Médecins, se lève et marche, non victime des nerfs mais leur vainqueur.<sup>460</sup> Et par-dessus tout, notre Ministre de l'Intérieur ? Roland de la Platière, celui de Lyon ! Ainsi en ont décidé les Brissotins, l'Opinion publique ou privée et les Déjeuners de la place Vendôme. Le sévère Roland, comparé à un « *Quaker endimanché* », va baiser les mains aux Tuileries, en chapeau rond et cheveux lisses, ses souliers noués de simples rubans ou *ferrets* ! Le Grand Huissier tire Dumouriez à part : « *Quoi, Monsieur !* Pas de boucles à ses souliers ? » — « Ah, Monsieur, répond Dumouriez, regardant le ferret, tout est perdu, *Tout est perdu*. »<sup>461</sup>

Ainsi notre belle Roland quitte son étage élevé de la rue Saint-Jacques pour les somptueux salons autrefois occupés par madame Necker. Bien plus tôt encore, ce fut Calonne qui fit toute cette dorure ; lui qui tailla ces lustres, ces miroirs de Venise ; polit ces incrustations, ces placages et ces bronzes dorés ; qui, frottant la *lampe* convenable, en fit un Palais d'Aladin : — et maintenant voyez, il flotte obscurément à travers l'Europe, à demi noyé dans le Rhin, sauvant à peine ses Papiers ! *Vos non vobis*. — La belle Roland, égale à l'une ou l'autre fortune, donne son Dîner public le vendredi, tous les Ministres présents en

corps : elle se retire à son bureau — la nappe enlevée — et paraît occupée à écrire ; pourtant elle ne perd pas un mot : si, par exemple, le Député Brissot et le Ministre Clavière s'échauffent trop dans l'argumentation, elle intervient, non sans timidité, mais avec une grâce habile. La tête du Député Brissot, dit-on, commence à tourner sur cette hauteur soudaine : comme font les têtes faibles.

Des hommes envieux insinuent que c'est la Femme Roland qui est Ministre, non le Mari : c'est heureusement le pire dont ils puissent l'accuser. Pour le reste, quelle que soit la tête qui tourne, ce n'est pas celle de cette brave femme. Sereine et royale ici, comme jadis dans sa mansarde louée du Couvent des Ursulines ! Celle qui a paisiblement écosé des haricots pour son dîner, conduite à cela, jeune fille, par une calme clairvoyance et par le calcul, sachant ce que cela était et ce qu'elle était elle-même : celle-là regardera aussi paisiblement les bronzes dorés et les placages, sans les ignorer non plus. Calonne fit le placage ; il donna ici des dîners, le vieux Besenval lui chuchotant diplomatiquement ; il fut grand : et pourtant nous avons vu Calonne à la fin « marcher à grands pas ». Necker ensuite : et où est maintenant Necker ? Nous aussi, un changement rapide nous a conduits ici ; un changement rapide nous en chassera. Non pas un Palais, mais un Caravansérail !

Ainsi oscille et vacille ce Monde sans repos, jour après jour, mois après mois. Les Rues de Paris, et de toutes les Villes, roulent chaque jour leur flot oscillant d'hommes ; lequel flot disparaît chaque nuit, gît caché horizontalement dans lits et couchettes, puis s'éveille le lendemain à une nouvelle verticalité et à un nouveau mouvement. Les hommes suivent leurs chemins, fous ou sages — l'Ingénieur Goguelat allant et venant, portant le chiffre de la Reine. Une madame de Staël s'affaire ; elle ne peut arracher son Narbonne au Fleuve-du-Temps. Une princesse de Lamballe s'affaire ; elle ne peut aider sa Reine. Barnave, voyant les Feuillants dispersés et Coblence si actif, demande comme ultime récompense à baiser la main de Sa Majesté ; augure mal de sa nouvelle voie ; et se retire chez lui à Grenoble, pour y épouser une héritière. Le Café de Valois et le Restaurant Méot entendent chaque jour la gasconnade ; le bruyant babil des Royalistes à demi-solde, avec ou sans Poignards ; les restes de Salons aristocrates nomment le nouveau Ministère *Ministère-sansculotte*. Un Louvet, du Roman *Faublas*, s'affaire aux Jacobins. Un Cazotte, du Roman *Diable amoureux*, s'affaire ailleurs : mieux vaudrait que tu demeures tranquille, vieux Cazotte ; c'est un monde où la magie est devenue *réelle* ! Tous les hommes s'affairent ; accomplissant des choses dont ils devinent à peine la moitié — jetant des graines,

principalement de l'ivraie, dans ce « Champ de semence du TEMPS », qui bientôt déclarera pleinement ce qu'elles sont.

Mais les Explosions sociales possèdent quelque chose de redoutable, et comme de fou et de magique : ce que possède toujours secrètement la Vie elle-même ; ainsi la Terre muette, dit la Fable, si vous arrachez ses racines de mandragore, poussera un *gémissement* démoniaque qui rend fou. Ces Explosions et Révoltes mûrissent, éclatent comme de muettes et redoutables Forces de la Nature ; et pourtant ce sont les forces des Hommes ; et pourtant *nous* en faisons partie : le Démonique qui habite la vie humaine a éclaté sur nous, il nous balaiera nous aussi ! — Un jour ici ressemble à l'autre, et pourtant il ne lui ressemble pas, il en diffère. Combien de choses croissent à tout moment, silencieusement, irrésistiblement ! Les Pensées croissent ; les formes de la Parole croissent, les Coutumes et même les Costumes ; plus visiblement encore croissent les actions et les transactions, et cette Lutte vouée au destin, de la France avec elle-même et avec le monde entier.

Le mot *Liberté* ne se prononce plus désormais sans être joint à un autre : *Liberté et Égalité*. De même, dans un règne de Liberté et d'Égalité, que peuvent signifier ces mots : « Monsieur », « très humble serviteur », « l'honneur d'être », et autres semblables ? Lambeaux et fibres de la vieille Féodalité, qui, ne fût-ce que dans la province Grammaticale, devraient être arrachés avec la racine ! La Société-Mère reçoit depuis longtemps des propositions dans ce sens ; elle ne peut les accueillir, pas dans le moment. Remarquez aussi comment les Frères jacobins montent une nouvelle coiffure symbolique : le Bonnet de laine ou Bonnet de nuit, *bonnet de laine*, mieux connu sous le nom de *bonnet rouge*, la couleur étant *rouge*. Chose qu'on porte non seulement comme Bonnet phrygien de Liberté, mais pour la commodité ; et aussi en hommage aux Patriotes des classes inférieures et aux Héros de la Bastille : le Bonnet rouge réunit les trois propriétés. Bien plus, les cocardes elles-mêmes commencent à se faire de laine, de fil tricolore : la cocarde de ruban, symptôme d'un tempérament feuillant et de classe supérieure, devient suspecte. Signes des temps.

Plus encore, remarquez les douleurs d'enfantement de l'Europe ; ou plutôt, remarquez la naissance qu'elle apporte, car il serait long de noter les douleurs et les cris successifs : Alliance autrichienne et prussienne, Dépêche anti-jacobine de Kaunitz, Ambassadeurs français chassés, et ainsi de suite. Dumouriez correspond avec Kaunitz, Metternich ou Cobenzl, dans un autre style que Delessart. Le sévère devient plus sévère ; une réponse catégorique, sur cette affaire de Coblenz



et sur beaucoup d'autres, sera donnée. Faute de quoi ? Faute de quoi, le 20 avril 1792, le Roi et les Ministres passent à la Salle du Manège ; exposent la situation ; et le pauvre Louis, « les larmes aux yeux », propose que l'Assemblée décrète maintenant la Guerre. Après l'éloquence nécessaire, la Guerre est décrétée cette nuit-là.

La Guerre, en effet ! Paris se pressa en foule, plein d'attente, à la séance du matin et plus encore à celle du soir. D'Orléans, avec ses deux fils, est là ; il regarde, yeux grands ouverts, depuis la Galerie opposée.<sup>462</sup> Tu peux regarder, ô Philippe : c'est une Guerre grosse d'issues, pour toi et pour tous les hommes. L'Obscurantisme cimmérien et cette Révolution trois fois glorieuse lutteront donc pour elle durant quelque Vingt-quatre années ; dans une étreinte incommensurable de Briarée ; foulant et déchirant ; avant de parvenir non pas à un accord, mais à un compromis et à une constatation approximative, chacun de ce qui réside dans l'autre.

Que nos Trois Généraux aux Frontières y prennent donc garde ; et que le pauvre chevalier de Grave, Ministre de la Guerre, considère ce qu'il fera. Ce qu'il existe dans les trois Généraux et dans les Armées, nous pouvons le deviner. Quant au pauvre chevalier de Grave, dans ce tourbillon où toutes choses viennent se presser et le pincer, il perd la tête et se borne à tourner avec elles, d'une manière entièrement éperdue ; signant finalement « De Grave, *Maire de Paris* » ; sur quoi il démissionne, repasse la Manche, pour se promener dans les Jardins de Kensington ;<sup>463</sup> et l'austère Servan, le capable Officier du Génie, est élevé à sa place. Au Poste d'Honneur ? À celui de Difficulté, du moins.

## Chapitre X — Pétion-National-Pique

Et pourtant, comme sur de sombres Cataractes sans fond joue la plus folle écume aux couleurs fantastiques, avec ses ombres, cachant l'Abîme sous des arcs-en-ciel de vapeur ! À côté de cette discussion sur la Guerre austro-prussienne, s'en poursuit une autre, non moins mais plus véhémence : les Quarante ou Quarante-deux Suisses de Château-Vieux seront-ils libérés des Galères de Brest ? Et puis, une fois libérés, auront-ils une Fête publique, ou seulement des fêtes privées ?

Théroigne, comme nous l'avons vu, a parlé ; Collot a repris le récit. La dernière manifestation de Bouillé, dans cette ultime Nuit des Éperons, n'a-t-elle pas marqué votre prétendue « Révolte de Nancy » du sceau de « Massacre de Nancy », pour tous les jugements Patriotes ? Odieux est ce massacre ; odieux le « remerciement public » Lafayette-Feuillant accordé pour lui ! Car, en vérité, le Patriotisme jacobin et le Feuillantisme dispersé sont maintenant aux prises à mort ; ils combattent avec toutes les armes, même avec des spectacles scéniques. Les murs de Paris sont donc couverts de Placards et Contre-Placards au sujet de Quarante balourds suisses. Journal répond à Journal ; l'Acteur Collot au Poëtereau Roucher ; Joseph Chénier le Jacobin, écuyer de Théroigne, à son Frère André le Feuillant ; le Maire Pétion à Dupont de Nemours : et durant deux mois, la pensée humaine ne trouve nulle part la paix, jusqu'à ce que cette affaire soit réglée.

*Gloria in excelsis !* Les Quarante Suisses ont enfin obtenu leur « amnistie ». Réjouissez-vous, Quarante ; ôtez vos grasseyeux Bonnets de laine, qui deviendront Bonnets de Liberté. La Société-Fille de Brest vous accueille dès la descente du bord, par des baisers sur chaque joue : vos Menottes de fer sont disputées comme Reliques de Saints ; la Société de Brest peut certes en avoir une portion, qu'elle forgera en Piques, sorte de Piques sacrées ; mais l'autre portion doit appartenir à Paris et être suspendue à la coupole, avec les Drapeaux des Trois Peuples libres ! Telle une oie est l'homme ; il cacarde sur les Grands Monarques de velours peluche et sur les Galériens de laine ; sur tout et sur rien — et cacardera de toute son âme pourvu que les autres cacardent !

Le neuvième matin d'avril, ces Quarante balourds suisses arrivent. De Versailles, parmi des vivats qui montent au ciel, dans l'affluence des hommes et des femmes. Nous les conduisons à l'Hôtel de Ville ; bien plus, jusqu'à la Législative elle-même, non sans difficulté. On les harangue, les dîne, les comble

de présents — la Cour elle-même, *non* par conscience, apportant quelque contribution ; et leur Fête publique aura lieu dimanche prochain. Dimanche prochain, en conséquence, elle a lieu.<sup>464</sup> Ils sont montés dans un « Char triomphal ressemblant à un navire » ; charroyés à travers Paris, au fracas des cymbales et des tambours, tous les mortels assistant et applaudissant ; charroyés au Champ-de-Mars et à l'Autel de la Patrie ; enfin charroyés — car le Temps apporte toujours la délivrance — dans l'invisibilité pour toujours.

Sur quoi le Feuillantisme dispersé, ou ce Parti qui aime la Liberté mais non davantage que la Monarchie, aura pareillement sa Fête : Fête de Simoneau, malheureux Maire d'Étampes, mort pour la Loi ; très certainement pour la Loi, quoique le Jacobinisme le conteste ; foulé sous les pieds avec son Drapeau rouge dans l'émeute des grains. À cette Fête, le Public assiste encore, *sans* applaudir : pas nous.

Dans l'ensemble, les Fêtes ne manquent pas ; belle écume d'arc-en-ciel, tandis que tout se précipite maintenant au triple galop vers sa Chute du Niagara. Il y a des Repas nationaux, approuvés par le Maire Pétion ; Saint-Antoine et les Fortes des Halles défilant dans le Club des Jacobins, « leur félicité », selon Santerre, « n'étant pas autrement parfaite » ; chantant de leurs voix nombreuses *Ça-ira*, dansant leur *ronde patriotique*. Parmi elles, on distingue avec plaisir Saint-Huruge, expressément « au chapeau blanc », Saint-Christophe de la Carmagnole. Bien plus, un certain *Tambour*, ou Tambour national, auquel vient de naître une petite fille, décide que la nouvelle Française sera baptisée sur l'Autel de la Patrie, là et sur-le-champ. Le Repas achevé, il la fait donc baptiser ; Fauchet l'Évêque du *Te Deum* officiant en chef, Thuriot et d'honorables personnes servant de parrains : sous le nom de Pétion-National-Pique !<sup>465</sup> Cette remarquable Citoyenne, maintenant au-delà du méridien de la vie, marche-t-elle encore sur la Terre ? Ou mourut-elle peut-être en faisant ses dents ? L'Histoire universelle n'y est pas indifférente.

## Chapitre XI — Le Représentant héréditaire

Et pourtant, ce n'est pas par les danses de Carmagnole et le chant de *Ça-ira* que l'œuvre peut s'accomplir. Le duc de <sup>G011</sup> Brunswick ne danse pas la Carmagnole ; ses sergents instructeurs sont à la besogne.

Aux Frontières, nos Armées, qu'il y ait trahison ou non, se conduisent de la pire manière. Troupes mal commandées, dirons-nous ? Ou troupes intrinsèquement mauvaises ? Non nommées, indisciplinées, mutines ; qui, durant une paix de trente ans, n'ont jamais vu le feu ? En tout cas, la petite prise que Lafayette et Rochambeau tentèrent sur les Flandres autrichiennes a prospéré aussi mal qu'une prise peut le faire : les soldats tressaillant devant leur propre ombre ; criant soudain « *On nous trahit !* » et s'enfuyant dans une panique sauvage au premier coup de feu, ou avant lui ; — ne réussissant qu'à pendre deux ou trois Prisonniers qu'ils avaient ramassés et à massacrer leur propre Commandant, le pauvre Théobald Dillon, qu'ils chassèrent dans un grenier de la Ville de Lille.

Et le pauvre Gouvion, lui qui demeura sans ressource dans cette Insurrection de Femmes ! Gouvion quitta la Salle législative et les devoirs parlementaires, dans le dégoût et le désespoir, lorsque ces Galériens de Château-Vieux y furent admis. Il dit : « Entre les Autrichiens et les Jacobins, il ne reste que la mort d'un soldat » ;<sup>466</sup> et ainsi, « dans la nuit sombre et orageuse », il s'est jeté dans la gueule du canon autrichien et a péri dans l'escarmouche de Maubeuge, le 9 juin. Le Patriotisme législatif le pleurera, avec draps mortuaires noirs et mélodie au Champ-de-Mars : plus d'un Patriote plus souple, aucun plus vrai. Lafayette lui-même paraît entièrement douteux ; au lieu de battre les Autrichiens, il est occupé à écrire pour dénoncer les Jacobins. Rochambeau, tout désolé, quitte le service : il ne reste que Luckner, le vieux Grenadier prussien babillard.

Sans Armées, sans Généraux ! Et la Nuit cimmérienne s'est rassemblée ; Brunswick prépare sa Proclamation ; il est sur le point de marcher ! Qu'un Ministère patriote et une Législative disent ce qu'ils feront dans ces circonstances. Réprimer les Ennemis intérieurs, pour une chose, répond la Législative patriote ; et elle propose, le 24 mai, son Décret de Bannissement des Prêtres. Rassembler aussi quelque noyau d'amis intérieurs déterminés, ajoute Servan, Ministre de la Guerre ; et il propose, le 7 juin, son Camp de Vingt Mille hommes. Vingt Mille Volontaires nationaux ; Cinq de chaque Canton ; Patriotes

choisis, car Roland a la charge de l'Intérieur : ils se rassembleront ici, à Paris ; ils constitueront une défense, habilement conçue, contre les Autrichiens étrangers et le *Comité autrichien* domestique à la fois. Voilà ce qu'un Ministère patriote et une Législative peuvent faire.

Raisonnable et habilement conçu comme ce Camp peut paraître à Servan et au Patriotisme, il ne paraît pas tel au Feuillantisme ; à cet État-major feuillant-aristocrate de la Garde de Paris ; État-major, dirait-on encore, qui devra être *dissons*. Ces hommes voient dans ce projet de Camp de Servan une offense, et même, comme ils affectent de le dire, une insulte. Des Pétitions arrivent en conséquence, venues de Feuillants bleus à épaulettes ; mal reçues. Bien plus, à la fin, arrive une Pétition appelée « des Huit Mille Gardes nationaux » : tant de noms s'y trouvent, y compris des femmes et des enfants. Cette fameuse Pétition des Huit Mille est en vérité reçue ; et les Pétitionnaires, tous sous les armes, sont admis aux honneurs de la séance — s'il y a honneurs, ou même s'il y a séance ; car à l'instant où leurs baïonnettes paraissent à une porte, l'Assemblée « s'ajourne » et commence à s'écouler par l'autre.<sup>467</sup>

Dans ces mêmes jours encore, il est lamentable de voir comment les Gardes nationaux, escortant la cérémonie de la *Fête-Dieu* ou *Corpus Christi*, saisissent au collet et abattent tout Patriote qui ne se découvre pas au passage de l'Hostie. Ils appliquent leurs baïonnettes sur la poitrine de Legendre, Boucher de bestiaux, Patriote connu depuis les jours de la Bastille, et menacent de le dépecer ; quoiqu'il fût assis, dit-il, tout à fait respectueusement dans son Cabriolet, à cinquante pas, attendant que la chose fût passée. Bien plus, des femmes orthodoxes criaient qu'on le descendît à la *Lanterne*.<sup>468</sup>

À cette hauteur le Feuillantisme est monté dans ce Corps. En vérité, leurs Officiers ne sont-ils pas les créatures du principal Feuillant, Lafayette ? La Cour aussi, très naturellement, les travaille ; les caresse, depuis la dissolution de la prétendue Garde constitutionnelle. Certains Bataillons sont entièrement « *pétris*, pétris pleins » de Feuillantisme ; de purs Aristocrates au fond : par exemple le Bataillon des *Filles-Saint-Thomas*, composé de vos Banquiers, Agents de change et autres Bourses-Pleines de la rue Vivienne. Notre digne vieil Ami Weber, Weber le frère de lait de la Reine, porte un mousquet dans ce Bataillon — on peut juger avec quel degré d'intention Patriote.

Insouciante de tout cela, ou plutôt attentive à tout cela, la Législative, soutenue par la France patriote et le sentiment de la Nécessité, décrète ce Camp

de Vingt Mille hommes. Elle a déjà décrété le Bannissement décisif, quoique conditionnel, des Prêtres malfaisants.

On verra donc maintenant si le Représentant héréditaire est pour nous ou contre nous. Si, à tous nos autres maux, il faut ajouter celui-ci, le plus intolérable, qui fait de nous non pas une Nation menacée, dans un péril et un besoin extrêmes, mais un Solécisme paralytique de Nation ; assise enveloppée comme dans les bandelettes d'un mort, dans un Vêtement constitutionnel qui n'est autre chose qu'un linceul ; la main droite collée à la gauche ; attendant là, se tordant et gigotant, incapable de bouger de place, jusqu'à ce que, dans la corde prussienne, nous montions au gibet. Que le Représentant héréditaire y réfléchisse bien : le Décret des Prêtres ? le Camp des Vingt Mille ? — Par le Ciel, il répond : *Veto ! Veto !* — Le sévère Roland remet sa *Lettre au Roi* ; ou plutôt c'était la Lettre de Madame, qui l'écrivit tout entière en une seule séance ; l'une des Lettres les plus ouvertement parlées qui aient jamais été remises à un Roi. Le roi Louis bénéficie de sa lecture durant la nuit. Il lit, digère intérieurement ; et le lendemain matin, tout le Ministère patriote se trouve congédié. C'est le 13 juin 1792.<sup>469</sup>

Dumouriez aux mille conseils, lui, avec un Duranthon appelé Ministre de la Justice, s'attarde encore un jour ou deux, dans des circonstances assez suspectes ; parle avec la Reine, presque pleure avec elle : mais à la fin lui aussi part pour l'Armée, laissant à quelque Ministère non-Patriote ou demi-Patriote, ou à plusieurs Ministères, le soin d'accepter le gouvernail. Ne les nommons pas : nouveaux Fantômes aux changements rapides, qui se déplacent comme les figures d'une lanterne magique ; plus spectraux que jamais !

Malheureuse Reine, malheureux Louis ! Les deux *Vetos* étaient si naturels : les Prêtres ne sont-ils pas des martyrs ; et aussi des amis ? Ce Camp de Vingt Mille, pouvait-il être autre chose que composé des Sansculottes les plus orageux ? Naturels ; et pourtant, pour la France, insupportables. Les Prêtres qui coopèrent avec Coblenz doivent porter ailleurs leur martyre ; les Sansculottes orageux, ceux-là et nulle autre espèce de créatures, repousseront les Autrichiens. Si tu préfères les Autrichiens, alors, pour l'amour du Ciel, va les rejoindre. Sinon, joins-toi franchement à ce qui s'opposera à eux jusqu'à la mort. Il n'existe aucune voie moyenne.

Ou, hélas, quelle voie extrême restait-il maintenant à un homme comme Louis ? Des Royalistes souterrains, l'Ex-Ministre Bertrand de Molleville, l'Ex-Constituant Malouet et toutes sortes d'individus incapables d'aider conseillent et conseillent encore. Le visage de l'espérance tourné maintenant vers

l'Assemblée législative, maintenant vers l'Autriche et Coblençe, et généralement tout autour vers le Chapitre des Hasards, une antique Royauté roule et tournoie, nul ne sait vers où, sur le flot des choses.

.

## Chapitre XII — Procession des Culottes noires

Mais existe-t-il en France un homme qui pense et qui, dans ces circonstances, puisse se persuader que la Constitution marchera ? Brunswick s'agite ; *lui*, dans quelques jours maintenant, marchera. La France restera-t-elle assise, enveloppée de bandelettes mortes et de vêtements funèbres, la main droite collée à la gauche, jusqu'à ce qu'arrive la Saint-Barthélemy de Brunswick ; jusqu'à ce que la France soit comme la Pologne et que ses Droits de l'Homme deviennent un Gibet prussien ?

Véritablement, c'est un moment effroyable pour tous les hommes. Mort nationale ; ou bien quelque explosion convulsive préternaturelle de Vie nationale — cette même explosion *démonique* ! Les Patriotes dont l'audace possède des limites feraient, en vérité, mieux de se retirer comme Barnave ; de chercher la félicité privée à Grenoble. Les Patriotes dont l'audace n'a pas de limites doivent s'enfoncer dans l'obscur et, osant et défiant toutes choses, chercher le salut dans le stratagème, dans le Complot d'Insurrection. Roland et le jeune Barbaroux ont étendu devant eux la Carte de France, dit Barbaroux, « avec des larmes » : ils considèrent quelles Rivières, quelles chaînes de Montagnes s'y trouvent ; ils se retireront derrière ce courant de Loire, défendront ces labyrinthes de pierre d'Auvergne ; sauveront quelque petit Territoire sacré de la Liberté ; mourront du moins dans leur dernier fossé. Lafayette rédige sa Lettre emphatique à la Législative contre le Jacobinisme,<sup>470</sup> Lettre emphatique qui ne guérira pas l'incurable.

En avant, Patriotes dont l'audace n'a pas de limites ; c'est à vous maintenant d'agir ou de mourir ! Les Sections de Paris siègent en profond conseil ; envoient Députation sur Députation à la Salle du Manège, pour pétitionner et dénoncer. Grande est leur colère contre le tyrannique *Veto*, le *Comité autrichien* et les Rois cimmériens combinés. À quoi cela sert-il ? La Législative écoute le « tocsin dans nos cœurs » ; nous accorde les honneurs de la séance ; nous voit défiler avec tintement et fanfaronnade ; mais le Camp des Vingt Mille, le Décret des Prêtres, frappés du Veto de Sa Majesté, sont devenus impossibles pour la Législative. Le brûlant Isnard dit : « Nous aurons l'Égalité, dussions-nous descendre pour elle au tombeau. » Vergniaud prononce, hypothétiquement, ses sévères visions d'Ézéchiél sur le destin des Rois antinationaux. Mais la question est : les prophéties hypothétiques, le tintement et la fanfaronnade démoliront-ils le *Veto* ;



ou le Veto, en sûreté dans son Château des Tuileries, demeurera-t-il indémolissable par eux ? Barbaroux, chassant ses larmes, écrit à la Municipalité de Marseille qu'elle doit lui envoyer « Six cents hommes qui savent mourir, *qui savent mourir* ».<sup>471</sup> Message non pas aux yeux humides, mais aux yeux de feu — auquel on obéira !

Cependant le Vingt Juin approche, anniversaire de ce Serment du Jeu de Paume fameux dans le monde : ce jour-là, dit-on, certains citoyens ont en vue de planter un *Mai*, ou Arbre de la Liberté, sur la Terrasse des Feuillants aux Tuileries ; peut-être aussi de pétitionner la Législative et le Représentant héréditaire au sujet de ces Vetos — avec la démonstration, le tintement et les évolutions qui paraîtront profitables et praticables. Des Sections se sont rendues séparément, ont tinté et évolué : mais si toutes y allaient, ou une grande partie, et que là, plantant leur *Mai* dans ces circonstances alarmantes, elles fissent sonner le tocsin de leurs cœurs ?

Parmi les Amis du Roi, il ne peut exister qu'une opinion sur pareille démarche ; parmi les Amis de la Nation, il peut en exister deux. D'un côté, ne pourrait-elle par possibilité effrayer et chasser ces Vetos maudits ? Les Patriotes privés, même les Députés législatifs, peuvent chacun posséder son opinion, ou deux opinions : mais la tâche la plus dure tombe manifestement sur le Maire Pétion et les Municipaux, à la fois Patriotes et Gardiens de la Tranquillité publique. Étouffer l'affaire d'une main ; la chatouiller de l'autre ! Le Maire Pétion et la Municipalité peuvent pencher de ce côté ; le Directoire du Département avec le Procureur-syndic <sup>G066</sup> Roederer, de tendance feuillante, peut pencher de l'autre. Dans l'ensemble, chaque homme doit agir selon son opinion unique ou ses deux opinions ; et toutes sortes d'influences, de représentations officielles, se croisent de la manière la plus folle. Peut-être, après tout, le Projet, désirable et pourtant non désirable, se dissipera-t-il de lui-même, traversé par tant de complexités, et n'aboutira-t-il à rien ?

Point du tout : le matin du Vingt Juin, un grand Arbre de la Liberté, Peuplier de Lombardie de son espèce, gît visiblement attaché sur son chariot, dans le Faubourg-Antoine. Le Faubourg Saint-Marceau aussi, dans l'extrême Sud-Est, et toute cette lointaine région orientale, Piqueurs et Piqueuses, Gardes nationaux et curieux sans armes, se rassemblent — avec les intentions les plus paisibles du monde. Un Municipal tricolore arrive ; parle. Bah, tout est paisible, te disons-nous, selon la Loi : les Pétitions ne sont-elles pas permises, et le Patriotisme des *Mais* ? Le Municipal tricolore retourne sans effet : vos ruisselets sansculottiques

continuent de couler, se combinent en ruisseaux ; vers midi, conduits par le grand Santerre en uniforme bleu et le grand Saint-Huruge au chapeau blanc, ils se meuvent vers l'Ouest, fleuve respectable, ou complication de fleuves qui ne cessent de grossir.

Quelles Processions n'avons-nous pas vues : *Corpus Christi* et Legendre attendant dans son Cabriolet ; Ossements de Voltaire avec chars à bœufs et conducteurs en Costume romain ; Fêtes de Château-Vieux et de Simoneau ; Funérailles de Gouvion, Fausses-Funérailles de Rousseau et Baptême de Pétion-National-Pique ! Cette Procession possède néanmoins un caractère propre. Rubans tricolores flottant au haut des piques ; bâtons ferrés ; et non peu d'emblèmes ; parmi lesquels voyez spécialement ces deux-là, de l'espèce tragique et non tragique : un Cœur de Taureau transpercé de fer, portant cette épigraphe : « *Cœur d'Aristocrate* » ; et, plus frappant encore, véritable étendard de l'armée, une paire de vieilles Culottes noires — de soie, dit-on — étendues sur une traverse, très haut au-dessus des têtes, avec ces paroles mémorables : « *Tremblez tyrans, voilà les Sansculottes !* » La Procession traîne aussi deux canons.

Des Municipaux tricolores en écharpe la rencontrent encore, quai Saint-Bernard ; plaident avec ardeur, ayant fait crier halte. Paisibles, vertueux Municipaux tricolores, paisibles sommes-nous comme la colombe au nid. Voyez notre *Mai* du Jeu de Paume. La Pétition est légale ; et quant aux armes, une auguste Législative n'a-t-elle pas reçu les prétendus Huit Mille sous les armes, Feuillants qu'ils fussent ? Nos Piques ne sont-elles pas de fer National ? La Loi est notre père et notre mère, que nous ne déshonorerons point ; mais le Patriotisme est notre âme même. Paisibles, vertueux Municipaux — et, somme toute, limités par le temps ! Nous ne pouvons nous arrêter ; marchez avec nous. — Les Culottes noires s'agitent, impatientes ; les roues des canons grondent ; l'Armée aux pieds innombrables piétine en avant.

Comment elle atteignit la Salle du Manège, semblable à un fleuve toujours grossissant ; obtint l'entrée après débat ; lut son Adresse ; et défila, dansant et chantant *Ça-ira*, conduite par le grand et sonore Santerre et le grand et sonore Saint-Huruge ; comment elle coula, non plus fleuve croissant mais lac Caspien fermé, tout autour de l'Enceinte des Tuileries ; le Patriote de tête pressé par ceux de l'arrière contre les Grilles de fer barrées, presque écrasé à mort, et regardant aussi dans la gueule redoutable du canon, car des Bataillons nationaux sont rangés à l'intérieur ; comment des Municipaux tricolores coururent avec assiduité, et des Royalistes munis de Billets d'entrée ; comment les deux Majestés

siégeaient dans l'intérieur, environnées d'hommes en noir : tout cela, l'esprit humain doit se le représenter lui-même, ou le lire dans les vieux Journaux et dans la *Chronique de cinquante jours* du Syndic Rœderer.<sup>472</sup>

Notre *Mai* est planté ; sinon sur la Terrasse des Feuillants, où il n'existe aucune entrée, du moins dans le Jardin des Capucins, aussi près que nous avons pu parvenir. L'Assemblée nationale s'est ajournée jusqu'à la Séance du soir : peut-être ce lac fermé, ne trouvant pas d'entrée, retournera-t-il vers ses sources et disparaîtra-t-il en paix ? Hélas, pas encore : l'arrière continue de pousser ; l'arrière sait peu quelle pression règne à l'avant. On voudrait, en tout cas, s'il était possible, avoir d'abord un mot avec Sa Majesté !

Les ombres s'allongent vers l'Est ; il est quatre heures : Sa Majesté ne sortira-t-elle pas ? Guère ! Dans ce cas le Commandant Santerre, Legendre le Boucher de bestiaux, le Patriote Huguenin avec le tocsin dans le cœur, eux et d'autres autorités entreront *dedans*. Pétition et requête auprès d'une Garde nationale lasse et incertaine ; pétition de plus en plus forte, appuyée par le fracas de nos deux canons ! La Grille réticente s'ouvre : des multitudes sansculottiques sans fin inondent les escaliers ; frappent au gardien de bois de votre intimité. Les coups, dans pareil cas, deviennent heurts, deviennent fracas : le gardien de bois vole en éclats. Et maintenant commence une Scène sur laquelle le monde a longtemps gémi, non sans justice ; car spectacle plus lamentable, celui de l'Incongruité affrontant l'Incongruité, se reconnaissant pour ainsi dire incongrue et se regardant stupidement face à face, le monde en vit rarement.

Le roi Louis, sa porte étant battue, l'ouvre ; se tient la poitrine libre ; demande : « Que voulez-vous ? » Le flot sansculottique recule, saisi de respect ; il revient pourtant, l'arrière poussant l'avant, avec des cris : « Veto ! Ministres patriotes ! Retirez le Veto ! » — choses auxquelles Louis répond vaillamment que ce n'est ni le temps de les faire, ni la manière de lui demander de les faire. Honorons la vertu qui existe dans un homme. Louis ne manque pas de courage ; il possède même l'espèce supérieure appelée courage moral, quoique seulement la moitié passive de celui-ci. Ses quelques Grenadiers nationaux reculent avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre : il se tient là, dans une passivité irréprochable, au milieu des poussées d'épaules et des braiments ; spectacle pour les hommes. On lui tend un Bonnet rouge de Liberté ; il le pose tranquillement sur sa tête et l'y oublie. Il se plaint de la soif ; une Canaille à demi ivre lui offre une bouteille, il y boit. « Sire, ne craignez rien », dit l'un de ses Grenadiers. « Craindre ? répond Louis ; sentez donc », posant la main de l'homme sur son cœur. Ainsi se tient la

Majesté, en Bonnet de laine rouge ; le noir Sansculottisme bouillonnant autour d'elle, au loin et au large, sans but, avec une dissonance inarticulée, avec des cris : « Veto ! Ministres patriotes ! »

Durant trois heures et davantage ! L'Assemblée nationale est ajournée ; les Municipaux tricolores ne servent presque à rien ; le Maire Pétion tarde, absent ; il n'existe aucune Autorité. La Reine, avec ses Enfants et sa Sœur Élisabeth, dans les larmes et la terreur, non pour elles seules, est assise derrière des tables barricadées et des Grenadiers, dans une pièce intérieure. Les Hommes en noir ont tous sagement disparu. Le lac aveugle du Sansculottisme bouillonne stagnant à travers le Château du Roi durant trois heures.

Néanmoins toutes choses finissent. Vergniaud arrive avec une Députation législative, la Séance du soir étant maintenant ouverte. Le Maire Pétion est arrivé ; il harangue, « élevé sur les épaules de deux Grenadiers ». Dans cette attitude peu commode et dans d'autres, en divers lieux du dehors et du dedans, le Maire Pétion harangue ; beaucoup d'hommes harangent ; enfin le Commandant Santerre défile ; sort avec son Sansculottisme par le côté opposé du Château. Passant dans la pièce où la Reine, avec un air de dignité et de résignation douloureuse, était assise parmi les tables et les Grenadiers, une femme lui offre aussi un Bonnet rouge ; elle le tient dans sa main, le pose même sur la tête du petit Prince royal. « Madame, dit Santerre, ce Peuple vous aime plus que vous ne pensez. »<sup>473</sup> — Vers huit heures, la Famille royale tombe dans les bras les uns des autres, au milieu de « torrents de larmes ». Malheureuse Famille ! Qui ne pleurerait pour elle, s'il n'existait pas tout un monde pour lequel pleurer ?

Ainsi l'Âge de la Chevalerie est-il parti, et celui de la Faim venu. Ainsi le Sansculottisme qui a besoin de tout regarde-t-il au visage son *Roi*, Régulateur, Roi ou Homme-Capable ; et découvre-t-il qu'il n'a rien à lui donner. Ainsi les deux Partis, amenés face à face après de longs siècles, se regardent-ils stupidement l'un l'autre : *Ceci, véritablement, c'est Moi ; mais, Bon Ciel, cela est-il Toi ?* — puis se séparent, ne sachant qu'en faire. Pourtant, les Incongruités s'étant reconnues incongrues, il faudra bien en faire quelque chose. Les Destins savent quoi.

Voilà le Vingt Juin fameux dans le monde, plus digne d'être nommé la *Procession des Culottes noires*. Avec lui, ce que nous avons à dire de ce Premier Parlement biennal français, de ses produits et de ses activités, peut peut-être se terminer assez convenablement.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME

## **LIVRE SIXIÈME — LES MARSEILLAIS**

## Chapitre I — Un Exécutif qui n'agit pas

Comment votre Exécutif national paralytique aurait-il pu être, si peu que ce fût, « mis en action » par un Vingt Juin pareil ? Tout au contraire : une vaste sympathie s'élève partout pour la Majesté si outragée ; elle s'exprime en Adresses, en Pétitions, en « Pétition des Vingt Mille habitants de Paris » et autres manifestations semblables, parmi toutes les personnes constitutionnelles ; c'est un ralliement décidé autour du Trône.

On pensa que le roi Louis aurait pu tirer quelque chose de ce ralliement. Il n'en tire pourtant rien, ni même n'essaie d'en tirer quelque chose ; car ses regards s'élèvent au-delà des sympathies et des rassemblements domestiques, principalement vers Coblenz : et cette sympathie, en elle-même, ne vaut d'ailleurs pas grand-chose. C'est la sympathie d'hommes qui croient encore que la Constitution peut marcher. Ainsi l'ancienne discorde et l'ancienne fermentation — sympathie feuillante pour la Royauté, sympathie jacobine pour la Patrie, agissant l'une contre l'autre au-dedans ; terreur de Coblenz et de Brunswick agissant au-dehors — doivent-elles poursuivre leur cours jusqu'à ce qu'une catastrophe mûrisse et survienne. On pourrait penser, surtout puisque Brunswick est près de marcher, qu'une telle catastrophe ne saurait désormais être lointaine. À l'œuvre, vous, Vingt-cinq Millions de Français ; vous, Potentats étrangers, Émigrants menaçants, sergents instructeurs allemands : que chacun fasse ce que sa main trouve à faire ! Toi, ô Lecteur, depuis une distance si sûre, tu verras ce qu'à eux tous ils en feront.

Considère donc ce pitoyable Vingt Juin comme une futilité : non pas une catastrophe, mais plutôt une *catatase*, une montée de la tension. Ses Culottes noires ne flottent-elles pas, dans l'Imagination historique, comme un mélancolique pavillon de détresse, implorant un secours qu'aucun mortel ne peut donner ? Implorant une pitié que tu aurais le cœur bien dur de ne pas accorder librement à chacun et à tous ! D'autres pavillons semblables, ou ce qu'on nomme Événements, d'autres Phénomènes symboliques, sombres ou lumineux, traverseront l'Imagination historique : relevons-les l'un après l'autre, avec une extrême brièveté.

Le premier phénomène est celui de Lafayette à la Barre de l'Assemblée, une semaine et un jour plus tard. Dès qu'il a appris ce scandaleux Vingt Juin, Lafayette a quitté, en meilleur ou pire ordre, son Commandement de la Frontière

du Nord ; il est arrivé ici le 28 pour réprimer les Jacobins : non plus par Lettre, mais par Pétition orale et par le poids de son caractère, face à face. L'auguste Assemblée trouve la démarche contestable ; elle l'invite néanmoins aux honneurs de la séance.<sup>474</sup> D'autre honneur, ou d'autre avantage, il n'en vint malheureusement presque aucun : les Galeries grondent toutes ; le fougueux Isnard s'assombrit ; le mordant Guadet ne manque pas de sarcasmes.

Et dehors, la séance terminée, le sieur Resson, qui tient dans ce quartier un *Café* patriote, entend dans la rue un grand tumulte ; il sort voir, lui et sa clientèle patriote : c'est la voiture de Lafayette, entourée d'une escorte tumultueuse de Grenadiers bleus, de Canonniers, même d'Officiers de ligne, qui poussent des hourras et caracolent alentour. Ils s'arrêtent devant la porte du sieur Resson ; agitent vers lui leurs plumets ; lui montrent même le poing en beuglant : *À bas les Jacobins !* mais passent heureusement sans attaquer. Ils poursuivent leur route, plantent un *Mai* devant la porte du Général et se livrent à de considérables bravades. Tout cela, le sieur Resson ne peut manquer de le rapporter avec douleur, le soir même, à la Société-Mère.<sup>475</sup> Mais ce que ni sieur Resson ni Société-Mère ne peuvent faire plus que deviner, c'est qu'un conseil de Feuillants de haut rang — votre État-major de la Garde non aboli, et tous ceux qui possèdent position et poids — délibère en cet instant même, secrètement, chez le Général : ne peut-on abattre les Jacobins par la force ? Le lendemain, une Revue aura lieu dans le Jardin des Tuileries : on verra qui se présentera, et l'on tentera. Hélas, dit Toulangeon, à peine une centaine se présentèrent. Remettons donc au lendemain, pour avertir davantage. Le lendemain, qui est un samedi, il s'en présente « une trentaine » ; puis ils repartent en haussant les épaules !<sup>476</sup> Lafayette reprend aussitôt sa voiture ; il retourne, méditant sur bien des choses.

La poussière de Paris est à peine retombée derrière ses roues, le dimanche d'été est encore jeune, qu'une députation de Cordeliers arrache son *Mai* : avant le coucher du soleil, les Patriotes l'ont brûlé en effigie. Plus haut s'élève, dans la Section, dans l'Assemblée nationale, le doute sur la légalité d'une telle visite anti-jacobine, non sollicitée, de la part d'un Général : doute qui s'enfle et s'étend sur toute la France pendant quelque six semaines, au milieu d'interminables discours sur les soldats usurpateurs, sur l'Anglais Monk, voire sur Cromwell : ô pauvre Cromwell-*Grandison* ! — À quoi bon ? Le roi Louis lui-même regardait froidement l'entreprise : le colossal Héros des Deux Mondes, s'étant pesé dans la balance, découvre qu'il n'est plus qu'un Colosse de fil d'araignée, puisqu'une trentaine seulement se présentent.

Dans un sens semblable et avec un résultat semblable agit ici, à Paris, notre Directoire du Département : le 6 juillet, il prend sur lui de suspendre le maire Pétion et le procureur <sup>G048</sup> Manuel de toutes leurs fonctions civiles, en raison de leur conduite, pleine, dit-on, d'omissions et de commissions lors de ce délicat Vingt Juin. Le vertueux Pétion se voit transformé en une sorte de martyr, ou de pseudo-martyr, menacé de plusieurs choses ; il traîne comme il convient sa lamentation héroïque, à laquelle Paris patriote et la Législative patriote répondent comme il convient. Le roi Louis et le maire Pétion ont déjà eu une entrevue sur cette affaire du Vingt Juin ; entrevue et dialogue remarquables par leur franchise des deux côtés, qui s'achèvent, du côté du roi Louis, par ces mots : « *Taisez-vous.* »

Au demeurant, suspendre notre Maire paraît bien une mesure prise à contretemps. Par malchance, elle est publiée précisément le jour de ce fameux *Baiser de l'amourette*, ou miraculeux Baiser réconciliateur de Dalila, dont nous avons parlé naguère. Ce Baiser de Dalila s'en trouve privé de tout effet. Car voici que Sa Majesté doit écrire, presque cette nuit même, pour demander conseil à une Assemblée réconciliée ! L'Assemblée réconciliée ne donnera pas de conseil ; elle n'interviendra pas. Le Roi confirme la suspension ; alors peut-être, mais pas avant, l'Assemblée interviendra-t-elle, tandis que s'élève la clameur de Paris patriote. Ainsi votre Baiser de Dalila — tel fut le destin du Premier Parlement — devient-il une Bataille de Philistins !

Bien plus, un bruit court : jusqu'à Trente de nos principaux Sénateurs patriotes doivent être jetés en prison, par *mittimus* et acte d'accusation de Juges feuillants, *Juges de paix*, lesquels, ici à Paris, étaient fort capables d'une telle chose. Il n'y a pas plus longtemps que mai dernier, le *Juge de paix Larivière*, sur plainte de Bertrand-Moleville touchant ce *Comité autrichien*, avait osé lancer son *mittimus* contre trois têtes de la Montagne, les députés Bazire, Chabot et Merlin, le Trio cordelier ; les sommant de comparaître devant *lui* et de montrer où se trouvait ce Comité autrichien, faute de quoi ils en subiraient les conséquences. Le Trio, de son côté, osa jeter le *mittimus* au feu et plaida vaillamment le privilège parlementaire. De sorte que, pour son zèle sans connaissance, le pauvre juge Larivière est maintenant assis dans la prison d'Orléans, attendant d'y être jugé par la *Haute Cour*. Son exemple ne détournera-t-il pas d'autres Juges téméraires ; et ce bruit des Trente arrestations ne restera-t-il pas un simple bruit ?

Mais, dans l'ensemble, quoique Lafayette ait pesé si peu et qu'on ait arraché son *Mai*, le Feuillantisme officiel ne bronche en rien ; il porte la tête haute, fort



de la lettre de la Loi. Feuillants, tous ces hommes : Directoire feuillant, fondé sur le haut caractère et choses semblables, avec pour Président le duc de La Rochefoucauld — chose qui pourrait lui devenir dangereuse ! Bien pâle est maintenant l'Anglomanie autrefois brillante de ces Nobles admirés. Le duc de Liancourt offre, depuis la Normandie où il est Lieutenant général, non seulement de recevoir Sa Majesté, si elle songe à y fuir, mais de lui prêter d'énormes sommes. Sire, ce n'est pas une Révolte, c'est une Révolution ; et vraiment pas une Révolution à l'eau de rose ! Il n'existait pas en France ni en Europe de plus dignes Nobles que ces deux-là : mais le Temps est tortu, mobile, pervers ; quelle route, fût-elle la plus droite, peut en *lui* conduire à quelque but ?

Un autre aspect que nous relevons dans ces premiers jours de juillet est celui de minces traînées de Volontaires nationaux fédérés qui cheminent de divers points vers Paris, afin d'y célébrer, le Quatorze, une nouvelle Fête de la Fédération, ou Fête des Piques. Ainsi l'a souhaité l'Assemblée nationale, ainsi l'a voulu la Nation. De cette manière, peut-être, pourrions-nous encore avoir notre Camp patriote malgré le *Veto*. Car ces Fédérés, après avoir célébré leur Fête des Piques, ne pourront-ils marcher sur Soissons ; et là, exercés et régimentés, se précipiter vers les Frontières, ou partout où il nous plaira ? Ainsi l'un des *Vetos* serait-il habilement éludé !

L'autre *Veto*, celui des Prêtres, paraît devoir être éludé lui aussi, et sans beaucoup d'habileté. Car les Assemblées provinciales, dans le Calvados par exemple, entreprennent de leur propre autorité de juger et de bannir les Prêtres antinationaux. Ou, pis encore, sans Assemblée provinciale, un Peuple désespéré, comme à Bordeaux, peut « en pendre deux à la Lanterne » pendant qu'on les conduit au jugement.<sup>477</sup> Plaignons le *Veto* prononcé, lorsqu'il ne peut devenir un *Veto* agissant !

Il est vrai que quelque fantôme de Ministre de la Guerre ou de l'Intérieur, pour l'heure en fonctions — fantôme que nous ne nommons pas — écrit aux Municipalités et aux Commandants du Roi qu'ils doivent, par tous les moyens imaginables, entraver cette Fédération et même repousser les Fédérés par la force des armes : message qui ne répand que doute, paralysie et confusion ; irrite la pauvre Législative ; réduit, comme on le voit, les Fédérés à de minces traînées. Mais, lorsqu'on demande à ce fantôme et aux autres fantômes ce qu'ils proposent donc pour sauver le pays, ils répondent qu'ils ne peuvent le dire ; qu'en vérité, pour leur part, ils ont démissionné en corps ce matin même et viennent seulement prendre respectueusement congé du gouvernail. Sur ces mots, ils

quittent rapidement la Salle, *sortent brusquement de la salle*, tandis que « les Galeries applaudissent bruyamment » et que la pauvre Législative demeure « assez longtemps silencieuse » !<sup>478</sup> Ainsi les Ministres eux-mêmes, dans les cas extrêmes, cessent-ils le travail : l'un des plus étranges présages. Il n'y aura plus d'autre Ministère complet ; seulement des fragments changeants, qui jamais ne s'achèvent ; Apparitions spectrales qui ne peuvent même pas apparaître ! Le roi Louis écrit qu'il voit maintenant cette Fête de la Fédération avec approbation et qu'il aura lui-même le plaisir d'y prendre part.

Et ainsi ces minces traînées de Fédérés cheminent-elles vers Paris à travers une France paralytique. Mince traînée farouche ; non plus rangs épais et joyeux, comme jadis à la première Fête des Piques ! Non : ces pauvres Fédérés marchent désormais vers l'Autriche et le Comité autrichien, vers le péril et l'espoir perdu ; hommes de fortune et de tempérament rudes, peu riches des biens de ce monde. Les Municipalités, paralysées par les Ministres de la Guerre, hésitent à donner de l'argent : il se peut que vos pauvres Fédérés ne puissent s'armer ni marcher avant que la Société-Fille du lieu n'ouvre sa bourse et ne souscrive. Au jour fixé, il n'en sera pas arrivé Trois Mille en tout. Et pourtant, si minces et faibles que semblent ces traînées de Fédérés, elles sont la seule chose que l'on voie se mouvoir avec quelque clarté de dessein dans cette étrange scène. Bourdonnement irrité, frémissement ; agitation et gémissement inquiets d'une immense France, tout entière enchantée, immobilisée par le sortilège d'une Constitution qui ne marche pas, plongée dans un effroyable Sommeil magnétique, conscient et inconscient, lequel doit bientôt aboutir à l'une de ces deux choses : la Mort ou la Folie ! Les Fédérés portent pour la plupart dans leur poche quelque cri pressant et quelque Pétition demandant que « l'Exécutif national soit mis en action » ; ou, comme premier pas, que soit prononcée la *Déchéance* du Roi, ou du moins sa Suspension. Ils seront les bienvenus auprès de la Législative, auprès de la Mère du Patriotisme ; et Paris pourvoira à leur logement.

La *Déchéance*, en effet : et ensuite ? Une France délivrée du sortilège, une Révolution sauvée ; puis n'importe quoi, puis toutes choses ! répondent d'une voix sombre Danton et les Patriotes illimités, au fond de leur région souterraine de Complot, où ils ont maintenant plongé. La *Déchéance*, répond Brissot avec les Patriotes limités : et si ensuite on couronnait le petit Prince royal, en plaçant auprès de lui une Régence de Girondins et le Ministère patriote rappelé ? Hélas, pauvre Brissot ; regardant, comme le pauvre homme le fait toujours, le lendemain le plus proche comme sa pacifique Terre promise ; décidant de ce qui doit

atteindre jusqu'à la fin du monde, avec une vue qui ne porte pas au-delà de son propre nez ! Plus sages sont les Patriotes illimités du souterrain : possédant la lumière pour l'heure elle-même, ils laissent le reste aux dieux.

Ou bien, dans l'état où nous sommes, l'issue la plus probable de toutes ne serait-elle pas que Brunswick, à Coblenz, rassemblant justement sous lui ses membres énormes pour se lever, arrivât le premier et mît fin tout ensemble à la *Déchéance* et aux théories qu'on bâtit sur elle ? Brunswick est à la veille de marcher avec Quatre-vingt Mille hommes, dit-on : terribles Prussiens, terribles Hessois, plus terribles Émigrants ; un Général du grand Frédéric, avec une telle Armée. Et nos Armées ? Et nos Généraux ? Quant à Lafayette, sur la récente visite duquel siège un Comité tandis que toute la France discorde et censure, il paraît plus disposé à combattre *contre nous* qu'à combattre Brunswick. Lückner et Lafayette prétendent échanger leurs corps et exécutent des mouvements que le Patriotisme ne peut comprendre. Une chose seulement est très claire : leurs corps marchent et vont et viennent dans l'intérieur du pays, bien plus près de Paris qu'auparavant ! Lückner a ordonné à Dumouriez de descendre auprès de lui, de quitter Maulde et le Camp retranché qui s'y trouve. Cet ordre, Dumouriez aux nombreux conseils, les Autrichiens suspendus tout près de lui, occupé entre-temps à apprendre à quelques milliers d'hommes à tenir sous le feu et à devenir soldats, déclare que, quoi qu'il en puisse advenir, il ne peut l'exécuter.<sup>479</sup> La pauvre Législative sanctionnera-t-elle donc Dumouriez, qui s'adresse à elle « ne sachant pas s'il existe un Ministère de la Guerre » ? Ou sanctionnera-t-elle Lückner et ces mouvements de Lafayette ?

La pauvre Législative ne sait que faire. Elle décrète néanmoins que l'État-major de la Garde de Paris, et même tous les États-majors semblables — car ils sont feuillants pour la plupart — seront dissous et remplacés. Elle décrète sérieusement de quelle manière on peut déclarer que la *Patrie est en danger*. Enfin, le 11 juillet, au lendemain du jour où le Ministère a cessé le travail, elle décrète que *la Patrie sera*, sans aucun délai, *déclarée en danger*. Que le Roi sanctionne donc ; que la Municipalité prenne ses mesures : si une telle Déclaration peut rendre service, *elle* ne manquera pas.

En danger, véritablement, si jamais Patrie le fut ! Lève-toi, ô Patrie, ou sois foulée jusqu'à l'ignominieuse ruine ! Bien plus, les chances ne sont-elles pas de cent contre une qu'aucun soulèvement de la Patrie ne la sauvera, tandis que Brunswick, les Émigrants et l'Europe féodale s'approchent ?



## Chapitre II — Marchons

Mais, à nos yeux, le plus remarquable de tous ces phénomènes en mouvement est celui des « Six Cents »<sup>G052</sup> Marseillais qui savent mourir » de Barbaroux.

À la requête de Barbaroux, la Municipalité de Marseille a rassemblé ces hommes : au matin du 5 juillet, l'Hôtel de Ville leur dit : « *Marchez, abattez le Tyran* » ;<sup>480</sup> et eux, avec le sombre et convenable « *Marchons* », se mettent en marche. Long voyage, mission douteuse ; *Enfants de la Patrie*, qu'un bon génie vous guide ! Leur cœur sauvage et la foi qui l'habite les guideront : et n'est-ce pas là l'avertissement de quelque génie, meilleur ou pire ? Cinq Cent Dix-sept hommes valides, avec leurs Capitaines de cinquante et de dix ; tous bien armés, fusil à l'épaule, sabre à la cuisse : ils traînent même trois pièces de canon ; car qui sait quels obstacles peuvent surgir ? Il existe des Municipalités paralysées par le Ministre de la Guerre ; des Commandants munis d'ordres pour arrêter même les Volontaires de la Fédération : lorsqu'un raisonnement solide n'ouvre pas une Porte de ville, il est bon d'avoir un pétard pour la faire voler ! Ils ont laissé derrière eux leur lumineuse Cité phocéenne et son Port de mer, avec son agitation et sa floraison : le *Cours* populeux, ses Avenues aux hautes frondaisons, les chantiers noirs de poix, les bosquets d'amandiers et d'oliviers, les orangers sur les toits des maisons, les blanches *bastides* étincelantes qui couronnent les collines — tout cela est désormais derrière eux. Ils poursuivent leur route sauvage, depuis l'extrémité de la terre française, à travers des villes inconnues, vers une destinée inconnue ; avec un dessein qu'ils connaissent.

Fort étonné de ce phénomène, et de voir comment, dans une paisible Cité commerçante, tant de chefs de maison, tant d'hommes ayant foyer, jettent chacun leur métier et leurs outils de travail, se ceignent d'armes de guerre et partent pour un voyage de six cents milles afin d'« abattre le tyran », tu cherches quelque lumière dans tous les Livres d'Histoire, Pamphlets et Journaux : malheureusement sans résultat. La Rumeur et la Terreur précèdent cette marche et résonnent encore jusqu'à toi ; la marche elle-même demeure chose inconnue. Weber, dans les escaliers dérobés des Tuileries, a compris que ces Marseillais étaient des *Forçats*, des galériens et de simples scélérats ; qu'à leur passage dans Lyon les habitants fermèrent leurs boutiques ; — et aussi qu'ils étaient au nombre de Quatre Mille. Tout aussi vague est Blanc Gilli, qui murmure lui aussi à propos de *Forçats* et de danger de pillage.<sup>481</sup> Des *Forçats*, ils ne l'étaient pas ; il n'y

eut pas davantage de pillage, ni danger qu'il y en eût. Des hommes de vie régulière, ou dont la bourse était la mieux garnie, ils ne pouvaient guère être : la seule chose nécessaire était qu'ils « sussent mourir ». L'ami Dampmartin les vit de ses propres yeux traverser « peu à peu » son quartier, à Villefranche en Beaujolais : mais il les vit de la manière la plus vague, préoccupé qu'il était et songeant lui-même, justement alors, à marcher — de l'autre côté du Rhin. Profond fut son étonnement devant une pareille marche, sans nomination ni organisation, sans étapes ni rations : pour le reste, c'étaient « les mêmes hommes qu'il avait vus auparavant » dans les troubles du Midi ; « parfaitement civils », quoique ses soldats ne pussent s'empêcher de causer un peu avec eux.<sup>482</sup>

Si vagues sont-ils tous ; le *Moniteur*, l'*Histoire parlementaire* sont à peu près muets : l'Histoire bavarde, comme il lui arrive trop souvent, ne dit rien précisément là où l'on souhaite le plus l'entendre parler ! Si la Curiosité éclairée aperçoit un jour les Registres du Conseil de Marseille, n'explorera-t-elle pas peut-être cette plus étrange des procédures municipales ; ne se sentira-t-elle pas appelée à repêcher ce que le Fleuve du Temps n'a pas encore englouti sans retour des Biographies, honorables ou déshonorantes, de ces Cinq Cent Dix-sept hommes ?

En l'état, ces Marseillais demeurent inarticulés, sans traits distincts : une Masse aux sourcils noirs, pleine d'un feu sombre, qui chemine là, sous le temps brûlant et lourd ; spectacle fort singulier. Ils cheminent au milieu de l'infinité du doute et du péril obscur ; eux ne doutent point. Le Destin et l'Europe féodale, ayant décidé, se resserrent du dehors autour d'eux ; eux, ayant décidé aussi, marchent au-dedans. Le visage couvert de poussière, nourris frugalement, ils avancent pas à pas ; infatigables, impossibles à détourner. Une telle marche deviendra fameuse. La Pensée qui travaille sans voix dans cette masse aux sourcils noirs, un Colonel tyrtéen inspiré, Rouget de Lisle, que la Terre porte encore,<sup>483</sup> l'a traduite en sombre mélodie et en rythme ; dans son *Hymne*, ou *Marche des Marseillais* : la plus heureuse composition musicale jamais répandue. Son bruit fera frémir le sang dans les veines des hommes ; et des Armées entières, des Assemblées entières la chanteront, les yeux pleurants et brûlants, le cœur défiant la Mort, le Despote et le Diable.

On le voit bien, ces Marseillais arriveront trop tard pour la Fête de la Fédération. En vérité, ce ne sont pas les Serments du Champ-de-Mars qu'ils ont en vue. Ils ont une tout autre prouesse à accomplir : mettre en action un Exécutif national paralytique. Ils doivent « abattre » tout « Tyran », ou Martyr-

Fainéant, qui le paralyse ; frapper et être frappés ; et, somme toute, prospérer et savoir mourir.

.

### Chapitre III — Quelque consolation pour le Genre humain

De la Fête de la Fédération elle-même, nous ne dirons presque rien. Des Tentes sont dressées au Champ-de-Mars : tente pour l'Assemblée nationale ; tente pour le Représentant héréditaire — lequel, en vérité, arrive trop tôt et doit y attendre longtemps. Il y a Quatre-vingt-trois Arbres départementaux de la Liberté, symboliques ; assez d'arbres et de *mais* : le plus beau de tous est un *mai* énorme, autour duquel sont suspendus des Écussons périmés, des Armoiries et des Livres de généalogie ; mieux encore, des sacs d'avocats, des « *sacs de procédure* » : on les brûlera. Les Trente rangées de sièges de la célèbre Pente sont de nouveau remplies ; le Soleil brille ; tout marche, déploie des banderoles et sonne à grand bruit : mais à quoi bon ? Le vertueux maire Pétion, que le Feuillantisme avait suspendu, n'a été rétabli qu'hier soir, par Décret de l'Assemblée. L'humeur des hommes est des plus aigres. Sur leurs chapeaux, à la craie, ils ont écrit : « *Vive Pétion* » ; et même : « *Pétion ou la Mort, Pétion ou la Mort.* »

Le pauvre Louis, qui a attendu jusqu'à cinq heures avant l'arrivée de l'Assemblée, prête cette fois le Serment national avec, sous son gilet, une cuirasse matelassée capable d'arrêter les balles de pistolet.<sup>484</sup> Madame de Staël, depuis cette Tente royale, tend le cou dans une sorte d'agonie, craignant que les multitudes mouvantes qui reçoivent le Roi ne le rendent pas vivant. Aucun cri de *Vive le Roi* ne frappe l'oreille ; seulement des cris de *Vive Pétion ; Pétion ou la Mort*. La Solennité nationale est pour ainsi dire expédiée à la hâte ; chacun se dérobe presque avant l'achèvement des évolutions. Le *Mai* lui-même, avec ses Écussons et ses Sacs d'avocats, est oublié ; il demeure sans être brûlé, jusqu'à ce que « certains Députés patriotes », appelés par le peuple, y mettent le feu comme pièce supplémentaire volontaire. Jamais homme ne vit plus triste Fête des Piques.

Le maire Pétion, dont le nom est écrit sur les chapeaux, atteint son zénith dans cette Fédération ; Lafayette, de nouveau, est tout près de son nadir. Pourquoi la cloche d'alarme de Saint-Roch se fait-elle entendre le samedi suivant ; pourquoi les citoyens ferment-ils leurs boutiques ?<sup>485</sup> Ce sont les Sections qui défilent ; c'est la peur d'une effervescence. Le Comité législatif, après avoir longtemps délibéré sur Lafayette et sa Visite anti-jacobine, rapporte ce jour qu'il n'existe « *aucun motif d'Accusation* » ! Paix pourtant, ô Patriotes ;



et que cesse ce tocsin : le Débat n'est pas terminé, le Rapport n'est pas adopté ; Brissot, Isnard et la Montagne le passeront au crible et le repasseront peut-être pendant trois semaines encore.

Tant de cloches, de tocsins et de bruits résonnent — à peine audibles, l'un noyant l'autre. Par exemple : dans ce même tocsin de Lafayette, ce samedi, n'y avait-il pas aussi quelque faible carillon mineur et une Députation de la Législative sonnant le chevalier Paul Jones vers son long repos ; tocsin ou glas, désormais tout lui est un ! Dans moins de dix jours, le patriote Brissot, acclamé aujourd'hui par les Galeries patriotes, s'entendra conspuer par elles à cause de son Patriotisme limité ; bien plus, on le lapidera tandis qu'il pérorera, et il sera « atteint de deux prunes ». <sup>486</sup> Monde distrait, qui ne rend que des sons vides ; carillons mineurs et carillons majeurs, triomphe et terreur, montée et chute !

D'autant plus touchante est cette autre Solennité qui survient le lendemain du tocsin de Lafayette : la Proclamation que la *Patrie est en danger*. Ce n'est que ce dimanche-ci qu'une telle Solennité pouvait avoir lieu. La Législative l'avait décrétée voilà presque quinze jours ; mais la Royauté et le fantôme d'un Ministère la retenaient autant qu'ils le pouvaient. Maintenant pourtant, en ce dimanche 22 juillet 1792, elle ne se laissera plus retenir ; la Solennité existe en vérité. Touchant spectacle ! Municipalité et Maire portent leurs écharpes ; une salve de canon tonne l'alarme depuis le Pont-Neuf, et un coup isolé part à intervalles durant toute la journée. Les Gardes sont sous les armes, avec les Notabilités en écharpe, les Hallebardiers et une Cavalcade ; avec banderoles et drapeaux emblématiques ; surtout avec un Drapeau énorme qui flotte tristement : *Citoyens, la Patrie est en danger*. Ils roulent à travers les rues, au bruit d'une musique sévère et du lent claquement des sabots ; s'arrêtant aux stations fixées et, après un son lugubre de trompette, chantant par la gorge du Héraut ce que le Drapeau dit aux yeux : « Citoyens, la Patrie est en danger ! »

Existe-t-il un cœur d'homme qui l'entende sans frémir ? Le bourdonnement ou le mugissement de réponse, aux mille voix, qui monte de ces multitudes n'est pas celui du triomphe ; et pourtant c'est un son plus profond que le triomphe. Mais lorsque la longue Cavalcade et la Proclamation furent achevées ; lorsque notre immense Drapeau fut fixé sur le Pont-Neuf, et un autre pareil sur l'Hôtel de Ville, pour y flotter jusqu'à des jours meilleurs ; lorsque chaque Municipal se fut assis au centre de sa Section, dans une Tente dressée sur quelque place ouverte, surmontée de drapeaux portant <sup>G061</sup> *Patrie en danger*, et, tout au sommet, d'une Pique et d'un *Bonnet rouge* ; lorsque, sur deux tambours devant

lui, fut posée une table faite d'une planche, et sur cette table un Livre ouvert, tandis qu'un Greffier, tel un ange enregistreur, se tenait prêt à écrire les Listes — ou, comme nous disons, à enrôler ! Ô alors, semble-t-il, les dieux mêmes auraient pu regarder d'en haut. Le jeune Patriotisme, Culottique et Sansculottique, se précipite avec émulation : voici mon nom ; mon nom, mon sang et ma vie appartiennent tous à ma Patrie ; pourquoi n'ai-je rien de plus à donner ! Des jeunes gens de petite taille pleurent de ne pas atteindre la mesure. Des vieillards s'avancent, tenant un fils de chaque main. Les Mères elles-mêmes accordent le fils de leurs douleurs ; elles l'envoient, quoique dans les larmes. Et la multitude mugit *Vive la Patrie*, dont les échos se prolongent au loin. Le feu jaillit des yeux des hommes ; — et le soir venu, votre Municipal retourne à l'Hôtel de Ville, suivi de sa longue traîne de Valeur volontaire ; il remet sa Liste et dit fièrement, promenant ses regards autour de lui : Voici la moisson de ma journée.<sup>487</sup> Demain ils marcheront sur Soissons ; un petit paquet contient tout leur avoir.

Ainsi, au cri de *Vive la Patrie, Vive la Liberté*, Paris de pierre résonne-t-il comme l'Océan dans ses cavernes ; jour après jour, les Municipaux enrôlent sous la Tente tricolore ; le Drapeau flotte sur le Pont-Neuf et l'Hôtel de Ville : *Citoyens, la Patrie est en danger*. Quelque Dix Mille combattants, sans discipline mais pleins de cœur, sont en marche en peu de jours. La même chose se fait dans chaque Ville de France. — Considère donc si la Patrie manquera de défenseurs, pourvu seulement que nous ayons un Exécutif national ! Que les Sections et les Assemblées primaires deviennent du moins Permanentes, et siègent continuellement à Paris et dans toute la France, selon le Décret législatif daté du mercredi 25.<sup>488</sup>

Remarque, au contraire, comment, à ces heures mêmes, en ce même 25, Brunswick s'ébranle, « *s'ébranle* », à Coblenz et prend la route ! Il s'ébranle en vérité : un seul mot prononcé devient un tel ébranlement. Cliquetis successif et simultané de trente mille mousquets qu'on met à l'épaule ; piaffement et tintement de dix mille cavaliers, Émigrants fanfarons à l'avant-garde ; tambours, timbales ; bruits de pleurs et de jurons ; et l'incommensurable grincement pesant des chariots à bagages et des marmites de camp qui se mettent en mouvement : tout cela, c'est Brunswick qui s'ébranle ; ce n'est pas sans tout cela qu'un seul homme marche en « couvrant quarante milles d'espace ». Encore moins marche-t-il sans son Manifeste, daté, comme nous disons, du 25 : Pièce d'État digne d'attention !

D'après ce Document, de grandes choses, semble-t-il, sont réservées à la France. L'universel Peuple français aura maintenant permission de se rallier autour de Brunswick et de ses Seigneurs émigrés ; la tyrannie d'une Faction jacobine ne l'opprimera plus ; il reviendra et trouvera faveur auprès de son bon Roi, lequel, par Déclaration royale du Vingt-trois Juin, trois ans auparavant, avait dit qu'il le rendrait lui-même heureux. Quant à l'Assemblée nationale et aux autres Corps d'hommes investis de quelque ombre temporaire d'autorité, il leur est enjoint de conserver intactes les Villes et Places fortes du Roi jusqu'à ce que Brunswick arrive pour en prendre livraison. Une soumission rapide peut, il est vrai, atténuer bien des choses ; mais, à cette fin, elle doit être rapide. Toute Garde nationale ou autre personne non militaire trouvée résistant les armes à la main sera « traitée en traître » ; c'est-à-dire pendue sans délai. Pour le reste, si Paris, avant l'arrivée de Brunswick, inflige quelque outrage au Roi ; ou si, par exemple, il laisse une faction transporter le Roi ailleurs, Paris sera alors mis en éclats par les coups de canon et l'« exécution militaire ». Pareillement, toutes les autres Villes qui seraient témoins d'une telle marche forcée de Sa Majesté sans lui résister jusqu'à la dernière extrémité seront mises en éclats ; et Paris, et chacune de ces Villes — point de départ, route et terme de ladite marche forcée sacrilège — demeureront là, décombres et ruine fumante, pour servir de signe. Une telle vengeance serait en effet signalée, « une *insigne vengeance* ». — Ô Brunswick, quelles paroles tu écris et fais tonner ! Dans ce Paris, comme dans l'antique Ninive, il y a tant de dizaines de milliers d'êtres qui ne savent distinguer leur main droite de leur gauche, et beaucoup de bétail aussi. Les vaches laitières elles-mêmes, les ânes maigres des colporteurs et les pauvres petits serins devront-ils mourir ?

Il ne manque pas davantage une Déclaration royale et impériale prusso-autrichienne : elle expose, de la manière la plus ample, leur version Sans-Souci-Schönbrunn de toute cette Révolution française depuis son premier commencement, et la douleur avec laquelle ces hautes têtes ont vu de telles choses se faire sous le Soleil. Toutefois, « pour quelque légère consolation du genre humain », <sup>489</sup> elles dépêchent maintenant Brunswick, sans regarder à la dépense, pourrait-on dire, ni aux sacrifices de leur part ; car n'est-ce pas le premier devoir que de consoler les hommes ?

Altesses Sérénissimes, assises là à protocoller, à manifester et à consoler le genre humain ! Qu'arriverait-il si, une fois en mille ans, vos parchemins, vos formulaires et vos raisons d'État étaient dispersés aux quatre vents ; si la Réalité

Sans-Indispensables vous regardait, vous-mêmes, en face ; et si le Genre humain disait de sa propre bouche ce qui pourrait le consoler ? —

.

## Chapitre IV — Souterrain

Mais juge si cela pouvait apporter quelque consolation aux Sections, toutes assises en Permanence, délibérant sur la manière dont un Exécutif national pourrait être mis en action !

Haut s'élève la réponse, non pas caquetante de terreur, mais chantant son contre-défi : *Vive la Nation* ; la jeune Valeur coule vers les Frontières ; *Patrie en danger* fait silencieusement signe sur le Pont-Neuf. Les Sections s'occupent dans leur Profondeur permanente ; et plus bas encore travaille le Patriotisme illimité, cherchant le salut dans le complot. L'Insurrection, dirait-on, redevient le plus sacré des devoirs ? Un Comité choisi par lui-même siège à l'enseigne du Soleil d'Or : le journaliste Carra, Camille Desmoulins, l'Alsacien Westermann, ami de Danton, l'Américain Fournier de la Martinique ; — Comité que le maire Pétion ne connaît pas tout à fait point, lui qui, en sa qualité d'homme officiel, doit dormir un œil ouvert. Le procureur Manuel ne l'ignore pas ; encore moins le substitut du procureur Danton ! Celui-ci, enveloppé de ténèbres, étant officiel lui aussi, porte tout cela sur son épaule géante ; Atlas nuageux et invisible de l'ensemble.

Beaucoup demeure invisible ; les Jacobins eux-mêmes ont leurs réticences. L'Insurrection doit avoir lieu : mais quand ? Une chose seulement nous est perceptible : ceux des Fédérés qui ne sont pas encore partis pour Soissons, et qui en vérité n'ont pas encore envie de partir « pour des raisons, dit le Président jacobin, qu'il peut être intéressant de ne pas énoncer », possèdent un *Comité central* qui siège tout près, sous le toit de la Société-Mère elle-même. De même, ce qui est assurément convenable dans une pareille fermentation et un tel danger d'effervescence, les Quarante-huit Sections possèdent leur Comité central, destiné « aux communications rapides ». À ce Comité central, la Municipalité, désireuse de l'avoir sous la main, ne pouvait refuser un Appartement dans l'Hôtel de Ville.

Singulière Cité ! Car, au-dessus de tout cela, on cuit le pain et l'on brasse comme à l'ordinaire ; le Travail martèle et broie. Des promeneurs à jabot flânent sous les arbres ; une promeneuse en mousseline blanche, sous une ombrelle verte, s'appuie à ton bras. Les chiens dansent et les décrotteurs font luire les chaussures, sur ce Pont-Neuf même où la Patrie est en danger. Tant de choses poursuivent leur cours ; et pourtant le cours de toutes choses est près de changer et de finir.

Regarde ces Tuileries et ce Jardin des Tuileries. Tout y est silencieux comme le Sahara ; nul n'entre sans billet ! Après la Journée des Culottes noires, on en ferma les Grilles : c'était une liberté qu'on possédait. Toutefois, l'Assemblée nationale grogna quelque chose au sujet de la Terrasse des Feuillants : ladite Terrasse touchait à l'entrée postérieure de sa Salle et appartenait en partie à la *Propriété nationale*. La Justice nationale a donc tendu en travers un Ruban tricolore en guise de ligne frontière, que tous les Patriotes respectent avec une rigueur atrabilaire. Elle pend là, cette frontière tricolore ; elle porte « des inscriptions satiriques sur des cartons », généralement en vers ; et tout ce qui se trouve au-delà se nomme *Coblence* et demeure vide, silencieux comme un Golgotha fatal, où soleil et ombre alternent en vain. Enceinte fatale : quelle espérance pourrait y habiter ? De mystérieux Billets d'entrée se présentent ; ils parlent d'une Insurrection très prochaine. L'État-major de Génie de Rivarol ferait bien d'acheter des espingoles ; des bonnets de Grenadiers, des uniformes rouges de Suisses pourront être utiles. L'Insurrection viendra ; mais ne sera-t-elle pas également reçue ? Ne peut-on espérer la tenir en respect jusqu'à l'arrivée de Brunswick ?

Mais considère aussi si les Bornes et les Chaises portatives restent silencieuses ; si le Collège des Hérauts-Afficheurs dort ! La *Sentinelle* de Louvet avertit gratuitement sur tous les murs ; Sulleau s'affaire : l'*Ami du Peuple* Marat et l'*Ami du Roi* Royou croassent et se répondent. Car l'homme Marat, quoique longtemps caché depuis ce Massacre du Champ-de-Mars, est encore vivant. Il a séjourné, qui sait, dans quelles Caves ; peut-être dans celle de Legendre, nourri d'un bifteck provenant de l'abattage de Legendre : mais, depuis avril, sa voix de grenouille-taureau retentit de nouveau ; le plus rauque des cris terrestres. Pour l'heure, une noire terreur le hante : ô brave Barbaroux, ne me feras-tu pas passer clandestinement à Marseille, « déguisé en jockey » ?<sup>490</sup> Au Palais-Royal et dans tous les lieux publics, lisons-nous, l'activité est vive ; des particuliers harangent pour que la Valeur s'enrôle ; harangent pour que l'Exécutif soit mis en action. Les journaux royalistes doivent être brûlés solennellement : discussion là-dessus ; débats qui s'achèvent généralement au bâton, en *coups de canne*.<sup>491</sup> Ou songe à ceci : l'heure est minuit ; le lieu, la Salle du Manège ; l'auguste Assemblée vient de s'ajourner. « Des Citoyens des deux sexes entrent en foule en criant : *Vengeance ! on empoisonne nos Frères* » — on mêle du verre pilé à leur pain, à Soissons ! Vergniaud doit prononcer des paroles apaisantes : des Commissaires ont déjà été

envoyés pour examiner ce verre pilé et faire le nécessaire. Enfin le flot des Citoyens « garde un profond silence » et rentre coucher.

Tel est Paris ; cœur d'une France semblable à lui. Soupçon surnaturel, doute, inquiétude, attente sans nom, d'une frontière à l'autre : — et, au milieu de tout cela, ces Marseillais aux sourcils noirs marchent, poudreux, infatigables ; eux ne doutent point. Marchant au sombre rythme de leur cœur, ils dévorent sans cesse la longue route depuis trois semaines et davantage, précédés par la Terreur et la Rumeur. Les Fédérés de Brest arrivent le 26 à travers des rues qui poussent des hourras. Hommes résolus eux aussi, porteurs ou non des Piques sacrées de Château-Vieux ; et, dans l'ensemble, très peu disposés à partir dès maintenant pour Soissons. Assurément les Frères marseillais se rapprochent chaque jour.

## Chapitre V — À dîner

Ce fut un beau jour pour Charenton, ce 29 du mois, lorsque les Frères marseillais parurent enfin à l'horizon. Barbaroux, Santerre et les Patriotes sont allés à la rencontre des sombres Voyageurs. Le Patriote presse le Patriote poudreux contre sa poitrine ; il y a lavement des pieds et réfection : « dîner de douze cents couverts au Cadran Bleu » ; et profonde consultation intérieure dont nul ne sait rien.<sup>492</sup> Consultation qui, en vérité, n'aboutit guère ; car Santerre, avec une bourse ouverte et une voix retentissante, n'a presque pas de tête. Nous nous reposons pourtant ici cette nuit ; demain aura lieu l'entrée publique dans Paris.

De cette entrée publique, les Historiens du Jour, les *Diurnalistes*, ou Journalistes comme ils se nomment, ont conservé assez de témoignages. Comment Saint-Antoine, hommes et femmes, et Paris en général, souhaitèrent fraternellement la bienvenue, avec des bravos et des battements de mains, dans des rues pleines ; comment tout se passa de la manière la plus paisible — sauf peut-être que nos Marseillais montrèrent du doigt, ça et là, une cocarde de ruban et firent signe qu'on devait l'arracher pour la remplacer par une de laine ; ce qui fut fait. Comment la Société-Mère en corps vint jusqu'au terrain de la Bastille pour vous embrasser. Comment ensuite vous poursuivîtes triomphalement jusqu'à l'Hôtel de Ville, pour y être embrassés par le maire Pétion ; comment vous déposâtes vos mousquets dans la Caserne de la Nouvelle-France, non loin de là ; puis gagnâtes la Taverne désignée des Champs-Élysées, afin d'y prendre un frugal repas patriote.<sup>493</sup>

De tout cela, les Tuileries indignées peuvent avoir été averties par leurs Billets d'entrée. Les <sup>G038</sup> Suisses rouges surveillent doublement les Grilles de leur Château — quoique assurément il n'y ait aucun danger ? Les Grenadiers bleus de la Section des Filles-Saint-Thomas sont de garde ce jour-là : hommes de l'Agio, comme nous l'avons vu, aux bourses bien remplies et aux cocardes de ruban ; parmi eux sert Weber. Un groupe de ces derniers, avec des Capitaines, avec diverses Notabilités feuillantes, Moreau de Saint-Méry aux trois mille ordres et d'autres encore, a dîné d'une manière beaucoup plus respectable dans une Taverne voisine. Ils ont dîné et portent maintenant des santés Loyales-Patriotiques, tandis que les Marseillais, seulement *Nationaux*-Patriotiques, vont s'asseoir devant leurs frugaux couverts de faïence. Comment la chose arriva demeure jusqu'à ce jour impossible à démontrer : le fait extérieur est pourtant



que certains de ces Grenadiers des Filles-Saint-Thomas sortent de leur Taverne ; peut-être échauffés, certainement pas encore embrouillés par ce qu'ils ont bu ; — ils sortent avec l'intention déclarée de témoigner aux Marseillais, ou à la multitude de Patriotes parisiens qui se promène dans ces parages, qu'eux, hommes des Filles-Saint-Thomas, si l'on regarde bien, ne sont pas d'un grain moins Patriotes qu'aucune autre classe d'hommes.

C'était une mission téméraire ! Car comment les multitudes promeneuses pourraient-elles croire une telle chose ; comment pourraient-elles faire autre chose que de la huer, provocantes et provoquées — jusqu'à ce que les sabres de Grenadiers remuent dans leurs fourreaux et qu'un cri aigu s'élève : « *À nous, Marseillais !* » Plus rapides que l'éclair, car le frugal repas n'est pas encore servi, les portes de la Taverne marseillaise s'ouvrent toutes grandes : par la porte, par les fenêtres, les Cinq Cent Dix-sept Patriotes à jeun courent, bondissent, sautent dehors ; le sabre jaillit de la cuisse et les voilà sur le théâtre de la dispute. Voulez-vous parlementer, Capitaines de Grenadiers et Personnes officielles, « dont les visages pâlirent soudain », disent les Déposants ?<sup>494</sup> Une retraite immédiate, d'une rapidité modérée, serait plus sage ! Les Filles-Saint-Thomas reculent, le dos en avant ; puis, hélas, le visage en avant, au triple pas de course ; les Marseillais, selon un Déposant, « franchissant derrière eux barrières et fossés comme des lions : Messieurs, c'était un spectacle imposant ».

Ainsi battent-ils en retraite, les Marseillais à leur suite. De plus en plus vite, vers les Tuileries : là, le Pont-levis reçoit la masse des fuyards ; puis, brusquement relevé, il les sauve — ou bien la boue verte du Fossé s'en charge. La masse d'entre eux ; non pas tous, ah non ! Moreau de Saint-Méry, par exemple, étant trop gros, ne pouvait courir vite ; il reçut un coup, seulement du *plat*, sur les omoplates et tomba tout de son long ; — il disparaît là de l'Histoire de la Révolution. Il y eut aussi des entailles, des piqûres dans les parties charnues postérieures ; beaucoup de jupes déchirées et autres pertes discordantes. Mais le pauvre sous-lieutenant Duhamel, innocent Agent de change : quel sort fut le sien ! Il se retourna sur celui ou ceux qui le poursuivaient avec un pistolet ; tira et manqua ; tira un second pistolet et manqua encore ; puis courut : malheureusement en vain. Rue Saint-Florentin, ils le saisirent et, dans leur rouge fureur, le transpercèrent : ce fut la fin de l'Ère nouvelle, et de toutes les Ères, pour le pauvre Duhamel.

Les lecteurs pacifiques peuvent imaginer quelle sorte de bénédicité ce fut pour le frugal Patriotisme. Ils peuvent imaginer aussi comment le Bataillon des Filles-Saint-Thomas « prit les armes », heureusement sans autre résultat ;

comment il y eut accusation à la Barre de l'Assemblée, contre-accusation et défense ; les Marseillais réclamant la sentence d'un tribunal à jury libre — lequel ne parvint jamais à décider. Demandons plutôt : à quelle issue toutes ces choses distraites, sauvagement accumulées, conduiront-elles probablement ? À quelque issue ; et l'heure approche ! Les Comités centraux sont occupés : celui des Fédérés à l'Église des Jacobins, celui des Sections à l'Hôtel de Ville ; la Réunion de Carra, Camille et Compagnie au Soleil d'Or. Occupés comme des divinités sous-marines — ou nommez-les dieux de vase — travaillant là dans la profonde obscurité des eaux jusqu'à ce que la chose soit prête.

Et votre Assemblée nationale, comme un navire rempli d'eau, sans gouvernail, roule de côté et d'autre ; les Galeries, pleines de Femmes stridentes, de Fédérés au sabre, mugissent au-dessus d'elle d'une manière qui n'est pas sans effroi ; — elle attend de savoir sur quel rivage les vagues du hasard voudront bien l'échouer ; soupçonneuse, et même, du côté Gauche, consciente de l'Explosion sous-marine qui se charge pendant ce temps ! La Pétition pour la Déchéance du Roi s'élève souvent : Pétition de Sections parisiennes, de Villes provinciales patriotes ; d'Alençon, de Briançon et « des Marchands de la Foire de Beaucaire ». Qu'importe tout cela ? Le 3 août, le maire Pétion et la Municipalité viennent demander la Déchéance : ouvertement, sous leurs écharpes municipales tricolores. La Déchéance est ce que tous les Patriotes veulent et attendent désormais. Tous les Brissotins veulent la Déchéance, avec le petit Prince royal pour Roi et nous-mêmes pour Protecteurs au-dessus de lui. Le Fédéré emphatique demande à la Législature : « Pouvez-vous nous sauver, oui ou non ? » Quarante-sept Sections se sont accordées sur la Déchéance ; seule celle des Filles-Saint-Thomas prétend ne pas être d'accord. Bien plus, la Section Mauconseil déclare que la Déchéance est, à proprement parler, arrivée ; Mauconseil, quant à elle, « cesse dès ce jour », dernier de juillet, « toute obéissance à Louis », et en dresse procès-verbal devant tous les hommes. Chose blâmée à haute voix ; mais qui sera louée à haute voix ; et le nom de *Mauconseil*, Mauvais-conseil, sera dès lors changé en *Bonconseil*, Bon-conseil.

Le président Danton, dans la Section des Cordeliers, fait autre chose : il invite tous les Citoyens passifs à prendre place parmi les Actifs dans les affaires de Section, puisqu'un même péril menace tous. Ainsi agit-il, bien qu'homme officiel ; Atlas nuageux de l'ensemble. Il réussit également à faire transférer ce Bataillon de Marseillais aux sourcils noirs dans de nouvelles Casernes, dans sa propre région du lointain Sud-Est. Le lisse Chaumette, le cruel Billaud, le député

Chabot défroqué, Huguenin avec le tocsin dans le cœur, les accueilleront là. C'est pourquoi, encore et encore : « Ô Législateurs, pouvez-vous nous sauver, oui ou non ? » Pauvres Législateurs, avec leur Législature pleine d'eau et l'Explosion volcanique qui se charge sous elle ! La Déchéance sera discutée le neuf août ; cette misérable affaire de Lafayette peut espérer se terminer le huit.

Ou bien le Lecteur humain jettera-t-il un regard sur le jour de Lever du dimanche 5 ? Le dernier Lever ! Depuis longtemps, « jamais », dit Bertrand-Moleville, un Lever n'avait été aussi brillant, ou du moins aussi rempli. Un triste intérêt plein de pressentiments était assis sur chaque visage ; les yeux de Bertrand lui-même étaient pleins de larmes. Car, en vérité, au-delà de ce Ruban tricolore de la Terrasse des Feuillants, la Législature délibère, les Sections défilent, tout Paris s'agite en ce dimanche même, réclamant la *Déchéance*.<sup>495</sup> Ici pourtant, à l'intérieur du Ruban, on prépare en grand, pour la centième fois, le projet de conduire Sa Majesté à Rouen et au Château de Gaillon. Les Suisses de Courbevoie sont prêts ; beaucoup de choses sont prêtes ; la Majesté elle-même paraît presque prête. Néanmoins, pour la centième fois, la Majesté, arrivée près du point d'agir, recule ; après qu'on a attendu tout un interminable jour d'été, le cœur battant, elle écrit qu'« elle a des raisons de croire que l'Insurrection n'est pas aussi mûre que vous le supposez ». À quoi Bertrand-Moleville éclate « dans un paroxysme tout ensemble d'humeur et de désespoir, *d'humeur et de désespoir* ». <sup>496</sup>

## Chapitre VI — Les Clochers à minuit

Car, à vrai dire, l'Insurrection est presque mûre. Le jeudi est le neuf du mois d'août : si la Déchéance n'est pas prononcée ce jour-là par la Législature, il faudra que nous la prononcions nous-mêmes.

La Législature ? Une pauvre Législature pleine d'eau ne peut rien prononcer. Le mercredi 8, après une nouvelle infinité d'éloquence, elle ne peut même pas prononcer l'Accusation contre Lafayette ; elle l'absout — entends-tu, Patriotisme ! — à la majorité de deux contre un. Le Patriotisme l'entend ; pourchassé par la Terreur prussienne, par le Soupçon surnaturel, il rugit tumultueusement autour de la Salle du Manège, toute la journée ; il insulte nombre de Députés considérables du Côté droit qui a absous ; il les poursuit même, les saisit au col sous de bruyantes menaces : le député Vaublanc et d'autres semblables sont heureux de trouver refuge dans les Corps de garde et de s'échapper par la fenêtre de derrière. Aussi, le lendemain, plaintes infinies ; Lettre après Lettre de Député insulté ; rien que plaintes, débats et jargon qui s'annule lui-même : le soleil du jeudi se couche comme les autres, et nulle Déchéance n'est prononcée. En conséquence, finalement : À vos tentes, ô Israël !

La Société-Mère cesse de parler ; les groupes cessent de haranguer. Les Patriotes, les lèvres désormais closes, « se prennent par le bras » ; ils s'éloignent par rangées, deux par deux, d'un pas vif d'hommes en affaire ; et disparaissent au loin dans les lieux obscurs de l'Est.<sup>497</sup> Santerre est prêt ; ou nous le rendrons prêt. Quarante-sept des Quarante-huit Sections sont prêtes ; les Filles-Saint-Thomas elles-mêmes montrent leur face jacobine, cachent leur face feuillante et sont prêtes aussi. Que le Patriote illimité veille à son arme, pique ou fusil ; que les Frères de Brest, et surtout les Marseillais aux sourcils noirs, se préparent pour l'heure suprême ! Le syndic Rœderer sait — et se lamentera ou non selon l'issue — que « cinq mille cartouches à balle ont, ces derniers jours, été distribuées aux Fédérés à l'Hôtel de Ville ».<sup>498</sup>

Et vous aussi, vaillants gentilshommes, défenseurs de la Royauté, pressez-vous de votre côté vers les Tuileries. Non pour un Lever : non, pour un Coucher, où beaucoup de choses seront mises au lit. Vos Billets d'entrée sont nécessaires ; plus nécessaires encore, vos espingoles ! — Ils viennent et s'entassent, tels des hommes vaillants qui savent mourir eux aussi : le vieux Maillé, Maréchal de camp, est venu, les yeux brillant de nouveau, bien qu'obscurcis par les humeurs

de près de quatre-vingts ans. Courage, Frères ! Nous avons mille Suisses rouges ; hommes au cœur ferme, inébranlables comme le granit de leurs Alpes. Les Grenadiers nationaux sont du moins amis de l'Ordre ; le commandant <sup>G047</sup> Mandat respire une ardeur loyale, il « en répondra sur sa tête ». Mandat en répondra, et son État-major ; car l'État-major, bien qu'un arrêt et un Décret se dressent contre lui, n'est heureusement pas encore dissous.

Le commandant Mandat a correspondu avec le maire Pétion ; depuis trois jours, il porte un Ordre écrit de lui, prescrivant de repousser la force par la force. Un escadron sur le Pont-Neuf, avec du canon, refoulera ces Marseillais qui viennent de traverser la Rivière ; un escadron à l'Hôtel de Ville coupera Saint-Antoine en deux « lorsqu'il débouchera de l'Arcade Saint-Jean » ; repoussera une moitié vers l'obscur Orient et poussera l'autre en avant à travers « les Guichets du Louvre ». Escadrons en nombre, et escadrons montés ; escadrons au Palais-Royal, place Vendôme : tous chargeront au moment convenable ; balayeront cette rue, puis cette autre. Aurons-nous quelque nouveau Vingt Juin, seulement plus inefficace encore ? Ou bien, probablement, l'Insurrection n'osera-t-elle pas se lever du tout ? Les Escadrons de Mandat, la Gendarmerie à cheval et les Gardes bleues marchent dans le claquement et le piétinement ; les Canonniers de Mandat grondent. Sous le nuage de la nuit ; au son de sa *générale*, qui commence à battre lorsque les hommes devraient aller coucher. C'est la nuit du 9 août 1792.

D'autre part, les Quarante-huit Sections correspondent par de rapides messagers ; chacune choisit ses « trois Délégués avec pleins pouvoirs ». Le syndic Roederer, le maire Pétion sont mandés aux Tuileries ; les courageux Législateurs, lorsque le tambour bat le danger, doivent se rendre à leur Salle. La demoiselle Théroigne a coiffé son bonnet de grenadier et revêtu son habit d'amazone à jupe courte ; deux pistolets garnissent sa petite taille, et un sabre pend en baudrier à son côté.

Tel est le jeu qui se joue dans ce Pandémonium parisien, ou Cité de Tous les Diables ! — Et pourtant la Nuit, tandis que le maire Pétion marche ici dans le Jardin des Tuileries, « est belle et calme » ; Orion et les Pléiades brillent d'en haut avec une parfaite sérénité. Pétion est sorti, tant la « chaleur » intérieure était accablante.<sup>499</sup> L'accueil de Sa Majesté, en vérité, fut des plus rudes ; et il pouvait bien l'être. Maintenant il n'existe plus de porte de sortie ; les Escadrons bleus de Mandat te refoulent à chaque Grille ; les Grenadiers des Filles-Saint-Thomas se permettent même des libertés de langue : un maire vertueux « paiera s'il arrive

malheur », et choses semblables ; d'autres, il est vrai, se montrent pleins de civilité. Assurément, s'il existe cette nuit en France un homme pris à l'étroit, c'est le maire Pétion : condamné, sous peine de mort pourrait-on dire, à sourire adroitement d'un côté du visage et à pleurer de l'autre — mort s'il ne le fait pas avec assez d'adresse ! Ce n'est qu'à quatre heures du matin qu'une Assemblée nationale, apprenant sa détresse, le mande auprès d'elle « pour rendre compte de Paris », dont il ne sait rien ; ce qui lui permettra néanmoins de rentrer coucher, ne laissant derrière lui que son carrosse doré. La tâche du syndic Roederer est à peine moins délicate : il doit attendre de savoir s'il se lamentera ou non, jusqu'à ce qu'il voie l'issue. Janus Bifrons, ou *Monsieur Face-des-deux-côtés*, comme dit Bunyan dans la langue vulgaire ! En attendant, ces deux Janus, avec d'autres de conformation double semblable, marchent là et « parlent de choses indifférentes ».

De temps à autre, Roederer entre ; pour écouter, pour parler ; pour faire appeler le Directoire du Département lui-même, lui, leur Procureur-syndic, ne voyant pas comment agir. Les Appartements sont tous remplis ; quelque sept cents gentilshommes en noir s'y coudoient et s'agitent ; les Suisses rouges se dressent comme des rochers ; le fantôme, ou demi-fantôme d'un Ministère, avec Roederer et les conseillers, flotte autour de Leurs Majestés ; le vieux maréchal Maillé s'agenouille aux pieds du Roi pour dire que lui-même et ces vaillants gentilshommes sont venus mourir pour lui. Écoute ! à travers le minuit paisible : le heurt lointain du tocsin ! Oui, en toute vérité ; clocher après clocher reprend l'étonnante nouvelle. Les Courtisans noirs écoutent aux fenêtres ouvertes pour laisser entrer l'air ; ils distinguent les cloches des clochers :<sup>500</sup> voici le tocsin de Saint-Roch ; cette autre, n'est-ce pas Saint-Jacques, dite *de la Boucherie* ? Oui, Messieurs ! Ou même Saint-Germain-l'Auxerrois : ne l'entendez-vous pas ? Le même métal qui sonna l'alarme voilà deux cent vingt ans ; mais alors sur l'ordre d'une Majesté, la veille de la Saint-Barthélemy.<sup>501</sup> — Ainsi vont les cloches des clochers, que les Courtisans savent distinguer. Bien plus, il me semble que voici l'Hôtel de Ville lui-même ; nous le reconnaissons à son timbre ! Oui, Amis, c'est l'Hôtel de Ville qui parle *ainsi* à la Nuit. Miraculeusement ; par une langue de métal miraculeuse et par le bras d'un homme : Marat lui-même, si vous le saviez, tire là sur la corde ! Marat tire ; Robespierre gît profond, invisible pour les quarante heures qui viennent ; certains hommes ont du cœur, certains n'en ont presque point, et la frénésie même ne leur en donnera pas.

Quelle confusion en lutte, tandis que l'issue s'approche lentement ; tandis que l'Heure douteuse, dans la douleur et l'aveugle effort, enfante sa Certitude, qui jamais ne sera abolie ! — Les Délégués aux pleins pouvoirs, trois de chaque Section, Cent Quarante-quatre en tout, se trouvèrent rassemblés à l'Hôtel de Ville vers minuit. L'Escadron de Mandat, posté là, ne les empêcha pas d'entrer : ne sont-ils pas le « Comité central des Sections », qui siège ici d'ordinaire, quoique plus nombreux cette nuit ? Ils sont là, présidés par la Confusion, l'Irrésolution et le Claquement des Langues. De rapides éclaireurs volent ; la Rumeur bourdonne, parlant de Courtisans noirs, de Suisses rouges, de Mandat et de ses Escadrons qui doivent charger. Ne vaudrait-il pas mieux remettre l'Insurrection ? Oui, remettons-la. Ha, écoutez ! Saint-Antoine fait tonner de lui-même son éloquent tocsin ! — Amis, non : vous ne pouvez remettre l'Insurrection ; il faut la mettre en marche, vivre avec elle ou mourir avec elle.

Vite donc, maintenant : que ces anciens Municipaux en fonctions, à la vue des Pleins pouvoirs et du mandat du Peuple souverain électeur, déposent leurs fonctions ; et que ce nouveau Cent Quarante-quatre les assume ! Que vous le vouliez ou non, dignes anciens Municipaux, il vous faut partir. N'est-ce pas même un bonheur pour plus d'un Municipal que de pouvoir se laver les mains d'une telle affaire ; rester assis là, paralysé, irresponsable, jusqu'à ce que l'Heure enfante ; ou même rentrer chez lui pour son repos nocturne ?<sup>502</sup> Deux seulement des Anciens, ou tout au plus trois, sont conservés : le maire Pétion, qui pour l'heure se promène aux Tuileries ; le procureur Manuel ; le substitut du procureur Danton, invisible Atlas de l'ensemble. Ainsi, avec notre Cent Quarante-quatre, parmi lesquels se trouvent un Huguenin-du-Tocsin, un Billaud, un Chaumette ; l'éditeur Tallien, Fabre d'Églantine, Sergent, Panis ; bref, soit à peine éclore, soit éclore et pleinement fleurie, la Fleur entière du Patriotisme illimité : n'avons-nous pas, comme par magie, créé une Municipalité nouvelle, prête à agir de manière illimitée et à se déclarer rondement « en état d'Insurrection » ? — Avant toute chose, que le commandant Mandat soit donc mandé avec son Ordre du Maire ; que les nouveaux Municipaux aillent également visiter les Escadrons qui devaient charger ; que le tocsin sonne de toute sa force ; — et, somme toute, En avant, vous, Cent Quarante-quatre : il n'existe plus de retraite pour vous !

Lecteur, n' imagine pas, dans ta langueur, que l'Insurrection soit facile. L'Insurrection est difficile : chaque individu est incertain même de son plus proche voisin ; absolument incertain de ses voisins lointains, de la force qui est

avec lui, de la force qui est contre lui ; certain seulement que, s'il échoue, sa part individuelle sera la potence ! Huit cent mille têtes, et dans chacune une estimation particulière de ces incertitudes, un théorème particulier d'action conforme à cette estimation : c'est de tant d'incertitudes que la Certitude, le résultat net inévitable qui ne sera jamais aboli, poursuit à chaque instant son incarnation ; — te conduisant, toi aussi, vers les couronnes civiques ou vers un nœud infâme.

Si le Lecteur pouvait prendre le Vol d'Asmodée, soulever tous les toits et toutes les intimités, puis regarder d'en haut depuis la Tour de Notre-Dame, quel Paris verrait-il ! Gémissements ou véhémence des voix aiguës ; grondements et hésitations des voix graves ; le Courage qui se visse jusqu'au défi désespéré ; la Lâcheté qui tremble en silence derrière les portes barrées ; — et tout autour, la Stupidité qui ronfle calmement ; car beaucoup de Stupidité, jetée sur ses matelas, dort toujours. Ô, entre le fracas de ces hauts tocsins d'orage et ce ronflement de la Stupidité, quelle gamme : trépidation, excitation, désespoir ; et, au-dessus, le Doute nu, le Danger, Atropos et Nox !

Les Combattants de telle Section sortent ; apprennent que la Section voisine ne sort pas ; et rentrent aussitôt. Saint-Antoine, de ce côté-ci de la Rivière, n'est pas sûr de Saint-Marceau sur l'autre rive. Seuls sont stables le ronflement de la Stupidité et les Six Cents Marseillais qui savent mourir ! Mandat, mandé deux fois à l'Hôtel de Ville, n'est pas venu. Les éclaireurs volent sans cesse, dans une hâte distraite ; et les voix innombrables de la Rumeur chuchotent. Théroigne et les Patriotes sans fonctions voltigent, à demi visibles dans l'ombre, en exploration au loin et au large, comme des Oiseaux de nuit en plein vol. Quelque Trois Mille Nationaux ont suivi Mandat et sa *générale* ; les autres suivent chacun son propre théorème des incertitudes : théorème selon lequel on devrait plutôt marcher avec Saint-Antoine ; innombrables théorèmes selon lesquels, en pareil cas, la chose la plus saine serait de *dormir*. Ainsi les tambours battent-ils par accès fabriqués, et les tocsins sonnent-ils. Saint-Antoine lui-même ne fait que sortir et rentrer ; le commandant Santerre, là-bas, ne peut croire que les Marseillais et Saint-Marceau marcheront. Toi, lourde Cuve à bière sonore, à la voix retentissante et à la tête de bois, est-ce le moment de marchander ? L'Alsacien Westermann le saisit à la gorge, sabre nu : sur quoi la Tête-de-bois se met à croire. Ainsi décline la lente nuit, au milieu de l'irritation, de l'incertitude et du tocsin ; l'humeur de tous s'élevant jusqu'au diapason hystérique ; et rien ne se faisant.



Mandat, cependant, vient au troisième appel ; — il vient sans garde, étonné de trouver la Municipalité *nouvelle*. On l'interroge sévèrement sur cet Ordre du Maire prescrivant de résister à la force par la force ; sur ce plan stratégique destiné à couper Saint-Antoine en deux moitiés. Il répond comme il peut. On estime qu'il convient d'envoyer ce Commandant national stratège à la Prison de l'Abbaye et de laisser une Cour de Justice décider de son sort. Hélas, une Cour de Justice — non la Justice des Livres, mais la primitive Justice-du-Bâton — se presse et se bouscule au-dehors ; tout entière irritée jusqu'au ton hystérique ; cruelle comme la Peur, aveugle comme la Nuit. Cette Cour de Justice, et nulle autre, arrache le pauvre Mandat à ses gendarmes, le renverse et le massacre sur les marches de l'Hôtel de Ville. Prenez-y garde, nouveaux Municipaux ; vous, Peuple en état d'Insurrection ! Le sang est répandu, il faudra répondre du sang ; — hélas, dans une telle humeur hystérique, davantage de sang coulera : car il en va comme du Tigre ; il lui suffit de commencer.

Dix-sept Individus ont été saisis aux Champs-Élysées par le Patriotisme explorateur ; ils passaient à demi visibles dans l'ombre, comme lui-même y passait. Vous avez des pistolets, des rapières, vous, les Dix-sept ? Une de ces maudites « fausses Patrouilles » qui rôdent pour piller avec une intention antinationale ; cherchant ce qu'elles peuvent épier, quel sang elles peuvent verser ! Les Dix-sept sont conduits au Corps de garde le plus proche ; onze s'échappent par les passages de derrière. « Comment cela ? » La demoiselle Théroigne paraît à l'entrée principale, avec sabre, pistolets et cortège ; elle dénonce une connivence traîtresse ; exige et saisit les six qui restent, afin que la justice du Peuple ne soit pas jouée. De ces six, deux s'échappent encore dans le tourbillon et le débat de la Cour de Justice-du-Bâton ; les quatre derniers malheureux sont massacrés comme Mandat : deux anciens Gardes du corps ; un abbé débauché ; un Pamphlétaire royaliste, Sulleau, que nous connaissons de nom, Habile Éditeur et esprit bon à tout. Pauvre Sulleau : ses *Actes des Apôtres* et ses alertes Journaux-Affiches — car c'était un homme capable — arrivent ainsi à leur *Finis* ; et la plaisanterie douteuse débouche soudain sur l'horrible sérieux ! Tels sont les actes qui introduisent l'aube du Dix Août 1792.

Ou songe à la nuit qu'a passée la pauvre Assemblée nationale : assise là « en très petit nombre », essayant de délibérer ; frémissante et tremblante ; pointant à la fois vers les trente-deux azimuts, comme l'aiguille aimantée lorsque l'orage est dans l'air ! Si l'Insurrection vient ? Si elle vient et échoue ? Hélas, en ce cas, des Courtisans noirs avec leurs espingoles, des Suisses rouges avec leurs baïonnettes,

ne pourraient-ils se précipiter sur nous, échauffés par la victoire, et demander : Toi, indéfinissable Législative pleine d'eau, qui te distrais toi-même et te détruis toi-même, que fais-tu ici *sans avoir coulé* ? — Ou figure-toi les pauvres Gardes nationaux, bivouaquant là « sous des tentes provisoires » ; ou rangés debout, passant d'une jambe sur l'autre durant toute cette nuit fatigante ; les nouveaux Municipaux tricolores ordonnant une chose, les anciens Capitaines de Mandat une autre ! Le procureur Manuel a ordonné de retirer les canons du Pont-Neuf ; nul n'a osé lui désobéir. Il paraît certain, alors, que l'ancien État-major si longtemps condamné a finalement été dissous pendant ces heures ; et que Mandat n'est plus notre Commandant, mais Santerre ? Oui, amis : Santerre désormais — Mandat, assurément, plus jamais ! Les Escadrons qui devaient charger ne voient rien de certain, sinon qu'ils ont froid, faim, qu'ils sont épuisés par la veille ; qu'il serait triste de tuer des frères français, plus triste encore d'être tués par eux. Au-dehors de l'Enceinte des Tuileries comme au-dedans, une humeur aigre et incertaine balance ces hommes : seuls les Suisses rouges demeurent fermes. Leurs officiers les rafraîchissent maintenant d'une légère ration d'eau-de-vie ; les Nationaux, trop avancés pour l'eau-de-vie, refusent d'y prendre part.

Le roi Louis, pendant ce temps, s'était couché pour dormir un peu : lorsqu'il reparut, sa perruque avait perdu sa poudre d'un côté.<sup>503</sup> Le vieux maréchal Maillé et les gentilshommes en noir reprennent toujours courage à mesure que l'Insurrection ne se lève pas : un mot spirituel circule maintenant, « *Le tocsin ne rend pas* ». Le tocsin, comme une vache tarie, ne donne rien. Pour le reste, ne pourrait-on proclamer la Loi martiale ? Pas aisément ; car maintenant, paraît-il, le maire Pétion est parti. D'autre part, notre Commandant provisoire — le pauvre Mandat étant parti « pour l'Hôtel de Ville » — se plaint que tant de Courtisans en noir gênent le service et blessent les yeux des Gardes nationaux. À quoi Sa Majesté répond avec emphase qu'ils obéiront à tout, souffriront tout, et que ce sont des hommes sûrs.

Ainsi la lumière jaune des lampes s'éteint-elle dans le gris du matin, au Palais du Roi, sur une pareille scène. Scène de bousculade, de coups de coude, de confusion et, en vérité, de conclusion ; car la chose est près de finir. Rœderer et les Ministres spectraux se heurtent dans la presse ; ils consultent, dans des cabinets latéraux, l'une ou l'autre Majesté, ou toutes deux. Sœur Élisabeth conduit la Reine à la fenêtre : « Ma sœur, voyez quel beau lever de soleil », précisément au-dessus de l'Église des Jacobins et de ce quartier ! Quel bonheur si

le tocsin ne rendait point ! Mais Mandat ne revient pas ; Pétion est parti ; beaucoup de choses oscillent dans la Balance invisible. Vers cinq heures, une sorte de bruit s'élève du Jardin ; comme un cri qui serait devenu hurlement et qui, au lieu de finir en *Vive le Roi*, se terminerait par *Vive la Nation*. « *Mon Dieu !* s'écrie un Ministre spectral, que fait-il là-bas ? » Car c'est Sa Majesté, descendue avec le vieux maréchal Maillé pour passer les troupes en revue ; et les compagnies les plus proches répondent *ainsi*. Sa Majesté fond en un torrent de larmes. Pourtant, lorsqu'elle sort du cabinet, ses yeux sont secs et calmes, son regard même enjoué. « La lèvre autrichienne et le nez aquilin, plus pleins qu'à l'ordinaire, donnaient à son visage, dit Peltier,<sup>504</sup> quelque chose de Majestueux dont ceux qui ne la virent pas en ces instants peuvent difficilement se faire une idée. » Ô toi, Fille de Thérèse !

Le roi Louis rentre, fort essoufflé par la fatigue, mais pour le reste avec son ancien air d'indifférence. De toutes les espérances, désormais, la plus joyeuse serait assurément que le tocsin ne rendît pas.

## Chapitre VII — Les Suisses

Malheureux Amis, le tocsin rend, il a rendu ! Voyez comment, avec les premiers rayons du soleil, sa marée océanique de piques et de fusils coule étincelante depuis le lointain Orient — incommensurable, née de la Nuit ! Elle marche là, la sombre Armée : Saint-Antoine de ce côté de la Rivière ; Saint-Marceau de l'autre, les Marseillais aux sourcils noirs à l'avant-garde. Avec un bourdonnement, un sourd grondement entendu de loin ; comme la marée de l'Océan, disons-nous : attirée, comme par Luna et les Influences, des grandes Profondeurs des Eaux, elle roule et brille ; nul Roi, Canut ou Louis, ne peut lui ordonner de refluer. De vastes courants latéraux tourbillonnants, faits de spectateurs, roulent çà et là, sans armes mais non sans voix ; eux, l'Armée d'acier, roulent en avant. Le nouveau Commandant Santerre a, en vérité, pris place à l'Hôtel de Ville ; il s'y repose, dans sa maison d'étape. L'Alsacien Westermann, sabre étincelant, ne se repose pas ; ni les Sections, ni les Marseillais, ni la demoiselle Théroigne : tous roulent continuellement en avant.

Et maintenant, où sont les Escadrons de Mandat qui devaient charger ? Aucun d'eux ne bouge ; ou bien ils bougent dans la mauvaise direction, pour se mettre à l'écart, et leurs officiers sont heureux qu'ils fassent même cela. Il demeure jusqu'à cette heure incertain si l'Escadron du Pont-Neuf fit une ombre de résistance ou n'en fit aucune : assez, les Marseillais aux sourcils noirs, suivis de Saint-Marceau, traversent sans obstacle ; ils traversent, désormais assurés de Saint-Antoine et des autres ; ils ondulent vers les Tuileries, où les appelle leur mission. Les Tuileries, au bruit de leur approche, frémissent en réponse : les Suisses rouges vérifient leurs amorces ; les Courtisans noirs tirent leurs espingoles, leurs rapières, leurs poignards ; certains possèdent même des pelles à feu ; chaque homme son arme de guerre.

Juge si, dans ces circonstances, le syndic Roederer se sentait à l'aise ! Les bons Cieux n'ouvriraient-ils aucune voie moyenne de refuge pour un pauvre Syndic qui s'arrête entre les deux ? Si seulement Sa Majesté consentait à passer dans l'Assemblée ! Sa Majesté, et surtout *Sa* Majesté la Reine, ne peut y consentir. Sa Majesté répondit-elle à la proposition par un « *Fi donc !* » ; dit-elle même qu'elle préférerait être clouée aux murs ? Il ne le semble pas. On a écrit aussi qu'elle offrit un pistolet au Roi, en disant que c'était maintenant ou jamais le moment de se montrer. Les témoins les plus proches ne l'ont pas vu ; nous non plus. Ils virent

seulement qu'elle était royale, tranquille ; qu'elle ne discutait ni ne reprochait rien à l'Inexorable, mais que, telle César au Capitole, elle enveloppait son manteau, comme il convient aux Reines et aux Fils d'Adam. Mais toi, ô Louis ! de quelle substance es-tu donc fait ? N'existe-t-il en toi aucun coup à porter pour la Vie et la Couronne ? Le plus sot des cerfs traqués ne meurt pas ainsi. Es-tu le plus languissant de tous les mortels, ou le plus doux d'esprit ? Tu es celui dont l'étoile est la pire.

La marée avance ; la détresse du syndic Rœderer et de tous les hommes se resserre toujours davantage. Du frémissant fracas monte des Nationaux armés dans la Cour ; au loin et au large s'étend l'infini tumulte des langues. Quel conseil ? Et la marée est maintenant toute proche ! Messagers et précurseurs parlent avec hâte à travers les Grilles extérieures ; on parle assis à califourchon sur les murs. Le syndic Rœderer sort et rentre. Les Canonniers lui demandent : Devons-nous tirer contre le peuple ? Les Ministres du Roi lui demandent : La Maison du Roi sera-t-elle forcée ? Le syndic Rœderer joue une partie difficile. Il parle aux Canonniers avec éloquence, avec ferveur ; la ferveur que peut avoir un homme obligé de souffler le chaud et le froid d'une seule haleine. Le chaud et le froid, ô Rœderer ? Nous, pour notre part, nous ne pouvons à la fois vivre *et* mourir ! En guise de réponse, les Canonniers jettent à terre leurs boutefeux. — Songe à cette réponse, ô roi Louis, vous, Ministres du Roi : prenez la sûre voie moyenne d'un pauvre Syndic, vers la Salle du Manège. Le roi Louis est assis, les mains appuyées sur les genoux, le corps penché en avant ; durant un instant, il fixe le syndic Rœderer ; puis répond, regardant par-dessus son épaule vers la Reine : *Marchons !* Ils marchent : le roi Louis, la Reine, sœur Élisabeth, les deux Enfants royaux et leur gouvernante ; eux, avec le syndic Rœderer et les Fonctionnaires du Département, entre deux rangs de Gardes nationaux. Les hommes aux espingoles, les fermes Suisses rouges regardent avec tristesse, avec reproche ; ils n'entendent que ces paroles du syndic Rœderer : « Le Roi se rend à l'Assemblée ; faites place. » Huit heures ont sonné à toutes les horloges depuis quelques minutes : le Roi a quitté les Tuileries — pour toujours.

Ô vous, fermes Suisses ; vous, vaillants gentilshommes en noir, pour quelle cause allez-vous vous dépenser et être dépensés ! Regardez par les fenêtres de l'Ouest : vous pouvez voir le roi Louis poursuivre paisiblement sa route ; le pauvre petit Prince royal « donnant gaiement des coups de pied dans les feuilles tombées ». La multitude frémissante, sur la Terrasse des Feuillants, tourbillonne parallèlement à lui ; un homme s'y montre très bruyant, avec une longue perche :

n'empêcheront-ils pas l'accès à l'Escalier extérieur et à l'entrée postérieure de la Salle, lorsqu'il faudra y parvenir ? Les Gardes du Roi ne peuvent aller plus loin que la marche inférieure. Voici qu'une Députation de Législateurs sort ; l'homme à la longue perche est réduit au silence par l'éloquence ; les Gardes de l'Assemblée se joignent à ceux du Roi et tous peuvent monter, dans ce cas de nécessité ; l'Escalier extérieur est libre, ou praticable. Vois : la Royauté monte ; un Grenadier bleu soulève le pauvre petit Prince royal au-dessus de la presse ; la Royauté est entrée. La Royauté a disparu pour toujours de vos yeux. — Et vous ? Vous restez debout là, parmi les abîmes béants et le tremblement de terre de l'Insurrection ; sans direction, sans commandement : si vous périssez, ce sera comme plus que des martyrs, comme des martyrs qui n'ont désormais plus de cause ! Les Courtisans noirs disparaissent pour la plupart par les issues qu'ils peuvent trouver. Les pauvres Suisses ne savent comment agir : un seul devoir leur paraît clair, demeurer à leur poste ; et ils l'accompliront.

Mais la marée étincelante d'acier est arrivée ; elle bat maintenant contre les barrières du Château et les Cours orientales, irrésistible, mugissant au loin et au large ; — elle entre en brisant, remplit la Cour du Carrousel, les Marseillais aux sourcils noirs à l'avant-garde. Le roi Louis est parti, dites-vous, dans l'Assemblée ! Fort bien : mais avant que l'Assemblée prononce sa Déchéance, qu'importe ? Notre poste se trouve dans son Château, ou sa Forteresse ; jusque-là nous devons y demeurer. Songez, fermes Suisses, s'il est bon que le sombre meurtre commence et que des frères se fassent voler les uns les autres en éclats pour un édifice de pierre ? — Pauvres Suisses ! Ils ne savent comment agir : depuis les fenêtres du Sud, certains jettent des cartouches en signe de fraternité ; sur l'escalier extérieur de l'Est, et à l'intérieur, le long des escaliers et des corridors, ils se tiennent en rangs fermes, paisibles et pourtant refusant de bouger. Westermann leur parle en allemand alsacien ; les Marseillais plaident avec une parole provençale brûlante et par la pantomime ; alentour, le vacarme assourdissant, infini, plaide et menace. Les Suisses demeurent fermes, paisibles et pourtant immobiles ; pilier de granit rouge dans cette mer d'acier aux éclairs perdus.

Qui peut empêcher l'issue inévitable : Marseillais et toute la France d'un côté, Suisses de granit de l'autre ? La pantomime s'échauffe toujours davantage ; les sabres marseillais s'agitent comme pour entrer en action ; le front suisse s'assombrit lui aussi, le pouce suisse amène le chien du fusil au cran. Et écoute ! dominant de son tonnerre tout le tumulte, trois canons marseillais du Carrousel, pointés par un canonnier qui vise mal, font rouler leurs boulets par-dessus les

toits ! Alors, vous, Suisses : *Feu !* Les Suisses tirent, par salves, par pelotons, en feu roulant : nombre de Marseillais, et « un grand homme qui criait plus fort que tous », gisent silencieux, brisés sur le pavé ; — plus d'un Marseillais, après la longue marche poudreuse, s'est arrêté *ici*. Le Carrousel est vide ; la marée noire reflue ; « les fuyards courent jusqu'à Saint-Antoine avant de s'arrêter ». Les Canonniers sans boutefeu se sont accroupis, invisibles, et ont abandonné leurs pièces ; les Suisses s'en emparent.

Songe à une telle décharge : elle résonne, fatale, jusqu'aux quatre coins de Paris et à travers tous les cœurs, comme le claquement des lanières de Bellone ! Les Marseillais aux sourcils noirs, qui se rallient en un instant, sont devenus de noirs Démons sachant mourir. Brest ne reste pas en arrière ; ni l'Alsacien Westermann ; la demoiselle Théroigne est la Sibylle Théroigne : Vengeance, *Victoire ou la mort !* De toute l'artillerie patriote, grande et petite ; de la Terrasse des Feuillants et de toutes les terrasses et places de l'immense mer insurrectionnelle, un rouge tourbillon répond en rugissant. Les Nationaux bleus rangés dans le Jardin ne peuvent empêcher leurs mousquets de partir *contre* les meurtriers étrangers. Car il existe une sympathie dans les mousquets, dans les masses entassées d'hommes : bien plus, l'Humanité entière n'est-elle pas semblable à des cordes accordées, à une concordance et une unité infiniment ingénieuses ? Frappe une corde, toutes les cordes commenceront de sonner — en douce mélodie des sphères ou en assourdissant hurlement de folie ! La Gendarmerie à cheval galope, affolée ; on tire sur elle uniquement parce qu'elle est chose qui court ; elle galope sur le Pont-Royal, ou nul ne sait où. Le cerveau de Paris, fiévreux en son centre, ici même, est devenu fou ; il a, comme vous dites, pris feu.

Vois : le feu ne faiblit pas ; le feu roulant des Suisses ne faiblit pas davantage depuis l'intérieur. Bien plus, ils ont saisi des canons, comme nous l'avons vu ; et maintenant, de l'autre côté, ils en saisissent trois autres. Hélas, des canons sans boutefeu ; l'acier et le silex ne répondent pas, quoiqu'ils essaient.<sup>505</sup> S'ils avaient répondu ! Les Spectateurs patriotes ont leurs inquiétudes ; l'un des plus singuliers Spectateurs patriotes pense que les Suisses, s'ils avaient un commandant, vaincraient. C'est un homme qui n'est pas sans qualité pour juger ; il se nomme Napoléon Buonaparte.<sup>506</sup> Des spectateurs et des femmes demeurent là à regarder, avec l'esprituel docteur Moore de Glasgow parmi eux, sur l'autre rive de la Rivière : des canons passent devant eux en grondant ; s'arrêtent sur le Pont-Royal ; vomissent là leurs entrailles de fer contre les Tuileries ; et, à chaque

nouveau vomissement, les femmes et les spectateurs crient et battent des mains.<sup>507</sup> Cité de Tous les Diables ! Dans les rues éloignées, des hommes boivent leur café du matin ; suivent leurs affaires ; tressaillant de temps à autre lorsqu'un écho sourd renvoie une note plus forte. Et ici ? Des Marseillais tombent blessés ; mais Barbaroux possède des chirurgiens ; Barbaroux est tout proche, dirigeant, quoique de manière cachée et sous abri. Des Marseillais tombent frappés à mort ; lèguent leur fusil, indiquent dans quelle poche se trouvent les cartouches ; et meurent en murmurant : « Venge-moi, venge ta Patrie ! » Des Officiers fédérés de Brest, galopant en habits rouges, sont abattus comme Suisses. Regarde : le Carrousel a pris feu ! — Pandémonium parisien ! Bien plus, la pauvre Cité, comme nous l'avons dit, est dans un accès de fièvre et de convulsion ; cette crise dure depuis quelque demi-heure.

Mais qu'est ceci qui, portant les Insignes législatifs, s'aventure à travers le vacarme et la grêle de mort, depuis l'entrée postérieure du Manège ? Vers les Tuileries et les Suisses : Ordre écrit de Sa Majesté de cesser le feu ! Ô malheureux Suisses, pourquoi n'existait-il aucun ordre de ne pas le commencer ? Les Suisses cesseraient volontiers de tirer : mais qui ordonnera à la folle Insurrection de cesser ? À l'Insurrection, tu ne peux parler ; elle non plus, aux têtes d'hydre, ne peut entendre. Les morts et les mourants, par centaines, gisent tout autour ; on les emporte sanglants à travers les rues vers quelque secours ; leur vue, telle une torche des Furies, allume la Folie. Paris patriote rugit comme l'ourse à laquelle on a enlevé ses petits. En avant, Patriotes : vengeance ! victoire ou mort ! On voit des hommes se précipiter, armés seulement de cannes.<sup>508</sup> La Terreur et la Fureur règnent sur l'heure.

Les Suisses, pressés du dehors, paralysés du dedans, ont cessé de tirer ; mais non d'être pris pour cible. Que feront-ils ? Le moment est désespéré. Abri ou mort instantanée : mais comment ? Où ? Une troupe s'enfuit par la rue de l'Échelle ; elle est détruite entièrement, « *en entier* ». Une seconde, de l'autre côté, se jette dans le Jardin, « se hâtant à travers une fusillade meurtrière » ; elle se précipite suppliante dans l'Assemblée nationale et y trouve pitié et refuge sur les bancs du fond. La troisième, la plus nombreuse, sort en colonne, trois cents hommes, vers les Champs-Élysées : ah, si seulement nous pouvions atteindre Courbevoie, où se trouvent d'autres Suisses ! Malheur ! Vois, sous une telle fusillade, la colonne « se rompt bientôt par diversité d'opinions » en segments affolés, de ce côté, de cet autre — pour s'échapper dans des trous ou mourir en combattant de rue en rue. Le feu et le meurtre ne cesseront pas ; pas avant



longtemps encore. Les Portiers rouges des Hôtels sont pris pour cible, qu'ils soient *Suisses* de nature ou Suisses seulement de nom. Les Pompiers mêmes, qui pompent et travaillent sur ce Carrousel fumant, sont pris pour cible : pourquoi le Carrousel *ne* brûlerait-il pas ? Quelques Suisses se réfugient dans des maisons particulières et découvrent que la Miséricorde habite encore, elle aussi, le cœur de l'homme. Les braves Marseillais, naguère si furieux, se montrent miséricordieux et travaillent à sauver. Le journaliste Gorsas plaide avec force auprès des groupes enragés. Clémence, le Marchand de vin, s'avance en trébuchant vers la Barre de l'Assemblée, tenant par la main un Suisse sauvé ; il raconte avec passion comment il l'a délivré au prix de la peine et du péril, comment il le nourrira désormais, étant lui-même sans enfant ; puis s'évanouit autour du cou du pauvre Suisse, au milieu des applaudissements. Mais la plupart sont égorgés, et même mutilés. Cinquante — certains disent Quatre-vingts — furent conduits prisonniers par des Gardes nationaux jusqu'à l'Hôtel de Ville : le peuple féroce les atteint de force sur la place de Grève et les massacre jusqu'au dernier. « *Ô Peuple*, envie de l'univers ! » Peuple dans la folle effervescence gauloise !

Assurément, peu de choses dans l'histoire du carnage sont plus douloureuses. Quelle trace rouge ineffaçable, vacillant si tristement dans la mémoire, que celle de cette pauvre colonne de Suisses rouges « se rompant dans la confusion des opinions » et se dispersant dans les ténèbres et la mort ! Honneur à vous, hommes braves ; honorable pitié à travers les longs âges ! Martyrs, vous ne l'étiez pas ; et pourtant presque davantage. Il n'était pas votre Roi, ce Louis ; et il vous abandonna comme un Roi de haillons et de pièces rapportées ; vous lui aviez seulement été vendus pour quelque pauvre six pence par jour ; pourtant vous voulûtes travailler pour votre salaire, tenir la parole donnée. Le travail, maintenant, était de mourir ; et vous l'avez fait. Honneur à vous, ô Parents ; puisse l'antique *Biederkeit* et *Tapferkeit* allemande, cette Vaillance qui est Valeur et Vérité, suisse ou saxonne, ne manquer à aucun âge ! Non des bâtards : ces hommes étaient bien nés ; fils des hommes de Sempach, de Morat, qui s'agenouillèrent, mais non devant toi, ô Bourgogne ! — Que le voyageur, lorsqu'il traverse Lucerne, se détourne pour regarder un instant leur Lion monumental ; non pour Thorwaldsen seul. Taillée dans le roc vivant, la Figure repose là, auprès des eaux tranquilles du Lac, bercée par le tintement lointain du *ranz des vaches*, les Montagnes de granit gardant silencieusement la veille tout autour ; et, quoique sans vie, elle parle.



## Chapitre VIII — La Constitution vole en éclats

Ainsi le Dix Août est-il gagné et perdu. Le Patriotisme compte ses morts par milliers sur milliers, tant le feu des Suisses depuis ces fenêtres fut meurtrier ; mais il finira par les réduire à quelque Douze Cents. Ce ne fut pas un jeu d'enfant — et ce n'en est pas un ! Jusqu'à deux heures de l'après-midi, le massacre, le bris et l'incendie ne sont pas terminés ; le Bedlam déchaîné ne s'est pas encore refermé.

Comment les déluges du Sansculottisme frénétique rugirent à travers tous les passages de ces Tuileries, impitoyables dans leur vengeance ; comment les Valets furent égorgés, taillés en pièces ; comment dame Campan vit le sabre marseillais étinceler au-dessus de sa tête, mais l'homme aux sourcils noirs lui dit : « *Va-t'en* », et la rejeta loin de lui sans la frapper ;<sup>509</sup> comment, dans les caves, les bouteilles furent brisées, les tonneaux de vin défoncés, leur vin bu ; comment, jusqu'aux greniers mêmes, toutes les fenêtres jetèrent au-dehors leur précieux mobilier royal ; et comment, avec les miroirs d'or, les rideaux de velours, le duvet des lits éventrés et les cadavres des hommes, les Tuileries ne ressemblèrent à aucun Jardin de la Terre : — que celui qui en a le goût voie tout cela amplement chez Mercier, chez l'âcre Montgaillard ou chez le Beaulieu des *Deux Amis*. Cent quatre-vingts corps de Suisses gisent entassés là, nus, sans être enlevés avant le second jour. Le Patriotisme a déchiré leurs habits rouges en lambeaux et marche en les portant à la pointe des Piques ; les hideux cadavres nus demeurent sous le soleil et sous les étoiles, les curieux des deux sexes se pressant pour les regarder. Ne faisons pas comme eux. Plus de cent charrettes chargées de Morts cheminent vers le Cimetière de Sainte-Madeleine ; accompagnées de lamentations et de larmes, car tous avaient des proches, tous avaient des mères, sinon ici, du moins ailleurs. C'est l'un de ces Champs de carnage dont tu lis le récit sous le nom de « Glorieuse Victoire », rapporté cette fois jusqu'à ta propre porte.

Mais les Marseillais aux sourcils noirs ont abattu le Tyran du Château. Il est abattu, très bas, et ne se relèvera guère. Quel moment pour une auguste Législative que celui où le Représentant héréditaire entra dans de telles circonstances, et où le Grenadier, portant le petit Prince royal hors de la cohue, le déposa sur la table de l'Assemblée ! Moment qu'il fallut arrondir par l'éloquence, en attendant ce que le suivant apporterait ! Louis prononça peu de mots : « Il était venu ici pour prévenir un grand crime ; il ne se croyait nulle part plus en sûreté. » Le président Vergniaud répondit brièvement, par une

éloquence vague, comme nous disons, au sujet de la « défense des Autorités constituées », au sujet de mourir à notre poste.<sup>510</sup> Le roi Louis s'assit donc ; d'abord ici, puis là, car une difficulté surgit : la Constitution ne nous permet pas de délibérer lorsque le Roi est présent. Il finit par s'installer avec sa Famille dans la « Loge du <sup>G044</sup> *Logographe* », dans la Tribune des Reporters d'un Journaliste, située au-delà de l'Enceinte constitutionnelle enchantée et séparée d'elle par une balustrade. C'est à pareille Loge du *Logographe*, mesurant quelque dix pieds carrés, avec derrière elle, à l'entrée, un petit cabinet, que le Roi de la vaste France est maintenant limité : lui et les siens peuvent y demeurer enfermés sous les yeux du monde, ou se retirer par intervalles dans leur cabinet, durant seize heures. Singulier et paisible moment qu'il a été donné à la Législative de vivre.

Mais quel moment aussi que cet autre, quelques minutes plus tard, lorsque les trois canons marseillais partirent, lorsque le feu roulant des Suisses et le tonnerre universel, tel le Fracas du Jugement, commencèrent à retentir ! Les honorables Membres se lèvent d'un bond ; des balles perdues chantent jusque-là leur épicède, entrent en brisant les vitres et tintent. « Non, voici notre poste ; mourons ici ! » Ils demeurent donc assis, Législateurs de pierre. Mais la Loge du *Logographe* ne peut-elle être forcée par l'arrière ? Abattez la balustrade qui la sépare de l'Enceinte constitutionnelle enchantée ! Les Huissiers tirent et arrachent, Sa Majesté elle-même aidant du dedans : la balustrade cède ; la Majesté et la Législative sont réunies dans le même lieu, la Destinée inconnue flottant au-dessus de toutes deux.

Le tonnerre retentit, retentit encore ; un messager après l'autre accourt, hors d'haleine, les yeux écarquillés ; les Ordres du Roi aux Suisses partent. Ce fut un tonnerre effroyable ; mais, comme nous le savons, il prit fin. Messagers haletants, Suisses fugitifs, Patriotes dénonciateurs, trépidation ; puis enfin tripudiation ! — Avant quatre heures, beaucoup de choses sont venues et parties.

Les nouveaux Municipaux sont venus et repartis, avec Trois Drapeaux : *Liberté, Égalité, Patrie*, et le fracas des vivats. Vergniaud, celui qui, Président quelques heures plus tôt, parlait de Mourir pour les Autorités constituées, a proposé, en qualité de Rapporteur du Comité, que le Représentant héréditaire *soit suspendu* ; qu'une CONVENTION NATIONALE se rassemble sur-le-champ pour dire le reste ! Rapport habile : le Président devait-il l'avoir tout prêt dans sa poche ? Un Président, en pareil cas, doit posséder beaucoup de choses prêtes, et pourtant non prêtes ; regarder, tel Janus, en avant et en arrière.

Le roi Louis écoute tout ; vers minuit, il se retire « dans trois petites chambres de l'étage supérieur », jusqu'à ce que le Luxembourg soit préparé pour lui et « la sauvegarde de la Nation ». Plus sûr, si Brunswick était enfin ici ! Ou, hélas, moins sûr encore ? Malheureuses têtes découronnées ! Le lendemain matin, les foules vinrent chercher à les entrevoir dans leurs trois chambres du haut. Montgaillard dit que les augustes Captifs portaient un air de joie, même de gaieté ; que la Reine et la princesse de Lamballe, qui l'avait rejointe durant la nuit, regardaient par la fenêtre ouverte, « secouaient sur le peuple d'en bas la poudre de leurs cheveux et riaient ». <sup>511</sup> C'est un homme âcre, qui déforme.

Pour le reste, on peut deviner que la Législative, et surtout la nouvelle Municipalité, demeurent occupées. Des Messagers municipaux ou législatifs, des dépêches rapides se précipitent vers tous les coins de France, pleins de triomphe mêlé à une plainte indignée, car Douze Cents sont tombés. La France fait monter en réponse son cri mêlé : le Dix Août sera comme le Quatorze Juillet, seulement plus sanglant et plus grand. La Cour a conspiré ? Pauvre Cour : la Cour a été vaincue ; elle devra porter tout ensemble le dommage et le mépris. Comme toutes les Statues de Rois tombent maintenant ! Henri de bronze lui-même, quoiqu'il ait porté une fois la cocarde, dégringole en sonnant du Pont-Neuf, où *Patrie en danger* flotte. Bien davantage Louis Quatorze dégringole-t-il de la place Vendôme, et se brise même en tombant. Le curieux peut remarquer, écrit sur le fer de son cheval : « 12 Août 1692 » — un Siècle et un Jour.

Le Dix Août était un vendredi. La semaine n'est pas achevée que notre ancien Ministère patriote est rappelé, autant qu'on peut le retrouver : le sévère Roland, le Genevois Clavière ; ajoutez le lourd Monge, Mathématicien jadis tailleur de pierre ; et, comme Ministre de la Justice, Danton, « conduit ici », dit-il lui-même dans l'une de ses figures géantes, « par la brèche du canon patriote » ! Ceux-ci, sous des Comités législatifs, doivent gouverner l'épave comme ils peuvent : assez confusément, avec une ancienne Législative pleine d'eau et une nouvelle Municipalité si alerte. Mais la Convention nationale se rassemblera ; et *alors* ! Sans délai toutefois, qu'une nouvelle Cour à jury et un Tribunal criminel soient établis à Paris pour juger les crimes et conspirations du Dix Août. La Haute Cour d'Orléans est lointaine, lente : le sang des Douze Cents Patriotes, quoi qu'il advienne des autres sangs, fera l'objet d'une enquête. Tremblez, Criminels et Conspirateurs : le Ministre de la Justice est Danton ! Robespierre aussi, après la victoire, siège dans la nouvelle Municipalité, Municipalité insurrectionnelle « improvisée », qui se nomme Conseil général de la Commune.

Depuis trois jours maintenant, Louis et sa Famille entendent les Débats législatifs dans la Loge du *Logographe* et se retirent chaque nuit dans leurs petites chambres supérieures. Le Luxembourg et la sauvegarde de la Nation n'ont pu être préparés ; bien plus, paraît-il, le Luxembourg possède trop de caves et d'issues : aucune Municipalité ne peut entreprendre de le surveiller. La compacte Prison du Temple, moins élégante assurément, serait beaucoup plus sûre. Au Temple, donc ! Le lundi 13 août 1792, dans la voiture du maire Pétion, Louis et sa triste Maison suspendue y cheminent, tout Paris sorti pour les regarder. Lorsqu'ils traversent la place Vendôme, la Statue de Louis Quatorze gît brisée sur le sol. Pétion craint que les regards de la Reine ne soient tenus pour méprisants et ne produisent une provocation ; elle baisse les yeux et ne regarde rien. « La presse est prodigieuse », mais tranquille ; ça et là elle crie *Vive la Nation*, mais elle regarde le plus souvent en silence. La Royauté française disparaît derrière les portes du Temple : ces vieilles Tours pointues, semblables à des Éteignoirs ou *Bonsoir* pointus, la recouvrent ; — les mêmes Tours d'où, cinq siècles auparavant, le pauvre Jacques Molay et ses Templiers furent brûlés au-dehors par la Royauté française. Tels sont les tours du Destin ici-bas. Les Ambassadeurs étrangers, lord Gower d'Angleterre et tous les autres, ont demandé leurs passeports et roulent avec indignation vers leurs patries respectives.

Ainsi donc, la Constitution est finie ? Pour toujours et un jour ! Disparue, cette merveille de l'Univers ; le Premier Parlement biennal, plein d'eau, attend seulement que la Convention arrive : alors il coulera dans les profondeurs sans fin.

On peut deviner la rage silencieuse des anciens Constituants, des Bâisseurs de Constitution, des Feuillants éteints, des hommes qui pensaient que la Constitution marcherait ! Lafayette s'élève à la hauteur de la situation, à la tête de son Armée. Des Commissaires législatifs roulent à la poste vers lui et vers elle, sur la Frontière du Nord, pour féliciter et pérorer : il ordonne à la Municipalité de Sedan d'arrêter ces Commissaires et de les garder strictement comme Rebelles jusqu'à nouvel ordre. Les Municipaux de Sedan obéissent.

Les Municipaux de Sedan obéissent : mais les Soldats de l'Armée de Lafayette ? Les Soldats de l'Armée de Lafayette éprouvent, comme tous les Soldats, quelque sentiment obscur qu'ils sont eux-mêmes des Sansculottes sous des buffleteries ; que la victoire du Dix Août est également une victoire pour eux. Ils ne se lèveront pas pour suivre Lafayette vers Paris ; ils se lèveront pour *l'y envoyer* ! Le 18, qui n'est que le samedi suivant, Lafayette, avec deux ou trois

Officiers d'État-major indignés, dont l'ancien Constituant Alexandre de Lameth, ayant d'abord mis ses Lignes dans l'ordre qu'il pouvait, franchit rapidement la Frontière à cheval, vers la Hollande. Il chevauche, hélas, rapidement dans les griffes des Autrichiens ! Lui qui avait longtemps oscillé, tremblant au bord de l'horizon, s'est couché dans les Cachots d'Olmütz ; cette Histoire ne le connaît plus. Adieu, Héros des Deux Mondes ; le plus mince, mais compact et digne d'honneur des hommes ! À travers la longue nuit rude de la captivité, à travers d'autres tumultes, triomphes et changements, tu te balanceras bien, « fermement ancré à la Formule de <sup>G085</sup> Washington » ; tu seras le Héros et le Caractère parfait, ne fût-ce que d'une seule idée. Les Municipaux de Sedan se repentent et protestent ; les Soldats crient *Vive la Nation*. Dumouriez Polymètis, depuis son Camp de Maulde, se voit fait Commandant en chef.

Et toi, ô Brunswick ! quelle sorte d'« exécution militaire » Paris mérite-t-il maintenant ? En avant, hommes exterminateurs bien exercés, avec vos chariots d'artillerie et vos marmites de camp tintantes. En avant, grand Roi chevaleresque de Prusse ; Émigrants fanfarons et dieu de la guerre Broglie, « pour quelque consolation du genre humain », lequel, en vérité, n'en a que trop besoin.

.

## FIN DU LIVRE SIXIÈME

## GLOSSAIRE-INDEX DES PERSONNES, DES LIEUX ET DES MOTS DE CARLYLE

On a le droit de ne pas savoir lorsqu'on apprend. Ce glossaire-index réunit les personnes, les lieux, les institutions et les inventions verbales qui peuvent arrêter la lecture. Chaque entrée raconte une trajectoire, indique le rôle qu'elle joue chez Carlyle et distingue, lorsque cela est nécessaire, le fait établi, la rumeur et la mise en scène littéraire.

Le numéro précédé de G est stable dans ce volume. Les principales occurrences sont données par livre et chapitre. Les appels chiffrés renvoient aux notes originales de Carlyle, placées après le glossaire.



### **G001 — Arthur Young (1741-1820)**

Agronome et voyageur anglais, Arthur Young traverse la France entre 1787 et 1789 avec une attention que les grands récits politiques accordent rarement aux sols, aux prix, aux repas et aux visages. Dans ce volume, il voit les Tuileries après le retour de la famille royale : une monarchie presque domestique, offerte aux regards dans les jardins. Carlyle aime chez lui l'observateur concret, capable de mesurer un pays par ses routes et ses ventres. Young n'est pourtant pas un démocrate enthousiaste ; son témoignage vaut précisément parce qu'il mêle curiosité, préjugés et exactitude matérielle.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I*

### **G002 — L'Assemblée législative**

Élue après la Constituante et réunie d'octobre 1791 à septembre 1792, la Législative est le premier parlement de la Constitution nouvelle. Aucun ancien constituant ne peut y siéger, ce qui la prive d'expérience au moment où s'accumulent guerre, émigration, crise religieuse et conflit avec le Roi. Les Girondins y dominent les grands débats sans contrôler l'événement. Le 10 Août, la famille royale vient s'abriter dans sa salle ; l'Assemblée suspend alors le Roi et convoque une Convention. Carlyle la voit comme un pouvoir déjà submergé, encore debout au milieu du naufrage.

*Dans ce volume : Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. VII ; passim*

### **G003 — Assignats**

Billets émis à partir de 1789 et garantis d'abord par les biens nationaux, les assignats deviennent progressivement une véritable monnaie de papier. Ils offrent à la Révolution des ressources immédiates, mais l'accroissement des émissions provoque la dépréciation et nourrit la hausse des prix. Chez Carlyle, le papier n'est jamais seulement financier : il appartient à cet Âge du Papier où les formules, les décrets et les promesses prétendent gouverner une réalité plus lourde qu'eux. L'assignat est donc à la fois un instrument nécessaire et le symbole d'une confiance qui s'use.

*Dans ce volume : Livre IV, chap. VI*

### **G004 — Bailly, Jean Sylvain (1736-1793)**

Astronome devenu président du Tiers puis premier maire de Paris, Bailly incarne au début de la Révolution la dignité savante et cérémonieuse du nouvel ordre. Le second volume le montre vieillissant politiquement plus vite que biologiquement : la ville devient plus tumultueuse, les clubs plus puissants, et son langage d'autorité modérée paraît de plus en plus faible. Après la fusillade du Champ-de-Mars, il porte la responsabilité d'un pouvoir municipal qui a tiré sur des pétitionnaires. Il démissionne, puis sera guillotiné en 1793. Carlyle le traite sans haine : un homme honnête, mais lent, dépassé par l'événement qu'il avait contribué à ouvrir.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. XI ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. IV ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. VIII*

### **G005 — Bannière de Constantin**

Selon la tradition chrétienne, Constantin aurait vu dans le ciel le signe sous lequel il vaincrait. Carlyle applique cette image à un emblème politique moderne : la Révolution cherche, elle aussi, le signe qui unira et conduira. L'expression donne aux cocardes et aux devises une dimension religieuse. Les croyances changent de vocabulaire, mais les foules continuent de marcher sous des symboles auxquels elles prêtent une puissance de salut.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VI*

### **G006 — Barbaroux, Charles Jean Marie (1767-1794)**

Avocat marseillais, beau, énergique et ambitieux, Barbaroux devient l'un des liens entre les patriotes de Marseille et les Girondins de Paris. Il contribue à faire venir les fédérés marseillais dont le chant de marche deviendra La Marseillaise. Carlyle le voit avec une sympathie mêlée d'ironie : un jeune homme de geste et d'apparence, capable pourtant d'agir lorsque d'autres parlent. Député à la Convention, proscrit avec les Girondins, il tente de se tuer avant d'être capturé et guillotiné en 1794. Dans ce volume, il appartient encore à l'été éclatant et menaçant de 1792.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. II ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. V ; Livre VI, chap. VII*

### **G007 — Barnave, Antoine (1761-1793)**

Orateur du Dauphiné et l'un des talents les plus brillants de la Constituante, Barnave passe de la gauche révolutionnaire à la défense d'une monarchie constitutionnelle stabilisée. Le retour de Varennes l'approche de Marie-Antoinette ; une correspondance secrète et des conseils politiques naissent de cette proximité. Ce déplacement n'est pas seulement une trahison de camp : Barnave croit que la Révolution a accompli l'essentiel et qu'il faut désormais la fermer. Carlyle observe cette conversion avec son ironie habituelle envers les hommes qui pensent pouvoir dire à l'Histoire : assez. Arrêté après le 10 Août, Barnave sera guillotiné en 1793.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. V ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. IV ; Livre IV, chap. VIII ; Livre IV, chap. IX ; passim*

### **G008 — Bertrand de Molleville, Antoine François (1744-1818)**

Administrateur royaliste et ministre de la Marine sous la Législative, Bertrand de Molleville cherche à sauver la monarchie par les moyens encore disponibles : fidélités de cour, réseaux, argent, propagande et projets secrets. Ses Mémoires sont une source abondante de Carlyle, mais une source intéressée, où l'auteur se justifie et redistribue les responsabilités. Il appartient à ces hommes d'action tardifs qui tentent de réparer une institution déjà vidée de sa force. Après la chute de la monarchie, il émigre et continue de défendre la mémoire royale.

*Dans ce volume : Livre I, chap. IV ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. XI ; Livre VI, chap. I ; Livre VI, chap. V*

### **G009 — Bouillé, François Claude Amour, marquis de (1739-1800)**

Officier énergique, commandant dans l'Est, Bouillé devient le héros des royalistes après avoir réprimé la mutinerie de Nancy en août 1790. Cette victoire lui vaut à la fois la reconnaissance de l'Assemblée et la haine des patriotes. La famille royale place ensuite en lui une confiance décisive : c'est autour de ses garnisons et de ses détachements que s'organise la fuite vers Montmédy. L'échec de Varennes transforme le sauveur possible en émigré. Carlyle respecte sa capacité militaire, tout en montrant combien la discipline d'un homme ne suffit pas à sauver un monde qui se défait.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. VI ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. II ; Livre II, chap. III ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; passim*

### **G010 — Brissot, Jacques Pierre (1754-1793)**

Journaliste, pamphlétaire, voyageur et député, Brissot donne son nom au groupe que l'on appellera les Brissotins, puis les Girondins. Il défend la guerre révolutionnaire, persuadé qu'elle démasquera la Cour et portera la liberté au-dehors. Robespierre lui oppose la crainte d'une militarisation de la Révolution. Carlyle voit en lui une intelligence active, féconde en projets, mais aussi un homme de papier emporté par les conséquences de ses propres systèmes. Après la chute des Girondins, Brissot est guillotiné en octobre 1793.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre III, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. VI ; passim*

### **G011 — Brunswick, Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de (1735-1806)**

Chef de l'armée prussienne et figure prestigieuse de l'Europe militaire, Brunswick prête son nom au manifeste de juillet 1792 qui menace Paris d'une vengeance exemplaire si la famille royale est violentée. Le texte, conçu pour effrayer, produit l'effet inverse : il confirme aux patriotes que le Roi et l'invasion étrangère appartiennent au même danger. Carlyle transforme Brunswick en puissance lente qui approche à l'horizon, chargé d'artillerie, de discipline et d'illusions. Le manifeste contribue directement à l'atmosphère qui mène au 10 Août.

*Dans ce volume : Livre V, chap. XI ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. I ; Livre VI, chap. III ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. VIII*

### **G012 — Buzot, François Nicolas Léonard (1760-1794)**

Député d'Évreux, Buzot appartient à la gauche de la Constituante puis au groupe girondin. Il défend la République, se méfie de Paris et souhaite entourer la Convention d'une garde venue des départements. Son nom reste aussi lié à Manon Roland, avec laquelle il entretient une relation passionnée attestée par leurs lettres. Proscrit en 1793, il erre dans la clandestinité et se donne la mort en 1794. Dans ce volume, il n'est encore qu'une voix parmi celles qui annoncent le conflit futur entre la capitale et les départements.

*Dans ce volume : Livre IV, chap. IV*

### **G013 — Camille Desmoulins (1760-1794)**

Journaliste d'une vivacité incomparable, Camille Desmoulins avait appelé Paris aux armes en juillet 1789. Dans ce volume, sa plume demeure un acteur de la Révolution : elle invente des images, ridiculise les adversaires, accélère la renommée et la haine. Ami de Danton et ancien condisciple de Robespierre, il passera des Cordeliers à la Convention avant de demander, trop tard, une politique de clémence. Carlyle aime son mouvement, sa drôlerie et sa fragilité ; il sait aussi que le rire révolutionnaire peut devenir une arme dont nul ne maîtrise le retour.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. XI ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre IV, chap. IX ; passim*

### **G014 — Campan, Jeanne Louise Henriette (1752-1822)**

Première femme de chambre de Marie-Antoinette, Madame Campan laisse des Mémoires riches en détails sur la vie de cour, les appartements et les dernières années de la monarchie. Carlyle les utilise avec gourmandise et méfiance : elle sait où se trouve une porte, comment un vêtement tombe, ce qu'une reine dit dans une chambre ; mais le souvenir arrange parfois la scène et allume une bougie trop parfaite. Dans le second volume, son témoignage accompagne l'intimité assiégée des Tuileries et les heures du 10 Août.

*Dans ce volume : Livre III, chap. IV ; Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. VIII ; Livre V, chap. V ; Livre VI, chap. VIII*

### **G015 — Capitaines-de-Bazoché**

La Bazoché était l'ancienne corporation des clercs de justice, célèbre pour ses cérémonies et ses jeux. Les « Capitaines-de-Bazoché » de Carlyle sont des chefs de parole et de procédure, combattants d'assemblée plutôt que de champ de bataille. Le composé raille l'héroïsme parlementaire sans le déclarer inutile : dans une révolution de décrets et de tribunes, les hommes de plume commandent parfois des forces qu'ils ne savent pas contenir.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III*

### **G016 — Cassandre-Marat**

Cassandre, dans la mythologie grecque, dit vrai sans être crue. En accolant son nom à celui de Marat, Carlyle résume l'étrange position du journaliste : il annonce sans cesse trahisons, massacres et complots, dans une langue si excessive que l'on peut le tenir pour fou ; pourtant certaines catastrophes semblent ensuite justifier son alarme. Le surnom ne décide pas si Marat a raison. Il fait entendre la frontière instable entre prophétie et délire politique.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. X*

### **G017 — Cazalès, Jacques Antoine Marie de (1758-1805)**

Officier et député de la noblesse, Cazalès devient l'un des grands orateurs de la droite monarchique. Sa voix, sa présence et sa bravoure personnelle lui valent même l'estime d'adversaires. Il défend la prérogative royale sans l'obstination théologique de l'abbé Maury : chez lui, la monarchie est moins un dogme qu'un ordre politique auquel il reste loyal. Carlyle l'inscrit parmi les combattants éloquents d'une cause qui perd chaque jour davantage de terrain. Il émigre en 1791.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. V*

### **G018 — Le Champ-de-Mars**

Grande plaine militaire de l'ouest parisien, le Champ-de-Mars accueille la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790 : autel, serments, pluie, foule immense et rêve d'unité nationale. Un an plus tard, le même lieu devient celui d'une pétition républicaine et d'une fusillade. Ce renversement concentre tout le volume : la fraternité proclamée se change en séparation sanglante. Lafayette et Bailly y perdent une part décisive de leur prestige. Chez Carlyle, les lieux ont une mémoire ; le sol garde sous la cérémonie future la trace du sang passé.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. IX ; Livre I, chap. X ; Livre I, chap. XI ; Livre I, chap. XII ; Livre II, chap. II ; Livre II, chap. VI ; passim*

### **G019 — Chénier, André (1762-1794)**

Poète nourri de l'Antiquité, André Chénier accueille d'abord la Révolution avec espoir, puis s'oppose à ses violences et à ses simplifications. Il écrit contre les Jacobins, défend la

monarchie constitutionnelle et tourne en satire certaines fêtes patriotiques. Carlyle le rencontre comme une voix aiguë de la réaction libérale, différente du royalisme ancien. Emprisonné sous la Terreur, Chénier sera guillotiné deux jours avant la chute de Robespierre ; sa renommée poétique grandira surtout après sa mort.

*Dans ce volume : Livre III, chap. II ; Livre V, chap. VIII ; Livre V, chap. X*

### **G020 — Choiseul-Stainville, Claude-Antoine-Gabriel, duc de (1760-1838)**

Officier royaliste chargé d'une partie du dispositif militaire pendant la fuite de Varennes, Choiseul doit préparer des relais et attendre la berline royale. Les retards, les messages contradictoires et l'impossibilité de reconnaître sûrement le passage du Roi transforment sa mission en suite d'hésitations. Son propre récit est l'une des sources de Carlyle. Arrêté après l'échec, il émigre plus tard et sert dans l'armée de Condé. Son rôle illustre la tragédie logistique de Varennes : beaucoup de fidélité, plusieurs plans, aucune direction commune.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. V ; Livre IV, chap. VII*

### **G021 — Le Club des Cordeliers**

Société politique du district puis de la section des Cordeliers, plus ouverte et populaire que les Jacobins, le club rassemble ou accueille Danton, Desmoulins, Marat et de nombreux militants des quartiers. Il défend la surveillance directe des élus, le droit de pétition et une démocratie plus pressante. Après Varennes, il devient l'un des centres de l'agitation républicaine. Carlyle entend dans le nom même des Cordeliers le grondement d'une politique qui sort des assemblées respectables et se mêle à la rue.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. XI ; Livre III, chap. II ; Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. IX ; passim*

### **G022 — Le Club des Feuillants**

Né de la scission des Jacobins après Varennes et la fusillade du Champ-de-Mars, le club des Feuillants rassemble les partisans d'une monarchie constitutionnelle désormais achevée : Barnave, les Lameth, Duport et leurs alliés. Ils veulent arrêter la Révolution au moment où elle leur semble avoir atteint son but. Mais leur proximité avec la Cour les

discrédité, tandis que la guerre et la crise rendent leur modération de moins en moins audible. Chez Carlyle, les Feuillants sont les ingénieurs d'une machine qu'ils déclarent finie au moment précis où elle se disloque.

*Dans ce volume : Livre I, chap. V ; Livre III, chap. II ; Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. IV ; passim*

### **G023 — Le Club des Jacobins**

Installée dans l'ancien couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, la Société des Amis de la Constitution devient un réseau national de clubs affiliés. Elle forme une seconde géographie politique, faite de correspondances, d'adresses et de débats qui doublent les institutions officielles. Après la scission des Feuillants, Robespierre y gagne une autorité croissante. Carlyle appelle parfois la maison parisienne la Société-Mère : une matrice de paroles, de soupçons et de volontés qui peut envoyer son impulsion jusque dans les provinces.

*Dans ce volume : Livre I, chap. V ; Livre I, chap. VIII ; Livre II, chap. IV ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. VII ; Livre IV, chap. IX ; passim*

### **G024 — Clubisme**

Mot carlyléen pour désigner moins l'existence de clubs particuliers qu'une nouvelle manière de fabriquer la volonté collective. Des hommes s'assemblent, parlent, votent, correspondent ; bientôt la société officielle se trouve entourée d'une multitude de sociétés qui la commentent et la poussent. Le suffixe donne au phénomène l'allure d'une doctrine et d'une contagion. Le Clubisme est une école de citoyenneté, mais aussi une machine à amplifier les certitudes et les colères.

*Dans ce volume : occurrence isolée ou forme indirecte.*

### **G025 — Coblenz**

Ville rhénane où se rassemblent de nombreux émigrés français autour des princes, Coblenz devient dans l'imaginaire révolutionnaire le nom d'une contre-France armée. On y prépare le retour, on y distribue les grades et les espérances, on y parle comme si la Révolution n'était qu'une parenthèse bientôt refermée. Pour Paris, Coblenz signifie complot aristocratique et invasion. Carlyle en fait un théâtre de fanfaronnades tragiques : les émigrés rêvent de rentrer derrière les baïonnettes étrangères, sans comprendre ce que cette alliance fera de la monarchie.



*Dans ce volume : Livre II, chap. I ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. IX ; passim*

## **G026 — La Constitution de 1791**

Longueusement élaborée par la Constituante, acceptée par Louis XVI en septembre 1791, la Constitution établit une monarchie limitée, une Assemblée unique et un suffrage censitaire. Elle prétend fermer la Révolution en donnant une forme stable à ses conquêtes. Mais Varennes a détruit la confiance, la guerre ouvre une crise nouvelle et l'Exécutif paraît incapable d'agir. Carlyle la traite comme une merveille de papier : admirable architecture de décrets, privée du pouvoir vivant qui la ferait marcher. Le 10 Août ne la réforme pas ; il la met en pièces.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. VII ; Livre I, chap. VIII ; Livre II, chap. I ; passim*

## **G027 — Covenant solennel**

Expression empruntée à l'histoire religieuse et politique de l'Écosse. Le Covenant était une alliance jurée devant Dieu, liant une communauté à une foi et à une discipline. Carlyle applique ce vocabulaire aux serments fédératifs de 1790 : la France nouvelle cherche à se créer une unité sacrée par la parole collective. L'expression est à la fois sérieuse et ironique. Un serment peut fonder une communauté ; il peut aussi masquer, sous une unanimité sonore, des volontés déjà divergentes.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. IX*

## **G028 — Danton, Georges-Jacques (1759-1794)**

Avocat des Cordeliers, voix énorme et tempérament d'action, Danton émerge dans ce volume de la politique des districts et des clubs. Sa réputation est déjà mêlée d'accusations de vénalité, impossibles à réduire à une formule simple. Après le 10 Août, il entre au ministère de la Justice « par la brèche du canon patriote ». Carlyle admire en lui la force qui saisit l'instant, sans en faire un saint. Danton deviendra l'un des organisateurs de la défense nationale, puis sera guillotiné en avril 1794 après avoir paru souhaiter l'arrêt de la Terreur.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. VI ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. VI ; Livre IV, chap. IX ; passim*

## **G029 — Le Dauphin, Louis-Charles (1785-1795)**

Deuxième fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Louis-Charles devient dauphin après la mort de son frère aîné, Louis-Joseph, en juin 1789. Il apparaît d'abord dans le petit jardin des Tuileries, enfant blond qui bêche sous les regards. Cette image domestique rend plus sensible l'effondrement politique : l'héritier de la monarchie joue derrière une grille tandis que le royaume se défait. Après l'exécution de son père, les royalistes le nommeront Louis XVII. Il mourra au Temple en 1795, à dix ans, après une captivité dont les récits ont nourri légendes et controverses.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. XI ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. VI ; Livre IV, chap. III*

## **G030 — Drouet, Jean-Baptiste (1763-1824)**

Maître de poste de Sainte-Menehould, Drouet reconnaît Louis XVI dans la berline en fuite, compare son visage à celui de l'assignat et part à cheval donner l'alarme. À Varennes, il contribue à fermer la route. Son geste transforme un homme presque inconnu en héros national. Carlyle lui donne la vitesse du destin : un regard, un soupçon, des éperons dans la nuit, et la monarchie est arrêtée. Drouet poursuivra une carrière révolutionnaire mouvementée, jusqu'à la Convention et aux prisons autrichiennes.

*Dans ce volume : Livre IV, chap. VI ; Livre IV, chap. VII ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. V*

## **G031 — Dumouriez, Charles-François (1739-1823)**

Soldat, diplomate, intrigant et stratège, Dumouriez appartient à l'espèce des hommes qui semblent toujours posséder plusieurs issues. Ministre des Affaires étrangères en 1792, il pousse à la guerre et sait parler aux Girondins sans leur appartenir entièrement. Après le 10 Août, il reçoit un commandement décisif et remportera bientôt Valmy et Jemappes. En 1793, il passera à l'ennemi. Carlyle l'appelle volontiers Polymète, l'homme aux mille ruses : non un doctrinaire, mais une intelligence mobile qui traverse les systèmes tant qu'elle peut agir.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre III, chap. IV ; Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. IX ; passim*

### G032 — Épiménide

Sage crétois de la légende antique, Épiménide se serait endormi durant de longues années et réveillé dans un monde transformé. Carlyle en fait une figure du regard historique : que verrait un homme ayant dormi pendant les premiers mois de la Révolution et ouvrant soudain les yeux sur les Tuileries, les clubs et les nouvelles institutions ? Le procédé permet de mesurer la vitesse du changement. L'ancien monde n'a pas seulement été réformé ; il est devenu méconnaissable à celui qui s'en serait absenté un instant.

*Dans ce volume : Livre III, chap. I*

### G033 — Fauchet, Claude (1744-1793)

Prédicateur éloquent, ancien abbé devenu évêque constitutionnel du Calvados, Fauchet mêle christianisme, patriotisme et sensibilité sociale. Il anime le Cercle social et son journal, La Bouche de fer, où la Révolution cherche une langue presque religieuse de fraternité universelle. Carlyle est attentif à ce mélange de mystique et de politique. Député à la Convention, Fauchet sera entraîné dans la chute des Girondins et guillotiné en octobre 1793.

*Dans ce volume : Livre I, chap. XII ; Livre III, chap. II ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. X*

### G034 — Les Fédérés

Volontaires et délégués venus des départements pour les fêtes nationales ou pour défendre la Révolution, les Fédérés donnent un corps visible à l'idée d'une France nouvelle. En 1790, ils jurent l'unité sur le Champ-de-Mars ; en 1792, ceux de Marseille et de Bretagne arrivent armés dans une capitale en crise. Le mot change donc de température : de la fraternité cérémonielle à la force insurrectionnelle. Carlyle suit cette transformation et montre comment une nation qui se représente d'abord à elle-même finit par marcher sur ses propres institutions.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. X ; Livre I, chap. XI ; Livre I, chap. XII ; Livre II, chap. I ; Livre VI, chap. I ; Livre VI, chap. IV ; passim*

### G035 — Fersen, Hans Axel de (1755-1810)

Aristocrate suédois, proche de Marie-Antoinette et profondément attaché à elle, Fersen joue un rôle central dans la préparation de la fuite de juin 1791. Il organise la berline, les

passesports et les relais, conduit lui-même la famille royale hors de Paris, puis doit la quitter. La nature exacte de sa relation avec la Reine a longtemps nourri les débats ; leur correspondance atteste au moins une intimité exceptionnelle. Carlyle le traite en chevalier fidèle, mais la perfection romanesque du dévouement ne peut réparer les erreurs d'un plan trop lourd.

*Dans ce volume : Livre IV, chap. III*

### **G036 — La Fête de la Fédération**

Le 14 juillet 1790, sur le Champ-de-Mars, des délégations venues de toute la France célèbrent l'unité nationale. Talleyrand officie à l'autel de la Patrie, Lafayette prête serment, le Roi jure de maintenir la Constitution. La pluie, la boue, les uniformes et les acclamations composent chez Carlyle une scène à la fois grotesque et sublime. La fête n'est pas un mensonge : pendant quelques heures, beaucoup croient réellement à la réconciliation. C'est précisément ce qui rend sa fragilité émouvante.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. IX ; Livre I, chap. X ; Livre I, chap. XI ; Livre I, chap. XII ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. III ; passim*

### **G037 — La Garde nationale**

Milice civique née en 1789 et commandée à Paris par Lafayette, la Garde nationale doit unir ordre et Révolution. Son uniforme bleu, blanc, rouge devient l'un des signes du nouvel âge. Mais elle n'est jamais un bloc : bourgeois propriétaires, anciens Gardes françaises, artisans et citoyens de quartiers y portent des attentes différentes. Au Champ-de-Mars, elle tire sur la foule ; au 10 Août, une partie défend le Château, une autre rejoint l'insurrection. Carlyle montre ainsi l'échec d'une institution qui voulait être à la fois peuple armé et rempart contre le peuple.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. X ; Livre II, chap. III ; Livre II, chap. IV ; passim*

### **G038 — Les Gardes suisses**

Régiments étrangers au service du roi de France, les Suisses gardent les Tuileries le 10 août 1792. Disciplinés, peu nombreux et pris dans des ordres contradictoires, ils ouvrent le feu puis reçoivent l'ordre de cesser et de se retirer. Beaucoup sont massacrés pendant la retraite ou après leur capture. Carlyle, qui n'épargne pourtant pas la monarchie, leur accorde une compassion grave : ils ont rempli un engagement militaire pour un roi qui

ne pouvait plus les commander. Le Lion de Lucerne, élevé plus tard à leur mémoire, prolonge cette image de fidélité sacrifiée.

*Dans ce volume : Livre VI, chap. V ; Livre VI, chap. VI ; Livre VI, chap. VII ; Livre VI, chap. VIII*

### **G039 — Gorsas, Antoine-Joseph (1752-1793)**

Journaliste révolutionnaire, Gorsas publie le *Courrier de Versailles* puis le *Courrier des quatre-vingt-trois départements*. Sa presse est rapide, personnelle, engagée : elle porte les nouvelles et contribue à les transformer en événements. Au 10 Août, Carlyle le montre discutant avec les groupes furieux pour sauver des Suisses. Élu à la Convention, proche des Girondins, Gorsas sera proscrit, arrêté et guillotiné en octobre 1793. Sa trajectoire rappelle que les journalistes de la Révolution ne commentent pas seulement l'histoire : ils y risquent leur corps.

*Dans ce volume : Livre III, chap. II ; Livre IV, chap. II ; Livre VI, chap. VII*

### **G040 — L'Hôtel de Ville de Paris**

Siège de la municipalité, l'Hôtel de Ville est l'un des véritables palais de la Révolution. On y proclame, on y délibère, on y convoque, on y enferme et parfois on y tue. Le pouvoir municipal de Bailly et Lafayette y cède progressivement devant les sections et la Commune insurrectionnelle. Dans la nuit du 9 au 10 août 1792, une nouvelle municipalité s'y installe et fait disparaître le commandant Mandat. Chez Carlyle, le bâtiment devient un organisme nerveux où convergent les rumeurs de Paris avant de repartir sous forme d'ordres.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. VIII ; Livre II, chap. V ; Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. IV ; passim*

### **G041 — Isnard, Maximin (1751-1825)**

Négociant de Grasse et député du Var, Isnard appartient au groupe girondin. Son éloquence est ardente, volontiers menaçante ; il parle de guerre, de trahison et de salut public avec une énergie qui annonce les affrontements de la Convention. Carlyle le range parmi les hommes de formule enflammée dont les paroles contribuent à hausser la température politique. Après la chute des Girondins, Isnard échappera à la mort et poursuivra une carrière plus discrète sous les régimes suivants.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VIII ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. I ; Livre VI, chap. III*

### **G042 — Lafayette, Gilbert du Motier, marquis de (1757-1834)**

Héros de l'indépendance américaine, commandant de la Garde nationale parisienne, Lafayette veut concilier liberté, propriété et monarchie constitutionnelle. Pendant le second volume, son étoile pâlit. Le Champ-de-Mars fait de lui, aux yeux des démocrates, l'homme qui a tiré sur le peuple ; la Cour ne lui fait jamais pleinement confiance ; la guerre le place à la tête d'une armée dont les soldats partagent les passions révolutionnaires. Après le 10 Août, il tente de retourner ses troupes contre Paris, échoue et passe la frontière, où les Autrichiens l'emprisonnent. Carlyle respecte sa droiture et se moque de son idée unique.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. X ; Livre I, chap. XI ; passim*

### **G043 — Lameth, Alexandre de (1760-1829)**

Officier revenu d'Amérique, député de la noblesse rallié au Tiers, Alexandre de Lameth forme avec Barnave et Duport le triumvirat de la gauche modérée. Après 1790, il cherche à consolider la monarchie constitutionnelle et participe au club des Feuillants. Lorsque Lafayette fuit après le 10 Août, Lameth l'accompagne et partage un temps sa captivité autrichienne. Chez Carlyle, les Lameth représentent l'intelligence organisatrice d'une Révolution qui croit pouvoir s'arrêter sur son propre plan.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. X ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. I ; passim*

### **G044 — La Loge du Logographe**

Petite loge réservée aux rédacteurs du Logographe dans la salle du Manège. Le 10 août 1792, la famille royale y est installée afin que l'Assemblée puisse délibérer sans que le Roi soit officiellement présent dans l'enceinte. Cet espace étroit devient pendant de longues heures le dernier appartement public de la monarchie : Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs enfants y entendent les canons, les messages et leur propre suspension. Carlyle aime ces condensations matérielles : un royaume se réduit à quelques mètres carrés derrière une balustrade.

*Dans ce volume : Livre VI, chap. VIII*

### **G045 — Louis XVI (1754-1793)**

Dans ce volume, Louis XVI passe du Roi constitutionnel exposé dans les jardins des Tuileries au prisonnier conduit au Temple. Il n'est ni le tyran simple de la légende révolutionnaire ni le souverain énergique que rêvent les royalistes. Carlyle insiste sur sa bonté privée, ses compétences manuelles, ses hésitations et cette passivité qui devient une force de destruction. Varennes révèle qu'il n'accepte pas intérieurement le rôle qu'il joue ; le 10 Août montre qu'il ne peut plus commander ceux qui meurent pour lui. La tragédie vient moins d'une volonté mauvaise que d'une incapacité à vouloir au moment nécessaire.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. VI ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. VII ; Livre IV, chap. II ; Livre IV, chap. III ; Livre IV, chap. V ; passim*

### **G046 — Malseigne, inspecteur général**

Officier envoyé à Nancy en août 1790 pour examiner les comptes et rétablir la discipline dans les régiments mutinés, Malseigne arrive avec l'autorité du règlement et un tempérament peu fait pour l'apaisement. Malmené, retenu puis délivré, il devient l'un des déclencheurs immédiats de l'affrontement. Carlyle le met en scène comme un homme de commandement jeté dans une situation où chaque geste disciplinaire accroît la rébellion. Son nom reste attaché à l'échec des tentatives de conciliation précédant l'intervention de Bouillé.

*Dans ce volume : Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre II, chap. VI ; Livre V, chap. V*

### **G047 — Mandat de Grancey, Antoine Galiot (1731-1792)**

Ancien officier des Gardes françaises et commandant de la Garde nationale parisienne, Mandat organise la défense des Tuileries dans la nuit du 9 au 10 août 1792. Il veut tenir les passages et empêcher la jonction des colonnes insurgées. Convoqué à l'Hôtel de Ville par la nouvelle Commune, il y est interrogé puis tué, laissant le Château sans direction unique. Carlyle fait de cette disparition l'un des tournants de la nuit : avant même le combat, le dispositif royal perd son chef.

*Dans ce volume : Livre VI, chap. VI ; Livre VI, chap. VII*

### **G048 — Manuel, Pierre-Louis (1751-1793)**

Pamphlétaire, administrateur de la police puis procureur de la Commune de Paris, Manuel appartient à la politique municipale radicale sans se confondre avec ses formes les plus violentes. Il joue un rôle dans les journées de 1792 et devient député à la Convention. Après avoir voté contre la mort de Louis XVI, il démissionne et sera guillotiné en novembre 1793. Dans ce volume, son nom apparaît dans la foule des municipaux, journalistes et hommes de section qui déplacent le centre du pouvoir hors des ministères.

*Dans ce volume : Livre V, chap. VIII ; Livre VI, chap. I ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. VI*

### **G049 — Marat, Jean-Paul (1743-1793)**

Médecin, savant frustré, journaliste traqué, Marat écrit L'Ami du peuple dans une langue d'alarme permanente. Il croit voir partout les complots que les institutions modérées refusent d'apercevoir ; parfois il se trompe, parfois l'événement semble lui donner raison. Carlyle le traite en Cassandre souterraine, grotesque et prophétique, malade dans son corps comme la cité qu'il ausculte. Son influence grandit à mesure que la confiance disparaît. Assassiné par Charlotte Corday en 1793, il deviendra pour un temps un martyr révolutionnaire.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. X ; Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. II ; passim*

### **G050 — Marat-Médecin-de-Chiens**

Insulte et masque verbal, ce composé rabaisse le médecin Marat au rang de praticien pour animaux tout en lui donnant une silhouette de personnage populaire. Carlyle reprend et transforme les sobriquets qui circulent dans la presse. Chez lui, le mot devient plus qu'une injure : il rappelle que la réputation révolutionnaire se fabrique par des noms condensés, faciles à crier et difficiles à effacer.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III*

### **G051 — Marie-Antoinette (1755-1793)**

Reine de France, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, Marie-Antoinette est au centre des haines et des espérances contradictoires. Le second volume la montre aux Tuileries, active dans les conseils secrets, décidée à fuir et plus capable de volonté que son mari. Cette



énergie ne signifie pas qu'elle puisse gouverner la crise : elle se fie aux fidélités de cour, aux puissances étrangères et à une restauration que l'opinion rend chaque jour plus impossible. Carlyle lui accorde une réelle grandeur tragique sans effacer son aveuglement politique.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. XI ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; Livre III, chap. VI ; passim*

## **G052 — Les Marseillais**

Les fédérés venus de Marseille arrivent à Paris durant l'été 1792 avec une réputation d'énergie méridionale et un chant de marche bientôt appelé La Marseillaise. Ils ne sont pas seuls à faire le 10 Août, mais leur cohésion et leur détermination leur donnent un rôle décisif dans l'assaut des Tuileries. Carlyle les reconnaît à leurs sourcils noirs et à leur capacité d'avancer lorsque la foule hésite. Il montre aussi leur compassion envers certains vaincus : la force insurrectionnelle n'est pas pour lui une abstraction uniforme.

*Dans ce volume : Livre V, chap. III ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. II ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. V ; Livre VI, chap. VI ; Livre VI, chap. VII ; Livre VI, chap. VIII*

## **G053 — Maury, Jean-Sifrein, abbé puis cardinal (1746-1817)**

Orateur de la droite ecclésiastique, Maury oppose à la Révolution une résistance infatigable. Sa voix, sa mémoire et son art de la riposte en font l'un des adversaires les plus visibles de la Constituante. Carlyle le surnomme ailleurs Barbe-de-Tuile et admire presque la vigueur avec laquelle il défend une cause condamnée. Après 1791, Maury émigre, se rapproche de Rome et deviendra cardinal. Il représente dans le récit moins la profondeur d'une pensée que la capacité physique de parler encore lorsque tout un côté de l'Assemblée se vide.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. XI ; Livre III, chap. III ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. V*

## **G054 — Metz**

Ville militaire de l'Est et siège du commandement de Bouillé, Metz sert de base à l'ordre royal dans une région où les garnisons sont traversées par la Révolution. C'est de là que Bouillé observe Nancy, rassemble des troupes et prépare plus tard le dispositif destiné à

accueillir la famille royale en fuite. Chez Carlyle, Metz est une place de discipline au milieu d'un pays où l'obéissance militaire se décompose. La route vers Metz et Montmédy devient l'axe imaginaire d'un salut qui n'arrivera jamais.

*Dans ce volume : Livre I, chap. XII ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. III ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; passim*

### **G055 — Mirabeau, Gabriel Honoré Riqueti, comte de (1749-1791)**

Mirabeau domine encore le début du volume par sa puissance oratoire et sa compréhension réaliste de la crise. Il veut une monarchie forte parce qu'il croit qu'un pouvoir exécutif est nécessaire à la Révolution elle-même. En secret, il conseille la Cour et reçoit de l'argent ; mais il ne se réduit pas à un vendu, car son projet politique demeure cohérent et la Cour suit rarement ses conseils. Sa mort en avril 1791 provoque un deuil national et ouvre le Panthéon. Carlyle perd avec lui le dernier homme qui semblait pouvoir imposer une direction vivante au chaos.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. V ; Livre I, chap. X ; Livre I, chap. XI ; Livre II, chap. II ; passim*

### **G056 — Mirabeau-Tonneau**

Surnom carlyléen qui transforme Mirabeau en masse sonore et corporelle : un tonneau d'où roulent la voix, l'énergie, les passions et les contradictions. Le mot ne cherche pas à le diminuer. Il rappelle que l'orateur agit par tout son être, par sa laideur même, et qu'une force politique peut habiter un corps excessif. Comme beaucoup de créations de Carlyle, le surnom est à la fois caricature et hommage.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre III, chap. VII*

### **G057 — Le Moniteur**

La Gazette nationale ou Le Moniteur universel devient l'une des principales archives imprimées de la Révolution. Il publie les débats, les discours, les décrets et les nouvelles, parfois remaniés ou reconstruits. Carlyle l'utilise constamment pour fixer une date, retrouver une parole ou suivre le rythme parlementaire. Mais le journal ne lui suffit jamais : à la sécheresse du compte rendu, il ajoute mémoires, rumeurs et détails matériels. Le Moniteur fournit l'ossature ; l'histoire vivante exige encore des nerfs et une peau.

*Dans ce volume : Livre I, chap. IV ; Livre VI, chap. II*

### **G058 — Nancy**

Ville de garnison où, durant l'été 1790, soldats et officiers s'affrontent autour des soldes, des comptes et de la discipline. La mutinerie se conclut le 31 août par l'intervention de Bouillé et un combat sanglant, suivi d'une répression sévère. Nancy déchire l'unanimité de la Fédération : des patriotes combattent d'autres patriotes, l'Assemblée félicite un général royaliste, puis l'opinion retourne le souvenir. Carlyle en fait le premier grand avertissement militaire du volume, une miniature de la guerre civile à venir.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre II, chap. IV ; Livre II, chap. V ; Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. I ; Livre III, chap. IV ; Livre V, chap. IV ; Livre V, chap. X*

### **G059 — Narbonne-Lara, Louis, comte de (1755-1813)**

Aristocrate libéral, proche de Madame de Staël, Narbonne devient ministre de la Guerre à la fin de 1791. Il veut préparer l'armée et accepte la perspective d'une guerre qui pourrait restaurer l'autorité de l'Exécutif tout en servant la Révolution. Son activité, son élégance et ses relations inquiètent la Cour autant que les patriotes. Il est renvoyé en mars 1792. Carlyle le place parmi ces ministres rapides qu'une machine politique contradictoire use avant qu'ils puissent accomplir leur plan.

*Dans ce volume : Livre III, chap. IV ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. V ; Livre V, chap. VI ; Livre V, chap. IX*

### **G060 — Le Panthéon**

Ancienne église Sainte-Geneviève transformée par la Révolution en temple civique destiné aux grands hommes. Mirabeau y entre le premier en avril 1791, porté par un deuil national ; ses restes en seront retirés en 1794 après la découverte de ses relations secrètes avec la Cour. Le Panthéon matérialise la fabrication révolutionnaire de la mémoire : une nation nouvelle choisit ses saints, puis peut les déposer. Carlyle observe ce culte civique avec une fascination ironique pour les besoins religieux qui survivent sous des noms nouveaux.

*Dans ce volume : Livre III, chap. VII ; Livre IV, chap. VIII ; Livre V, chap. I*

## **G061 — La Patrie en danger**

Formule proclamée en juillet 1792 lorsque l'invasion étrangère et la crise intérieure semblent se rejoindre. Elle transforme la guerre en appel direct à la nation : inscriptions publiques, canons d'alarme, enrôlements et rassemblements donnent à l'abstraction une présence sonore. Chez Carlyle, la Patrie devient une puissance personnifiée qui demande des corps. La proclamation prépare l'arrivée des fédérés et l'atmosphère du 10 Août.

*Dans ce volume : Livre VI, chap. III ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. VIII*

## **G062 — Patrouillotisme**

Création carlyléenne déjà présente dans le premier volume. Le mot associe la patrouille, la vigilance civique et l'excès d'un système en -isme. Il désigne le maintien révolutionnaire de l'ordre : rondes, cocardes, contrôles, gardes et soupçons. Le Patrouillotisme veut empêcher la liberté de se dévorer elle-même, mais il peut devenir une autre forme d'agitation. Carlyle en tire un effet comique sans nier la nécessité très réelle de surveiller une capitale armée.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre IV, chap. IX*

## **G063 — Pétion de Villeneuve, Jérôme (1756-1794)**

Avocat de Chartres, député de la Constituante puis maire de Paris après Bailly, Pétion bénéficie d'une immense popularité. Il accompagne le retour de Varennes, devient l'un des visages de la gauche municipale et entretient des relations étroites avec les Girondins. Au 10 Août, son rôle demeure volontairement passif et politiquement ambigu : maire légal d'une ville qui passe à l'insurrection, il se laisse neutraliser plutôt qu'il ne commande. Proscrit avec les Girondins, il se donnera la mort en 1794. Carlyle montre la popularité comme un courant qui porte puis abandonne.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. V ; Livre III, chap. VI ; Livre IV, chap. IV ; Livre IV, chap. VIII ; passim*

## **G064 — Peuple Non-Électeur**

Expression qui rend visible la limite du système censitaire. La Constitution distingue les citoyens actifs, capables de payer le cens et de voter, de la multitude des citoyens passifs. Carlyle donne à ceux-ci un nom collectif et presque un titre : le Peuple Non-Électeur.

Exclu des urnes, il n'est pas exclu de la rue, des tribunes, des clubs ni des journées révolutionnaires. Le mot prépare le paradoxe central du volume : ceux que la Constitution ne représente pas directement finiront par la renverser.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VI*

### **G065 — Prodiges tartarés**

Image carlyléenne pour une apparition venue du Tartare, le monde infernal des Anciens. Le mot donne à un phénomène politique une profondeur mythologique et comique : ce qui surgit n'est plus seulement étrange, mais comme remonté des régions souterraines de l'histoire. Ces créations verbales permettent à Carlyle de traduire l'impression des contemporains devant des formes sociales qu'ils n'avaient jamais vues.

*Dans ce volume : Livre I, chap. V*

### **G066 — Rœderer, Pierre-Louis (1754-1835)**

Juriste, économiste et procureur général syndic du département de Paris, Rœderer se trouve aux Tuileries le 10 août 1792. Devant l'effondrement de la défense, il presse la famille royale de se rendre à l'Assemblée. Son récit des cinquante jours précédant la chute de la monarchie fournit à Carlyle une trame précise. Rœderer appartient à ces hommes de procédure qui, dans l'instant extrême, doivent prendre une décision physique : faire franchir une porte au Roi et déplacer ainsi le centre légal de la France.

*Dans ce volume : Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. VI ; Livre VI, chap. VII*

### **G067 — Robespierre, Maximilien (1758-1794)**

Avocat d'Arras, député laborieux et longtemps peu écouté, Robespierre sort renforcé de la Constituante. Il s'oppose à la guerre voulue par Brissot, défend le suffrage plus large et construit aux Jacobins une autorité fondée sur la cohérence morale. Carlyle se moque de sa voix, de son teint et de ses formules, mais reconnaît sa force singulière : il croit ce qu'il dit et ne se lasse pas de le répéter. Dans ce volume, il n'est pas encore le centre du gouvernement révolutionnaire ; il devient toutefois l'un des rares hommes que la chute successive des réputations ne détruit pas.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. V ; Livre III, chap. II ; Livre III, chap. III ; Livre III, chap. V ; Livre III, chap. VI ; Livre IV, chap. IV ; passim*

### **G068 — Robespierre vert-de-mer**

Surnom visuel tiré du sea-green de Carlyle. Le vert de mer évoque le teint, l'habit, la froideur et une transparence minérale. L'expression ne signifie pas seulement pâleur : elle transforme Robespierre en silhouette immédiatement reconnaissable, rigide, presque élémentaire. Carlyle caricature, mais la couleur fixe aussi une qualité morale : au milieu des changements, cet homme conserve la même teinte.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre IV, chap. IV ; Livre V, chap. I*

### **G069 — Roi-Bûche**

Allusion à la fable des grenouilles qui demandent un roi : Jupiter leur envoie d'abord une bûche inerte, qu'elles finissent par mépriser. Carlyle applique l'image à Louis XVI, ballotté par les volontés étrangères, incapable d'imprimer une direction aux événements. La cruauté du surnom tient à ce qu'il ne dénonce pas un tyran, mais une passivité. Un roi de bois ne frappe personne ; il ne peut pas non plus sauver ceux qui attendent de lui un ordre.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I*

### **G070 — Roi Louis Restaurateur de la Liberté française**

Formule du nouveau langage constitutionnel appliquée à Louis XVI après son retour à Paris. Elle veut réconcilier la personne royale avec la Révolution accomplie : le Roi ne serait plus la source absolue de la liberté, mais son restaurateur public et son garant. Carlyle en fait une rubrique impossible, où s'entassent le Père rendu à ses enfants, le Maître privé de son fouet et le souverain passif. La longueur même du titre révèle l'effort désespéré pour donner une unité verbale à une situation qui n'en possède plus.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. VIII*

### **G071 — Roi-Serpent**

Dans la même fable, après avoir méprisé le Roi-Bûche, les grenouilles reçoivent un serpent qui les dévore. Carlyle oppose cette terrible efficacité à l'inaction de Louis XVI. Le Roi-Serpent affirme au moins sa présence par la morsure ; le Roi-Bûche subit. L'image ne constitue pas un éloge du despotisme, mais une méditation sombre sur le besoin de puissance effective dans toute autorité.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I*

### **G072 — Roland de La Platière, Jean-Marie (1734-1793)**

Inspecteur des manufactures, économiste austère et républicain de conviction, Roland devient ministre de l'Intérieur en 1792. Sa lettre de remontrance au Roi, largement inspirée par son épouse, provoque son renvoi puis contribue à sa popularité. Rappelé après le 10 Août, il représente au gouvernement la probité girondine, avec ses vertus et sa raideur. Après la chute de son groupe et l'exécution de Manon Roland, il se donne la mort. Carlyle voit en lui un homme honnête dont la lourdeur contraste avec la rapidité du temps.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VIII ; Livre IV, chap. IV ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. IX ; Livre V, chap. XI ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. VIII*

### **G073 — Roland, Manon, née Jeanne Marie Philipon (1754-1793)**

Écrivaine, salonnière et partenaire politique de Jean-Marie Roland, Manon Roland est l'un des esprits les plus actifs du milieu girondin. Elle rédige, conseille, reçoit et juge avec une intensité qui dépasse le rôle public accordé aux femmes. Ses Mémoires, écrits en prison, sont une source majeure sur l'époque et sur elle-même. Carlyle admire son énergie romaine tout en observant sa tendance à distribuer les caractères selon une morale sévère. Guillotinée en novembre 1793, elle devient l'une des grandes voix mémorialistes de la Révolution.

*Dans ce volume : Livre IV, chap. IV*

### **G074 — Saint-Cloud**

Résidence royale à l'ouest de Paris. En avril 1791, la famille royale veut s'y rendre pour célébrer Pâques auprès d'un prêtre réfractaire ; la foule et des Gardes nationaux arrêtent les voitures. Cette journée prouve au Roi qu'il n'est plus libre de ses mouvements et contribue directement à la décision de fuir. Saint-Cloud devient ainsi le prélude calme de Varennes : une promenade empêchée révèle une captivité politique.

*Dans ce volume : Livre I, chap. VII ; Livre III, chap. IV ; Livre IV, chap. I ; Livre V, chap. I*

## G075 — Sansculottisme

Nom collectif et création conceptuelle par laquelle Carlyle transforme les sans-culottes en puissance historique. Le Sansculottisme n'est pas un parti organisé : il rassemble la faim, l'égalité, les quartiers, les piques, les clubs, la défiance envers les représentants et la capacité d'intervenir directement. Carlyle le compare à une créature en croissance, joueuse puis terrible. Le terme conserve l'ironie du regard, mais refuse de réduire le peuple à une foule sans forme : quelque chose naît, cherche son sceptre et finit par briser la Constitution.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. VI ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; Livre III, chap. VII ; passim*

## G076 — Santerre, Antoine Joseph (1752-1809)

Brasseur du faubourg Saint-Antoine, officier de la Garde nationale et figure populaire, Santerre appartient au Paris des sections et des journées. Sa stature, son métier et son quartier lui donnent une autorité que les titres anciens ne procurent plus. Il participe au mouvement du 20 Juin et au 10 Août, puis commandera la Garde nationale lors de l'exécution de Louis XVI. Carlyle le traite parfois avec rudesse, mais reconnaît en lui une forme de puissance sociale née des faubourgs.

*Dans ce volume : Livre II, chap. IV ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; Livre V, chap. X ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. V ; Livre VI, chap. VI ; Livre VI, chap. VII*

## G077 — Sceptres-piques

Mot composé qui résume le transfert de souveraineté observé par Carlyle. Si le sceptre quitte le Roi, il ne disparaît pas : il change de forme et peut devenir pique. L'image unit le symbole royal du commandement à l'arme populaire improvisée. Elle ne signifie pas que toute autorité est abolie, mais qu'une nouvelle autorité cherche à se reconnaître dans la rue, les sections et l'insurrection.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I*

## G078 — Les Sections de Paris

Les soixante districts de 1789 deviennent quarante-huit sections en 1790. Cadres administratifs et électoraux, elles sont aussi des lieux d'assemblée permanente, de pétition,



de surveillance et d'armement. À l'été 1792, plusieurs sections suppriment la distinction entre citoyens actifs et passifs et envoient des commissaires qui formeront la Commune insurrectionnelle. Elles donnent au peuple parisien une organisation territoriale capable de concurrencer l'Hôtel de Ville et l'Assemblée.

*Dans ce volume : Livre I, chap. III ; Livre I, chap. IV ; Livre II, chap. II ; Livre II, chap. IV ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. VI ; Livre IV, chap. I ; passim*

### **G079 — Le Serment — et la tarentule du Serment**

La Révolution jure sans cesse : fidélité à la Nation, à la Loi, au Roi, à la Constitution, à la Fédération. Carlyle prend au sérieux ce besoin de lier les volontés par la parole, mais il en montre aussi la contagion. La « tarentule du Serment » fait danser les villes et les corps constitués dans une unanimité fiévreuse. Le serment est un acte fondateur tant que la croyance le porte ; répété mécaniquement, il devient le symptôme d'une unité que l'on invoque parce qu'elle se défait.

*Dans ce volume : Livre I, chap. II ; Livre I, chap. VI ; Livre I, chap. VIII ; Livre I, chap. X ; Livre I, chap. XII ; Livre II, chap. I ; Livre II, chap. II ; passim*

### **G080 — La Société-Mère**

Nom donné par Carlyle au club parisien des Jacobins considéré comme centre d'un vaste réseau d'affiliations. Les sociétés provinciales écrivent à la maison mère, reçoivent ses adresses, imitent ses débats et amplifient ses mots. L'expression mêle fécondité et inquiétude : la Société-Mère enfante une multitude de clubs, c'est-à-dire une France politique parallèle. Elle n'est pas encore un gouvernement, mais elle peut déjà produire de l'autorité.

*Dans ce volume : Livre I, chap. V ; Livre I, chap. VIII ; Livre II, chap. IV ; Livre III, chap. II ; Livre IV, chap. I ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. III ; passim*

### **G081 — Les Tuileries**

Palais royal parisien devenu résidence forcée de la famille royale après les journées d'Octobre. Pendant quarante et un mois, le Roi et la Reine y vivent sous le regard de Paris, entre cérémonies constitutionnelles, conseils secrets et tentatives de fuite. Le 10 août 1792, le palais est attaqué, défendu par les Suisses, envahi et pillé. Carlyle en fait un personnage : ancienne tuilerie devenue palais, puis piège, puis champ de bataille. Ses

pièces réduisent peu à peu l'espace de la monarchie jusqu'à la Loge du Logographe et au Temple.

*Dans ce volume : Livre I, chap. I ; Livre I, chap. II ; Livre I, chap. IV ; Livre I, chap. X ; Livre III, chap. IV ; Livre III, chap. V ; Livre III, chap. VII ; passim*

### **G082 — Varennes-en-Argonne**

Petite ville où la fuite de Louis XVI s'arrête dans la nuit du 21 au 22 juin 1791. La berline est reconnue, les autorités hésitent, les détachements royalistes arrivent trop tard ou se dispersent. Varennes transforme le soupçon en certitude : le Roi constitutionnel a voulu quitter le pays politique qui se construisait autour de lui. Carlyle raconte l'épisode comme une tragédie de distances, d'horaires et de caractères. Un voyage préparé par la Cour devient, grâce à un maître de poste et à quelques ponts gardés, un jugement national.

*Dans ce volume : Livre IV, chap. V ; Livre IV, chap. VII ; Livre IV, chap. IX ; Livre V, chap. I ; Livre V, chap. II ; Livre V, chap. V*

### **G083 — Vergniaud, Pierre Victorien (1753-1793)**

Avocat de Bordeaux et l'un des plus grands orateurs girondins, Vergniaud possède une éloquence ample, musicale, capable de donner à une décision politique l'allure d'un destin. Président de la Législative le 10 Août, il promet d'abord de défendre les autorités constituées, puis rapporte la suspension du Roi lorsque la situation a basculé. Carlyle saisit cette souplesse non comme une simple duplicité, mais comme la vitesse imposée par l'événement. Vergniaud sera guillotiné avec les Girondins en octobre 1793.

*Dans ce volume : Livre V, chap. II ; Livre V, chap. III ; Livre V, chap. VII ; Livre V, chap. XII ; Livre VI, chap. IV ; Livre VI, chap. VIII*

### **G084 — Vincennes**

Forteresse à l'est de Paris, Vincennes apparaît en février 1791 au centre d'une rumeur : on croit que des travaux préparent une nouvelle Bastille ou une voie de fuite pour le Roi. Une foule marche sur le château et Lafayette intervient. La même journée voit aux Tuileries l'épisode des « chevaliers du poignard ». Carlyle rapproche ces mouvements opposés : le peuple soupçonne une prison, les royalistes craignent pour le Roi, et chaque camp interprète les gestes de l'autre comme le commencement d'un complot.

*Dans ce volume : Livre III, chap. V*

**G085 — Washington, George (1732-1799)**

Chef de l'indépendance américaine et premier président des États-Unis, Washington représente pour Lafayette le modèle d'une liberté disciplinée, fondée sur la propriété et la vertu civique. Carlyle évoque avec ironie cette fidélité à une formule washingtonienne transportée dans une Révolution française d'une tout autre nature. Lafayette restera sincère jusqu'au bout ; mais un idéal né dans les colonies américaines ne suffit pas à résoudre les conflits sociaux, religieux et monarchiques de la France.

*Dans ce volume : Livre VI, chap. VIII*

## NOTES DE CARLYLE

Les appels chiffrés en exposant appartiennent à Carlyle. Les titres et références sont conservés dans leur forme historique ; les commentaires rédigés en anglais ont été traduits. La numérotation poursuit celle du tome I.

**260.** Arthur Young, *Travels*, i. 264-280.

**261.** *Deux Amis*, iii. c. 10.

**262.** *Le Château des Tuileries, ou récit, etc.*, par Roussel (dans *Hist. Parl.* iv. 195-219).

**263.** *Moniteur*, nos 65, 86 (29 septembre, 7 novembre, 1789).

**264.** Dumont, *Souvenirs*, p. 278.

**265.** Dampmartin, *Evénemens*, i. 208.

**266.** Voir *Deux Amis*, iii. c. 14 ; iv. c. 2, 3, 4, 7, 9, 14. *Expédition des Volontaires de Brest sur Lannion ; Les Lyonnais Sauveurs des Dauphinois ; Massacre au Mans ; Troubles du Maine* (brochures et extraits dans *Hist. Parl.* iii. 251 ; iv. 162-168), etc.

**267.** Voir *Deux Amis*, iv. c. 14, 7 ; *Hist. Parl.* vi. 384.

**268.** *Mémoires de Barbaroux* (Paris, 1822), p. 57.

**269.** 21 octobre 1789 (*Moniteur*, n° 76).

**270.** Buzot, *Mémoires* (Paris, 1823), p. 90.

**271.** Dumouriez, *Mémoires*, i. 28, etc.

**272.** Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, p. 399.

273. Un gentleman digne de confiance m'écrivait, il y a trois ans, avec un sentiment que je ne puis que respecter, que son père, « feu l'amiral Nesham » — et non *Needham*, comme l'écrivent les journalistes français — est l'Anglais dont il s'agit ; il ajoutait que l'épée « n'est nullement rouillée », mais demeure encore, avec le souvenir qui s'y attache, en sa possession, à Plymouth, dans un état parfaitement net. (*Note de 1857.*)
274. *Moniteur*, 10 Novembre, 7 Decembre, 1789.
275. De Pauw, *Recherches sur les Grecs*, etc.
276. Naigeon: *Adresse à l'Assemblée Nationale* (Paris, 1790) *sur la liberté des opinions*.
277. Voir Marmontel, *Mémoires*, passim ; Morellet, *Mémoires*, etc.
278. Hannah More, *Life and Correspondence*, ii. c. 5.
279. De Staal: *Mémoires* (Paris, 1821), i. 169-280.
280. Dumont: *Souvenirs*, 6.
281. Voir Bertrand-Moleville, *Mémoires*, ii. 100, etc.
282. Dulaure, *Histoire de Paris*, viii. 483; Mercier, *Nouveau Paris*, etc.
283. *Hist. Parl.* vi. 334.
284. Voir Bertrand-Moleville, i. 241, etc.
285. Journaux dans *Hist. Parl.* iv. 445.
286. *Deux Amis*, v. c. 7.
287. Voir *Deux Amis*, v. 199.
288. *Hist. Parl.* vii. 4.
289. Rapports, etc. (dans *Hist. Parl.* ix. 122-147).
290. Madame Roland, *Mémoires*, i.(Discours Préliminaire, p. 23).
291. *Hist. Parl.* xii. 274.
292. Voir *Deux Amis*, v. 122; *Hist. Parl.* etc.
293. *Moniteur*, etc. (dans *Hist. Parl.* xii. 283).
294. *Deux Amis*, iv. iii.
295. 23 décembre 1789 (journaux dans *Hist. Parl.* iv. 44).
296. Voir les journaux, etc. (dans *Hist. Parl.* vi. 381-406).
297. Mercier. ii. 76, etc.
298. Mercier, ii. 81.
299. Récit d'un Fédéré lorrain (donné dans *Hist. Parl.* vi. 389-91).

300. *Deux Amis*, v. 168.
301. *Deux Amis*, v. 143-179.
302. Voir sa *Lettre au Peuple Français*, Londres, 1786.
303. Dampmartin, *Événemens*, i. 144-184.
304. Dulaure, *Histoire de Paris*, viii. 25.
305. Bouillé, *Mémoires* (London, 1797), i. c. 8.
306. Voir les journaux de juillet 1789 (dans *Hist. Parl.* ii. 35), etc.
307. Dampmartin, *Événemens*, i. 89.
308. Dampmartin, *Événemens*, i. 122-146.
309. Norvins, *Histoire de Napoléon*, i. 47 ; Las Cases, *Mémoires*, traduits dans la *Life of Napoleon* de Hazlitt, i. 23-31.
310. *Moniteur*, 1790. n° 233.
311. Bouillé, *Mémoires*, i. 113.
312. Bouillé, i. 140-5.
313. *Moniteur* (dans *Hist. Parl.* vii. 29).
314. *Moniteur*, Séance du 9 Août 1790.
315. *Deux Amis*, v. 217.
316. Bouillé, i. c. 9.
317. *Deux Amis*, v. c. 8.
318. *Deux Amis*, v. 206-251 ; journaux et documents dans *Hist. Parl.* vii. 59-162.
319. Comparer Bouillé, *Mémoires*, i. 153-176 ; *Deux Amis*, v. 251-271 ; *Hist. Parl.*, ubi supra.
320. *Deux Amis*, v. 268.
321. Bouillé, i. 175.
322. *Ami du Peuple* dans *Hist. Parl.*, ubi supra.
323. Knox, *History of the Reformation*, livre i.
324. Voir Dampmartin, i. 249, etc., etc.
325. Dampmartin, *passim*.
326. Mercier, iii. 163.
327. Voir *Hist. Parl.* vii. 51.
328. *Ami du Peuple*, n° 306. Voir les autres extraits dans *Hist. Parl.* viii. 139-149, 428-433 ; ix. 85-93, etc.

329. Dampmartin, i. 184.
330. *De Bello Gallico*, lib. iv. 5.
331. Voir le journal de Brissot, *Patriote-Français* ; Fauchet, *Bouche-de-Fer*, etc. (extraits dans *Hist. Parl.* viii, ix et suiv.).
332. Journal de Camille (dans *Hist. Parl.* ix. 366-85).
333. *Moniteur*, Séance du 21 Août, 1790.
334. *Révolutions de Paris* (dans *Hist. Parl.* viii. 440).
335. Voir *Hist. Parl.* vii. 316; Bertrand-Moleville, etc.
336. Campan, ii. 105.
337. Campan, ii. 199-201.
338. Dampmartin, ii. 129.
339. Mercier, *Nouveau Paris*, iii. 204.
340. Campan, ii. c. 17.
341. Dumont, p. 211.
342. *Correspondence Secrète* (dans *Hist. Parl.* viii. 169-73).
343. Journal de Carra, 1er février 1791 (dans *Hist. Parl.* ix. 39).
344. Campan, ii. 132.
345. Montgaillard, ii. 282; *Deux Amis*, vi. c. 1.
346. Montgaillard, ii. 285.
347. *Deux Amis*, vi. 11-15; Journaux (dans *Hist. Parl.* ix. 111-17).
348. Weber, ii. 286.
349. *Hist. Parl.* ix. 139-48.
350. Montgaillard, ii. 286.
351. Voir Mercier, ii. 40, 202.
352. Ordonnance du 17 Mars 1791 (*Hist. Parl.* ix. 257).
353. Voir *Fils Adoptif*, vii. l. 6 ; Dumont, c. 11, 12, 14.
354. *Fils Adoptif*, ubi supra.
355. Dumont, p. 311.
356. Dumont, p. 267.
357. *Fils Adoptif*, viii. 420-79.

358. *Fils Adoptif*, viii. 450; *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, par P.J.G. Cabanis (Paris, 1803).
359. Hénault, *Abrégé Chronologique*, p. 429.
360. *Fils Adoptif*, viii. l. 10 ; journaux et extraits (dans *Hist. Parl.* ix. 366-402).
361. *Hist. Parl.* ix. 405.
362. *Moniteur*, du 13 Juillet 1791.
363. *Moniteur*, 18 septembre 1794. Voir aussi 30 août, etc., 1791.
364. Dumont, p. 287.
365. Toulangeon, i. 262.
366. Journaux d'avril et de juin 1791 (dans *Hist. Parl.* ix. 449 ; x. 217).
367. *Deux Amis*, vi. c. 1; *Hist. Parl.* ix. 407-14.
368. *Deux Amis*, v. 410-21; Dumouriez, ii. c. 5.
369. *Hist. Parl.* x. 99-102.
370. Campan, ii. c. 18.
371. Bouillé, *Mémoires*, ii. c. 10.
372. *Moniteur*, Séance du 23 Avril, 1791.
373. Choiseul, *Relation du Départ de Louis XVI.* (Paris, 1822), p. 39.
374. Campan, ii. 141.
375. Weber, ii. 340-2; Choiseul, p. 44-56.
376. Hénault, *Abrégé Chronologique*, p. 36.
377. *Deux Amis*, vi. 67-178 ; Toulangeon, ii. 1-38 ; Camille, Prudhomme et les éditeurs de *Hist. Parl.* x. 240-4.
378. *Walpoliana*.
379. Dumont, c. 16.
380. Dumouriez, *Mémoires*, ii. 109.
381. Madame Roland, ii. 70.
382. *Moniteur*, etc., dans *Hist. Parl.* x. 244-253.
383. *Déclaration du Sieur La Gache du Régiment Royal-Dragoons* in Choiseul, pp. 125-39.
384. *Rapport de M. Remy* in Choiseul, p. 143.
385. *Déclaration de La Gache* (in Choiseul, ubi supra).
386. *Déclaration de La Gache* (in Choiseul, p. 134).

387. Campan, ii. 159.
388. *Procès-verbal du Directoire de Clermont* (in Choiseul, p. 189-95).
389. *Deux Amis*, vi. 139-78.
390. *Rapport de M. Aubriot* (in Choiseul, p. 150-7).
391. *Extrait d'un Rapport de M. Deslons* (in Choiseul, p. 164-7).
392. Bouillé, ii. 74-6.
393. *Déclaration du Sieur Thomas* (in Choiseul, p. 188).
394. Weber, ii. 386.
395. Aubriot, ut supra, p. 158.
396. *Nouveau Paris*, iii. 22.
397. Campan, ii. c. 18.
398. Ibid. ii. 149.
399. Bouillé, ii. 101.
400. Madame Roland, ii. 74.
401. *Hist. Parl.* xi. 104-7.
402. Ibid. xi. 113, etc.
403. Toulangeon, ii. 56, 59.
404. *Hist. Parl.* xiii. 73.
405. De Staël, *Considérations*, i. c. 23.
406. *Choix de Rapports*, etc. (Paris, 1825), vi. 239-317.
407. *Moniteur* (dans *Hist. Parl.* xi. 473).
408. Dumouriez, ii. 150, etc.
409. Dumouriez, ii. 370.
410. *Choix de Rapports*, xi. 25.
411. *Moniteur*, Séance du 4 Octobre 1791.
412. Montgaillard, iii. 1. 237.
413. *Moniteur*, Séance du 6 Juillet 1792.
414. Dampmartin, *Evénemens*, i. 267.
415. Barbaroux, *Mémoires*, p. 26.
416. Lescène Desmaisons, *Compte rendu à l'Assemblée Nationale*, 10 Septembre 1791 (*Choix des Rapports*, vii. 273-93).



417. *Procès-verbal de la Commune d'Avignon*, etc. dans *Hist. Parl.* xii. 419-23.
418. Ugo Foscolo, *Essay on Petrarch*, p. 35.
419. Dampmartin, i. 251-94.
420. Dampmartin, ubi supra.
421. *Deux Amis* vii. (Paris, 1797), pp. 59-71.
422. Barbaroux, p. 21; *Hist. Parl.* xiii. 421-4.
423. Dumont, *Souvenirs*, p. 374.
424. Dumouriez, ii. 129.
425. *Hist. Parl.* xii. 131, 141; xiii. 114, 417.
426. *Deux Amis*, x. 157.
427. *Débats des Jacobins*, etc. *Hist. Parl.* xiii. 171, 92-98.
428. Campan, ii. 177-202.
429. Bertrand-Moleville, i. c. 4.
430. Moleville, i. 370.
431. Ibid. i. c. 17.
432. Montgaillard, iii. 41.
433. Bertrand-Moleville, i. 177.
434. Toulangeon, i. 256.
435. 30 mars 1792 (*Annual Register*, p. 11).
436. Toulangeon, ii. 100-117.
437. Montgaillard, iii. 517; Toulangeon, (ubi supra).
438. Voir *Hist. Parl.* xiii. 11-38, 41-61, 358, etc.
439. *Moniteur*, Séance du 2 Novembre 1791 (*Hist. Parl.* xii. 212).
440. *Journal Ami du Roi*, dans *Hist. Parl.* xiii. 175.
441. *Moniteur*, séance du 23 janvier 1792; *Biographie des Ministres*, § Narbonne.
442. Dumouriez, ii. c. 6.
443. Dampmartin, i. 201.
444. *Moniteur*, Séance du 15 Juillet 1792.
445. Journaux, etc., dans *Hist. Parl.* xiii. 325.
446. Décembre 1791 (*Hist. Parl.* xii. 257).
447. *Moniteur*, Séance du 28 Mai 1792; Campan, ii. 196.

- 448. Dumouriez, ii. 168.
- 449. Campan, ii. c. 19.
- 450. *Moniteur*, du 7 Avril 1792; *Deux Amis*, vii. 111.
- 451. Voir les séances du *Moniteur* dans *Hist. Parl.* xiii, xiv.
- 452. Dumouriez, ii. 137.
- 453. 16 février 1792 (*Choix des Rapports*, viii. 375-92).
- 454. *Courrier de Paris*, 14 janvier 1792 (journal de Gorsas), dans *Hist. Parl.* xiii. 83.
- 455. *Discours de Bailly, Réponse de Pétion* (*Moniteur* du 20 Novembre 1791).
- 456. Barbaroux, p. 94.
- 457. *Moniteur*, Séance du 29 Mars, 1792.
- 458. Toulangeon, ii. 124.
- 459. *Débats des Jacobins* (*Hist. Parl.* xiii. 259, etc.).
- 460. Dumont, c. 20, 21.
- 461. Madame Roland, ii. 80-115.
- 462. *Deux Amis*, vii. 146-66.
- 463. Dumont, c. 19, 21.
- 464. Journaux de février, mars et avril 1792 ; iambe d'André Chénier *sur la Fête des Suisses* ; etc., etc., dans *Hist. Parl.* xiii, xiv.
- 465. *Patriote-Français* (journal de Brissot), dans *Hist. Parl.* xiii. 451.
- 466. Toulangeon, ii. 149.
- 467. *Moniteur*, Séance du 10 Juin 1792.
- 468. *Débats des Jacobins* (dans *Hist. Parl.* xiv. 429).
- 469. Madame Roland, ii. 115.
- 470. *Moniteur*, Séance du 18 Juin 1792.
- 471. Barbaroux, p. 40.
- 472. Roederer, etc., etc., dans *Hist. Parl.* xv. 98-194.
- 473. Toulangeon, ii. 173; Campan, ii. c. 20.
- 474. *Moniteur*, Séance du 28 Juin 1792.
- 475. *Débats des Jacobins* (*Hist. Parl.* xv. 235).
- 476. Toulangeon, ii. 180. Voir aussi Dampmartin, ii. 161.
- 477. *Hist. Parl.* xvi. 259.

478. *Moniteur*, séance de juillet 1792.
479. Dumouriez, ii. 1, 5.
480. Dampmartin, ii. 183.
481. Voir Barbaroux, *Mémoires* (note aux p. 40-41).
482. Dampmartin, ubi supra. — Pour Dampmartin lui-même et ce qu'il advint ensuite de lui, voir *Mémoires de la Comtesse de Lichtenau*, écrits par elle-même ; traduits de l'allemand (Londres, 1809), i. 200-7 ; ii. 78-91.
483. 1836.
484. Campan, ii. c. 20; De Staël, ii. c. 7.
485. *Moniteur*, Séance du 21 Juillet 1792.
486. *Hist. Parl.* xvi. 185.
487. *Tableau de la Révolution*, § Patrie en Danger.
488. *Moniteur*, Séance du 25 Juillet 1792.
489. *Annual Register* (1792), p. 236.
490. Barbaroux, p. 60.
491. Journaux, récits et documents (*Hist. Parl.* xv. 240 ; xvi. 399).
492. *Deux Amis*, viii. 90-101.
493. *Hist. Parl.* xvi. 196. Voir Barbaroux, p. 51-55.
494. *Moniteur*, Séances du 30, du 31 Juillet 1792 (*Hist. Parl.* xvi. 197-210).
495. *Hist. Parl.* xvi. 337-9.
496. Bertrand-Moleville, *Mémoires*, ii. 129.
497. *Deux Amis*, viii. 129-88.
498. Roederer à la Barre, (Séance du 9 Août dans *Hist. Parl.* xvi. 393).
499. Roederer, *Chronique de Cinquante Jours ; Récit de Pétion*. Registres de l'Hôtel de Ville, etc., dans *Hist. Parl.* xvi. 399-466.
500. Roederer, ubi supra.
501. 24 août 1572.
502. Documents des sections, documents de l'Hôtel de Ville (*Hist. Parl.*, ubi supra).
503. Roederer, ubi supra.
504. Dans Toulangeon, ii. 241.
505. *Deux Amis*, viii. 179-88.

506. Voir *Hist. Parl.* xvii. 56 ; Las Cases, etc.
507. Moore, *Journal during a Residence in France* (Dublin, 1793), i. 26.
508. *Hist. Parl.*, ubi supra. *Rapport du Capitaine des Canonnières ; Rapport du Commandant*, etc. (Ibid. xvii. 300-18).
509. Campan, ii. c. 21.
510. *Moniteur*, Séance du 10 Août 1792.
511. Montgaillard. ii. 135-167.

## FIN DU TOME II





# La Bastille est tombée. Il faut maintenant construire.

La France veut devenir libre, mais elle ne sait pas encore quelle forme donner à cette liberté. Dans l'Assemblée, les mots cherchent à gouverner le réel : Constitution, Nation, Droits de l'Homme, Souveraineté.

Carlyle raconte le moment fragile où la Révolution tente de devenir un ordre. Les députés veulent fixer l'avenir sur le papier tandis que les événements courent déjà plus vite qu'eux. Mirabeau parle, La Fayette cherche l'équilibre, la cour espère revenir en arrière.

Mais une constitution peut-elle sauver une société qui ne croit plus à ses anciennes formes et ne possède pas encore les nouvelles ?

La Constitution transforme débats, cérémonies et journées révolutionnaires en un immense théâtre politique, où la faim, la peur, le désir de justice et la menace de la violence affleurent sous chaque formule.

---

Nouvelle traduction française, accompagnée de notes et d'un glossaire.

